

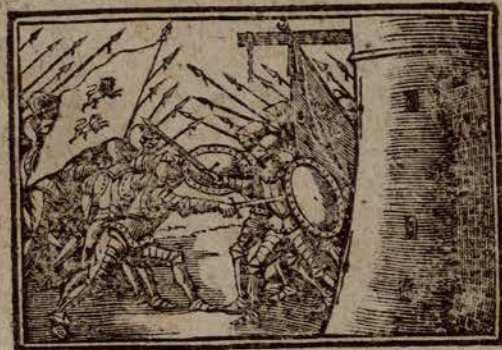
20R
18


HISTOIRE DE VALENTIN ET ORSON,

TRÈS-HARDIS, TRÈS-NOBLES ET TRÈS-
VAILLANS Chevaliers, Fils de l'Empereur de
Grece, & Neveux du Très-Haut & Très-Chré-
tien Pepin, Roi de France.

*Contenant toutes les aventures qui leur sont arrivées
pendant leur vie.*

NOUVELLE ÉDITION.



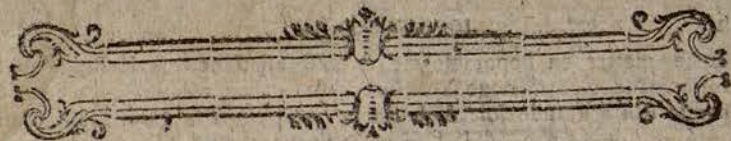
A R O U E N, 

Chez LECRÈNE-LABBEY, Imprimeur-Libraire
& Md. de Papiers, rue de la Grosse-Horloge,
n°. 12.



Achat des Musées Nationaux
Musée des Arts et Traditions Populaires

344 B.



HISTOIRE

*Des deux hardis et vaillans Chevaliers nommés VALENTIN
et ORSON, Fils de l'Empereur de Grece, & Neveux du
Puissant & redouté Pepin, Roi de France.*

CHAPITRE PREMIER.

Comme le très-noble Pepin épousa Berthe, Dame de très-grande renommée & prudente.

Nous trouvons es anciennes Chroniques que le noble & vaillant Roi Pepin prit pour femme Berthe, de grande renommée, sage & prudente, qui en son temps eut & souffrit par envie grande abondance de tribulations; car elle fut chassée de la compagnie du Roi son mari par une vieille envenimée en malice, laquelle vieille pour la premiere nuitée, trouva maniere de donner une sienne fille au lieu de la bonne Reine Berthe; elle conduisit cette trahison à maintenir sa fille avec le Roi, au lieu de Berthe son épouse, lequel Roi eut deux fils d'icelle fille, c'est à savoir, Hauffroi & Henri, qui au temps de leur regne grévèrent fort, & gaterent le pays de France, & furent d'estier courage, & pleins de mauvaise volonté, ils furent cause que la bonne Reine Berthe fut mise en exil, dont elle eut maintes douleurs & angoisses à souffrir: long-temps elle fut en cet exil, en passant ses jours en larmes & en gémissemens; mais puis après de sa douloureuse fortune, Dieu le Créateur, le vrai Protecteur & défenseur, voulut la bonne Dame en son adversité misericordieusement souffrir, & en tant que Dieu le Créateur du monde, au moyen de plusieurs Barons de France, désirant le bien du Royaume, la Reine Berthe fut accordée au Roi, lequel en grand honneur la reçut, & après peu de temps engendra un fils, qui fut le puissant Charlemagne, laquelle après fut chassée du Royaume par les fudits Hauffroi & Henri, ainsi que plus à plein apert en ce Livre; mais je veux parler de la maniere ci-devant proposée, & du fait & gouvernement du vaillant Valentin & de son frere Orson.

Le Roi Pepin avoit une seur nommée Belissant, belle & gracieuse, & bien endoctrinée, elle aimoit le Roi son frere de bon amour, & advint que pour le bruit, & renommée d'icelle, laquelle des grands & des peits étoit prisée, & aimée pour sa beauté & gracieux parler, maniere & contenance qui en elle resplendissoit plus qu'en nulle autre Dame; le Roi Alexandre, Empereur de Constantinople fut épris de son amour, & pour cette cause vint en France avec grand état, acompagné de plusieurs Comtes, qui tous étoient en grande pompe; il ne demeura pas long-temps après sa venue, qu'il fit venir les plus grands Princes & Seigneurs de la Cour, & leur commanda

A

de se mettre en honorable-été, & qu'ils allassent vers le Roi Pepin lui demander en mariage sa sœur Bellissant, laquelle lui fut accordée par le Roi à grande joie & honneur pour toute la Cour, tant d'un côté que de l'autre, & la fête menée par les joyeuses nouvelles de l'alliance de l'Empereur Alexandre, & du Roi Pepin, qui sa sœur lui donna. Les noces furent faites en grand triomphe, & ne faut demander, si lors fut des largesses de toutes choses; la fête dura long-temps, puis l'Empereur & ses gens prirent congé de son beau-frere le Roi Pepin pour aller à Constantinople avec sa femme Bellissant, le Roi fit habiller ses gens pour accompagner l'Empereur, chacun monta à cheval, & y avoit grande quantité de Dames & demoiselles qui accompagnerent Bellissant; & ceux qui demeurèrent pleuroient son département: le Roi le convoya plusieurs jours, tant qu'ils arriverent à un port où ledit Empereur voulut monter sur mer, & prit congé du Roi Pepin, en lui rendant graces plus que je ne vous saurois dire de la bonne réception qu'il lui avoit faite, & entr'autres choses de sa sœur Bellissant, laquelle il lui avoit donné pour femme: à ces mots le Roi Pepin embrassa Alexandre, en lui disant: beau Sire & bon Seigneur, au regard de ma puissance, je ne vous ai pas reçu en triomphe si excellent comme je dusse, mais pourtant je reconnois la gracieuseté de vous qui de mon petit pouvoir vous êtes contenté, & à moi ne font pas les mercis, mais font à vous, quand tant vous avez voulu décorer votre personne honorée, que ma sœur avez prise à femme, sachez que d'ici en avant j'ai bonne volonté que nous soyons bons amis. Et quand est de moi, je suis celui qui de ma puissance voudrois le corps & les biens abandonner, pour vous secourir en toute place selon mon pouvoir: puis Pepin vint vers sa sœur Bellissant & lui dit: belle sœur, ressouvenez-vous du lieu dont vous êtes issue, & faites en maniere que moi & vos amis, & tout le sang royal, puissions de vous avoir joie & honneur, vous allez en pays étranger de votre nation, gouvernez-vous par sages Dames, & vous gardez de mauvais conseils, vous êtes la créature du monde que j'ai plus aimée, si me seroit la mort prochaine, si par vous n'avions bonnes nouvelles. Le Roi Pepin donna beaucoup de bons enseignemens à sa sœur Bellissant, & l'embrassa en pleurant pour son département, & la Dame qui eut le cœur piteux & dolent, répondit peu de chose, car de ses yeux & du cœur soupairoit si tendrement, que le parler lui étoit chose très-forte. A donc prirent congé les dames & demoiselles, Barons & Chevaliers tant de France que de l'Empereur; là y eut maintes larmes & soupirs jetés pour la Dame, puis le Roi Pepin retourna en France. L'Empereur monta sur mer & eut bon vent tant qu'en peu de temps lui & ses gens arriverent à Constantinople, & là fut reçu à grand honneur, dont le récit seroit trop long; mais ne demeura guere que le grand honneur qu'on fit à Bellissant, & la joie que chacun mena fut bientôt changée en pleurs & lamentations pour la dame Bellissant, qui par trahison fut en exil.

CHAPITRE II.

Comme l'Empereur fut trahi par l'Archevêque de Constantinople.

En ce temps il y avoit un Archevêque en la cité de Constantinople, lequel l'Empereur aimoit sur tous, & lui faisoit des biens

en abondance, tant il avoit confiance en lui qu'il le fit gouverneur de son hôtel, & son confesseur principal & sur tous ses secrets, dont il eut depuis le cœur dolent; car le faux ingrat non reconnoissant les biens & honneurs qu'il lui avoit faits & que par chacun jour lui faisoit ledit Empereur, par amour déordonnée fut épris de la puante luxure pour la beauté de la Reine Bellissant, si ardemment qu'un jour il vit la bonne Reine toute seule en la salle parée, il vint auprès d'elle s'asseoir & la commença à regarder en soupirant dont la Dame ne se doutoit point; car il étoit familier de la maison, que jamais personne n'eût crut qu'il eût voulu faire ni penser chose contre l'Empereur. Or, n'est-il point de pire ennemi que celui qui est familier à la maison quand à mal se veut appliquer; combien le montra le faux Archevêque, étant assis auprès de la tant-aimée Dame, ouvrit sa bouche vénimeuse, & lui dit: Ma chere Dame, je suis votre petit serviteur & Chapelain, s'il vous plaît oir une chose que je veux vous dire, laquelle en douleur j'ai porté & souffert en mon courage long-temps. Sachez que la beauté de votre corps & plaisante figure formée & composée outre tout votre commun corps de naturelle opération a ravi & embrasé mon cœur, nuit & jour ne peux penser sinon à vous seulement & qui pis est je perds le boire & le manger, maniere & contenance, quand il me souvient de vos beaux yeux & claire face, si requiers à Dieu qu'il vous inspire volonté de me recevoir pour ami, & que je vous puisse servir & complaire à votre plaisir; car si ainsi est que vous me refusez pour ami, je n'ai espoir ni confort plus prochain que la mort invoquer. Hélas! Dame, vous qui êtes en toute chose renommée, douce, courtoise & débonnaire, ne soyez cause d'abrèger ma mort; mais me veuillez octroyer votre amour par tel convenant que je serai loyal & secret en amour plus que ne fut jamais homme. A ces mots déceptifs & pleins de trahison, la Dame comme prudente & sage lui répondit. Ha! faux déloyal Archevêque, tenté & plein de diabolique volonté, comment oses-tu proférer de ta bouche qui sacrée doit être, paroles tant vilaines, deshonnêtes & abominables contre la majesté Impériale de celui qui tant doucement t'a nourri & monté en honneur plus qu'à toi n'appartient; d'où te peut venir cette malédiction d'être cause de ma damnation, qui me dois en la sainte foi, en mœurs & conditions enseigner, ainsi que l'Empereur pense & du tout se confie en toi? Ja à Dieu ne plaise que le sang de France dont je suis extraite, & la majesté du puissant Empereur, soit par moi honnie & en rien deshonorée. O faux & maudit homme! regarde ce que tu veux faire, tu me veux dépouiller de tout honneur, mettre en mon corps vergogne vitupérable; & mon ame en la voie de damnation éternelle: délaisse ta folle opinion, à telle fin n'y peux parvenir n'y atteindre, & si plus tu en parles, sois certain que je le ferai savoir à mon mari l'Empereur, & lors pourras bien dire que de ta vie sera fait, & mourant va t'en d'ici, & n'en parle plus. De telle réponse fut l'Archevêque bien courroucé & n'osa plus avant procéder sur le fait, puis qu'il n'avoit l'amour de la Dame, & ainsi confus s'en retourna; car oncques elle ne fit nulle semblant ni maniere qu'il ne put prendre aucun reconfort ni nulle espérance de pouvoir parvenir à sa fin attendue, grandement se repentit de sa folie quand rebaté & refusé se vit de la Dame; mais remède n'y trouva pour sauver son honneur, hors

que par trahison; car il se doutoit en lui-même que l'Empereur ne fût par la Reine la mauvaise volonté de son courage. Trop-tôt commença la folie, & trop tard se repentit. Il arrive souvent que le fol penier demeure imparfait.

CHAPITRE III.

Comme l'Archevêque étant éconduit de Bellissant, pour son honneur sauver, machina grande trahison.

A donc en pensée & fouci trop parfait & envieux pour l'Archevêque, doutant que l'Empereur ne le fit mourir pour sa faulx trahison, laquelle contre sa seigneurie & magnificence il avoit commise, il pensa de sauver son honneur au mieux qu'il pourroit, & tant fit que la malédiction couvrit en feignant & dissimulant que à son pouvoir il vouloit & desiroit le bien & honneur de l'Empereur: le jour de l'Ascension de notre Seigneur, le vint devers l'Empereur, le tira à part & lui dit: O très-haut Empereur! je reconnois les grandes grâces que m'avez donné & octroyé, & fait que par vous je suis à honneur monté plus qu'à moi n'appartient, & si m'avez fait, moi indigne & insuffisant, maître & gouverneur de votre maison & du tout à moi vous confiant plus qu'en nul autre de votre Cour, si dois être en place où je souffre votre état être diffamé, & votre renommée mise en bas; car ainsi me soit Dieu propice que j'aurois le plus cher devant tous de me soumettre à subire mort & finir mes jours, que voir ou ouïr devant ma présence langages & paroles, qui à votre honneur & seigneurie fussent mal convenables, si me veuillez ouïr réciter un cas qui grandement touche votre honneur & état. Sire, il est vrai que Bellissant votre femme, sœur du Roi Pepin de France, laquelle vous avez prise & honorée pour votre femme & épouse, ne vous tient pas foi ni loyauté, comme elle doit; car elle aime autre que vous, & vous êtes déloyal, mais tant y a que je ne veux pas nommer celui qui de votre femme fait la volonté; car vous savez que je suis prêtre sacré. Il est vrai que vérité de cette chose m'est venu en confession, si ne le dois-je ni ne veux pas réciter en maniere que je vous nomme celui qui tel deshonneur vous pourchasse; mais que tant vous me veuillez croire, qu'en toute la Cour n'y a plus dissolue & deshonnête femme que la vôtre, qu'à tant d'honneur vous tenez, dont votre corps est en danger & péril; jà elle vous pourchasse nuit & jour maniere de vous faire mourir, afin de mieux faire sa volonté, & pourtant que je suis tenu de vouloir votre profit & honneur garder, je vous fais savoir que vous veuillez aviser le plus secrètement que faire le pourrez à votre honneur, autrement je tiens votre honneur perdu, & votre personne deshonorée, car trop est grande infameté entre les Princes, que vous cuidez avoir épousé la sœur du Roi de France, pour la fleur de beauté, prudente & noble, & vous en avez une mauvaise qui de votre vie est ennemie & votre mort desiré, à laquelle chose me veuillez remédier au mieux que vous pourrez pour votre honneur garder. Quand l'Empereur entendit parler le traître Archevêque, ne faut pas demander s'il en fut en son cœur très-amerement courroucé. Car quand l'homme aime fort une chose, de tant plus est-il dolent quand on lui en rapporte mauvaises nouvelles. L'Empereur crut de léger les paroles du faux Archevêque; car en lui avoit sa confiance

plus qu'en nul homme vivant. Il crut trop de léger, parquoi inconveniens puis après en sont venus. C'est grand danger aux Princes que de croire de léger, l'Empereur ne répondit rien: car il fut tant épris de courroux, qu'il perdit maniere & contenance, & s'en alla parmi le Palais gémissant, & jettant soupirs angoisseux qui ne le tient pas tant, & ne peut son ire restreindre ni atrempier; mais entra sans parler ni faire nul semblant dedans la chambre de la dame Bellissant, & sans dire mot à dames ni à demoiselles, cruellement & de fier courage vint prendre la belle dame Bellissant, & par les cheveux la jetta à terre si rudement que de la face merveilleusement le sang jaillit.

Adonc la Dame se prit à crier & pleurer très-fort. Hélas! mon cher Seigneur, qu'elle chose vous meurt de me frapper & battre si outrageusement; car oncques en jour de ma vie ne vous fis que tout honneur & loyal service de mon corps. Ha! putain, dit l'Empereur, je suis trop bien informé de votre vie, que maudite soit l'heure & le jour que de vous premier me vint la connoissance: si tu frappa de rechef si grand coup qu'elle perdit la parole, & cuiderent toutes les dames & demoiselles qu'elle fut morte, & firent un cri si très-haut que les barons & chevaliers de la Cour l'ouïrent; si vinrent en la chambre dont les uns leverent la reine Bellissant, & les autres prirent l'Empereur, en parlant à lui en telle maniere. Hélas! Sire, comment avez-vous si cruel courage de vouloir défaire si vaillante & noble Dame, qui tant est de tous cher-aimée, en laquelle ne fut oncques vu ni appercu blâme ni deshonneur? pour Dieu, Sire, foyez un peu plus atrempé & modéré; car à tort & sans cause entreprenez cette querelle contre la bonne Dame. N'en parlez plus, dit l'Empereur, je fais bien comme la chose va. Et qui plus est, je suis délibéré totalement de la mettre à mort, & si nul d'entre vous me dit le contraire je lui ferai perdre possessions & héritages. A ces mots paria sage baron de l'Empereur, & lui dit: Sire, avitez & considérez ce que vous voulez faire, vous savez que la Dame que vous avez épousée est sœur du Roi de France, nommé Pepin, lequel est guillant & de grand courage, & devez fermement croire que si vous faites à sa sœur Bellissant outrage ni vilainie, il est homme pour se venger par telle façon que trop de dommage pourroit porter en ce pays, & pourrions mourir maintes nobles personnes & vaillans Seigneurs, & vous-même en exil & en grande honte, dont ce seroit pitié; d'autre part la bonne Dame est grosse d'enfant comme vous voyez. Si est péril avoir de la frapper si rudement. Après ces paroles, la Dame se jeta à genoux devant l'Empereur, en parlant à lui en pleurant, & lui dit en cette maniere.

Hélas! mon Seigneur, ayez pitié de moi, car oncques en jour de ma vie mal ni vilainie je ne voulus faire ni penser, & si vous n'avez pitié de moi, veuillez au moins avoir pitié de l'enfant que je porte en mon ventre, car je suis enceinte de votre fait; dont Dieu par sa grace me doit en joie délivrer: hélas! Sire, je vous requiers que dans une tour me fassiez mettre & enfermer tant que le temps sera venu que je délivre & enfante, après mon enfantement faites de mon corps ce qu'il vous plaira. Ces paroles d'oit la Dame en larmoyant des yeux & soupirant du cœur, car bien avoit le cœur dur qui se savoit tenir de pleurer; mais l'Empereur, qui par

le maudit Archevêque fut déçu & courroucé au cœur, n'eut oncques pitié de sa femme, mais cruellement lui répondit : fausse putain désordonnée, d'autant que es grosse d'enfant, je me dois peu réjouir; car je suis tant de ton gouvernement informé que je n'y ai rien, & que déloyalement tu t'es abandonnée à d'autre qu'à moi.

Quand ils virent que l'Empereur ne vouloit point son ire appaiser, tous par le commun accord le menerent hors de sa chambre, & le plus doucement qu'ils purent le tinrent en paroles en lui remontrant sa grande faute, & la Dame demeura en sa chambre, qui de sang avoit la face teinte & souillée. Alors les Dames qui étoient avec elles lui apportèrent de l'eau claire pour se laver. Et à cette heure son écuyer nommé Blandimain, entra dedans sa chambre & quand il la vit commença à pleurer en lui disant : Ha! Madame, je vois bien que maintenant vous êtes trahie; je prie Dieu que maudite soit la personne qui ce mal vous a pourchassé. Pour Dieu, ma très-douce Dame, prenez un peu de réconfort, & si vous voulez je vous ramènerai en France vers le Roi Pepin votre frere, qui me donna à vous pour servir en vos nécessités, laquelle chose je voudrois faire de ma petite puissance; croyez mon conseil, & nous retournerons en votre pays; car vous devez être sûre que l'Empereur vous fera brièvement mourir à grande honte & deshonneur. Lors répondit la Dame : Hélas! Blandimain mon ami, trop me seroit chose vitupérable & deshonnête de m'en aller en telle manière sans autre délibération, & pourroit-on croire de leger, que l'Empereur auroit raison, & que je serois coupable du fait. Et pour ce j'aime mieux mourir de mort que de blâme recevoir du fait dont je suis innocente, & sans cause assurée. Lors l'Empereur qui fut par le moyen des barons un peu modéré de son ire, envoya quérir Bellissant sa femme laquelle amena devant lui. Et quand il la vit le cœur lui trembloit de deuil de ce qu'il ne l'osoit faire mourir pour doute du Roi Pepin son frere, & par de rudes paroles lui dit : Putain & mauvaise femme, par vous est mon honneur vitupéré, si jure à Dieu que si ne fut pour l'amour de votre frere le Roi Pepin, je vous ferois ardre & brûler au feu; mais pour l'amour de lui sera votre vie plongée pour le présent. Si vous fais savoir qu'à cette heure je vous bannis de mon pays & Empire, vous commandant expressément que demain vous partiez de ma Cité, car si plus je vous y vois, jamais n'aurez répit que mourir ne vous fasse, si fais commandement à tous ceux de mon pays, que nul ne soit si hardi de vous accompagner ni convoyer, hors seulement votre écuyer Blandimain, que vous amenâtes de France, & allez où vous voudrez à votre aventure; car jamais à mon côté ni à mon lit vous ne coucherez. Incontinent après le commandement de l'Empereur qui fut soudain, la Reine Bellissant & son écuyer Blandimain monterent à cheval & vinrent à la ville; & là fut des Seigneurs & Dames, & tout le menu peuple tant de grands comme de petits, fait grands pleurs & lamentations en si grand nombre que telle chose ne fut oncques vue ni ouïe. Chacun couroit à la porte recommander à Dieu la bonne Dame, qui par l'Archevêque est si pieusement déchassée, & au sortir de la Cité fut le cri si grand & piteux, que c'étoit pitié de l'ouïr. Or s'en va Blandimain, qui menoit & conduisoit la Dame Bellissant, & ont pris le chemin à tirer vers le noble pays de France. Et quand

elle fut hors des murs de la Cité, & qu'elle se vit aux champs pauvrement ornée, & comme personne infâme & vilainement déchassée, pensa d'où elle étoit issue, & à la honte magnificence Impériale où elle avoit été mise après; pensant à misérable & dolente fortune qui étoit si soudainement tournée sur elle.

Hélas! pourquoi tarde la mort qu'elle ne vienne à moi pour ma vie abrèger, & mes angoisses & douleurs mettre à fin? Hélas! de malheur suis-je née? car de toutes malheureuses je suis la nompareille. Or sont toutes mes joies menées en tristesses, & mes ris en pleurs, & mes chants en soupirs convertis: Au lieu de robes de drap d'or & pierres précieuses de valeur inestimable, de quoi soulois être parée, je suis comme une femme publique d'injures vitupérée & deshonorée de toutes parts, si me conviens le demeurant de ma misérable vie dolente couvrir mes habits de larmes qui mes jours feront finir. O vous! Pastourelles des champs considérez ma grande douleur, & pleurez mon triste exil. Or plût à Dieu que je fusse d'aussi basse condition & état descendue que le plus pauvre du monde! du moins je n'aurois nul regret de me voir en telle pauvreté. Hélas pourquoi m'éclaire le Soleil, & pourquoi me soutient la terre, car je n'ai besoin que de la fontaine dangereuse de tristesse & angoisse pour donner à mes yeux force & abondance de larmes! car il n'est pas en ma puissance humaine & corporelle de ma tristesse languoureusement & suffisamment pleurer. O fausse trahison! si te dois bien de cœur maudire, car par toi je suis aujourd'hui la plus dolente créature qui soit vivante sur terre. Hélas! mon frere Pepin, Roi de France, que ferez-vous de cette dolente! il vous eût mieux valu que je n'eusse jamais été enfantée ni mise sur la terre. En faisant cette dure complainte, la Dame demeura pâmée sur le chemin, & peu qu'elle ne tombe à terre; mais Blandimain s'approche pour la soutenir & lui dit: Hélas! Madame prenez en vous confort & ne veuillez entrer en tel désespoir, & ayez en Dieu ferme confiance, car comme vous êtes innocente, sachez qu'il gardera votre bon droit. Alors il avisa une très-belle fontaine vers laquelle il mena la Dame, & au plus beau lieu la fit asseoir pour se reposer un peu & prendre courage. Et si laisserai à parler d'eux & vous parlerai de l'Archevêque qui fut persévérant en sa malice damnable & diabolique.

CHAPITRE IV.

Comme l'Archevêque se mit en habit de Chevalier, & monta à cheval pour poursuivre la Dame Bellissant, laquelle étoit bannie.

ET quand l'Archevêque vit que la Dame étoit partie, il pensa qu'il iroit après, & que d'elle feroit la volonté, il laissa camail & aumusse, & comme irrégulier & apostat ceignit l'épée & monta à cheval & frappa des éperons; tant chevaucha qu'en peu de temps il fit beaucoup de chemin, & demandoit nouvelles de la Dame à ceux qu'il rencontroit, & on lui disoit le chemin qu'elle tenoit. Tant chevaucha le traître qu'il entra dans une forêt fort longue & fort large, si prit le grand chemin & s'efforça de chevaucher, & quand il eut un peu cheminé il aperçut la Dame avec Blandimain qui étoit auprès de la fontaine où elle étoit descendue pour se rafraichir & reposer; car lassée & péssante étoit pour les pleurs & gé-

missiemens dont son cœur étoit rempli, & Blandimain la reconfortoit de son pouvoir.

Adonc l'Archevêque tira devers eux & aperçut la Reine Bellissant qui ne le connut point, parce qu'il portoit l'habit dissimulé; mais étant approché, elle le connut bien. Hélas! dit-elle, Blandimain, or vois-je venir vers nous le faux homme, c'est l'Archevêque qui est cause de mon exil; hélas! j'ai grande peur qu'il ne me veuille faire vilaine. Dame, dit Blandimain, n'ayez doute de lui, car s'il vient pour vous faire mal ni déplaisir, je mettrai mon corps pour le vôtre & vous défendrai jusques à la mort. Lors l'Archevêque arriva & mit pied à terre, puis salua la Dame, disant: Très-chère Dame, j'ai tant fait en peu de temps vers l'Empereur qui vous a déchaînée, qui sera de vous voir bien joyeux, & serez en votre premier état remise & mise en plus grand honneur & triomphe que jamais fûtes & pourtant pensez-y, car je le fais pour votre honneur & profit.

Or dit la Dame, déloyal & cruel adversaire de tout honneur Impérial, je dois bien avoir cause de te haïr, quand par ta fausse malice tu as donné à entendre à l'Empereur que je me sois misérablement abandonnée, & pour cette cause il m'a privée de tout honneur Royal & Impérial. Tu m'a mis en chemin & en danger d'user & finir mes jours en douloureuse tristesse, car il n'y a au monde plus dolente femme que moi: Dame dit l'Archevêque, délaïsez telles paroles, car par moi il ne peut que tout bien venir, car je suis bien puissant pour votre douleur, & déconfort mener en une joie & liesse plus que jamais vous ne fûtes; en disant ces paroles il s'inclina vers la Dame pour la baiser & Blandimain saillit sur l'Archevêque & lui donna un si grand coup qu'il le jeta à terre, & lui rompit deux dents de la bouche. Adonc ledit Archevêque se leva & fut fort dolent & tira son épée, & Blandimain prit un glaive qu'il portoit & saillirent l'un sur l'autre tant que tous deux furent fort navrés. Et ainsi qu'ils se combattoient arriva vers eux un marchand, lequel de tout loïn qu'il les vit s'écria: Seigneurs, délaïsez votre débat & me veuillez compter d'où la chose procede, & saurai de vous deux lequel a tort ou droit. Sire, dit Blandimain, laissez-nous faire la bataille, car je ne ferai pas la paix avec celui-ci. Hélas! dit la Dame, veuillez nous secourir, car voici le faux prêtre maudit qui mon honneur veut tollir à force & outre mon courage, c'est l'Archevêque damné qui d'avec l'Empereur à tort me fait partir; & par faux langage de sa compagnie expulser. Quand le marchand entendit la Dame, il en eut grande pitié & dit à l'Archevêque: Sire, laissez votre entreprise & ne touchez la Dame, car vous pouvez savoir que si l'Empereur étoit averti de votre fait, il vous feroit honteusement mourir.

Et quand l'Archevêque entendit le marchand délaïssa la bataille & se prit à fuir parmi le bois, car il fut dolent de ce qu'il le connut, parce qu'il pensoit bien faire sa volonté de la Dame: mais qu'il entreprit chose dont la fin en fut découverte comme il sera dit. Après le départ de l'Archevêque, la Dame demeura au bois sur la fontaine triste & dolente, & Blandimain qui étoit fort blessé. Alors le marchand lui dit: Hélas, Madame! je vois bien que par le traître Archevêque avez été déchaînée de la compagnie de l'Empereur. Dieu me fasse tant vivre qu'une fois, je le puisse accuser de ce fait & la

mort pourchasser. Dame, adieu vous dis, qui reconfort & patience vous veuille donner: Blandimain le remercia doucement, après il monta la Dame à cheval; puis monta sur le sien, s'en allerent en une maison qui étoit auprès de là, où ils se tinrent sept ou huit jours pour guérir Blandimain, & quand il fut reposé & qu'il put marcher, ils se mirent en chemin vers le bon pays de France, & commença la Dame à jeter de grands soupirs & complaints en disant: Hélas! Blandimain mon ami, que pourra dire mon frere le Roi Pepin & tous les Seigneurs de ma piteuse aventure, quand il sauront que pour fait dissolu & deshonnête, je suis de l'Empereur & de la contrée de Constantinople séparée & comme femme publique à tout le monde abandonnée. Hélas or suis-je certaine que mon frere croira que du fait je suis coupable, si me fera mourir à honte, car il a le courage inhumain: Dame, dit Blandimain, de ce n'ayez doute, car ce n'est pas chose à croire de leger, votre frere est sage & discret, il est fourni de bon conseil pour prendre garde à cette matiere, ayez confiance en Dieu le Créateur, car il vous confortera & votre bon droit gardera: en devisant de ses choses ils chevaucherent tant qu'après qu'ils eurent passé plusieurs pays sauvages & divers Royaumes, Duchés & comtés arriverent en France, & passerent à Orléans pour aller à Paris où le Roi se tenoit. Lors entrerent en une forêt moult grande qui est à trois lieues d'Orléans, en laquelle il advint piteuse aventure à dame Bellissant.

CHAPITRE V.

Comme Bellissant enfanta deux enfans dans la forêt d'Orléans, dont l'un fut appellé Valentin & l'autre Orson, & comme elle les perdit.

AINSI Bellissant fut dans la forêt chevauchant & étoit enceinte comme il vous a été dit. Or advint que le temps de son enfantement approcha, elle se mit à pleurer fort tendrement. Lors Blandimain lui demanda, Madame, qu'avez-vous, que vous vous plaignez tant? Hélas! Blandimain, dit la Dame, mettez pied à terre & me descendez à bas & pensez diligemment d'aller quérir quelque femme, car le temps est venu que je dois enfanter & ne puis plus attendre; Blandimain descendit & puis mit la Dame au pied d'un haut arbre, lequel il choisit pour mieux connoître la place où il la laisseroit, puis monta à cheval & chevaucha tant qu'il put pour avoir une femme qui vint pour secourir la Dame, laquelle demeura seule & sans compagnie: Lors par la grace de Dieu fut délivrée, & fit tant par son secours, que dans la forêt elle enfanta deux fils; mais ils ne furent pas si-tôt venus sur la terre que la Dame souffrit grande peine comme vous saurez, quand la Dame eut les deux enfans de son ventre mis hors & produit au monde ainsi qu'elle étoit seule dessous l'arbre couchée, il vint devers elle une grosse ourse velue & horrible, faisant de grands cris & effrayée, s'approcha d'elle, & prit entre ses dents un de ses deux enfans & parmi le bois s'enfuit. Lors la Dame fut fort dolente, & non sans cause & d'une voix foible & basse commença pitoyablement à crier. Et à ses deux pieds & à ses deux mains s'en alla par le bois après la trop cruelle bête qui son enfant emportoit. Las! peu lui vaut la poursuite, car elle ne verra jamais son enfant tant que par un divin miracle lui soit rendu. Tant chemina la noble Dame parmi la forêt

en pleurant pour son fils, & tant fort se travailla d'aller après, forte maladie la prit & demeura pâmée, contre terre se coucha comme femme morte. Je vous laisserai à parler d'elle & vous parlerai de l'autre enfant qui demeura tout seul. Il advint en ce temps que le roi Pepin partit de Paris accompagné de plusieurs grands Seigneurs, barons, ducs, comtes & chevaliers pour aller à Constantinople voir sa sœur Bellissant, se tira devers Orléans, & tant chemina qu'il entra dans la forêt où étoit sa sœur Bellissant accouchée, mais rien n'en fut pour cette fois. Or le Roi Pepin passant par la forêt advisa de sous le haut arbre l'autre fils de Bellissant, tout seul qui dessus la terre gissoit. Si chevaucha cette part & dit: Belle trouve & belle rencontre, regardez comme voici un bel enfant. Sire Roi, dirent les barons, vous dites vérité. Or, dit le Roi je veux qu'il soit nourri à mes dépens tant que Dieu lui donnera vie, & qu'il soit gardé bien soigneusement, car s'il vient en âge je lui ferai largement du bien. Adonc il appella un sien Ecuyer & lui bailla la charge de l'enfant en lui disant, prenez cet enfant & le portez à Orléans & le faites baptiser & lui cherchez une bonne nourrice, & faites qu'on pense de lui au mieux qu'il sera possible. Bien droit avoit le Roi Pepin si de l'enfant étoit amoureux, car il étoit son neveu, mais il ne le savoit pas. Adonc l'Ecuyer prit l'enfant ainsi que le Roi Pepin lui avoit commandé & le porta à Orléans & le fit baptiser, lui donna son nom & le fit nommer Valentin, car tel étoit le nom de l'Ecuyer, puis demanda une nourrice, & fit panser l'enfant ainsi qu'on lui donna en charge. Le Roi chevaucha toujours outre par la forêt, il avoit grand désir d'être en la cité de Constantinople pour voir Bellissant sa sœur, que tant il aimoit; ainsi que le bois passoit il rencontra Blandimain lequel menoit une femme, si le connut le Roi. Après ce salut fait, le Roi lui dit, Blandimain beau sire, dites-nous nouvelles de Constantinople, & entr'autre chose, dites-moi comment se porte Bellissant ma sœur; cher Sire, dit Blandimain, quant au regard des nouvelles, à peine vous en saurois je dire de bonnes, car trop a de mal votre sœur Bellissant, par la trahison du faux langage d'un Archevêque, qu'elle a été de l'Empereur chassée & bannie dehors de son pays, car tant loin a donné l'Archevêque des fausses paroles à entendre, que si n'eût été les Seigneurs du pays, qui votre fureur ont douté: l'Empereur l'eût fait pendre & mourir devant tous. Blandimain, dit le Roi Pepin qui étoit fort dolent, & de tant tiens-je l'Empereur fol qui n'a fait mourir ma sœur, par le Dieu tout-puissant si présente je la tenois, jamais de mort elle ne sauroit réchapper que de mauvaise mort ne la fuisse mourir. Or ayant Seigneurs, disoit-il, notre voyage est fait retournons à Paris, car ne veux pas aller plus outre. Je fais trop de nouvelles de ma sœur sans en plus demander. A ces paroles tourna la bride de son cheval pour s'en retourner, menant grand deuil en son courage, & lui-même se prit à dire: O vrai Dieu tout-puissant! souvent l'homme est déçu par femme, or suis-je bien venu au contraire de mon intention, moi qui de ma sœur Bellissant cuidois une fois avoir toute joie & plaisir, & l'Empereur Alexandre être à moi secourir & tenu cher. Et par elle je suis grandement diffamé & mis en grand deshonneur. Et en cette mélancolie si grande chevaucha le Roi Pepin longuement tant qu'il arriva à Orléans. Adonc Blandimain qui bien

connut le courage du Roi Pepin, pour doute de la Dame ne lui déclara plus rien; si s'en retourna vers l'arbre où il l'avoit laissée: mais il ne la trouva point dont il fut marri, & de grand courroux plein il descendit, lia son cheval & commença à chercher par le bois, & tant alla qu'il trouva la Dame sur la terre, qui éplorée étoit, tant lasse pour son enfant qu'elle ne pouvoit parler qu'à trop grande peine, & Blandimain l'embrassa & la mit sur ses pieds, puis lui demanda; hélas! qui vous peut avoir ici amenée? Ha Blandimain! dit-elle, toujours croit ma douloureuse fortune & ma double tristesse. Vrai est que quand vous me laissâtes, vint vers moi une ourse qui un de mes enfans emporta, & me mit après dedans le bois pour lui cuider ôter, mais je ne su retourner à l'arbre où je laissai mon autre enfant. Dame, dit-il, je viens du pied de l'arbre, mais je n'ai point trouvé d'enfant, & si ai regardé de toutes parts. Quand la Dame ouit Blandimain, elle mena plus grande douleur que devant, de rechef se pâma & Blandimain la leva, qui de grande pitié se prit à pleurer & la mena vers l'arbre où elle avoit laissé l'enfant; mais quand elle ne le trouva point, elle jeta de si grands soupirs & pitoyable qu'il sembloit que le cœur de son ventre pu sortir. Hélas! dit-elle, or n'est-il au monde de plus dolente, de plus déconfortée femme que je suis, car de tout en tout je suis vuide de joie, plaisir & liesse, & suis pleine de toute douleur, comblée de misère & tristesse intolérable, de tribulations aggravée, & entre toutes les détolées la plus déconfortée. Hélas! Empereur, vous êtes cause de ma mort avancée, à tort & sans cause, par mauvais conseil de votre compagnie m'avez privée, car sur mon ame jour oncques de ma vie de mon corps je ne fis faute. Or, ai-je perdu vos propres enfans légitimes, & de sang Royal issus, par lesquels j'espérois une fois être vengée. Vienne la mort à moi pour ma langueur mettre à fin, car m'est plus agréable la mort que languir & vivre en tel martyre. Quand Blandimain vit la Dame si déconfortée il la reconforta le plus doucement qu'il put; & la fit bien panser, baigner & garder jusqu'à ce qu'elle fût bien guérie, saine & en bon point, & que de ses gémissemens & pleurs elle fut un peu apaisée; car il n'est si grand deuil qu'avec le temps on ne mette en oubli. Adonc Blandimain l'Ecuyer commença à dire à la Dame comme il avoit trouvé le Roi Pepin son frere, lequel lui avoit demandé des nouvelles, qu'il étoit irrité & courroucé contre elle, si lui dit:

Dame, j'ai grand doute que devers le Roi votre frere ne soyez mal-venue, car aussi-tôt qu'il fut que l'Empereur vous a déjettée d'avec lui il a montré semblant d'être contre vous tant courroucé, ainsi comme celui qui de trop léger veut croire que la faute soit de vous. Ha! Dieu, dit la Dame, or m'est avvenu la chose que plus je doutois. Bien plus à cette heure dire que de toutes parts me survient & environne douleurs & angoisses quand d'avec l'Empereur Alexandre mon époux, sans cause & sans raison suis déchassée; jamais à Paris je ne retournerai, mais m'en irai en pays étranger, si loin que nul n'aura connoissance de mon fait, ni ne saura où je suis: si mon frere le Roi Pepin me tenoit, il me feroit mourir, car il me vaut mieux son ire & sa fureur éviter que d'attendre la mort: Dame, dit Blandimain, ne pleurez plus, vous êtes sûre que jamais je ne vous laisserai jusques à la mort, mais je suis délibéré de vivre

& mourir avec vous, & de vous tenir compagnie là où votre plaisir sera d'aller. Blandimain, dit la dame Bellissant, allons à notre aventure, je vous remercie de votre bon vouloir, car du tout en vous je me fie. Ainsi se sont mis en chemin la Dame & Blandimain, lesquels tous deux ne sont pas joyeux, mais chargés d'angoisses. Je laisserai à parler d'eux pour le présent, & dirai de l'ourse qui emporta l'enfant parmi le bois.

CHAPITRE VI.

De l'Ourse qui emporta l'enfant de Bellissant parmi le bois.

L'OURSE qui avoit pris un des enfans de Bellissant ne le dévora pas, mais le porta en sa tanière en une fosse profonde & obscure qui étoit sans clarté, en laquelle il y avoit quatre oursons forts & puissans. L'Ourse jetta l'enfant parmi ses oursons à manger; mais Dieu qui jamais ses amis n'oublie, montra évident miracle, car les oursons ne lui firent aucun mal, mais de leurs pattes velues commencerent à le piquer doucement. Et quand l'ourse vit ses petits ne le vouloir dévorer, elle fut fort amoureuse de l'enfant tant que parmi les oursons le garda un an entier; si fut l'enfant pour cause de la nourriture de l'ourse tout velu comme une bête sauvage. Si se prit à cheminer parmi le bois, & devint grand en peu de temps, & commença à frapper les autres bêtes de la forêt, tant que toutes le doutoient fort & fuyoient devant lui, car si terrible étoit qu'il ne craignoit & n'avoit de rien peur: en tel état, menant vie de bête, & fut l'enfant l'espace de quinze ans, qu'il devint fort grand & puissant tant que nul n'osoit passer par la forêt, bêtes, hommes il abattoit & mettoit à mort: il mangeoit la chair toute crue comme bête, & vivoit de vie bestiale & non pas humaine. Il fut appelé Ourson, pour cause de l'Ourse qui le nourrit & allaita, & le poil avoit ainsi comme un Ourse. Tant fit de mal parmi le bois, & tant fut redouté que nul tant fut hardi ni vaillant ne passoit parmi la forêt, que grandement ne doutât à rencontrer ledit homme sauvage; si fut accru le bruit de lui que ceux du pays d'environ à force & puissance le chasserent pour le prendre: mais rien ni valut chose contre lui fût faite, car il ne doutoit filets ni glaive, mais tout rompoit & mettoit par pieces devant lui. Or est-il dans la forêt menant une vie de bête sauvage, sans nul drap vêtir & sans parole dire, & sa mere Bellissant qui pensoit bien les avoir perdus, s'en alla comme femme déconfortée par le pays à l'aventure, & Blandimain la conduisit & confortant qu'il put. La Dame avoit toujours regret des deux enfans, car perdu les a & pria souvent à Dieu que ses deux enfans pussent se sauver, car plusieurs lieux passerent Blandimain & la Dame, & tant allerent par terre & par mer qu'ils arriverent au port de Portugal sur lequel avoit un fort château, & en icelui château demouroit un Géant si grand, si horrible & puissant, que nul cheval tant fut il fort ne le pouvoit soutenir, & avoit nom Ferragus. Or advint qu'icelui Ferragus saillit hors du château, & vint sur le pont pour demander tribut aux passans comme de coutume avoit de prendre sur chacun navire, il entra dans le navire où étoit Bellissant, qui étoit fort garni de plusieurs marchandises. Et quand il avisa Bellissant qui étoit tant belle, il la prit par la main & la mena en son château devers sa femme, car il étoit marié à une Dame

plaisante & belle, Blandimain alla après la Dame que le Géant Ferragus emmenoit à grand honneur & sans lui vouloir faire vilainie, si la présenta à sa femme, laquelle la reçut volontiers, & eut grand joie de sa venue pour la gracieuse contenance qu'elle voyoit en elle. Le Géant commanda à sa femme que Bellissant fut bien chèrement gardée comme son corps, & aussi Blandimain son Ecuyer. Elle fut tenue à grande joie au château, car bien étoit apprife, en bonnes mœurs & science, & bien savoit parler, & honnêtement le gouverner entre les grands & les petits. Et quand de ses enfans avoit souvenance elle pleuroit en son cœur, mais la femme du Géant la reconfortoit toujours, & dessus toutes personnes la tenoit auprès d'elle, car elle l'aimoit de si grand amour, que sans elle ne pouvoit ni boire ni manger. Long-tems elle fut au château de Ferragus. Si vous laissez à parler, & vous dirai de l'Empereur & du faux Archevêque.

CHAPITRE VII.

Comme par le conseil de l'Archevêque furent élevées nouvelles coutumes en la cité de Constantinople, & comme la trahison fut connue.

APRÈS que l'Empereur Alexandre eut déchassé vitupérablement la femme Bellissant hors de sa compagnie, fit plusieurs pitoyables regrets pour elle, & s'en repentit en son courage, mais le mauvais Archevêque l'entretenoit toujours en sa folle opinion, & l'Empereur le croyoit & tant lui donna de puissance & autorité sur les autres, que ce qu'il commandoit étoit fait, tant eu le gouvernement & seigneurie qu'il mit sus & leva en la cité de Constantinople coutume & usages contre droit & raison. Or advint qu'en la cité étoit une foire, laquelle on tenoit environ le quinzième jour de Novembre, & de plusieurs pays venoient les marchands à cette foire, & quand le jour fut venu qu'on la devoit tenir, la ville fut toute pleine de marchands de divers pays & plusieurs contrées.

Là fit garder l'Empereur la foire comme de coutume étoit, & bailla la garde à l'Archevêque, qui pour l'accompagner fit armer deux cents compagnons, lesquels partirent de la ville, pour garder ladite foire. Et en icelle foire fut présent le marchand dont j'ai fait mention, c'est à savoir celui qui trouva Blandimain, qui avec l'Archevêque se combattit; lequel Archevêque bien le connut: mais il ne fit nul semblant, car trop doutoit que sa fausseté ne fût connue; très-volontiers il l'eût fait mourir, mais il n'avoit point de puissance sans trop grand scandale. Ce jour ledit marchand qui fut garni de draps d'or & de soie vendit & livra plus que nul des autres pourquoi à la fin de la foire l'Archevêque envoya devers lui un Sergent, pour demander le tribut de quoi il étoit tenu pour cause de la vendition de sa marchandise. Lors le Sergent vint à lui & lui dit: Sire marchand, il vous faut payer deux deniers pour ce que vous avez vendu, car ainsi est-il ordonné. Or, va dit le marchand, que mal puisse advenir à celui qui telle coutume a mise, c'est le faux déloyal que Dieu maudit, car long-temps y a de mourir doit honteusement. Et quand le marchand eut ainsi diffamé l'Archevêque, le Sergent leva le bâton, & en frappa le marchand sur la tête si grand coup que le sang en sortit. Quand le marchand se sentit frappé, il tira son épée & frappa le Sergent si fort qu'il l'abattit tout mort. Lors se leva grand

grand bruit du peuple par toute la foire, en telle manière que les autres sergens prirent le marchand & le menèrent devant l'Archevêque, lequel le vouloit incontinent faire mourir, mais le marchand qui sage fut & bien avisé demanda la loi, c'est-à-dire, qu'il vouloit être ouï en ses raisons & défenses, & la justice lui octroya. Adonc l'Archevêque le fit mener devant l'Empereur, car grande volonté avoit de le faire juger à mort, mais en désirant la mort d'autrui, il pourchasse la sienne comme vous saurez. L'Archevêque fit présenter ledit marchand au palais; ce fut l'Empereur qui commanda au Juge de se mettre en chaire, & l'Archevêque fit par un Avocat rigoureusement proposer contre le marchand en l'accusant du meurtre qu'il a fait, & de la grande injure qu'il avoit contre la révérence de l'Archevêque. Quand le propos fut fait contre le marchand à deux genoux se jetta devant la Majesté de l'Empereur, & lui commença à dire: Très-haut & excellent Prince, s'il vous plaît de votre benigne grace me donner audience, car devant tous les Barons, je vous dirai chose qui est de grande importance & dont votre honneur est chargé. Marchand, dit l'Empereur, or parlez sûrement, car je vous en donne permission. Sire, dit le marchand, mandez que les portes de votre palais soient closes, afin que nul ne puisse sortir, ce qui fut fait; puis le marchand dit devant tous hautement: Seigneurs, Barons & Chevaliers qui déferez, & devez aimer l'honneur du triomphant Empire, entendez à mon parler. Le temps est venu que la trahison du mauvais Archevêque que vous voyez ici doit être connue & déclarée publiquement devant vos révérences. Hélas! sire Empereur, c'est le méchant homme par qui votre femme a été à tort de vous chassée, lui qui plus devoit votre honneur garder, vous a mis en deshonneur, & un jour en réquit la Dame Bellissant, laquelle comme sage & prudente le refusa: & quand ce pervers Prêtre entendit que la Dame ne feroit pas à sa plaïssance pour doute que son péché ne fût découvert, il a tant fait par les fausses paroles qu'il vous a donné à entendre, que votre femme Bellissant vous étoit déloyale; & qu'elle s'étoit abandonnée à un autre qu'à vous, laquelle chose sans honneur de votre révérence & de tous les Seigneurs qui sont, il a menti comme faux & infidèle, & si pout plus grande approbation de ce cas vous me demandez comme je le fais & que la vérité m'a déclarée.

Je vous dis qu'un jour bientôt après que votre femme fut bannie de votre pays, en chevauchant parmi un bois, j'ai trouvé celui irrégulier & apostat qui étoit en arme & en habit dissimulé, qui est une chose contre Dieu & en l'ordonnance de sa vocation, en icelui bois auprès d'une fontaine, avoit assailli Blandimain, le mal conduïtoit la dolente Bellissant votre femme.

Et comme je vis leur débar, je commençai à dire, Messieurs, laissez votre débat en paix, & la Dame qui pitoyablement pleuroit, me commença à dire: Marchand, mon ami, veuillez-moi secourir à l'encontre de ce faux traître & méchant Archevêque, qui à force & contre mon courage me veut tollir & ravir mon honneur. Hélas! c'est lui par qui je suis en exil mise & chassée d'avec l'Empereur & de sa Cour, je frappai mon cheval des éperons pour les séparer; mais celui de l'Archevêque prit soudainement la fuite parmi le bois, car il fut dolent quand il vit qu'il fut connu. Hélas! sire, l'Empereur & puissant Roi, j'ai pensé plusieurs fois en mon courage de vous

déclarer cette matière, mais parler ne vous le ois; informez-vous du cas, & si vous trouvez le contraire faites-moi mourir. Quand l'Empereur entendit le marchand, il se prit à pleurer, & dit à l'Archevêque: Ha! faux déloyal traître, je te dois peu d'honneur & te tenir cher, je me suis efforcé toute ma vie à te bien faire & te mettre à honneur, tu me rends deshonneur & trahison.

Or, Dieu me loit témoin, j'ai toujours cru que par toi serois trahi une fois en ma vie, & la chose que plus je doutois m'est avenue, tu m'as fait de tous les grands le plus petit, & de tout les Princes le plus affamé. Las! je dois bien haïr ma vie: & quand il faut que par trahison je sois privé de la chose que j'aimois le plus, de malheur ai-je cru ton conseil trop léger, Ha! Sire, dit l'Archevêque, ne soyez contre moi courroucé pour chose que le marchand vous dise; on ne de ce faire ne scus rien & n'en suis coupable, mais innocent & tel me veulx-je tenir.

Et tu mens fausement, dit le marchand, car de la trahison tu ne peux t'excuser & si tu dis le contraire, je veux bataille en un champ pour cette querelle soutenir, & si offre mon corps à être livré à mort, si avant la nuit fermée je te rends faux traître ou mort ou vaincu, ou tu confeseras ton cas, & afin que nul ne pense que mon courage ne s'accorde aux dits, je te livre mon gage, pense de t'en bien défendre. Quand l'Empereur vit que le gage fut jetté, il dit à l'Archevêque, or, est-il temps que, selon droit & justice vous avisez de combattre au marchand, ou de loyauté dire & vérité reconnoître. Ha! Sire, vous devez savoir que de faire bataille je dois être excusé, car je suis prêtre sacré, & en ce faisant je vituperois & reprouverois la dignité de la sainte Eglise. Adonc l'Empereur lui dit, en cette querelle n'y a point d'excuse, car il convient que vous combattiez au marchand qui vous accuse de trahison, & si vous ne le voulez faire je vous tiens pour coupable du fait. De cette parole le faux Archevêque fut moult effrayé, car il vit bien qu'il falloit qu'il combattit, dit à l'Empereur: Sire, puisqu'il vous plaît que de mon corps je montre & prouve que je suis innocent de ce cas, c'est bien raison que je fasse; combien que c'est contre mon état. Or pensa bien le traître s'excuser de faire & entreprendre la bataille, mais peu valut son parler & ses excuses, car l'Empereur commanda que l'Archevêque fût gardé en telle sorte qu'il le dût avoir à sa volonté, & autli fit garder le marchand, & commanda qu'on le traitât honnêtement, & puis assembla son conseil pour déterminer du jour de la bataille, & le champ fut pris & les lices faites pour l'Archevêque & le marchand faire combattre.

En cette bataille, Dieu qui est vrai & juste Juge, montra bien évidemment par devant tous que la trahison doit toujours retourner à son maître, comme vous entendrez ci-après.

CHAPITRE VIII.

Comme l'Empereur Alexandre par le conseil des sages, envoya quérir le Roi Pepin pour savoir la vérité de la querelle du Marchand & de l'Archevêque.

APRÈS que la journée fut terminée, il commanda de préparer le champ & les lices, si vint nouvelles à l'Empereur que le Roi Pepin étoit à Rome pour aider le Pape à l'encontre des infidèles &

ennemis de notre sainte loi Chrétienne. Et lors il fut avisé par le conseil des plus sages de son Empire, qu'on devoit aller quérir le Roi Pepin, afin qu'il fût présent au jour de la bataille pour plus honnête excuse, & qu'il connût que par la mauvaise trahison il avoit fait séparer sa femme hors de sa compagnie, qu'à bon droit & juste querelle il l'avoit déçassée.

A ce conseil s'accorda volontiers l'Empereur, & envoya incontinent messagers à Rome, & leur bailla lettre pour porter au Roi Pepin, qui lors étoit la sainte foi défendant contre les Infidèles, comme dessus est dit. Lors les messagers se partirent de Constantinople, & tant allerent par mer & par terre qu'ils arriverent à Rome devant le Roi Pepin, lequel ils saluerent & firent la révérence telle qu'il appartenoit, puis lui dirent: très-redouté & excellent Roi, nous vous présentons cette lettre de par le puissant Empereur de Constantinople notre maître, si veuillez regarder le contenu d'icelle, & sur ce puisse votre royal Majesté nous rendre réponse.

Adonc le Roi Pepin prit la lettre, la lut, & après l'avoir lue il parla devant tous, & dit: Seigneurs, voici nouvelles de grandes admirations. L'Empereur Alexandre me demande que ma sœur Bellissant que donnée lui avois, a été par lui à tort & sans cause mise en exil par un faux entendu que lui a donné un faux traître Archevêque, lequel de son cas détestable est accusé par un marchand, qui sur cette querelle veut vivre & mourir en combattant l'Archevêque devant tous en champ de bataille, comme vaillant & hardi ledit marchand a livré son gage, se confiant en la justice de sa cause. Or est-il ainsi que tel jour ils se doivent combattre, je veux y être, afin de connoître si ma sœur que j'aimois tant a commis la faute dont elle étoit accusée, & s'il est ainsi que l'Empereur lui ait fait injustement tel deshonneur, je vous jure mon serment Royal, que de lui je prendrai vengeance: car la grande faute qu'il m'a faite ne pourra jamais être réparée. Adonc commanda le Roi Pepin que chacun fût prêt & appareillé à partir pour l'accompagner en son voyage de Constantinople, car il vouloit être au jour de l'entreprise faite avec le marchand & l'Archevêque: incontinent ils furent tous prêts de faire le commandement du Roi Pepin, lequel sortit de Rome en belle compagnie. Et tant chevaucha qu'il vint à la mer, & monterent sur les Galères, & tant firent par les journées qu'ils arriverent à Constantinople. Et quand l'Empereur su la venue du Roi Pepin, il ordonna qu'on sonnât les cloches, & que par toute la Cité on demandât la plus grande joie que faire se pourroit. Chacun fut joyeux de la venue du Roi Pepin, & l'Empereur Alexandre monta à cheval pompeusement accompagné, & sortit de la Cité pour aller au devant; mais incontinent qu'il vit le Roi Pepin, & qu'il lui souvint de Bellissant, commença à pleurer & soupirer si fort qu'il ne put parler, sinon en jettant de grosses larmes, & faisant grandes lamentations de cœur & de bouche. Et le Roi Pepin qui avoit le courage fier & orgueilleux, ne fit nul semblant que pour son pleurer il eût quelque pitié ni compassion, mais lui dit en cette maniere: Empereur, laissez le pleurer, ne vous déconfortez plus; car si ma sœur vous avez perdue, n'en faites émoi: car qui perd une putain n'en doit être fâché. Ha! dit l'Empereur, pour Dieu ne dites telles paroles de votre sœur, car je crois fermement qu'en elle est toute

loyauté,

loyauté, & que je l'ai déçassée à tort & sans cause. Lors le Roi Pepin lui dit: d'autant plus on vous doit blâmer, & chacun peut connoître la grande prudence qui est en vous, quand par un seul faux entendre vous avez si légèrement cru & êtes cause que ma sœur est comme une vagabonde déçassée d'avec vous, je suis peu tenu d'aimer celui qui tel blâme m'a fait & à tout le sang de France.

Quand l'Empereur entendit telles paroles, & qu'il connut le courage du Roi Pepin, il en fut fort courroucé en son cœur, & répondit humblement: Hélas! Sire, ne vous veuillez à ce émuoir, mais modérez votre courage: car j'espère moyennant la grace de Dieu, que vérité sera bientôt connue.

Empereur, dit le Roi Pepin, vous avez trop attendu: car on dit communément, que trop tard ferme l'étable qui son cheval a perdu.

Or s'en est allée ma sœur Bellissant en exil, pauvre & égarée, je ne sais quelle part, dont bien me fait douleur au cœur quand il faut que par vous je la perde; car je suis bien certain que jamais je ne la verrai. Hélas! l'on se doit bien garder de faire si hâtif jugement, car on a tôt fait une malle besogne, de quoi on se repent tout à loisir, & vous savez que bonne renommée est chère; quand on la perd soit à tort ou à droit, on l'a tard recouvrée; peu avez prisé l'honneur de ma personne, quand sans nul délibération, vu que plusieurs choses souvent se font par envie. En disant telles paroles, l'Empereur & le Roi Pepin entrèrent dans Constantinople en grand honneur, & quand ils furent dans la Cité, l'Empereur voulut loger le Roi Pepin & ses gens dans son Palais honnêtement, mais le Roi Pepin n'y voulut entrer; mais fit loger & tenir les gens tous ensemble auprès de lui, & ne voulut recevoir de l'Empereur nuls dons ni présens, combien que des choses assez lui fit présent, tant de vivres que joyaux & riches présens.

Bien fut le Roi Pepin en grande pensée de sa sœur Bellissant: car tous ceux de la Cité lui affimoient que c'étoit la meilleur Dame que jamais fut, & que par trahison injuste elle avoit été accusée & bannie.

CHAPITRE IX.

Comme le Marchand & l'Archevêque se combattirent en champ de bataille.

QUAND le jour fut venu que le Marchand & l'Archevêque se devoient combattre, l'Empereur les fit amener devant lui, & leur commanda à eux armer. Les chevaliers de la nation de l'Archevêque allerent l'armer & fut richement habillé, & l'Empereur commanda qu'on aménât le marchand, & qu'il fût armé aussi bien & en la maniere de son propre corps; ce qui fut fait. Alors l'Empereur le fit Chevalier, & lui donna l'accolée en lui promettant villes & châteaux & de grandes richesses, si l'Archevêque pouvoit être par lui vaincu & déconfit: Quand tous les deux furent armés & leurs blasons en leurs cols pendus, on amena leurs chevaux & monterent dessus pour aller au champ. Lors commanda l'Empereur aux chevaliers & aux sergens qu'ils accompagnassent l'Archevêque

B

jusques au lieu, de lui prissent garde, & leur en chargea sur leur vie, afin qu'il ne s'en pût fuir; car il étoit subtil & cauteleux.

Le Marchand fut monté sur son cheval bien armé en tous lieux, & forte épée ceinte & chevaucha vers le champ, & le premier entra dedans. Après lui allerent de Constantinople, grand nombre de peuple, que fort seroit à le nombrer: Ne demeura pas longuement que l'Archevêque entra au champ hautement accompagné, car il étoit riche & de noble nation. Là fut le Roi Pepin, qui volontiers regarda le Marchand, disant: Mon ami, Dieu te doit grace d'avoir victoire contre le faux homme, car par la foi de mon corps; si l'Archevêque est aujourd'hui vaincu & que je puisse vrai connoître la vérité de ma sœur Bellissant, je te récompenserai si hautement; que de ma Cour je te ferai le plus grand. Sire, dit le Marchand, je vous remercie du bon vouloir que vous avez pour moi. Sachez que j'ai confiance en Dieu, qui me gardera le bon droit que j'ai, en telle maniere que je démontreraï devant tous la trahison de l'Archevêque, qu'il a fait contre votre sœur. Et à ces mots le Marchand se départit de devant le Roi Pepin pour aller assaillir l'Archevêque, Si vint un héraut qui les fit tous les deux jurer & faire le serment accoutumé, & après on fit sortir tous ceux qui étoient dans le champ, hors les deux combattans, Or, font-ils sur les rang. Si virent d'une part & d'autre qui la charge en avoient, leur présenter les lances. Et lors frapperent des éperons l'un devers l'autre, & se rencontrerent si merveilleusement que des coups qu'ils se donnerent, les lances rompirent, fut le coup si grand que tous deux sur leurs chevaux passèrent outre. Et quand ils furent au bout du champ, ils retournerent l'un sur l'autre incontinent leurs épées es mains, se joignirent ensemble, & si grands coups se donnerent qu'ils firent voler à terre les pieces de leurs écus. Quand l'Archevêque vit que le Marchand l'assaillit si rudement, il pensa en lui, que tant bien tiendroit que la nuit seroit venue; & que telle étoit la loi, que quand un homme appelloit l'autre à un champ de bataille, il convenoit qu'il l'eût vaincu devant le Soleil couché où il seroit pendu, pour ce pensa l'Archevêque de soi fermement tenir: le Marchand qui la coutume savoit, de tant plus s'efforçoit de faire fortes armes contre l'Archevêque si le suivit de près, & tant le pressa à force de coups, que d'un qu'il lui bailla, lui abattit une oreille & grande partie de son auberion qui étoit de fin or, & acier; tant fut le coup grand & merveilleux, que le Marchand ne put tenir son épée, mais elle lui chut à terre. Et quand l'Archevêque vit que le Marchand fut sans épée, il frappa son cheval d'un estoc en telle maniere qu'il lui creva un œil, & lors le cheval qui se sentit navé s'efforça, & tant courut parmi le champ que le Marchand jeta à bas, & lui fut tant fortune contraire qu'ils demeura pendu par le pied à l'arrière de la selle; le cheval qui point n'arrêta, le traîna tant & si pitoyablement que tous ceux de l'assemblée en étoient dolens, & à part eux disoient que du Marchand il n'y avoit plus espoir ni confort. Et quand le Roi Pepin le vit en si grand martyr, incontinent où il étoit il se prit à pleurer très-pitoyablement, en disant tout bas. Hélas! pauvre Marchand, or je vois bien clairement, que de tes jours il n'y en a plus en ce monde. Hélas! or puis-je bien connoître manifestement que ma sœur Bellissant est

tonnable du fait dont elle a été chargée, & que Dieu veut démontrer évidemment à tous qu'à bon droit l'Empereur Alexandre l'a déchaiffée & rejetée de sa compagnie, & elle eut eu le dessus, les siens l'ont en terre portée & ensevelie, bien en est honteuse, & de malheurs née; car par elle est le noble sang de France livré à dishonneur: ainsi me soit Dieu en aide, que si je la tenois je la ferois mourir de mort vilaine & angoisseuse; bien des divers soupirs fit le Roi Pepin, pour la grande douleur qu'il portoit en son cœur; Et l'Archevêque de toute sa puissance, ne put jamais faire aller son cheval vers le Marchand, ni de lui approcher, qui bien sembloit être chose miraculeuse. Or fut ainsi que je vous ai dit, le Marchand traîné de son cheval par le champ en telle maniere que le cheval tomba par terre. Et quand le cheval fut à bas le Marchand se releva, lequel fut preux, vaillant & hardi; & quand l'Archevêque aperçut le Marchand qui étoit relevé, il vint courant à lui, & lui donna deux ou trois coups si merveilleux, que le Marchand fut bien étourdi; si reprit son haleine, & s'avança subilement, & d'un grand courage frappa l'Archevêque, en telle maniere qu'il lui fit choir son épée à terre, & outre son armoir, le navra tellement qu'il lui fit courir le sang en bas. Lors l'Archevêque mit son cœur & sa force de se venger, & brocha son cheval pour courir audit Marchand: mais il fut subtil, & tira un grand couteau pointu, & le jeta contre le cheval de l'Archevêque, le frappa au col si rudement que le cheval commença à regimber & faillit, dont l'Archevêque fut en grand danger de choir en bas, & au faillir du cheval il perdit son œil: le Marchand le jeta hors des lices, afin qu'il ne s'en pût plus aider. Et quand il eut se fait, il s'en alla frapper son cheval de son épée parmi le ventre, tant qu'il abattit par terre le cheval & l'Archevêque, lequel incontinent se releva, mais le Marchand fut diligent, & qui si grand coup lui donna que tout plat l'abattit par terre, & faillit sur lui, & lui ôta son heaume pour lui couper la tête. Et puis quand l'Archevêque le vit en ce danger, fut plein de trahison; & dit au Marchand: Las! ami, je te prie que tu veuilles avoir pitié de moi, & me donner tant d'espace que je me puisse confesser, afin que mon ame ne puisse être en danger: car à toi me rend comme vaincu & coupable. Quand le Marchand ouït ainsi parler l'Archevêque, il fut si courtois que l'Archevêque il le laissa lever. Et quand le faux prêtre fut sur ses pieds levé, & hors la subjection du Marchand, il n'eut nulle volonté de se confesser; mais il prit & saisit le Marchand, & le jeta à terre: lui disant par grande ire: Marchand, tu n'échapperas que mourir ne te fasse devant tout le monde outrageusement, ou tu seras à ma volonté ce que je te recommanderai. Ha! dit le Marchand qui se vit trahi: Archevêque, je vois & connois bien que je suis à votre merci, & que de moi pouvez faire du tout à votre plaisir. Si vous prie que me disiez qu'elle chose vous voulez que pour vous je fasse, je l'accomplirai, s'il vous plaît me sauver la vie. Marchand, dit l'Archevêque, voici ce que tu feras. Je veux que devant l'Empereur & le Roi Pepin tu témoignes en public, qu'à tort & sans cause tu m'as de ce fait accusé faussement, & que de ce fait me décharge, & je prendrai la charge par tel convenant, que si faire si tu le veux, je te jure & promets de te garder de mort, & ferai ta paix avec l'Empereur & le Roi Pepin; & outre plus

je te jure en foi de gentillesse & de l'ordre de prêtrise, de te donner en mariage une mienne niece que j'ai, qui est fort belle, plaisante & gracieuse; si pourtant bien dire que jamais de ton lignage plus heureux ni plus riche ne fut trouvé, & pourtant avises si tu le veux faire en telle maniere, & choisis de vivre ou de mourir; car par nulle autre voie échapper tu pourras sans perdre la vie. Incontinent que le Marchand entendit l'Archevêque ainsi parler, dolent, & non sans cause, si se reclama à Dieu, que son droit lui vouloit garder, & le préserver de mort, puis répondit en telle maniere. Sire Archevêque, votre raison est bonne, & suis prêt de vous complaire & obéir, en me fiant que foi & loyauté vous me ferez & tiendrez. Oui, dit l'Archevêque, je ne ferai fausseté. Or dit le Marchand, allons devers l'Empereur & ses Barons, si dédirai la grande injure que contre vous ai proposée. C'est bien dit, dit l'Archevêque, sus levez-vous, & vous viendrez avec moi.

A ces paroles, le Marchand se confiant en la grande miséricorde de Dieu se leva sus & quand il fut levé, il se regarda de la grande trahison que l'Archevêque lui avoit faite, lui seignant de vouloir se confesser, comme devant est fait mention, dont il prit en lui courage & se pensa de lui jouer d'un pareil tour; car on dit volontiers que trahison est telle qui retourne toujours à son maître; lors il prend l'Archevêque par si grand courage, que bientôt l'abatit dessous lui, & puis lui dit: Archevêque vous m'avez appris à jouer à ce jeu. Or pensa le faux Archevêque par plusieurs paroles tant que le Marchand il se pût défaire; mais jamais le Marchand plus en lui ne se fia, il ne lui donna plus de temps ni d'espace de se relever: mais bientôt à grande diligence lui creva les yeux tant de coups lui donna qu'il n'eut force ni pouvoir de se revancher. Et quand le Marchand vit qu'il l'avoit vaincu, il le laissa à terre, & appella les Gardes du champ, & leur dit: Seigneurs, ici pouvez connoître si j'ai fait mon devoir de l'Archevêque, & s'il est vaincu, vous voyez que je l'ai mis en tel point que quand bon me semblera je le puis tuer, & pourtant je vous prie qu'il vous plaise faire venir l'Empereur & le Roi Pepin pardeça afin que devant leurs hautes magnificences & Seigneuries, l'Archevêque confesse pardevant tous à juste querelle être par moi accusé, & injustement & sans cause avoir pris la défense contre moi. Lors les Gardes du champ allerent querir l'Empereur & le Roi Pepin, lesquels vinrent étant accompagnés de plusieurs Grands Seigneurs & Barons au lieu où étoit l'Archevêque fort dolent, si lui commanda l'Empereur la vérité du fait, & il leur conta la maniere comme à grand tort il avoit parlé contre la noble Dame Bellissant & sans nul cause par trahison avoit pourchassé son exil. Hélas! pensez les pitoyables larmes du deuil angoureux que jetta l'Empereur; car tant furent ses cris pitoyables, & ses lamentations dolentes, que grande abondance de larmes de ses yeux descendoient de toutes parts, & sa face arrosoit en telle maniere que tous ceux qui le voyoient mener tel deuil étoient contraints de pleurer pour la grande pitié; & si l'Empereur demena grand deuil, ne demandez pas si le Roi Pepin étoit lors triste & déconforté. Hélas! ce n'étoit pas sans cause que si grand deuil demenoient quand il virent comment que par trop léger croire, & par fausse trahison avoient perdu la dame Bellissant sœur

du Roi, & Epouse de l'Empereur. Et fut entr'eux deux grande joie & grande tristesse en deux parts ensemble, joie pour le Roi Pepin de France qui de sa sœur connut la loyauté, douleur & déplaisance pour l'Empereur, qui du fait se trouva coupable, d'autant qu'il connut à grand tort l'avoit déchaissée d'avec lui. Et après toutes lamentations, la confession de l'Archevêque ouïe & sa grande trahison, l'Empereur assenbla son conseil pour aviser & juger de quelle mort l'Archevêque devoit mourir; il fut délibéré qu'il seroit bouilli tout vif dans l'huile, & ainsi fut fait. Après lequel jugement chacun se retira en son logis.

Et quand le Roi Pepin fut retiré en son logis, l'Empereur dolent & soupirant vint pardevant lui, mit les genoux à terre, puis lui dit en pleurant: Hélas, Sire Roi, j'ai vers vous commis un crime détestable & deshonnête. Or, vois je clairement, & connois par ma folie & légère créance je suis & ai été cause de votre sœur être en exil & de sa perdition, de laquelle chose je vous requiere pardon; & devant vous je me présente comme coupable de votre grace attendant, & en reconnoissant ma faute vilaine, & pour satisfaction. je rends du tout entre vos mains le Royaume de Grece qui justement est à moi, & m'appartient, car je ne requiers d'avoir le nom d'Empereur ni de Roi tant que je vivrai, mais je veux comme servant à vous obéir, car je l'ai bien mérité.

Quand le Roi Pepin entendit le bon vouloir & la grande humilité de l'Empereur, il prit grande pitié de lui, lui pardonna devant tous les Barons, & après leur paix faite par un commun accord, déliberèrent entr'eux d'envoyer des Messagers par tous pays pour chercher la dame Bellissant. Après lesquelles choses prit congé de l'Empereur pour retourner en France.

CHAPITRE X.

Comme le Roi Pepin prit congé de l'Empereur & partit de Constantinople pour retourner en France, & comme après il alla à Rome contre les Sarrafins qui la Cité avoient prise.

LORS Pepin partit de Constantinople après les choses dessus dites, & tant chevaucha qu'il arriva en France, & s'en alla à Orléans pour se rafraîchir; car volontiers étoit audit lieu pour le déduit des forêts qui sont à l'environ. Si commanda que pour sa bien venue on fit table ronde, & ainsi fut fait; & quand vint à l'heure du plein dîner, le chevalier qui avoit nourri Valentin le prit par la main; le présenta devant le Roi, disant: Sire, voici l'orphelin, lequel vous trouvâtes en la forêt d'Orléans, que vous habillâtes pour nourrir & garder; or l'ai-je nourri jusqu'à cette heure présente, non pas à mes dépens, mais aux vôtres; si vous prie, Sire, que de l'enfant ayez mémoire, car en peu deviendra grand, & il est temps d'y penser, & quand le Roi Pepin ouït parler le Chevalier, il appella l'enfant Valentin, & le prit par la main, si le vit tant sage & bien appris en mœurs & conditions, qu'à cette heure lui donna toutes les coupes, tasses & pots, & autres riches vaisselles qui lors étoient apprêtées pour servir à la Cour, puis le Roi dit devant tous, qu'il vouloit que Valentin fût chèrement gardé. Pour la grande beauté & honneur de sa personne; le Roi voulut que le jeune enfant Valentin, qui n'avoit environ que l'âge de douze ans, fût mis & nourri avec la fille Esclantine, qui tant étoit belle &

sage, & bien apprise, que tout le monde en disoit bien & honneur de la personne. Si furent les deux enfans nourris ensemble & s'aimoient bien l'un l'autre d'amour juste & loyal, en telle maniere qu'ils ne pouvoient avoir de joie ni de liesse l'un sans l'autre; & principalement Eglantine fille de Pepin, Roi de France, voyant la prud'nce de Valentin fut tant d'amour éprise en tout honneur, & si bien que sans lui ne pouvoit avoir récréation. Valentin devint grand & de belle stature, en toutes choses bien appris; aimoit fort chevaux & armes, & volontiers se trouvoit es joütes, & là où il se trouvoit emportoit le prix d'honneur. Le Roi Pepin voyant sa vaillance & bonne volonté & courage, il lui donna chevaux & harnois, terres, rentes, & grandes possessions & ne demeura pas long-temps que de lui fut grand bruit par la Cour, dont plusieurs eurent grande envie, & souvent lui disoient par reproche que ce n'étoit qu'un reprouvé, & un pauvre sans connoissance de nul de ses parens pour le nourrir & entretenir, desquelles paroles Valentin pleuroit souvent. Et quand la noble Eglantine le voyoit courroucé, elle pleuroit tendrement, & de toute sa puissance le reconfortoit. Et Valentin se gouvernoit en la Cour du Roi, entre ses barons, chevaliers, dames & demoiselles, si bien & si sagement que nul n'en savoit dire que du bien & honneur; son frere Orson est dans la forêt velu, couvert de poil comme devant est fait mention, & comme icelui chapitre vous fera déclaré; car sachez que tôt après la venue du Roi, lui étant à Orléans vint un messager, de Rome envoyé de la part du Pape, qui secours & aide lui demandoit contre les payens & ennemis de notre sainte foi Chrétienne, qui avoient pris la cité de Rome. Quand le Roi Pepin entendit que les Sarrasins étoient dans Rome, il fit diligence d'appréter son armée de laquelle Valentin fut le chef & principal Gouverneur. Quand la noble pucelle Eglantine fut que Valentin s'en alloit, elle fut dolente comme celle qui l'aimoit & le tenoit cher sur tous autres. Alors elle demanda pour aller lui parler secretement: & quand il fut venu elle lui dit en soupirant; Hélas! Valentin mon ami; or vois-je bien que je n'aurai plus ni joie ni consolation quand départir vous le faut pour aller en bataille. Hélas! vous êtes mon seul amour, mon reconfort, & le refuge de toute ma plaifance. Or plût à Dieu que n'eusse parens ni amis en ce monde, qui me gardât de faire ma volonté. Dieu me veuille aider si jamais aucun que vous n'aimerois ni n'aurois en mariage. Si seriez Roi de France, & serois Reine. Hal Dame, dit Valentin, laissez votre imagination, n'ayez dessus moi le cœur si ardent, vous savez que je suis un pauvre trouvé en la Cour de votre pere, & ne suis en nulle maniere convenable à vous, ni à la plus pauvre Demoiselle qui soit avec vous, & puis vous pouvez penser autre part, & faites que vous montriez de quel lieu vous êtes extraite. Et adieu vous dis, qui vous veuille avoir à la garde. A ces mots Valentin se départit, & laissa la belle Eglantine dolente & marrie de son département. Le Roi & son ost fut prêt de monter à cheval & partirent de la ville d'Orléans pour aller à Rome. Lors le Roi Pepin appella les Seigneurs, & Barons de la Cour, & leur dit: Seigneurs, vous savez que tout le monde fait bruit d'un homme sauvage lequel est en cette forêt, parquoy j'ai grande volonté de le voir prendre avant que je passe plus outre; à ces paroles se sentirent les Barons & Seigneurs de la Cour, la

chasse fut ordonnée, & entrèrent au bois, & prirent plusieurs bêtes sauvages, mais de trouver Orson chacun avoit peur, hors Valentin qui étoit son frere, mais rien n'en savoit, lequel desiroit avoir à lui bataille, tant allerent parmi le bois que le Roi Pepin arriva devant la fosse obscure & ténébreuse où se tenoit Orson. Et quand il vit le Roi, saillit tout subitement, & vint contre lui. Si le prit & saisit de ses ongles, lesquels il avoit grands, & le jetta à terre rudement, & le Roi crut mourir; & cria haut demandant du secours; si vint vers lui un vaillant Chevalier, quand il vit la sauvage qui vouloit étrangler le Roi, il tira son épée pour lui courir sus; mais quand Orson vit Pépée nue s'embloyer & reluire, il laissa le Roi & courut au Chevalier, le prit & le serra par si grande force & courage, qu'homme & cheval, il jetta par terre. Lors se releva le cheval, qui eut peur, & se sauva parmi le bois, & Orson tint le Chevalier, lequel avec ses ongles écus il étrangla & mis par piece.

Et lors le Roi vint à ses gens qui par le bois étoient, auxquels il raconta le danger où il avoit été, & la mort piteuse du Chevalier, desquelles nouvelles ouïes furent ébahis tous ceux qui étoient là. Adonc ils se mirent ensemble, & s'en allerent lever la fosse d'Orson, croyant de le prendre & tuer. Ils ont trouvé le Chevalier; mais ils n'ont vu Orson, car à Dieu ne plaife qu'il fût conquis, sinon que par son frere Valentin, lequel le prit, ainsi que vous entendrez dire ci-après. Et quand le Roi Pepin vit qu'il ne pouvoit l'avoir ni prendre le sauvage, il le laissa pour cette fois, & se mit en chemin pour son voyage parfaire à Rome. Les batailles furent rangées, & l'Oriflamme de France baillé à un vaillant Chevalier nommé Milon d'Anglure, sage homme, d'un bon conseil & de très-bonne conduite. Là furent Gervais & Samson son frere, qui étoient vaillans Chevaliers, Ducs, Comtes & Barons. Or chevauchèrent-ils tant, qu'ils passerent le pays de Savoie, de Lombardie & de l'Italie, tant qu'ils vinrent à Rome, demanderent de la bataille, & la maniere & le fait des Sarrasins, & on leur conta qu'un Amiral riche & puissant, grand & fier de courage, avoit pris la cité de Rome, & plusieurs Chrétiens mis à mort & déruits, & avoit défait les Eglises, & fait le Temple des Idoles, & contraignoit le Pape, Cardinaux, Archevêques & Evêques à servir d'Officiers à la maudite mode de leur Loi très-condamnable. Que le Roi Pepin ouit & entendit les nouvelles il fut dolent de la grande misere, grievie & douloureuse détresse en quoi étoient détenus les Chrétiens. Si approcha de la cité de Rome, fit assembler son ost & mettre en point ses gens d'armes, & ordonner les batailles, car il étoit du tout en courage & volonté de la foi Chrétienne venger & défendre, ce qu'il fit & accomplit comme ci-après est déclaré.

Après que le Roi Pepin eut mit le Siège devant la cité de Rome, il appella les Barons & Chevaliers, & leur dit en cette maniere: Messieurs, vous savez & connoissez que le chien d'Amiral infidele, ennemi de notre Foi, a mis à mort plusieurs vaillans Chrétiens, rompu & vituperé l'Eglise de Rome, où notre Seigneur & Rédempteur Jesus-Christ étoit tant doucement servi & honoré, lesquelles choses doivent inciter & émouvoir à pitié & larmes; partant je suis délibéré, & à l'aide de Jesus-Christ notre Créateur, moi conuant, de combattre & expulser les payens & maudits Sarrasins hors de la cité de

Rome, & de tous pays qui sont à l'environ. Si avifez entre-vous, lequel voudra entreprendre la charge d'aller porter à celui Amiral payen de ma part une lettre de défi; car je lui veux bailler & livrer journée; & le combattre pour notre sainte Foi exalter, soutenir & défendre jusqu'à la mort. Et quand le Roi Pepin eut ainsi parlé, nul ne se tira avant pour rendre réponse, & de ce fait nul ne s'en osa entreprendre hors Valentin, qui devant le Roi se présenta, & parla devant tous, en disant à tous; Sire, s'il vous plaît de votre licence, je veux entreprendre le message & parlerai devant tous les payens à leur fier Amiral, en tel maniere qu'à l'aide de Dieu, vous connoîtrez que j'aurai fait votre message à votre profit & à mon honneur.

Du grand vouloir & vaillant courage de Valentin fut le Roi Pepin très-joyeux, & tous ceux de la Cour émerveillés. Adonc le Roi fit venir un Secrétaire auquel il fit écrire, lettres de fiance; puis la bailla à Valentin pour porter à l'Amiral, & Valentin monta à cheval, & prit congé du Roi & de tous ceux de la Cour, & se mit en chemin à la garde de Jesus-Christ soit recommandant & s'en alla à Rome, & ne faut pas demander s'il fut volontiers regardé; car si bien se contenoit à cheval & en armes, que nul ne le voyoit que plaisir n'y prit. Si alla vers le Palais où étoit l'Amiral qui en ses salles étoit triomphalement en grandes pompes. Valentin entra dedans, & vint devant ledit Amiral, & le salua en telle maniere. Jesus qui nâquit de la Vierge Marie qui pour nous tous souffrit Mort & Passion, veuille garder de mal & défendre le haut & puissant Roi Pepin, & Mahomet te veuille aider & secourir, redouté Amiral, ainsi que je voudrois. Quand Valentin eut ainsi parlé, l'Amiral se leva, & comme fier & orgueilleux lui dit: Messager, retourne-t-en, afin que plus je ne te voie, & dis au Roi Pepin qui tient la loi de Jesus, qu'il croie en Mahomet, & que sa créance renonce, & du tout en tout délaisse & mette bas, & sache de certain que je suis délibéré de le faire mourir, & tout son pays détruire. Or t'en va Messager, plus ne fais devant moi demurance; car d'ouir telles paroles mon cœur ne le peut souffrir; grande folie a entrepris, que si fierement as entré en mon Palais, pour telle chose dire devant ma haute Majesté & Seigneurie: si je savois que par orgueil ou présomption tu eusses cette chose entreprise, jamais au Roi Pepin ne retournerois. Quand le gentil Chevalier Valentin ouit le parler dudit Amiral, il fut fort douteux, craintif & émerveillé, & non pas sans cause, car la mort lui étoit prochaine, si de Dieu n'eût été consolé; mais il fut tant inspiré de Dieu, qu'il donna réponse salutaire, tant pour la vie du corps que pour l'ame, & pour sage, bien avisé & bien appris de donner réponse, parla en telle maniere. Hélas! très-puissant & magnifique, & très-haut Seigneur Amiral, ne veuillez penser ni préjudicier que par orgueil ni présomption je sois venu devant vous. Vous saurez la maniere & le fait comme je suis venu, si serez bien émerveillé. Dis-nous, dit l'Amiral, comme tu es venu, & tout soudain; car ainsi me soit Mahomet en aide, que je prendrai plaisir & consolation à ouir ton entreprise réciter, & ton courage multiplier en tout bien. Lors Valentin parla, & dit: Sire Amiral, il est vrai que par fustille & déloyale envie j'ai été accusé envers le Roi Pepin, & lui a-t-on dit que de grande peur & crainte que j'avois de me trou-

ver aux armes, je voulois retourner en France, de laquelle chose le Roi Pepin étant courroucé contre moi soudain ce matin me fit prendre pour me faire couper la tête: Et quand je me vis en danger, pour allonger ma vie, me vantai devant tous d'une très-grande folie; car je jurai devant tous ceux de la Cour, que je viendrois devers vous, pour vous & tous vos Barons dénier de par le Roi Pepin, & outre plus je me vantai qu'au départ je vous donnerois trois coups de lance sur votre corps qui tant est vaillant & si bien renommé, pour loz & bruit acquérir. Pourquoi vous supplie que m'accordiez cette chose, car autrement n'oserois retourner devant le Roi Pepin, qui mourir ne me fit honteusement. Fils, répondit l'Amiral, par Mahomet le tout puissant, vous n'en ferez point éconduit, mais dès cette heure vous octroye la joute, & afin que les Français, qui cette Cité ont assiégée puissent voir cette grande vaillance, je ferai appareiller les joutes hors de la Ville. Grand-merci, dit Valentin, qui à terre se jeta pour baiser les pieds de l'Amiral en signe d'humilité & obéissance: mais on dit en commun proverbe, qu'on déchauffe le soulier dont on voudroit avoir coupé le pied. Valentin étoit fort renommé au Palais de l'Amiral, & requéroit toujours Dieu qu'il lui donnât puissance, de tant faire qu'il pût savoir & connoître de quel lieu il étoit venu, qui étoit son pere & sa mere. Et ainsi qu'il étoit en grande pensée. l'Amiral lui dit: Brave fils, vous me semblez bien pensif. Il est vrai, dit Valentin, & non sans cause, car j'ai trop grande doute d'être à la joute par vous occis & mis à mort. Si vous prie & requiers humblement, qu'il vous plaise me faire venir un prêtre, qui de mes péchés me puisse donner l'absolution. Alors l'Amiral commanda qu'on fit venir un Prêtre, & quand il fut venu, il le bailla à Valentin, en lui disant: Or tenez & vous confessez; car de toutes vos confessions je ne vous donnerois pas un bouton. Alors Valentin prit le prêtre par la main, et le tira à part; et quand ils furent ensemble, Valentin lui dit. Hélas! Sire, vous êtes prêtre Chrétien, vous devez entre tous les autres avoir volonté & courage de notre sainte Foi bien garder & défendre; si veuillez entendre ce que je vous dirai: vrai est que je me dois aujourd'hui combattre contre le faux Amiral, qui tant est ennemi de notre sainte Foi. Or je suis bien que Payens & Sarrafins sortiront de la Cité pour voir la joute, laquelle doit être faite hors les murs de Rome. Si vous dirai ce que vous ferez. Vous direz secrettement aux Chrétiens, qui sont dans la Cité qu'il n'en sorte nul dehors, mais se tiennent en armes sans faire de bruit. Et quand les payens seront hors de la Cité, ils prendront les gardes des portes, en tel maniere que quand les Sarrafins voudront rentrer dans la Cité, que vous leur fermiez les portes, & direz aux Chrétiens qu'ils mandent des nouvelles au Roi Pepin, & qu'ils fassent tenir ses Gens en armes, afin que quand il verra le point & l'heure, qu'ils viennent courir sur les payens, ceux de la Ville sortiront d'autre part & de telle maniere seront aujourd'hui vaincus & déconfits. Et quand Valentin eut ce dit au prêtre se partit & à Dieu se recommanda. Lors l'Amiral fit mener Valentin en la Salle pour dîner & prendre sa réfection, & commanda à ses gens qu'il fût servi honorablement ainsi comme sa noble personne. Valentin qui fut assis avec plusieurs Seigneurs & Barons, fut bien se contenter honnêtement devant tous les autres. Et

lorsque le dîner fut fait & les tables levées, l'Amiral appella un sien neveu, qui avoit nom Salatas, lui commanda qu'il fit armer Valentin, & d'aussi bons harnois que sa personne & commanda & donna charge à son neveu qu'on délivrât à Valentin le meilleur cheval qu'en sa Cour pourroit être trouvé & choisi. Et quand l'Amiral eut ainsi parlé à son neveu, il entra dedans la salle très-bien parée, & & là fut armé par plusieurs payens vaillans & se connoissant aux armes. Et Salatas prit Valentin & le mena en une belle salle parée, puis fit apporter des harnois les meilleurs qu'il put trouver, il fit armer Valentin comme l'Amiral son oncle lui avoit commandé, quand il fut armé, il faillit en place bien en armes triomphant. Lors chevauchèrent tous deux vers la maîtresse porte de Rome; car vers celle par le Roi Pepin avoit mis le siège; & quand ils furent au champ, Valentin prit son écu, le pendit à son col, auquel écu étoit un champ d'argent, où il y avoit un Cerf onglé & dentelé de sable; auprès d'icelui Cerf un arbre. Lesquelles armes étoient significatives qu'il avoit été trouvé en une forêt, & les lui avoit données le bon Pepin, Roi de France.

Et vint en France sur les rangs dont Valentin fut moult joyeux. Si fut le cri si grand par la Cité de Rome, que tous les payens faillirent hors pour aller voir les joütes. Et les Chrétiens qui étoient tous dedans se mirent tous en armes le plus secretement qu'ils purent & prirent tous les gardes des portes en telle maniere que nul ne put entrer dedans.

Le Roi Pepin avertit de ce cas tint ses gens en armes pour le vaillant & preux Chevalier secourir à son besoin. Si fut l'heure venue que la joüte devoit commencer. Adonc ils s'éloignerent l'un de l'autre, & couchèrent leurs lances, & piquerent leurs étrières l'un de l'autre si impétueusement que leurs lances rompirent, si retournerent pour la seconde lance, & Valentin vint contre l'Amiral, & le frappa par telle maniere que tout outre le corps la lance passée; lors l'Amiral chut tout mort dedans le champ. Et quand les Payens virent leur Amiral mort, ils coururent sur Valentin; mais Valentin par grande hardiesse frappa son cheval & de son épée fit si grande vaillance, que tous les payens passa & plusieurs en navra. Et lors étoit le Roi en son ost qui en la bataille entra, lequel fut si fort assailli des payens, qu'il fut abattu dedans le pré. Mais Valentin vint, qui lui fit tel secours que sur son cheval le remonta, & quand ils furent remontés, il dit à Valentin: *Enfant, vous m'avez sauvé la vie, & s'il plaît à Dieu, il vous fera rendu.* Lors commença grand cri d'un côté & d'autre, & fut la bataille fort fiere, tant que les payens furent contraints de se retirer. Les Chrétiens qui étoient dans la Cité saillirent dessus, qui virent les Etendards & Bannieres du Roi Pepin plantées & mises sur les murs, dont les payens furent émerveillés. Si furent assaillis de l'ost du Roi & de ceux de la Cité, qui honteusement à grands deshonneur finirent misérablement leurs vies en icelle bataille, sur le champ demeura vingt mille payens, & tout par la vaillance de Valentin, & si bien se porta, que trois fois en icelui jour garda de mort le Roi Pepin, & eut en icelle vaillance quatre chevaux morts dessous lui. Ainsi par sa prouesse fut la Cité prise, dont grande joie fut par toute la Chrétienneté, & principalement en la Cité de Rome, & les parties prochaines, chacun cria

mont-joie au Roi de France Pepin, en telle maniere eut honneur & prix, que par le Pape Clément fut couronné Empereur, il gouverna bien, & augmenta l'Eglise en son repos, fit à tous justice & raison: tant que chacun disoit bien de lui.

CHAPITRE XI.

Comme Hauffroy & Henri eurent envie sur Valentin pour le grand amour de quoi le Roi l'aimoit.

QUAND le Roi Pepin, par la grace de Dieu & par la puissance des armes eut chassé les infideles de la foi hors des parties Romaines, il vint à Orléans, & là trouva la Reine Berthe sa femme, qui a grande joie le reçut avec son jeune fils Charlot & sa fille Esclantine, laquelle fut joyeuse de ce que Valentin étoit en santé revenu; si ne séjourna pas long-tems qu'elle le demanda, & il y vint volontiers. Et quand la belle le vit, doucement le salua, en disant: *Valentin mon doux ami, bien soyez venu, bien êtes digne d'être cher tenu & honoré; car on dit que dessus tous autres vous avez conquis grand triomphe & victoire dessus les payens qui tenoient Rome en leur subjection. Hé, Madame, dit Valentin, à Dieu en sont les louanges, car dira chacun ce qu'il voudra: mais quant à moi, je ne fais chose parquoi on me doive par prouesse tenir, & outre plus le Roi votre pere m'a fait tant de biens & d'honneurs que jamais en ma vie ne lui pourrais rendre pour service que je lui fasse.*

En disant ces paroles, Hauffroy & Henri ardents & épris d'envie, entrerent dans la chambre d'Esclantine. Et quand ils furent entrés, ils lui dirent: *Valentin, que venez-vous faire ici en la chambre de notre sœur qui en rien ne vous appartient? trop vous montrez fol & hardi d'entrer dans sa chambre Royale, car vous n'êtes sinon qu'un (trouvé) & ne fait nul qui vous êtes, ni de quel lieu vous êtes venu; si vous gardez de plus vous trouver avec elle, que mal ne vous en vienne.* Adonc Valentin dit à Hauffroy, de votre sœur n'avez nul peur, car en nul jour de ma vie vers elle je ne pensai que bien & honneur. Pourtant je suis pauvre, & si on ne fait qui je suis, si ne voudrais-je rien dire chose qui soit contre la Majesté Royale, & si on ne fait qui je suis, si ne voudrais-je que Esclantine eût par moi aucun blâme, je vous promets de cette heure de n'entrer jamais en sa chambre, & Esclantine demeura toute seule pleurant & soupirant tendrement: Valentin monta au Palais pour servir le Roi qui étoit à table.

Là furent Hauffroy, Henri & Milon d'Angers, qui tous avec Valentin servoient le Roi à table. Et quand il fut levé il appella Valentin, & dit devant tous: *Seigneurs, voyez ici Valentin, lequel m'a bien & loyalement servi & secouru en toutes mes nécessités, afin que chacun de vous le puisse entendre & savoir, & pour les bons services qu'il m'a faits, je lui donne le Comté de Clermont en Auvergne; Sire, dit Valentin, Dieu vous le veuille rendre, car plus me faites de bien que je ne vous desservis: de telles paroles ouïes, furent Hauffroy & Henri fort dolens, si dirent l'un à l'autre, celui (trouvé) que Dieu maudit est en la grace du Roi, & en telle maniere que si nous n'y mettons remede, il sera une fois cause de notre grand dommage, car le Roi n'a d'enfans que nous & le*

petit Charlot duquel nous pourrions bien faire à notre volonté après la mort de notre Pere, mais il est chose vraie que Valentin le supportera & aidera à l'encontre de nous. Si nous faut trouver en sorte de le mettre en la main grace du Roi, & pourchasser; car autrement ne nous pourrions venger, & alors pourrions du tout à notre bon plaisir gouverner le Royaume sans nul contredit. Adonc dit Hauffroy: mon frere Henri, j'ai trouvé la maniere pourquoi le faux garçon fera trahi & déçu, je vous dirai comment nous dirons & ferons entendre au Roi notre pere, qu'il a violé notre sœur, & que nous l'avons trouvé avec elle couché tout nud, & quand le Roi saura ces nouvelles, je suis certain que mourir le fera honteusement. C'est bien dit, répondit Henri, or, soit la chose menée, si en ferons vengés. Et en ce point demeurèrent en pensant, & imaginant toujours contre Valentin mauvaistie & trahison: car ils ont plus l'envie de sa mort que de nul chien; Valentin sert le Roi si bien à son gré, que sur tous desir de le voir en sa compagnie. Car Valentin se maintenoit tous les jours de bien en mieux en priant N. S. qu'il lui voulût donner connoissance du lieu d'où il étoit venu. Et Orson son frere est dedans la forêt qui tant est craint & redouté, que nul n'ose pour lui du bois approcher ni passer. Les complaints venoient au Roi de jour en jour fort grandes & merueilleuses de toutes parts. Il advint un jour qu'un pauvre homme vint au Roi tout navré & sanglant, lui dit, Sire: je me plains à vous du sauvage, car ainsi comme je passois le bois, moi & ma femme en portant pour la provision de notre vie, pain, chair, fromage & autres vivres, ledit sauvage est venu qui nous a tout oté & mangé, & qui plus est, il a pris ma femme & en a fait deux fois sa volonté. Or, me dit le Roi, de quoi te déplaît-il plus d'avoir perdu tes vivres ou de ta femme? Sire, dit le bon homme, de ma femme suis trop plus déplaçant. Tu as droit dit le Roi. Or t'en va à ma Cour & mets à prix ta perte, car rendue te sera. Après le Roi appella ses Barons pour prendre avis sur le fait d'Orson, si aviserent entr'eux que le Roi feroit crier par tous les environs: que qui lui pourroit rendre l'homme sauvage vivant ou mort qu'il auroit mille marcs. Si fut fait le cri public & vinrent de divers pays, Chevaliers nobles de tous états, pour prendre Orson & prix conquérir. Lors le Roi étant en son Palais avec plusieurs grands Seigneurs & nobles Barons, qui de cette matiere parloient & faisoient grande admiration entr'eux, entre lesquels Hauffroy, ennemi mortel de Valentin, commença à dire ainsi, Sire: voici Valentin, que vous avez nourri & même en grand honneur, lequel a requis notre sœur Esglantine de deshonneur grand & d'amour désordonné & pour ce que je suis bien informé de ce cas pour voir ce qu'il fait faire, & pour montrer sa vaillance, & qu'il voie quérir & se combattre contre le sauvage, qui tant est craint & redouté, vous lui donnerez Esglantine, il fera de tout point sa volonté accomplie. Hauffroy, dit le Roi, ton parler n'est pas gracieux, ains est plein d'envie; car jadis que Valentin soit pauvre & de bas lieu venu, & que je l'aie trouvé si bon, humble & si débonnaire, que mieux semble gentil & de noble courage que tu ne fais à parler de lui, car les bonnes conditions qu'il a en lui sont approuvées & montrent qu'il est extrait de bon lieu & de bon lignage; & pour le bien que j'ai trouvé en lui, il me plaît qu'il aille à son

plaisir avec ma fille, car de noble cœur il ne peut venir que tout honneur & chose qui soit honnête & licite. Et quand Hauffroy ouït le Roi qui si fort le reprenoit en supportant Valentin, il en fut en son cœur déplaisant & courroucé, mais il n'en faisoit semblant. Lors parla Valentin, qui bien entendit les paroles de Hauffroy & dit, Henri à tort avez parlé de moi sans que rien vous aie méfait, & par maniere de refusal voulez que je voie combattre le sauvage afin que je puisse mourir & que de moi soyiez vengé mais je fais serment que jamais n'arrêterai en place que je n'aie trouvé le sauvage, & quand je l'aurai trouvé je me combattrai à lui en telle maniere, que mort ou vivant devant vous l'ammenerai, ou je finirai mes jours. Et s'il advient, que Dieu me donne la puissance de le conquérir, jamais nul ne me verra de cette Cour, à tant que j'aurai trouvé le pere qui m'engendra, afin que je puisse savoir si je suis bâtard ou légitime, & pourquoi je fus laissé au bois. Quand le Roi entendit l'entreprise de Valentin, il fut déplaisant, car il avoit plus peur de le perdre, que de nul de tous les autres de la Cour, & Hauffroy & Henri, qui lui ont fait cette chose entreprendre; puis dit à Valentin: mon fils, avisez ce que vous voulez faire, car de combattre le sauvage ce me semble à vous chose impossible, vous connoissez assez que par lui sont plusieurs vaillans hommes morts & ont délaissé cette entreprise aucuns Chevaliers, & pour ce ne foyez si haut que pour le parler d'eux, vous perdiez la vie, car trop est cruelle chose à entendre à telle bête, qui est sans naturel ni entendement. Pour Dieu, mon enfant, souffrez & endurez les paroles d'eux envieux, car belle vertu est de vouloir endurer & souffrir toutes langues parler. Ha! Sire, dit Valentin: Pardonnez-moi, car jamais ce propos ne changerait. On m'appelle en reproche (trouvé) dont je suis dolent, quand je ne puis savoir qui je suis ni de quel lieu. Et je prends congé de vous, & adieu vous dis, car demain au plus matin je pense de prendre le chemin & la voie pour m'attente ou entreprise, mener à fin. A ces mots partit le preux & vaillant Valentin, & prit congé du Roi Pepin, & le lendemain matin il alla ouïr la Messe, puis après il monta à cheval pour aller conquérir le sauvage. Or, il ne fut point demander si la belle Esglantine mena grand deuil toute la nuit, & quand le matin fut venu elle appella une Demoiselle qui étoit d'elle prochaine, lui dit en cette maniere:

Madame, allez vers Valentin, & lui dites, que je le prie devant qu'il se départe qu'il vienne parler à moi, & pour nulle qui vive qu'il n'ait doute d'entrer dedans ma chambre; car dessus toutes choses je le desire voir & est ma volonté singuliere, qu'il prenne de moi congé avant qu'il parte. Adonc la Demoiselle alla devers le noble Valentin & lui fit le message, tout ainsi que la Dame Esglantine lui avoit enchargé. Quand Valentin entendit les nouvelles, il répondit à la Demoiselle. Mademoiselle, je fais & connois que tout l'amour qui est entre moi & Madame Esglantine, est loyal de bonne équité, & fit est de même d'elle, que d'elle ne voudrois penser chose que l'honneur d'elle pour en aucune maniere amoindrir, ainsi me soit Dieu en témoin; que de ma part envers elle ne pensa que bien & honneur; mais envie est de telle nature que jamais n'a repos, & plutôt sont les envieux de leur nature enclins & abandon-

nés à mal-dire & leur malice exercer contre loyauté, & prud'homie & contre ceux qui veulent & prétendent à vivre selon Dieu, quand par dol acquérir grand deshonneur. Or me prend-il en cette maniere, car je fais de certain que Hauffroy & Henri, les freres de ma noble Dame Esglantine, ont grande volonté de pourchasser ma mort, parquoi Mademoiselle, (s'il vous plaît), vous irez par-devant Mademoiselle Esglantine, & lui direz qu'il ne lui déplaist, si je ne prends congé d'elle, & qu'elle ait toujours fiance en Dieu, car c'est celui qui fait justice, & rend le droit à ceux qui à tort souffrent maintes injures, & sans cause sont blâmés.

Après cette réponse, la Dame retourna dolente & courroucée de ce que Valentin étoit à cheval pour son voyage faire.

CHAPITRE XII.

Comme Valentin conquit Orson, son frere, dans la forêt d'Orléans.

LORS Valentin monta sur son cheval seul, sans compagnie, fors qu'un seul Ecuyer qu'il mena avec lui & se partit d'Orléans, & tant chevaucha qu'il arriva en la forêt, en laquelle étoit Orson le sauvage, & quand il fut auprès du bois il dit à son Ecuyer qu'il lui baillât son heaume, & prit congé de lui en disant, vous demeurerez ici & ne viendrez plus outre avec moi, ainsi j'ai promis, & jurai que tout seul entrera au bois pour le sauvage combattre: priez Dieu pour moi que secourir me veuille, & si le corps y demeure, je vous recommande mon ame. Et à ces mots Valentin entra dans le bois, & l'Ecuyer demeura en pleurant & soupirant tendrement. Valentin chercha & chevaucha parmi le bois pour trouver le sauvage, mais pour un jour entier n'en put avoir nouvelle. Et quand le jour fut passé & la nuit commença à approcher il descendit de dessus son cheval & l'attacha au pied d'un arbre, puis prit du pain & du vin qu'il portoit avec lui, & un peu se reput. Et quand il eut mangé & que la nuit fut venue, & le jour défailli, adonc pour doute de la nuit monta sur un arbre & là demeura; & quand le jour fut venu il regarda autour de lui, & vit son frere Orson qui couroit par le bois comme bête sauvage, lequel il vit le cheval de Valentin, & tira par devers lui.

Et quand il le vit si beau, reluisant & si plaisant, le peigna fort de ses mains velues en lui faisant fête, car jamais n'avoit accoutumé de voir telle bête. Et quand le cheval de Valentin aperçut le sauvage qui le grattoit & touchoit de ses mains, il commença incontinent à ruer & à regimber des pieds moult rudement, & Valentin qui sur l'arbre étoit regardoit la maniere du sauvage qui fit de terribles regards, fort à douter & craindre. Et lors pria Dieu dévotement, en lui priant & requérant de tout son cœur que du sauvage le voulut préserver & défendre, & lui donner victoire de le conquérir, & tournoya tant Orson autour du cheval de Valentin que le cheval commença à frapper, & le pensa mordre, & quand Orson l'aperçut il embrassa le cheval pour le mettre en bas & le combattre. Quand Valentin vit que le sauvage vouloit tuer son cheval s'écria, & dit hautement: Sauvage, laisse mon cheval & m'attends; car à moi tu auras bataille. Lors Orson laissa le cheval de Valentin, & leva les yeux & regarda contre l'arbre. Et quand il vit Valentin il

lui fit signe des mains & de la tête qu'il le mettroit par pieces. Lors Valentin fit le signe de la Croix & se recommanda à Dieu, puis tira son épée & alla vers Orson. Quand Orson vit l'épée dont Valentin le cuida toer, il se retira arriere & du coup se garda, puis vint à Valentin & à force de bras le jetta à terre & le mit dessous lui, dequoi Valentin fut surpris, car il croyoit en cette place finir ses jours, car il n'avoit nulle espérance d'échapper de lui. Ha! vrai Dieu, dit-il, ayez pitié de moi & ne souffrez pas que je finisse ma vie par les mains de ce sauvage. Par plusieurs fois Valentin croyoit retourner dessus Orson, mais il n'eut pas la puissance, & quand Valentin vit que par la puissance du corps il ne pouvoit le gagner, il tira un couteau fort pointu dont il frappa Orson au côté droit, tellement que le sang en saillit en grande abondance. Adonc se leva Orson qui navré se sentit, & la douleur qu'il eut comme tout enragé jeta un cri si grand qu'il fit retentir tout le bois & revint à Valentin, & fierement le reprit avec ses oncles aigus & tranchans que de rechef il jeta à terre; si se combattirent tant l'un l'autre, que forte chose feroit à raconter leur merveilleuse bataille & la maniere. Et alors Orson prit Valentin si rudement que de son col lui arracha l'écu & le blason, & quand il l'eut ôté il le regarda par la grande beauté des couleurs qu'il n'avoit accoutumé de voir; puis le jeta contre terre & incontinent retourna à Valentin & aux griffes & aux dents le ferra si fermement que harnois & haubergeon brisa, & rompit de ses ongles & le frappa jusqu'à la chair, tellement que le sang en fit courir à grand rondon. Et quand Valentin se sentit si fort navré il fut dolent, & commença à réclamer Dieu. Hélas? dit-il, vrai Dieu tout puissant, en toi est ma seule espérance, mon refuge & mon confort, si te prie humblement que de moi tu veuilles avoir pitié, & ainsi que par oigne grace & puissance tu sauvas Daniel d'entre les Lions, veuillez-moi garder de cet homme sauvage. Et quand Valentin eut fait prieres à Dieu, il alla avec son épée devers Orson pour le frapper; mais Orson alla à un petit arbre, lequel ploya & rompit aisément & en fit un bâton terrible, & vint à Valentin & lui donna un tel coup dessus un genou qu'il le fit tomber à terre. Lors Valentin comme hardi se releva & commencerent une siere bataille, & avoient les deux freres grande volonté de se détruire l'un l'autre; mais ils ne connoissoient pas qu'ils étoient freres, ni le cas de leur fortune. Orson étoit cruel et fort, & eût frappé Valentin si ce n'eût été son épée, qui sur routes autres choses craignoit pour cause d'un couteau dont Valentin l'avoit frappé. Tant & si longuement se combattirent ensemble en plusieurs manieres, & tant que tous deux demeurèrent lassés. Adonc Valentin regarde Orson, & lui commença à dire: Hélas! homme sauvage, pourquoi ne vous rendez-vous à moi, vous vivez au bois comme une pauvre bête, & n'avez connoissance de Dieu ni de la sainte Foi, pourquoi votre ame est en grand danger, venez-vous-en avec moi, & vous ferai baptiser & apprendre la sainte Foi, si vous donnerai assez chair & poisson, & du vin à boire & manger, vêtire & chaussure vous donnerai & userez vos jours honnêtement, ainsi que tout homme naturel doit faire. Et quand Orson ouit parler Valentin, il entendit & aperçut bien à ses signes que Valentin desiroit son bien; & par la volonté de Dieu & selon le secours de

la nature qui ne peut mentir, Orson se jeta à deux genoux, tendit les mains devers son frere, lui faisant signe que pardon lui veuille faire, & en tout à lui obéir pour le tems à venir, & lui montre par signe que jamais jour de sa vie ne lui faudra de son corps ni de ses biens. Si ne faut demander si Valentin fut joyeux quand il vit Orson conquis & mis en sa subjection & mena grande liesse & non sans cause, car plus avoit conquis d'honneur & prouesse que nul Chevalier de son tems n'eût osé entreprendre, tant fut-il preux & hardi, puis il prit Orson par la main, & lui montra par signes qu'il cheminât devant lui jusques hors du bois. Orson prit sa course, cheminant devant Valentin & tantôt furent hors du bois. Lors Valentin prit une des sangles de son cheval & lia Orson étroitement, afin qu'il ne fit de mal à personne. Et quand il fut là il monta à cheval, & le prit & le mena avec lui comme une bête née, & le tenant sans que jamais il lui fit quelque mal ni semblant de lui en faire.

CHAPITRE XIII.

Comme après que Valentin eut conquis Orson, il partit de la forêt pour retourner à Orléans vers le Roi Pepin, qui y étoit.

VALENTIN a tant fait à l'aide de Dieu qu'il a vaincu & conquis Orson le sauvage & est allé à Orléans, & tant est allé qu'il est entré en un grand village; mais ainsi que les gens de ce lieu-là ont vu le sauvage que Valentin menoit, ils ont commencé à fuir & entrer es maisons & de la grande peur qu'ils eurent; ils fermerent leurs portes en telle maniere, que nul ne pouvoit y entrer. Adonc Valentin leur cria qu'ils n'eussent doute de lui & qu'ils ouvrissent leurs portes, car il vouloit loger; mais pour rien qu'il pût dire, nul ne lui voulut faire ouverture de la maison. Lors il leur cria: De par le Dieu tout-puissant, si vous ne me donnez logis pour passer la nuit & prendre repos, sachez que je délieraï le sauvage & le laisserai aller, si suis certain qu'il me fera tantôt trouver logis à mon plaisir. Beaucoup de fois Valentin requit qu'il pût avoir logis, mais le monde avoit tel doute & peur de l'homme sauvage que nul ne fut si hardi, & n'osoit nullement ouvrir la porte à Valentin. Et quand le noble Chevalier Valentin eut longuement tournoyé & cherché parmi le village, & qu'il vit que pour nulle chose qu'il pût prier ni supplier nul ne le vouloit loger; il délia Orson le sauvage, puis lui fit signe qu'il allât frapper contre la porte d'une grande maison où l'on tenoit hôtellerie. Et Orson prit une grosse piece de bois, par si grande force en frappa contre la porte, qu'au tiers coup il la jeta par terre puis entrèrent dedans. Quand ceux de la maison virent que le sauvage avoit rompu la porte sortirent hors par la porte de derriere tant que nul ne demeura dedans. Et Valentin alla dedans l'étable pour loger son cheval, puis a pris Orson & son allés vers la cuisine là où ils trouverent chapons, & plusieurs autres viandes qui étoient auprès du feu. Lors Valentin fit signe à Orson qu'il tournât la broche; mais quand Orson vit la viande il mit la main à la broche & ne demanda pas si elle étoit cuite, mais la mangea, & puis avisa une chaudiere, mit la tête dedans & bar. Et Valentin lui fit signe qu'il laissât boire & qu'il lui donnera du vin plein un pot, & mena Orson

son dans la cave. Et quand il eut tiré du vin plein un pot il lui bailla, & Orson leva le pot, & goûta du vin, si le trouva bon & en but tant que tout le pot vuida & le jeta à terre. Valentin releva le pot & Pemplit de vin. Et Orson le voulut donner au cheval, mais Valentin lui fit signe qu'il lui faut de Peau. Plusieurs autres choses faisoit pour rire trop longues à raconter. Si fut le tems de s'en aller reposer. Valentin se reposit, & aussi Orson qui le vit n'épargna pas; mais tant en but qu'il fut ivre, puis il se coucha auprès du feu & commença à ronfler & à dormir merveilleusement, & Valentin le regarda en disant: Vrai Dieu tant puissant! que c'est peu de chose un homme endormi, & de l'homme qui par trop boit perd son sens & mémoire. Or, vois-je cet homme sauvage en qui n'y a maintenant ni force ni puissance, & si pourroit être tué devant d'être éveillé. Et quand il eut ce dit pour plus éprouver la hardiesse d'Orson, il le poussa du pied si fort qu'il l'éveilla, puis lui fit signe qu'il y avoit des gens autour de la maison, adonc se leva Orson comme tout effrayé, & prit un gros bâton qui étoit au feu, & courut bientôt vers la porte que tout en retentit. Valentin se prit fort à sourire, parquoi Orson connut bien que Valentin faisoit cela pour l'effrayer. Si lui fit signe Valentin qu'il s'allât reposer; & que de rien n'eût souci car bien le gardoit, puis Orson se coucha devant le feu, son bâton entre les bras; Valentin fut toute la nuit auprès de lui, le veilla sans dormir, doutant qu'il n'eût assailli, car fut le bruit si grand que chacun fuyoit la maison & se retiroit en l'Eglise, & tout au long de la nuit & sans repos sonnerent les cloches pour assembler le peuple & qui à grand nombre & puissance d'armes toute la nuit pour le doute d'Orson firent le guet, ainsi se passa la nuit tant que le jour fut venu. Et quand Valentin vit que le jour étoit grand monta à cheval, lia Orson, & se mit à cheminer vers la cité d'Orléans. Et quand il fut aperçu menant Orson le sauvage, ils firent si grands cris, que parmi la ville d'Orléans ne fut oncques si grand bruit que chacun courut en sa maison & fermerent les portes, puis monterent aux fenêtres & regarderent Orson le sauvage.

Les nouvelles vinrent au Roi Pepin que Valentin étoit arrivé, & qu'il avoit conquis Orson le sauvage & qu'avec lui le menoit dequelles nouvelles le Roi Pepin fut grandement émerveillé: & dit en cette maniere: Hélas! Valentin mon enfant, de bonheur fus-tu né, béni soit le pere qui t'engendra & la mere qui au bois t'enfanta; car je vois & connois que tu es aimé de Dieu, & que par toi il nous montre miracle évident, & d'autre part le peuple aux fenêtres qui crioit à haute voix en disant: vive entre les autres ce noble & vaillant Valentin, car au monde n'y a plus preux ni plus hardi que lui, & il est bien digne d'honneur & de louange avoir, quand par sa prouesse & vaillance, il a conquis celui que jamais de nul n'osa être assailli, & de lui porter honneur & révérence, chacun y est tenu, car par lui sommes délivrés & à sûreté mis de la chose que plus nous redoutions. Tant chevaucha Valentin parmi la ville d'Orléans qu'il arriva à la porte du Palais. Et quand les portiers le virent ils coururent fermer les portes du Palais pour doute du sauvage. Lors Valentin leur dit, ne vous doutez de rien, mais allez vers le Roi Pepin, & lui dites que sur ma vie du sauvage je l'affute lui & tous

les Seigneurs, Barons & Ecuyers de son Palais: car tant je le connois qu'à nul homme vivant, soit petit ou grand, ne portera aucun dommage. Les Messagers monterent au Palais, & dirent au Roi Pepin les nouvelles que Valentin prenoit sur sa charge le sauvage Orson. Adonc le Roi Pepin commanda qu'on lui ouvrit les portes & qu'on les fit entrer. Et Valentin entra dedans & prit Orson par la main. Et quand la Reine Berthe & la belle Esclantine furent qu'ils étoient au Palais, elles s'enfuirent en leurs chambres avec toutes les Demoiselles, de la grande peur qu'elles eurent. Valentin monta en haut, & entra dans la salle où le Roi Pepin étoit, accompagné de tous ses nobles Barons & Chevaliers de sa Cour. Et Hauffroy & Henri, qui à leur ressemblance monroient grand signe d'amour à Valentin, & bien sembloit qu'ils fussent tous joyeux de sa grande entreprise & prouesse, mais ils ne furent oncques plus dolens en leur cœur, car jamais n'eussent cru qu'il retourât vif. Ils maudirent le sauvage de ce qu'il ne l'avoit tué & détruit. Le Roi Pepin & tous les autres de la Cour regardoient Orson volontiers. Lors leur dit le Roi, Seigneurs, c'est chose merveilleuse de cet homme sauvage à voir & regarder, il est bien formé & de belle stature de corps & de tous membres, combien qu'il soit velu, s'il étoit vêtu comme un de nous fort seroit plaisant à voir, beau Chevalier sembleroit. Alors Valentin parla au Roi Pepin en cette maniere: Sire, je vous requiers que vous le fassiez baptiser, & apprendre la créance de la foi Chrétienne, car tel est mon désir & ainsi lui ai promis; bien me plaît, dit le Roi, & veux qu'ainsi soit fait. Lors commanda à un Prêtre qui le baptisa & furent parrains le noble Roi Pepin, & le duc Milon d'Angler, Samson & Gervais, vaillans Chevaliers, & Valentin aussi; & d'autre part fut la noble Reine Berthe, & plusieurs autres gens de grand renom, & autre nom ne lui baillerent que celui qu'il avoit pris dans la forêt. Quand Orson fut baptisé, le noble Roi Pepin s'assit à table pour dîner, & Valentin se prit à couper car c'étoit son office. Et quand le Roi fut assis, il commanda qu'on fit entrer Orson dans la salle pour voir ses manieres & contenance. Adonc Orson entra en la salle devant le Roi Pepin, qui volontiers le regarda, si avisa la viande qui devant lui étoit, & prit dedans le plat tout ce qu'il put emporter, & commença à manger vite, & à gros morceaux, & quand il eut mangé, il regarda d'autre part un serviteur, lequel portoit en un plat un Paon, pour servir au Roi; mais incontinent Orson courut à lui & lui ôta ledit Paon, puis s'assit à terre parmi la place de la salle & commença à manger. Lors Valentin l'apperçut, lui montra signe qu'il se gouvernoit mal, car sur toutes choses il craignoit naturellement Valentin, & le Roi Pepin commanda qu'on le laissât faire, car il prenoit grand plaisir à ses contenance. Quand Orson eut bien mangé, il vit un pot plein de vin, il le prit & tout d'un coup il le but & puis il jeta le pot par terre & commença à secouer la tête, dont le Roi, ses Barons & Seigneurs qui étoient là commencerent à rire. Et quand la nuit fut venue, on donna une chambre à Valentin pour coucher, en laquelle on mit un lit bien paré pour Orson, mais il n'y voulut pas coucher, car aussi-tôt qu'il fut dans la chambre il se coucha à terre & incontinent il s'endormit, car autrement n'étoit accoutumé.

CHAPITRE XIV.

Comme Hauffroy & Henri, par envie, résolurent de tuer Valentin, en la chambre de la belle Esclantine.

ALORS fut joyeuse la belle Esclantine de ce que Valentin avoit le sauvage conquis; si lui manda par une Demoiselle qu'il lui amenât Orson le sauvage. Lors Valentin appella Orson & le prit par la main, & le mena en la chambre d'Esclantine, en laquelle il y avoit plusieurs Dames, qui volontiers regardoient Orson, & Orson en riant se jeta sur le lit & regarda les Dames en faisant plusieurs signes & manieres, & qui étoit aux Dames fort plaisantes à regarder: mais ce qu'il faisoit elle ne l'entendoit point, dont elles étoient déplaissantes; firent appeler Valentin & lui demanderent ce que c'étoit que le sauvage leur monroit par signes, & Valentin leur dit: Mesdames, sachez que le sauvage montre par ses signes, que volontiers voudroit baiser & accoler les Demoiselles qui sont ici, dont elles commencerent toutes à rire, & se regarder l'une l'autre. Et ainsi qu'ensemble devoient & qu'elles s'ébattaient en la chambre d'Esclantine pour la vue d'Orson le sauvage; Hauffroy vint devers Henri, & lui dit: beau-frère, trop mal va notre fait, car vous voyez que ce méchant trouvé, Valentin, de jour en jour monte & croit en honneur entre les Princes & Dames, & entre les autres choses, le Roi Pepin en est plus amoureux qu'il n'est de nous, laquelle chose peut être en grand abaissement de notre honneur; Hauffroy, dit Henri, vous dites vérité & parlez comme sage, & quand à moi je ne fais pas de doute que par lui nous ne soyons une fois déprisé, s'il regne long-tems; frère, dit Hauffroy, oyez ce que je vous dirai. Valentin est maintenant dedans la chambre de notre sœur Esclantine, laquelle chose nous lui avons défendue de long-tems, & aurons bonne occasion de le prendre & mouvoit débat contre lui, pourtant si croire me voulez nous irons en sa chambre & par nous sera mis à mort; puis dirons au Roi, qu'avec notre sœur l'avons trouvé, & Valentin faisant d'elle à sa volenté; ainsi parlerent les deux traîtres. Et ainsi que les Juifs par leur envie crucifierent & machinerent la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à tort & sans cause, ainsi firent Hauffroy & Henri, qui étoient doux & débonnaires; à tous obéissans, & de la bouche oncques vilains paroles ne sortit, & après qu'ils eurent fait leur entreprise, ils allerent dans la chambre d'Esclantine, & aussi-tôt que Hauffroy fut entré, il dit à Valentin, mauvais & déloyal homme, or, connoissons-nous que ta folle & outrageuse volenté ne te peut point rejoindre ni retirer, mais en perlévérant en ta malice & folle opinion, en pourchassant de jour en jour le deshonneur de notre père le Roi Pepin, par le moyen de notre sœur Esclantine, de laquelle en faites votre plaisir comme de mauvaise & malheureuse femme dissolue, pourquoi c'est bien raison que vengeance prenions de vous. Et en disant ces paroles, Hauffroy leva la main & frappa Valentin, tellement que de la bouche lui fit le sang sortir, puis Henri s'approcha, qui d'un glaive tranchant & aigu cuida frapper outrageusement Valentin; & quand Orson vit qu'on vouloit outrager Valentin, il saillit avant & bailla si grand coup à Hauffroy de sa main velue qu'à terre l'abbatit, & courut vers Henri, & l'entraignit telle-

ment entre ses bras que si n'eût été les Demoiselles qui appaierent Orson, jamais de sa vie n'eût respiré. Lors se leva le cri en la chambre si grand que plusieurs des Seigneurs & Barons vinrent en la chambre. Et quand ils appercurent que Orson menoit si mal le fils du Roi, ils le voulurent frapper de glaives & d'épées, & tous se mirent contre lui en défense pour le mettre à mort. Alors Valentin tira son épée pour secourir Orson, & jura que s'il y avoit homme qui touche ni frappe plus Orson, quoiqu'il en doive avenir, sa vie lui ôtera, puis fit signe à Orson, & il se retira sans faire nul outrage. Lors Hauffroy & Henri allèrent vers le Roi Pepin courroucés, si lui dit Hauffroy. Ha! Sire, mal fut oncques né Valentin que vous tenez si cher, car céans a mené le sauvage, par qui moi & mon frere avons été en grand péril de mort.

Et vous ferez trop mal si vous le laissez plus vivre, car grand dommage & deshonneur de brief vous portera. Pour Dieu faites qu'il soit noyé ou pendu, car rien n'en vaut la garde de sa compagnie. Quand le Roi Pepin ouït les nouvelles il fut dolent, & dit qu'il feroit mettre & enfermer Orson le sauvage dedans une Tour, en telle maniere que jamais il n'en pourra sortir que par congé. Le Roi Pepin fit venir Valentin pour lui demander le fait, & Valentin lui raconta l'entreprise telle qu'elle avoit été faite par Hauffroy & Henri. Sire, dit Valentin, j'étois en la chambre de Madame votre fille, en la compagnie de plusieurs Dames & Demoiselles, qui fort désiroient à voir Orson, principalement à Madame Esclantine, je l'avois amené, si ne fais pourquoi, ni à quel titre Messieurs vos deux fils, Hauffroy & Henri sont entrés en la chambre, en me disant que je voulois faire de votre fille à mon plaisir, & que de tous tems le savoyent. Et en me disant fieres paroles, & Hauffroy par outrageuse volonté de sa main me frappa, & Henri de son épée ma vie me cuida ôter. Orson voyant que mon corps étoit en danger est venu devers eux, les a tous deux jetés par terre en telle maniere que par celle cause du bruit, & le crime est tel que vous le voyez. Est-il vrai, que le Roi Pepin, ainsi que vous le dites? Oui Sire, dit Valentin, sur la peine de ma vie, autres choses ni autres affaires je ne fais. Lors, dit le Roi Pepin, Orson a fait son devoir, ce qu'il devoit faire. Et vous Hauffroy & Henri vous êtes envieux & pleins de mauvaise volonté. Je vois & connois de toute votre puissance vous croyez de jour en jour nuire à Valentin: bien êtes de mauvaise nature de poutchasser son mal quand vous voyez que je l'aime, & louablement me sert. Et vous défends de lui vouloir mal, car de lui ne me veux pour nul autre deslâisir, & suis certain que mon deshonneur jamais il ne voudroit quérir ni chercher. Ainsi se partirent Hauffroy & Henri, lesquels furent déplaissans, & Valentin demeura pour l'heure en la salle avec les autres Seigneurs & Barons de la Cour, & Orson s'en alla parmi le Palais entra à la moitié de la cuisine & vit la viande que le cuisinier appareilloit pour le souper, si approcha de lui & prit deux chapons tous crus, & les mangea comme fait un chien. Et quand le cuisinier vit cela, il prit un gros bâton & en frappa Orson si grand coup que tout ployer le fit. Alors se baissa Orson, & prit le cuisinier & le jettant en place, & tant de coups lui donna qu'à peu il ne fût mort. Les nouvelles vinrent au Roi Pepin, que Orson tuoit son cuisinier, & que nul n'o-

soit de lui approcher, dont le Roi courroucés fit venir Orson, & lui fit signe qu'il le feroit pendre: mais Orson alla incontinent quérir le bâton, & montra au Roi Pepin comme le cuisinier l'avoit frappé. Et quand le Roi conaut le cas il pardonna tout à Orson, & commanda que nul ne le touchât plus. Et Valentin lui montra la maniere de se gouverner parmi le Palais, & si bien l'enteigna que depuis il ne fit nul mal ni déplaisir, qui premier ne lui en faisoit. Et en ce point demeurèrent long-tems les deux freres Valentin & Orson avec le noble & puissant Roi Pepin, lequel étoit leur oncle à tous les deux, mais ne le savoit pas.

CHAPITRE XV.

Comme le Duc de Savary envoya vers le Roi Pepin, pour avoir aide contre le verd Chevalier, qui vouloit avoir sa fille Fezonne.

EN ce tems que Valentin & Orson étoient ensemble en la Cour du Roi Pepin, il vint un Chevalier vers le Roi, de par le Duc de Savary, lequel après qu'il eut fait la révérence au Roi, il parla en cette maniere: Franc & puissant Roi, sur tous redouté, le Duc de Savary, duquel je suis serviteur, m'envoie devers vous, requérant que par vous il puisse être secouru contre un payen qui l'assiége, qui se nomme le verd Chevalier, lequel par force d'armes & malgré son courage sa fille veut, qui est la plus belle qui puisse être, & qui a trois freres hardis & vaillans, c'est à savoir, Guerin, Anseume & Guerin le jeune. Messager, dit le Roi, volontiers secourerons le Duc de Savary, & lui aiderons en son besoin de toute notre puissance. Sire, dit le Messager, Dieu vous en sache gré & vous le veuiller endre par sa miséricorde, car vous ferez aumône, je vous en remercie de par mon maître. En disant ces paroles vint dedans le Palais un autre Messager, lequel après la révérence & l'humilité faite au Roi, lui dit en cette maniere: Excellent & sur tous redouté Prince, veuillez assembler votre ost en toute diligence, & envoyer vos gens d'armes vers la cité de Lyon, car des Allemagnes sont issus plus de cent mille combattans, qui votre Royaume veulent détruire, & mettre en subjection. Alors le Roi fut moult étonné, si appella Milon d'Angler & plusieurs Barons pour se conseiller. A laquelle chose répondit Milon d'Angler: Sire, sur cette matiere vous devez être conseillé, car plus près est votre chemise que votre robe; vous ne devez pas défendre le pays d'autrui pour le vôtre laisser détruire, quand vous aurez chassé vos ennemis de votre Royaume, vous pourrez aller secourir le Duc de Savary: lors le Roi crut le conseil, & dit au Messager du Duc de Savary que pour le présent ne pouvoit le secourir à son besoin, & vous pourrez lui dire qu'il se tienne toujours ferme contre le verd Chevalier, & qu'ayant fait mon entreprise, je lui enverrai si grand nombre de gens qu'il sera content. Sire, dit le Messager, trop mal lui vient que venir ne pouvez, car il en a grand besoin: mais puisqu'il ne peut être autrement, je vous remercie de votre bon vouloir, & au congé de votre haute Majesté je me départ de vous. Et à ces mots le Messager du Duc Savary s'en alla vers Aquitaine & conta là les nouvelles & empêchemens au Roi Pepin, il en fut déplaisant, car le verd Chevalier lui faisoit grande

guerre & trop près l'avoit assiégé, & devez savoir qu'icelui verd Chevalier étoit frere de Ferragus, le Géant, qui la Dame Bellissant faisoit garder en sa maison, laquelle étoit mere du noble Chevalier Valentin & du sauvage Orson; ainsi comme vous avez ci-devant ouï déclarer. Or, fut le bon Duc Savary dedans Aquitaine moult pensif & dolent pour le verd Chevalier, qui telle guerre lui faisoit pour sa fille.

Si fit crier & ordonner que tous ceux de son ost fussent en point & en armes, comme à tel cas appartient, & que le lendemain au matin, il vouloit saillir hors contre le verd Chevalier pour les payens combattre. Lors chacun se mit en chemin & en bon point & firent bon devoir d'eux armer. Quand le jour fut clair, les clairons & trompettes sonnerent & gens d'armes de toutes parts, tant de pied comme de cheval, se mirent en chemin pour saillir hors de la ville; grande hâte avoit le Duc Savary d'assaillir le verd Chevalier; mais qui se croit avancer qui aucune fois fait son dommage, & ainsi en prit au Duc, comme il fera dit. Le Duc Savary saillit hors d'Aquitaine en grande compagnie. Et quand il fut au champ il fit sonner les trompettes & clairons, & comme vaillant champion les ennemis assaillit, & fondirent sur eux. Les Sarrasins & payens qui étoient en grand nombre coururent aux armes, lors commença une grande & merveilleuse bataille, & alors le verd Chevalier entra dedans avec une grande hache d'armes, & premier qu'il arrêta, i l'un deux vaillans Chevaliers. Alors le Duc Savary, comme preux & hardi ne craignant rien le danger s'est devers lui rué, & se font fierement assaillis l'un l'autre, vaillant étoit le bon Duc; mais pourtant il en prenoit grande folie de combattre le verd Chevalier: car telle étoit la prédestination du verd Chevalier, car par sort il étoit prédestiné que jamais ne seroit conquis ni vaincu, sinon par homme qui fût fils de Roi, & qui n'eût jamais été de femme nourri & allaité. Si ne pensoit pas que jamais homme pût être trouvé; mais tel enfant est sur la terre vivant, qui bien le combattra & le vaincra, c'est Orson le sauvage, comme vous oürez ci-après. Long-tems se battirent ensemble le Duc Savary & le verd Chevalier, mais trop entra le bon Duc, quand il se cuida retirer pour aller vers son ost: il fut tant pour suivi des Payens & Sarrasins, que fortune le contraignit d'être rué par terre, parquoi il fut pris prisonnier de ses ennemis & le prirent les payens, puis le menerent au verd Chevalier qui en mena telle joie que pour nul trésor il ne l'eût laissé aller. Et le Duc de Savary en son cœur reclama Dieu. Quand les Chrétiens furent que le Duc étoit pris, ils retournerent en Aquitaine dolens, étonnés. Lors le peuple commença à demener grand deuil, & faire grands regrets & lamentations pour leur Duc, qu'ils aimoient tant: la furent les trois fils Guerin, Anseume, Guerin le jeune, qui pour leur pere faisoient grand deuil, mais sur-tout passaient plus de larmes & lamentations de Fezonne, laquelle se tiroit cheveux qui étoient plus luisans que fin or; hélas! à mille heure fus-je née quand il faut que pour moi tant de vaillans vassaux & nobles Chevaliers ont telle douleur à souffrir & si piteusement finir leur jours. Et qui plus est mon cœur à chose trop amere à souffrir & porter; s'est le bon Duc mon pere, qui est pour l'amour de moi entre les

mains de ses ennemis mortels, dont mourir lui conviendra par douleur angoisseuse & piteuse détresse: hélas! mon très-cher pere! trop chèrement m'avez aimée, quand mon amour vous est vendue si chèrement que par moi vous êtes livré. Ainsi se complaignoit en pleurant la belle Fezonne, laquelle a volonté de se tuer. Et le verd Chevalier est en son pavillon qui fait venir devant lui le bon Duc, & lui a dit fierement: Or vois-tu, & connois bien maintenant que tu es en ma subjection, & si tu peux connoître que j'ai puissance de te faire mourir ou de te sauver la vie. Je te dirai, tu sauveras ta vie si tu veux me donner ta fille en mariage, je l'emmenerai en la verte Montagne ou bien richement couronner la ferai. Sarrasin, dit le Duc, je te dirai ma volonté, sache que jamais tu n'auras ma fille si tu ne te fais baptiser, & que de Jésus prenne la loi & créance. Savary, dit le verd Chevalier, de telles choses ne me parle jamais, car de ma vie en tout Dieu ne croirai, & si te dis encore plus, que si tu ne veux croire mon conseil, je te ferai mettre à mort vilainement, si te dis que je ferai Aquitaine ardre, & mettre à exécution tous les hommes, femmes & petits enfans ferai mettre à mort. Payen, dit Savary, Dieu veuille par sa grace contre toi de mal-volonté défendre & garder, car en lui je me fie, & en lui est ma seule espérance. Long-tems furent en parlant de cette matiere, le verd Chevalier & le Duc Savary, qui Dieu réclamant soupiroit du cœur tendrement. Et le verd Chevalier regarda; & quand il vit les grandes lamentations qu'il faisoit, & les piteuses larmes qu'il jettoit, il lui dit, franc Duc, laissez-le pleurer, car tant suis épris ardemment & embraté de l'amour d'elle, que je n'ai pas le courage de vous ôter la vie; mais je suis délibéré de vous donner congé, par tel convenant que dans six mois vous m'amenez un Chevalier qui par sa puissance d'armes me puisse conquérir, & votre fille je quitterai & m'en retournerai en mon pays avec toute mon armée sans rien de votre terre gêter ni détruire, & s'il advient que dans ledit terme je ne sois conquis ni vaincu, j'aurai votre fille pour femme & épouse, & en mon pays l'emmenerai sans faire aucune guerre. Pourtant firent entr'eux la paix, & après les treves crièrent l'espace de six mois, & après le cri fait, le verd Chevalier donna congé au Duc Savary, & sur la foi de Jésus-Christ lui jura les suivantes treves tenir louablement, garder l'appoinement par eux ci-dessus avisé, au cas de défaut lui donner sans nulle trahison, puis vint en Aquitaine, & fit par-tout savoir & publier la forme de l'appoinement. Et quand il eut fait crier la treve pour six mois, il manda son conseil & leur déclara la maniere comme il avoit fait avec le verd Chevalier. Alors ils déliberent entr'eux que le Duc envoyât Messagers par tout le pays d'environ pour chercher un Chevalier, qui par sa prouesse, puisse combattre le verd Chevalier.

Et appella des Messagers de toutes les nations Chrétiennes, & leur donna lettres dans lesquelles étoit contenu les grandes beautés de sa fille & l'entreprise du verd Chevalier, si mandoit le Duc Savary en ses lettres, que celui qui pourroit conquérir le verd Chevalier, il lui doaneroit sa fille. Alors les lettres furent données à douze Messagers, lesquels eurent la charge de les porter par tous les pays, jusqu'à douze Royaumes Chrétiens & en furent les nouvelles publiées & manifestées.

CHAPITRE XVI.

Comme plusieurs Chevaliers vinrent en Aquitaine pour cuider avoir la belle Fezonre.

EN ce tems, durant la treve, le Roi Pepin étoit allé contre ses ennemis devers Lyon, accompagné de 60 mille hommes: Tant fit qu'il passa & mit à mort un Roi nommé Lampatrix, lequel contre lui Payens & Sarrafins conduisoit à grande puissance. Ce Lampatrix tenoit le Royaume de Scanie, d'Hollande & de Frise, avec ce, il tenoit le pays de Dannemarck, auquel étoit une ville forte & puissante en laquelle se retiroient les payens pour le doute du Roi Pepin. Et quand ils furent tous enclos en ladite ville, les assiégea en tel maniere qu'il les affama, & tant fit qu'ils se rendirent du tout à sa volonté.

Quand il eut pris la ville, il fit baptiser les payens & croire en Jésus-Christ, & donna la ville au Maréchal de France, lequel étoit appelé Gui. Après ces choses le Roi Pepin & tout son ost retourna au pays de France, & arriva en la ville de Paris, & il eut bientôt nouvelles du Duc Savary, & comme il avoit pris treve au verd Chevalier, puis quand il fut la maniere comment & la condition de leur appointment, il se prit à dire devant tous les Barons en riant: Seigneurs, qui voudra avoir belle amie, il est tems de se montrer vaillant. Celui qui pourra combattre le verd Chevalier par fait d'armes, il aura en mariage la belle Fezonne, fille du Duc Savary, il aura avec elle la moitié de sa terre & Seigneurie, & qu'il n'en soit pas ainsi, voici les lettres: tenez-les, & regardez entre vous le contenu d'icelles: chacun regarda volontiers les lettres; mais il n'y eut si hardi ni si vaillant qui voulût l'entreprendre, fors Valentin, qui devant tous dit au Roi Pepin: Sire, s'il plaît à votre Majesté me donner conger d'aller en Aquitaine, éprouver mon corps contre le verd Chevalier: Sire, donnez-moi congé de partir de France, car j'ai grand désir de laisser le pays, & tant je chevaucherai que jamais n'aurai repos, tant que j'aie nouvelles de la mere qui me porta: car fort il me déplaît que si long-tems, j'ai demeuré sans savoir qui je suis. Valentin, dit le Roi, ne vous chaille qui vous soyiez, car assez suis puissant pour vous donner du bien largement & vous monter en honneur, & tous ceux de ma Cour, aussi cher je vous tiens comme si vous étiez de mon propre sang. Sire, dit Valentin, pour Dieu soit, & me pardonnez, car de long-tems j'ai voué. Quand le Roi vit que Valentin étoit du tout délibéré d'aller en Aquitaine, il lui donna son congé par tel convenant, qu'il lui fit promettre qu'il reviendrait vers lui après qu'au verd Chevalier se seroit combattu, si Dieu lui donne santé & vie; & Valentin lui promit, puis prit congé de lui. Alors Esclantine fut dolente, plus que jamais, pleine de pleurs & gémissements angoisseux. Elle demanda à Valentin, lequel vint devers elle, & lui a dit la belle, en pleurant tendrement, je vois bien que de vous jamais je n'aurai joie ni consolation, & que vous êtes délibéré de laisser le pays de France. Hélas! plutôt à Dieu que ce fût mon honneur de m'en aller avec vous, car ainsi me veuille Dieu secourir si jamais j'aurois à époux autre homme que vous: mais puisqu'il est ainsi que de ma volonté ne puis user

& que mon libéral arbitre est gardé par autre puissance, & qu'il est force que le corps demeure par déça, mon cœur & ma volonté à vous seront à jamais sans nulle autre intention, fors que d'amour juste & loyal & salutaire je vous aimerai, & afin qu'à vos nécessités vous puissiez recouvrir à votre indigence quand vous aurez nécessité, voici la clef de mon écriin que je vous présente, prenez or & argent à votre volonté, car assez y a de quoi: Madame, dit Valentin, d'or & d'argent je n'ai envie, sinon que seulement trop me tarde que je ne suis qui suis. Et sachez que d'une chose que je suis étonné, c'est que je porte une croix sur l'épaule tout aussi jaune que sin or, je ne fais d'où telle signe peut me venir, pourtant je suis délibéré de n'arrêter jamais, tant que de ma nativité je puis avoir connoissance; adieu vous dis, Madame, & pour moi ne pleurez plus, car par la foi de mon corps, si Dieu veut que je sois de ce lieu venu que je puisse être digne en valeur au lignage de votre extraction, jamais je n'aurai femme & épouse autre que vous, aussi ma chere Dame, si je trouve que je ne sois digne de vous avoir à femme par faute de lignage, de vous ne voudrais être votre mari; car au tems à venir les envieux diroient: où sont les parens de cet amoureux trouvé, lequel a tant abusé le Roi, qu'il a donné sa fille pour femme & épouse? Et pourtant je désire sur toutes choses, savoir de quel état je suis extrait, & à ces mots se départit Valentin, laissant Esclantine en sa chambre, pleurant piteusement. Et lors commença à considérer qu'amour de femme est forte chose, & merveilleuse, car il voyoit bien, que s'il lui plaisoit Esclantine, la fille du Roi Pepin, s'en iroit avec lui à sa volonté; mais le sens & la raison qui étoient en lui, dominerent en tout tems de ne faire chose vilaine, dont il pût avoir nul reproche. Alors, il se mit en chemin & au partir il fut convoyé de plusieurs nobles Barons & grands Seigneurs de-là, dont Hauffroy & Henry furent joyeux à rebours, & pour leur fausse envie, dont ils étoient de long-tems pleins, il aviterent & machinerent que sur le chemin ils feroient prendre Valentin & Orson, qui menoit avec lui, & les feroit mourir, afin qu'à jamais ils fussent vengés de la chose de quoi ils désiroient le plus au monde.

CHAPITRE XVIII.

Comme Hauffroy & Henri firent guetter Valentin & Orson, sur le chemin, pour les faire mourir.

QUAND Valentin & Orson furent partis de la Cour du Roi Pepin, pour aller en Aquitaine, envie décevable & maudits traïson entra plus que devant eux aux cœurs des deux faux & maudits traïtres Hauffroy & Henri, les deux fils du Roi Pepin, en telle maniere que pour parvenir à une telle entreprise, ils parlerent à un cousin germain qu'ils avoient, & tant firent qu'entr'eux fut avisé & délibéré que trente hommes puissans & vaillans guetteroient, & mettroient gardes sur l'enfant Valentin & sur Orson, de telle maniere que là où ils seroient trouvés, ils seroient détruits sans nulle remission & mis à mort. Après le conseil il fit assembler trente hommes des plus redoutés qu'il put savoir, puis les envoya en armes dans une forêt bien large, par laquelle Valentin & Orson devoient passer; si ne demeurera pas long-tems que Valentin & Orson, qui couroit à pied devant lui plus qu'un cheval, entrèrent dans la forêt. Alors les

apperçut Grigard & ses gens qui étoient en embûche dans ladite forêt. Et quand Grigard vit Valentin il faillit contre lui son épée tirée pour le tuer, & tel coup il lui donna, que parmi le harnois lui entama la chair, tant que le sang en sortit, puis lui dit : Valentin, ici vous convient mourir, car vous avez trop vécu. Et quand Valentin vit qu'il étoit navré, & de toutes parts assaillis de ses ennemis, à Dieu se recommanda, & leur dit :

Messieurs, ma mort avez jurée, & je vois bien maintenant que par vous à tort & sans cause mourir me convient : mais si Dieu plaît en tel jour je vous vendrai ma mort si chèrement & tant que tous ensemble ne retournerez. Et adonc tira son épée, de telle maniere il frappa le premier si rudement qu'il l'abattit à terre, lui fendit la tête jusques aux épaules & mourut, puis alla aux autres par si grand courage, que devant qu'il arrêtar, ni que de lui osassent approcher, en abattit cinq ou six parmi le bois, & Orson sauta en avant tout effrayé avec ses grandes mains velues, frappe & déchire tous ceux qu'il trouve parmi la voie, de telle maniere que de ses ongles les déchire, & de ses dents les mord & étrangle, il les jette par terre l'un sur l'autre, puis passe par-dessus en les frappant rudement : Valentin est d'autre part, qui tient l'épée toute nue, dont si vaillamment le combat que nul n'ose approcher des deux freres : Grigard cria tout haut, Valentin rendez-vous, car mourir il vous faut. Lors Valentin se recommanda à Dieu, qu'il le veuille garder de mal & à son besoin le secourir, puis tira vers Grigard & Grigard contre lui. Si commença la bataille de Grigard & de ses gens, pitoyables choses à raconter contre Valentin & Orson son frere, lesquels vaillamment & à grande résistance & force de leurs corps contre leurs ennemis se défendirent tant que les plus hardis & puissans furent morts en la place : mais combien que Valentin & Orson eussent de grandes prouesses & hardiesses de corps montré, non pourtant pour le grand nombre des autres, qui trente étoient, & puissans sur Valentin, il fut si près atteint, que fortune le contraignit à être pris par ses ennemis. Et quand ils l'eurent pris ils le lièrent étroitement & rudement le menerent, dont Orson commença à courir après en criant & hurlant comme une bête nue & si horriblement qu'il faisoit retentir tous les bois ; mais n'y valut sa poursuite, car Valentin fut mené hâtivement parmi les bois tant que d'Orson ne put plus être vu. Lors commanda Grigard qu'on suivit Orson, tant que mort ou vif on le prenne, mais pour néant vont après, car il marche de si grande puissance & légèrement saute parmi le bois que nul tant fut hardi n'ose approcher de lui.

Ainsi Orson échappa des mains des traîtres, lesquels menerent Valentin jusqu'à un Château qui étoit en cette forêt, lequel étoit fort, duquel Château étoit Gouverneur, un fort larron dérochant les gens, qui étoit le parent de Grigard, & là portoient tous ensemble leur butin les faux traîtres envieux : mais rien n'en savoit le bon Roi Pepin, qui fermement cuidoit qu'au pays n'eut point plus grand prud'homme. Quand Valentin fut au Château entré, il le prirent rudement, & le menerent dedans une Tour obscure & ténébreuse, & au plus profond d'une grande fosse & prison le mirent. Après que Valentin fut enclos en la Tour, il se prit piteusement à pleurer en priant & réclamant Dieu, qu'il lui donnât grace

d'échapper de ce lieu. Hélas ! dit-il, or, suis venu à la chose que plus doutois. C'est à savoir ès mains de mes ennemis & de ceux qui ma mort délirent de jour en jour, & demandent & pourchassent. Si requiers à Dieu dévotement que de ce danger me veuille secourir. Hélas ! bon Roi Pepin, jamais jour de ma vie ne vous verrai, & de ma mort rien n'en saurez : car en cette grande fosse orde & obscure me conviendra mourir. A Dieu fois-tu Orson ; car pour l'amour de moi tu as la mort souffert, & si tu m'aimois d'amour parfait ; aussi faisois-je autant & plus que si tu eusses été mon propre frere. Hélas ! ma douce mere, que tant désiré à voir, jamais de vous je n'aurai nulle connoissance, dont mon pauvre cœur soupire & mes yeux fondent en larmes. Sur-tout je suis le plus dolent, quand il me faut mourir sans savoir à qui je suis, mais puisqu'il plaît à Dieu que je doive tellement mourir je lui recommande mon ame : En telle maniere se plaint Valentin, dedans la chartre obscure, & ses ennemis sent parmi le Château, qui tiennent entr'eux conseil de son fait. Lors qu'aucuns d'iceux ont dit au Seigneur, le plus expédient remede qui soit, c'est de faire mourir Valentin sans aucune délibération. Seigneurs, dit Grigard, de telle chose je ne suis pas contentant ; mais suis d'opinion que nous gardions Valentin en la prison, lequel ne nous peut échapper ; & que nous allions vers Hauffroy & Henri, leur dire & raconter le fruit de notre entreprise, & nous saurons donner conseil en cette maniere. A ce conseil s'accorderent tous, & furent délibérés d'aller au Palais où étoit pour lors le Roi Pepin ; Grigard, après le conseil, prit le chemin de Paris, & Orson étoit dedans le bois piteux en pleurant, qui toute cette nuit avoit reposé au pied d'un arbre ; & quand le jour fut venu il se mit en chemin, & pensa en lui-même que jamais n'arrêtera, qu'il n'ait fait savoir au Roi la maniere de la trahison, & comme Valentin a été pris & emmené. Si prit son chemin & plutôt qu'un cheval courut à Paris ; mais premier arriva Grigard le maître. Et ainsi qu'il fut entré il alla vers Hauffroy, & lui conta le cas comme Valentin étoit pris & emprisonné dont il fut fort joyeux ; fort lui déplut quand on lui dit qu'Orson étoit échappé, nonobstant il se reconfortoit de ce qu'Orson ne savoit retourner à Paris, & outre plus de ce qu'il ne savoit pas raconter la maniere de l'entreprise ; mais leur intention fut bien retournée au rébours, car Orson ne séjourna pas long-tems, que tantôt arriva à Paris. Et le jour qu'il fut venu, les deux traîtres avoient pris conseil entr'eux ; que Grigard devoit le lendemain retourner au Château pour faire mourir Valentin sans nulle rémission ; de bonne heure arriva Orson, & ce jour, lequel aussi-tôt qu'il fut arrivé au Palais, il monta & entra dedans la salle parée, en laquelle étoit le Roi Pepin, qui pour cette heure étoit assis à table pour dîner, accompagné de plusieurs vaillans Chevaliers. Quand Pepin vit Orson, il cuida que Valentin fut retourné ; Orson s'en alla par la salle piteusement, criant & battant sa poitrine, pour laquelle chose le Roi & tous les autres l'ont fort regardé. Et quand Orson vit les Chevaliers assis à table, il les regarda horriblement en faisant hideux signes.

Lors avisa & connu Grigard entre les autres qui tenoit la tête inclinée en bas contre la table pour doute d'être connu. Quand Orson le vit, il courut à lui & un si grand coup lui donna qu'il

abattit en bas une oreille, & de rechef le frappa dessus le visage si fort que tous ceux de la salle ont aperçu le bruit, dont Grigard se mit à crier si hautement, tant que les dents lui rompit & lui créva un œil & le débat. Orson retourna encore & lui donna si grand coup qu'il l'abattit & jeta bas la table & tout ce qui étoit dessus, dont toute la compagnie fut émerveillée & forttroublée, & fût mort Grigard par Orson, si ce n'eût été un vaillant Prince qui étoit là lequel le retira de ses mains, & dit tout haut: Hélas! Sire, Roi, voyez & considérez le piteux point en quoi Orson le sauvage a mis le bon Chevalier: pour Dieu, Sire, faites que la vie lui soit ôtée, car chose est trop périlleuse de tel homme garder. Seigneur, dit le Roi, sur cette matière convient aviser par le bon conseil, car je vous promets & ainsi je crois qu'Orson le sauvage sans grande cause n'a pas frappé Grigard, faites venir pardevant moi, si saurai son intention & la cause de son débat. Alors Orson fut mené devant le Roi Pepin, lequel lui demanda pourquoi il faisoit si grand outrage devant Sa Majesté Royale, & Orson lui fit signe que Grigard avoir tué & meurtri fausement Valentin en la forêt, puis va montrant signes merveilleux, & que de cette chose il le vouloit combattre contre Grigard pour lui de charapion, pour lui faire confesser sa maudite trahison, puis tira son chaperon & par grand outrage le jeta à Grigard par maniere de gage & de dé fiance.

Et quand le Roi vit cela, il appella tous les nobles Seigneurs & autres Barons de la Cour & leur dit tout haut: Seigneurs, or, avez-vous vu comme cet homme sauvage & pardevant tous a jetté livré gage de bataille à Grigard, homme il se veut à lui combattre, par quoi veillez-moi tous dessus cette affaire dire volonté ce qu'il est à faire, car je suis émerveillé en mon cœur de ce que Orson entre tous les autres Chevaliers de ma Cour, a frappé Grigard, en grande fureur. Et pour ce dites-en votre opinion car trop me doute de fausseté de quelque part qu'elle doive venir. Et quand de ma part, sauf votre conseil, je serois d'opinion que la bataille fût entre les deux jugée. Quand le Roi eut ainsi parlé, tous les Barons furent d'accord que Grigard & Orson se combattissent pour cette querelle. Et lors fut la bataille ordonnée, & le Roi Pepin fit amener devant lui Grigard, & lui dit, qu'il lui convenoit combattre cet Orson: Quand Grigard entendit le Roi, il fut dolent, & non sans cause, car le tems est venu que la trahison, qui tant a été couverte & cèle, sera devant tous publiée & manifestement déclarée; Grigard regarda Hauffroy de semblance mal-assurée & le cœur effrayé. Lors Henri l'appella, & lui dit: Grigard, ne vous doutez de rien, car je vous promets & vous fais à favoir que nous ferons votre paix vers le Roi, notre pere, en telle maniere que de votre personne n'aurez aucun dommage ni vilainie, par ainsi que vous jurez de ne jamais dire ni confesser le cas pour chose qui vous puisse avenir. Hélas! dit Grigard, trop mal y a de mon cas; car je vois bien que pour vous la mort il me faut souffrir. Puis il alla vers le Roi, disant: Sire, je vous requiers un don; c'est que de votre grace vous plaise, qu'à l'homme sauvage je ne combatterai point, car Sire, vous savez que ce n'est pas homme contre homme que Chevalier puisse avoir ni acquérir honneur, & aussi ce n'est pas homme naturel, mais irraisonnable, & sans nul espoir & merci: Grigard, dit

le Roi, d'excuse n'y en a point, la bataille est jugée par le conseil de toute la Cour, rai on nous y commande & veux qu'ainsi soit. De cette réponse Grigard fut fort pensif & déconforté. Lors Hauffroy lui dit, n'avez doute, car vous avez si bon droit que Dieu vous aidera & vous fera écu & défense en cette querelle. Et quand est de ma part, je vous ferai bien armer & suffisamment, car cas nul n'appartient.

Quand Orson entendit qu'il devoit combattre, il demanda grande joie, moult grand signe faisoit au Roi que Valentin étoit mort & détruit: desquels signes le Roi s'émerveillait fort, & Orson étoit toujours prêt de frapper Grigard, le faux traître: mais le Roi le fit rendre par devers lui faisant signe, que plus ne le frappa tant qu'il fût au champ, puis dit à Grigard; or, vous allez armer, & pensez de bien faire votre fait. Ha! Sire, je vous ai longtemps servi, & de toute ma puissance me suis parforcé de vous obéir en toutes choses tant en bataille comme dehors, mais mauvais salaire m'en rendez quand contre cet homme sauvage, où il n'y a ni sens ni raison, vous me voulez faire combattre. Grigard, dit le Roi, si bon droit avez, de rien ne vous devez émuouvoir, car je vous promets que bien armé serez, & Orson sera mis au champ tout nud & sans nulles armes, vous serez à cheval, & il sera à pied sans nul glaive porter, quoique vous n'aurez cause de reculer à votre droit défendre, je ne fais comme il vous en prendra; mais bien montrez semblant qu'en vous y a à dire, faites votre devoir & gardez votre droit; car autre chose n'aurez de moi, la cause fut consommée & la conclusion faite & prise de ce conseil.

CHAPITRE XIX.

Comme le Roi Pepin commanda que devant son Palais fut appareillé le champ pour Orson & Grigard, pour les voir combattre ensemble.

A PRÈS que Grigard eut pris plusieurs excusations de se combattre contre Orson le sauvage, & que par le conseil il fut délibéré que bataille le devoit faire. Alors le Roi commanda le champ être fait devant son Palais. Et quand il fut prêt, Orson qui étoit attendant entra dedans pour attendre Grigard, lequel fut armé par Hauffroy & Henri qui l'armerent le mieux qu'ils purent. Après qu'il fut armé, il prit congé d'eux, en disant: Seigneurs, je vais mourir pour vous: très-mal fut pour moi la journée, quand j'entrepris cette chose. Taisez-vous, dit Henri, & ne vous donnez nul émoi: je vous ai promis, & tenir vous le veux, que si vous êtes vaincu par Orson le sauvage, nous ferons votre paix au roi Pepin, notre Pere, tellement que votre personne n'aura dommage, & si nul vous vouloit pour ce faire poursuivre, plutôt en mourroit cent mille que fausseté vous fût faite de notre part, soyez toujours secret; ne reconnoissez rien de toute l'entreprise qui a été faite. Or, fut armé Grigard & monta à cheval, se rua vers le champ qui étoit ordonné devant le Palais. Et quand l'heure de combattre fut venue, le Roi vint aux fenêtres pour regarder la bataille. Quand toute la Cour fut assemblée, & les juges ordonnés pour juger la bataille, commanda aux parties de faire leur devoir. Lors entra Grigard au champ fier & orgueilleux monté à l'avantage, dont à la fin mal lui en prit il poussa son cheval & tira devers Orson, & lui dit, paillard, vous

m'avez trop outragé de m'avoir ôté un œil, mais je vous montrerai qu'à tort & sans cause vous m'avez assilli. Et quand Orson le vit venir il l'attendit bien, & étendit ses bras, & montra ses ongles & ses dents, reclinant moult laidement; alors Grigard baissant sa lance brocha vers Orson.

Quand Orson vit la lance approcher il fit un saut en arrière, & Grigard qui son coup faillit, coucha sa lance & la ficha dans la terre. Quand Orson le vit, il se tourna contre lui, & empoignant sa lance, tenant fort si la tira qu'il la lui ôta du poing, quand il tint la lance, tellement l'en frappa, qu'il lui fit perdre l'ouïe & l'entendement tant qu'il ne savoit où il étoit. Quand Grigard fut frappé il brocha son cheval des éperons en tivant parmi le champ; Orson courut après en reclinant les dents moult furieusement, & faisoit signe au Roi que Grigard lui rendra. Et quand il apperçut le grand danger en quoi il étoit, en soupirant dit en lui-même. Ha! Hauffroy & Henri, or, est ma fin venue, ici mourrai pour vous, je l'avois bien dit: mal est la chose commencée, & mal finira. En ce point Grigard ne put navrer Orson en nulle manière. Et quand Orson vit cela, il jeta sa lance bas, puis vint contre Grigard, & de si près le ferra, qu'il prit le cheval par le col, & tant de tous le demena qu'il le fit coucher à terre, mais quand il sentit son cheval à terre tomber il voulut saillir de la selle, & saillant il perdit son écu, car il vola bas, & Orson courut encontre & le prit, puis le mit dessus lui, & s'en alla au cheval & monta dessus en faisant signes merveilleux chevauchant après Grigard, qui parmi le champ fuyoit, de voir la contenance d'Orson furent tous ébahis: Et le Roi Pepin entre les autres de ce cas fut fort pensif & douteux: il dit devant tous les Seigneurs; je m'émerveille fort de ce fait, & ne fais que penser, ni à quelle fin cette chose peut venir: c'est mon opinion qu'il y a de la trahison de quelque part bien grande. Le Roi Pepin fut fort pensif dessus cette entrepise. Et Orson étant monté à cheval pour Grigard poursuivre, est descendu de cheval & est venu par bas à Grigard, & lui a donné tel coup qu'il l'abattit par terre, & puis est sailli dessus, & lui a ôté l'épée & la dague, puis lui a donné si grand coup que le bras & l'épaule lui abattit en bas; lui donna un autre merveilleux coup parmi le corps, tant que l'échine lui coupa & rompit, & Grigard s'écria hautement, si bien que chacun l'entendit, en demandant un Prêtre pour ses péchés confesser & avoir absolution. Et quand les Gardes du champ l'entendirent, un chevalier qui de ce avoit la charge, vint incontinent devers Grigard & lui demanda quelle chose il demandoit. Sire, dit Grigard, faites descendre le noble Roi Pepin, car je veux devant tout le monde dire & confesser la fausseté & trahison de mon cas. Adonc la chose fut dite au Roi Pepin.

CHAPITRE XX.

Comme après que Grigard fut conquis par Orson, il confessa devant le Roi Pepin la trahison d'Hauffroy & Henri contre Valentin.

ET quand Grigard vit le Roi, il lui cria merci, en disant: Hélas! Sire, j'ai sailli contre votre haute magnificence, mais à ce m'ont contraint Hauffroy & Henri son frere; car pour complaire à leur volonté, je me suis efforcé de prendre Valentin & mettre à mort;

& si ai fait tant de diligence, qu'en une forêt j'ai pris & tenu de si près, qu'il est contraint à tenir prison, tant que par nous eut été délibéré de quelle mort il devoit mourir & être jugé.

Quand le Roi entendit la vérité de la chose, il commanda que Grigard fut pris & pendu, puis monta à cheval pour aller vers la prison, en laquelle étoit le noble Valentin. Et quand Orson apperçut que le Roi fut en chemin avec quatre Ducs & quatre Comtes, dont il étoit accompagné, il alla devant en montrant le lieu où Valentin fut pris, bien droit le mena, & alla plus fort qu'un cheval ne pouvoit aller, & faisoit tant de manières sauvages qu'il faisoit rire toute la compagnie, & le Roi dit bien souvent: seigneurs, bien est grande joie, que cet homme sauvage aime tant Valentin, & bien sache que ses manières m'émouvent fort à lui vouloir du bien. Bien grandement l'aimoit le Roi, & bien le devoit faire: car il étoit son propre neveu, dont il n'en savoit rien, encore pas ne le saura tant que par la belle Esclarmonde, sœur du Géant Ferragus, qui la Dame Bellifant gardoit, la chose fut connue; car ladite Esclarmonde avoit un Château, & dedans il y avoit une tête d'airain qui par Négromancie, lui disoit tout ce qui lui devoit advenir. Et si étoit cette tête de tel art composée, que jamais ne devoit finir tant que le plus preux & vaillant du monde entrât dedans le Château; car adonc devoit-elle perdre son parler & toute sa puissance. Or viendra celui qui à la fin la mettra, ce sera Valentin, qui la belle Esclarmonde prendra de quoi trop de dangers périlleux passer & endurer lui conviendra, comme ci-après sera dit. Si laisserai à parler de cette matière, & retournerai au Roi Pepin, qui va par la forêt pour sauver & préserver Valentin. Et a tant fait qu'il est entré en la forêt, & va suivant Orson qui le mene au Château, mais quand ils furent auprès dudit Château, ceux de dedans qui le Roi reconnurent, fermerent les portes, & aux portiers fut commandé sur peine de leur vie, que nulle du Château ne leur fut ouverte. Et quand le Roi vit qu'il ne pouvoit nullement entrer dedans icelui Château sans mettre le siège devant, & par force d'armes, il commanda à ses gens d'assaillir vigoureusement la place. Si ne demoura pas longuement, que du bois qu'ils couperent & taillèrent à l'entour, comblèrent & remplirent tous les fossés, puis approchèrent des murs, & à grande force d'armes entrèrent dedans, malgré ceux qui défendoient ledit Château.

Adonc ils prirent tous les traîtres larrons & les lièrent étroitement, puis ils descendirent aux basses prisons profondes où Valentin étoit en grande pauvreté, & misérablement détenu. Dont on le tira hors desdites prisons, & au Roi Pepin l'amenerent. Et quand il vit le Roi il se mit à deux genoux, en lui rendant grâce du grand danger & péril dont il l'avoit mis hors. Lors les Barons le prirent en lui faisant grand honneur & grande fête, & lui conterent du cas comme il alloit, & comme Orson s'étoit pour lui bien combattu en champ de bataille contre Grigard. Et quand Valentin ouït ces nouvelles, il embrassa Orson bien doucement, & aussi lui fit Orson. Si ne faut demander si la joie d'entr'eux étoit grande.

Et après cela fait, le Roi commanda que les traîtres fussent menés aux bois; & là furent tous à un arbre pendus & étranglés sans nulle rémission. Puis le Roi Pepin parla à Valentin & lui dit: Valen-

tin mon ami, puisque Dieu vous a donné telle grâce d'être hors de la main de vos ennemis joyeux & en santé délivré, je vous donne conseil qu'à moi retournez, si ferez comme sage & bien avisé.

Sire, dit Valentin, pardonnez-moi, car jamais je ne retournerai sans que je sache au vrai qui je suis, & de quels parens extrait. Je m'en vais en Aquitaine vers le verd Chevalier, car ainsi l'ai juré & promis; je prends congé de vous, comme pauvre servant, qui toujours vous veut obéir, & votre Majesté servir de ma pauvre petite puissance. A ces mots se départirent le Roi Pepin, & Valentin. Si laisserai à parler du Roi Pepin, & parlerai de Valentin & Orson, lesquels vont en Aquitaine pour combattre le verd Chevalier, qui homme ne doute; car ainsi que je vous ai dit, jamais ne sera vaincu que par un fils de Roi, qui jamais de femme n'ait été nourri ni allaité. Ainsi s'en vont ensemble Valentin & Orson vers le pays d'Aquitaine. Alors tout le monde courroit pour voir Orson le sauvage, lequel étoit tout nud & aussi velu qu'un Ours, chacun se ritoit de lui, mais il n'en tenoit compte. Adonc Valentin lui fit faire un jaceran de fin acier, de telle maniere qu'il avoit un chaperon, & tenoit tout ensemble. Et quand Orson le mit lui sembloit sauvage, & volontiers l'eût dépeuillé, mais il craignoit trop Valentin, & tout ce qu'il lui commandoit il le faisoit sans nul contredit.

Quand Orson fut vêtu du jaceran d'acier, il se regardoit tenant orgueilleuse contenance. Or, ainsi qu'ils passoient leur chemin, Valentin aperçut un Ecuyer fort beau, par-là chevauchoit, lequel rendement pleuroit. Quand Valentin le vit, il lui demanda: Ami, qui vous meut de pleurer, avez-vous trouvé de mauvaises gens, ou des bêtes sauvages, avez-vous peur ou crainte, car de toute ma puissance je vous donnerai confort & aide: Hélas! dit l'Ecuyer, de tout je n'ai nul doute, mais sachez que la chose qui meut à me plaindre, c'est mon maître que j'ai perdu, le plus preux, doux, courtois & vaillant Chevalier, quiconque fut de sa terre; & Valentin lui demanda: comment l'avez-vous perdu? Sire, dit l'Ecuyer, il est allé en Aquitaine pour combattre le verd Chevalier pour la plus belle qui fut au monde vivante. Sachez que c'est la plaiante & gracieuse Fezonne, & tant a le cœur gracieux; mais jamais nul ne l'aura si le verd Chevalier ne rend confus & vaincu au champ de bataille. Or, y sont plusieurs Chevaliers & vaillans Champions, quand il les a conquis, il les a fait pendre à un arbre qui est à mis la place, auquel arbre il y en a plusieurs de pendus, jusqu'au nombre de trente-deux. De nul ne prend à merci tant est cruel, selon & de mauvais courage. Je crois que c'est un diable, dit Valentin, quand telle chose fait; s'il plaît à Jésus je m'en irai en Aquitaine combattre son corps & éprouverai le mien, car j'ai tant oui faire mentir de la belle Fezonne, que si brief je ne meurs par armes, j'en saurai la vérité: Ha! Sire, dit l'Ecuyer, pour Dieu n'y allez point, car de combattre à lui votre peine perdrez, & vous êtes tant beau Chevalier que jamais n'en vis un tel, ne perdez pas la vie pour ce diable combattre; car tant de forts vaillans Chevaliers lui ai vu mettre à mort, que de vous ai grand doute si contre lui en bataille entrez. Ecuyer, mon ami, dit Valentin, en Aquitaine irai, & saurai du verd Chevalier la vérité, s'il a mauvaise cause contre lui me combattrai: mais premier si je puis à la belle Fezonne parlerai,

&

& par son bon conseil userai; & quand Orson l'entendit il montra signe à Valentin, qu'il étoit envieux de combattre le verd Chevalier & aimer Fezonne; & quand Valentin l'entendit se prit à rire, ainsi vont les deux freres cheminant vers le pays pour venir en Aquitaine. Ils ont tant chevauché qu'ils ont approché de la Cité; Valentin la vit de loin, car elle étoit fort haute. Lors appella un homme qui passoit & lui demanda. Mon ami, dites-moi qu'elle Cité est la devant nous? Sire, dit cet homme, c'est l'Aquitaine. Or, lui dit Valentin, où se tient le verd Chevalier? Et il lui répondit, vers la Cité: je crois que vous allez combattre avec lui. Oui, dit Valentin. Ha! Sire, dit le bon homme, vous entreprenez grande folie, car jamais de lui vous n'aurez victoire; montez sur cette petite motte, & regardez un arbre où sont pendus plus de quarante, qui ont été mis à mort par lui. Il n'y a plus que quinze jours d'attente, que le Duc d'Aquitaine sera contraint de lui donner sa fille, qui est si belle. Ami, dit Valentin, Dieu lui aidera: ainsi que Valentin parloit à cet homme; vers eux arriva un ancien homme en habit de Pélerin, qui avoit une grande barbe toute blanche, lequel avoit bien quatre-vingt ans, c'étoit Blandimain l'Ecuyer de Bellissant qui l'amena au Château où étoit le Géant Ferragus, comme mention vous a été faite ci-devant. Valentin salua le Pélerin, puis lui demanda: mon ami, d'où venez-vous? En même-tems, il lui répondit bien doucement; Sire, je viens de Constantinople, mais je n'ai pu entrer dans la Cité pour un Soudan payen qui tient la ville assiégée. Je n'ai pu faire mon message & m'en retourne; Pélerin, dit Valentin, dis-moi du verd Chevalier, s'il n'a point finement agi. Nenni, dit le Pélerin, & de ce je vous fais bien certain, & si vous donne conseil que de le combattre vous n'entreprenez point. Et Valentin lui dit: dites-moi où vous allez. Sire, dit Blandimain, je vais droit à Paris, car au Roi Pepin de France me convient de faire un message de par une sœur qu'il a, fut long-tems bannie de Constantinople à tort de mauvaise cause, & sans l'avoir deserved. Or est la Dame en la maison d'un Géant, qui doucement la garde, lequel veut aller en France pour cette querelle, savoir si le Roi Pepin y consent; car tant connois la Dame de bonnes meurs & conditions, que pour elle se veut combattre en champ de bataille contre l'Empereur de Grece, qui déloyalement & fausement l'a chassée & déboutée. Ami, dit Valentin, je prie au nom de Dieu tout-puissant que tu retournes en Aquitaine avec nous. Et quand je me serai combattu au verd Chevalier, si Dieu me donne victoire contre lui, je retournerai avec toi en France, & pour l'amour du Roi Pepin, j'entreprendrai le champ, car à lui je suis plus tenu qu'à homme qui vive. C'est lui qui m'a été père, m'a nourri tant que pour faire son vouloir & commandement, je dois bien avoir le courage & la volonté. Sire, dit Blandimain, jamais à ce ne consentirai, je vais faire mon message pour la très-honorée & sage Dame Bellissant, car elle m'en a donné la charge, & loyalement la veux servir. A Dieu soyez vous tous, qui de mal & péril vous veuillez défendre. Blandimain se partit d'eux, & prit son chemin vers Paris, & Valentin le regarda bien fort. Hélas! ce n'étoit pas sans cause, il avoit bon droit, & son cœur lui attiroit, car c'est celui qui longuement & sagement a gardé & sauvé sa mere; mais de ce rien ne savoit. Il prirent par un chemin, & tant

D

sont allés qu'après de la Cité d'Aquitaine sont arrivés : Valentin regarda fort la ville, qui fort plaisante étoit, puis Valentin avisa une fontaine & y alla, & descendit de dessus son cheval en bas, puis se coucha dessous un arbre qui étoit auprès pour se rafraîchir : car fort chaud il avoit, il se reposa & dormit & Orson le gardoit. Et quand il fut reposé & réveillé, il se releva & monta sur son cheval ; mais il vit là arriver un Chevalier fier & orgueilleux, qui pour son orgueil étoit appelé l'orgueilleux Chevalier ; car si fier étoit, que jamais jour de sa vie nul n'avoit salué, & si étoit d'une condition telle que celui qui ne le saluoit avoit à lui bataille, dont plusieurs en avoit fait mourir. Si vint vers la fontaine & mit pied à terre, & Valentin le regarda qui nul mot ne lui dit, puis avisa Orson qui fierement le regardoit.

L'orgueilleux Chevalier eut dépit en son cœur, & s'approcha d'Orson, & leva le bras & lui donna tel coup qu'il lui fit sortir le sang de la bouche ; & quand Orson se sentit frappé, il ferra le cheval entre ses bras si rudement, que dessous lui l'abbattit, puis pris un couteau qui pendoit à la ceinture dudit Chevalier & l'en frappa au corps, tant que le sang en sortit en grande abondance. Et le Chevalier qui navré se sentit, bien s'écria hautement. Lors Valentin s'approcha & ôta le Chevalier d'entre les mains d'Orson, & lui dit : beau Sire, vous avez tort de frapper ce pauvre homme, qui nul mot ne peut parler. Lors dit l'orgueilleux Chevalier à Valentin. Orgueilleux ribaux, pourquoi ne me salue-tu ? Adonc il tira un glaive pour le férir. Et Valentin tira son épée, & si grand coup lui donna qu'à terre l'abbattit mort. Et puis lui dit : Je vous apprendrai à saluer les gens. Le Chevalier Orgueilleux étant mort, ses gens dolens & épouvantés, se partirent tout-à-fait vers la Cité d'Aquitaine, & entrèrent dedans, & conterent les nouvelles de leur maître, qui étoit mort ; desquelles nouvelles le Duc d'Aquitaine fut courroucé, car c'étoit son cousin. Valentin ouït le bruit que les gens menotent pour la mort du Chevalier orgueilleux, qui sur la fontaine avoit été mis à mort. Si monta à cheval, & entra dedans la Cité, & quand il fut dedans, il logea en la maison d'un riche bourgeois ; mais quand ils furent logés, il ne demeura guere que les nouvelles vinrent au Duc d'Aquitaine, que ceux qui avoient occis son cousin étoient logés dedans la Cité. Il commanda qu'on les lui amenât. Quand il l'eut commandé, les messagers partirent incontinent pour Valentin & Orson aller quérir, lesquels vers lui vinrent. Lors parla le Duc en cette maniere. Amis, dites-moi qui vous êtes, & si vous êtes Chevaliers ou non, & de quel pays êtes vous, & quel Prince vous servez. Sire, dit Valentin, Chevalier suis, servant au Noble Roi Pepin, qui France tient. Chevalier, dit le Duc, mon cousin avez occis & mis à mort. Il est vrai, dit Valentin, je ne dis pas le contraire, & quand il eut été de mon propre lignage autant en eusses fait ; car il étoit orgueilleux & de très-hier courage : il ne daignoit parler à grands ni à petits ; par son orgueil il a mon compagnon frappé tant qu'à terre la fait trébucher, & pour, ce quand j'ai vu cela, j'ai tiré mon épée, & tel coup lui ai donné, qu'à terre je l'ai mis tout mort. Je suis un étranger, qui en cette cité suis venu pour combattre le verd Chevalier, & pour voir la belle Fezonne, qui tant en renommée est, vous en avez fait faire les voies,

que tous Chevaliers viennent. Si me semble de droit, que par tout votre pays on doit aller en sûreté parmi les chemins. Et quand le Duc d'Aquitaine ouït Valentin qui parla si bien, il lui dit : Chevalier, bien répondu avez, si mon cousin est mort par son orgueil & fier courage, de sa mort suis dolent, mais remède n'y a ; je vous le pardonne & veux être pardonné ; mais au surplus de votre entreprisa du verd Chevalier, vous viendrez en mon Palais, & verrez la belle pour laquelle vous êtes venu en ce pays ; avec elle vous trouverez quatorze Chevaliers venus d'étranges pays tout de nouveau, qui pour amour d'elle au verd Chevalier se veulent combattre ; allez & saluez ma fille, comme est de coutume ; car ainsi est ordonné que tous les Chevaliers qui viennent par-deça pour l'amour d'elle, devant que de faire bataille au verd Chevalier, à elle se présentent, & en signe d'amour ils prennent un anneau d'Or : Sire ; dit Valentin, je suis prêt de faire ainsi que l'ordonnance dit. Et d'autre part je suis votre petit Serviteur, comme celui qui de tout à vos bons commandemens voudrois obéir de toute ma puissance : Lors le Duc monta au Château, & Valentin & Orson l'accompagnerent honorablement ; ils entrèrent en la salle où les Chevaliers qui accompagnoient la belle Fezonne étoient, & quand Valentin la vit, il alla devers elle en grande révérence, & son salut lui donna, disant devant tous hautement : Dame de qui le bruit & renom de beauté corporelle sur les dons de la nature, fait les cœurs des humains contenter & réjouir par ouïr raconter, & de qui la gracieuse contenance, toute noble fleur de Chevaliers resplandissent ; celui Dieu qui peut tout, vous veuille garder & défendre de vilains reproches, & vous veuille préserver du verd Chevalier, car il n'est pas digne de toucher votre corps. Ma chere & très-honorés Dame, vous plaist savoir que Pepin, le puissant Roi de France, nous envoie pardevers vous, & si vous fait présent du plus vaillant & redouté homme qui soit sur terre. Dame, regardez-le, & n'a peur de glaive, tant soit-il aigu ou bien tranchant ; s'il savoit bien parler, en tout le monde on ne sauroit trouver son pareil ; si pouvez être sûre & croire fermement que le verd Chevalier ne pourra rien résister contre lui, & le rendra confus & vaincu aussi-tôt qu'à lui se combatta. Sire, dit la Pucelle, au puissant Roi de France, je rends cent mille mercis, & à vous qui avez pris tant de peines pour moi. Mais dites-moi je vous prie, pourquoi ne le vêtez-vous autrement ; habillez honnêtement ce vaillant homme que vers moi amenez, car il est à merveille bien fait de ses membres, bien formé, adroit & hardi me semble & crois, s'il étoit baigné & étuvé, que sa chair seroit blanche & tendre. Dame, dit Valentin, jamais ne porta robe, tant que l'autre jour par contenance je lui fit faire ce jaseran qu'il a, car c'est la première robe que jamais il porta. Et sachez que tout nud & sans nulle vêtüre est venu de Paris, il a la chair dure & forte ; il ne craint ni vents ni froidures.

Toujours en disant ces paroles, la belle Fezonne regardoit fort Orson, & ainsi que Dieu le voulut, qu'amour & nature donnant, elle fut éprise d'Orson, & entre les autres qu'elle avoit jamais vu, de lui fut éprise d'amour plus que de nul autre, combien qu'il ne fut pas poli, ni mignonement vêtu ni habillé comme plusieurs autres ; toutesfois on dit communément qu'il n'est nulles laides amours

quand les cœurs s'y adonnent. Et quand Valentin eut ainsi oui parler la pucelle, il lui dit : Belle, quand est de moi je vous dirai mon cas. Sachez que pour l'amour de vous, à force d'armes vaillamment conquérir, je suis venu en cette partie, & si ai fait serment que jamais je ne retournerai en France, tant que je me ferai combattu au verd Chevalier, & éprouver mon corps contre lui; car pour l'amour de vous je veux endurer la mort, ou le verd Chevalier vaincu & déconfi je vous amenerai.

Hélas ! très-noble Sire, répondit la belle Fezonne, pour moi n'ayez courage de mettre votre vie à l'aventure, car qui mieux aime autre que lui-même, en choses en quoi sa vie prend telle amour, ne me semble pas juste, mais désordonné. Las ! trop de vaillans gens & nobles Chevaliers sont morts pour moi, dont dommage est trop grand de ma longue demeure. Dame, dit Valentin, de ce me pardonnez; car ainsi je l'ai entrepris. Chevalier, dit la Belle, bien vous en puisse prendre. Lors tira deux anneaux d'or, dont elle donna l'un à Valentin & l'autre à Orson, puis allerent à la table avec les autres quatorze Chevaliers ou Ducs. Savari les fit noblement servir; mais sur tous autres qui furent à table, la belle Fezonne jetoit son regard sur Orson, lequel le regardoit par un désir d'amour embrasé, & l'esprit d'un ardent & gracieux appétit. Or, advint ainsi que les Chevaliers étoient à table, le verd Chevalier vint frapper à la porte pour voir la belle Fezonne, dont fort étoit amoureux; car le Duc lui avoit accordé que par chacun jour il pouvoit venir & entrer une fois au Château, sans nul contredit, pour voir à son gré la belle Fezonne. Et quand il fut entré il s'écria hautement, disant, vaillant Duc d'Aquitaine, avez-vous compaignons, qui, pour la belle Fezonne, à mon corps se veuille employer? Oui, dit le Duc, encore en ai-je seize dedans ma salle, qui, pour leur prouesse montrer à l'encontre d'un chacun & de vous, sont venus de plusieurs pays en cette terre. Or, faites que je les voie, dit le verd Chevalier, & que j'entre dans votre salle, pour la bonne Fezonne regarder. Entrez, dit le Duc, car licence en avez. Le verd Chevalier entra en la salle, & regarda tous les Chevaliers, qui là étoient. Et quand il les eut regardés, il leur dit en cette maniere: Seigneurs, buvez & mangez, & faites bonne chere; car demain sera votre dernier jour venu, & sachez que tous pendre vous ferai à mon arbre. Lors Valentin pouët, qui trop mal fut content, & lui répondit: Chevalier, de cette chose dire vous pouvez garder, car aujourd'hui est venu qui vous vaincra par le champ de bataille. Or entendit Orson qu'on parloit de lui, & connut que le verd Chevalier étoit celui pour qui la joute étoit commencée. Si le regarda fort & puis saillit dehors la table, & en éstraignant les dents, il prit le verd Chevalier parmi les reins, & le chargea dessus son col, comme il eut fait d'un petit enfant. Et quand il l'eut chargé, il regarda un mur, & jetta le verd Chevalier contre si rudement, que tous ceux de la place croyoient qu'il avoit le col rompu. Et quand il l'eut ainsi rué il s'en retourna seoir à table parmi ses compaignons, & en criant faisoit signe qu'il porteroit sur son col trois hommes tels que le verd Chevalier. Adonc se prirent tous les Chevaliers à rire bien fort, & à dire: Or est venu celui par qui le verd Chevalier sera déconfi, & Fezonne perdra trop quand il ne fait parler; car bien est digne d'avoir honneur entre tous preux & vaillans.

Quand Fezonne eut bien regardé les manieres & contenance d'Orson, elle fut au cœur frappée du dard d'amour, par le plaisir de Dieu, qui les cœurs de deux enlumina, en telle maniere que du tout à lui son courage elle donna, & avoit dessus Orson son regard, & commença à l'aimer si tendrement que tous les autres elle oubliâ, pour icelui avoir pour ami. Et ce n'étoit pas sans cause, si elle étoit de son amour éprise; car si vaillamment avoit ferré le verd Chevalier, qu'à telle heure il l'eut tué & occis devant tous, s'il eut voulu; mais combien que sur lui il eut assez de puissance, nul mal pour lors il ne lui voulut faire; car on dit volontiers par un commun langage, que noble courage ne peut mentir, non pourtant le verd Chevalier rebuta ce fait par trop grand courage, & dit tout haut devant la compagnie; Seigneurs, cet homme sauvage m'a trahi & déçu, car à moi est venu sans parler aucunement ni dire mot: je vous promets & fais savoir que demain au plus matin je suis homme pour lui, afin que tous les autres y prennent exemple; en dépit & pour son outrage ferai élever un gibet plus haut que tous les autres, qui par moi ont été conquis & vaincus, auquel je le ferai pendre & étrangler. Orson apperçut bien que le verd Chevalier étoit mal content de lui, & qu'il le menaçoit. Si se leva & commença à marmoter, lui faisant signe le lendemain vouloir avoir à lui bataille, & en lui signifiant il prit son chaperon, & en signe de gage le jeta au verd Chevalier, en lui disant: Sire, voyez le gage que le Sauvage vous jette, & si vous avez puissance contre lui, pensez de le lever. Lors le Chevalier fut si fort épris d'orgueil & de dépit que nul mot ne voulut répondre; & le Duc d'Aquitaine, qui étoit en la présence, lui dit en cette maniere: Franc Chevalier, il y aura grande bataille entre vous & ce sauvage, si me doute fort qu'à lui vous aurez fort affaire, & si tant vous pouvez faire que vous ayez sur lui victoire, bien vous pourrez vanter que de tous Chevaliers vous êtes le plus preux & vaillant, que nul ne devez avoir crainte ni doute qui soit, il vous a bien montré devant tous qu'il est hardi de courage & de cœur. Par mon Dieu, dit le verd Chevalier, devant vous tous pourrez voir & connoître qu'elle sera sa puissance; car jamais en sa vie en champ ne retournera que pendre ne le fasse au plus haut des autres, & à ces mots sortit du Château, & s'en alla reposer en son pavillon, & les autres Seigneurs & Chevaliers demurerent en la salle avec la belle Fezonne, qui grande chere & grande joie firent, & disoient l'un à l'autre, que le verd Chevalier devoit trouver son maître; très-grand bruit par la Cité d'Orson le sauvage, chacun désira le voir, de maniere que grande multitude de gens vinrent au Palais, que pour la presse qui étoit, le Duc commanda qu'on fermât les portes: quand Orson le sauvage ouït le bruit, il monta aux carneaux, & saillit aux fenêtres pour regarder le peuple. Lors l'apperçurent les gens & le monterent l'un à l'autre, en parlant & devisant de lui en plusieurs manieres. Or, fut la nuit venue & fut temps de souper, chacun s'assit à table. Et quand le Duc fut levé, un peu après prit ébattement, puis allerent chacun en sa chambre. Et quand Valentin fut couché, il fit signe à Orson qu'il se couchât auprès de lui; mais Orson n'en fit conte, & se coucha tout étendu par terre, ainsi que de tout temps avoit appris en la forêt, & ainsi passa la nuit. Et quand le jour fut

venu, Valentin & Orson furent dedans la salle devant la belle Fezonne, & avec eux quatorze Chevaliers, qui étoient venus en Aquitaine, pour la noble Dame conquérir & son amour avoir. Là ont tenu conseil ensemble de combattre le verd Chevalier; car le Duc d'Aquitaine lui avoit promis qu'en ce jour il lui livreroit champion. Si parla entre les autres un Chevalier de noble sang, & dit en cette maniere: Seigneurs, s'il plaît à vous tous, je suis délibéré de faire le premier champ de bataille contre le verd Chevalier. Cette requête lui fut accordée par l'assistance de tous les Chevaliers, & s'en alla armer le Chevalier, lequel avoit nom Galeran, & étoit venu du pays de France, & quand il fut armé, il vint devant la belle Dame Fezonne, & prit congé d'elle bien joyeusement & en grande révérence; elle, qui en tout honneur étoit garnie, & en tout bien apprise, lui octroya congé, en lui disant: Franc Chevalier, je prie Dieu qu'il vous veuille conduire, & de dommage préserver & garder, en telle maniere qu'à grande joie & honneur vous puissiez retourner devers moi. Quand ledit Chevalier eût pris congé de la belle Fezonne il monta à cheval, & s'en alla vers le verd Chevalier; & de si loin qu'il le vit frappa des éperons, & de fier & cruel courage il courut au Chevalier Galeran, & lui donna si grands coups que de dessus son cheval l'abbatit à terre, puis de son cheval descendit & son haume lui ôta de la tête; se dit à la merci du verd Chevalier, mais peu lui profita, car sans nul merci il lui ôta le harnois & le pendit au haut de l'arbre, ainsi que des autres il avoit fait; pour la mort d'icelui Galeran, fut grand bruit parmi la Cité d'Aquitaine, car il étoit beau Chevalier, & fort bien loué & prisé de ses compagnons. Or, connut bien Orson que le verd Chevalier avoit mis à mort Galeran, fait signe des mains qu'il vouloit aller combattre valeureusement sans nul doute faire; mais Valentin lui fit signe qu'il se retira, car premier y vouloit aller; & Orson se tetira, car il craignoit toujours Valentin. Alois Valentin arma, & puis s'en alla vers la belle Fezonne pour prendre congé d'elle. Si ne faut point demander si elle faisoit de grands regrets, & si elle jettoit soupirs ardens dedans son noble cœur. Hélas! dit la belle Fezonne, mon Dieu, veuillez garder & préserver celui qui tant est vaillant Chevalier, que pour l'amour de moi veut mettre sa vie en grand danger. Fort regretta la belle Fezonne le gracieux Chevalier Valentin, mais sur tous aimoit en courage Orson; & elle en avoit bien cause, car Dieu le fit naître pour qu'il s'époufât. Après ce prit congé de la Dame & de toute la Chevalerie: Valentin monta à cheval pour aller combattre le verd Chevalier, mais ainsi qu'il se mit en chemin à lui advint un Chevalier, qui de la belle Fezonne étoit embrasé, & lui dit: Sire, ayez un peu de patience, laissez-moi aller le premier. Ami, dit Valentin, je t'en donne congé, va au nom de Jésus; Chevalier, je prie Dieu qu'il vous veuille donner d'icelui conquérir. Celui Chevalier avoit nom Tyris, étoit natif du pays de Savoie, mais tant avoit en son cas grand pitié, que pour se mettre à l'aventure il avoit dépensé tout le sien, tant qu'il plus rien avoit: il prit congé des Chevaliers, puis monta à cheval, & sans nul séjour faire, il chevaucha jusqu'au pavillon du verd Chevalier. Et quand il vit Tyris approcher, il sortit lors de la tente bien fier & orgueilleux, & Tyris lui cria

Sire verd Chevalier, or, pensez de vous défendre, & montez à cheval, car de par Dieu tout-puissant, qui pour nous souffrit mort, je vous défie. Le verd Chevalier qui entendit Tyris, appella un de ses serviteurs pour avoir son cheval, puis mit le pied à l'étrier, & saillit dessus, il a mis l'écu verd, & a pris la lance, puis se font éloignés l'un de l'autre. En telle maniere se frapperent l'un contre l'autre, que le verd Chevalier outre le cœur de Tyris sa lance passa, à terre l'abbatit tout mort, & incontinent le verd Chevalier descendit de dessus son cheval & prit une corde, puis tira le Chevalier Tyris, & au col la corde lui mit, & le pendit avec les autres, dont les Payens & Sarrafins menerent grande joie, & quand Valentin vit que Tyris étoit mort & à l'arbre pendu, il fut dolent de sa mort & au cœur déplaçant: il se recommanda à Dieu, désirant sur toutes choses tant faire que de son pere & de sa mere il pût avoir connoissance. Et quand il eut fait sa priere à Dieu, il frappa son cheval des éperons, & alla en la tente du verd Chevalier, qui par la ressemblance d'Orson bien le connut, & de lui se douta plus de nul autre que jamais il n'avoit fait. Il appella Valentin & lui dit: Chevalier, or attendez ce que je vous ferai, voyez-vous là-devant en cet arbre un verd Blason, allez-le moi quérir & me l'apportez, où je vous fais à savoir que jamais à mon corps n'aurez bataille. Quand Valentin vit le verd Chevalier, pour le Blason apporter, vouloit prendre excuse à combattre, comme vaillant & hardi Chevalier, chevaucha vers l'arbre où le blason pendoit; mais il ne le pût ôter, dont il fut dolent. Lors vint au verd Chevalier, & lui dit fièrement: va t-en quérir ton blason, car avoir ne le puis. Maudit soit-il de Dieu, que si fort l'a attaché, & pendu soit celui qui m'a envoyé. Ami, dit le verd Chevalier, je te dirai pourquoi je t'ai envoyé là, saches pour certain que celui écu jadis vint de féerie, & de par une Fée il me fut donné, or, il a telle vertu que jamais nul tant soit-il vaillant & fort, du lieu où il est attaché, ôter ne le pourra, hors celui seulement par qui je dois être conquis & vaincu; pourtant je t'ai envoyé celle part, car j'avois doute de toi; mais maintenant en suis sûr, puisque ledit Blason tu n'as pu avoir ni me l'apporter, & pourtant retourne-t-en au lieu d'où tu es venu, & tu sauveras ta vie, car tu me semble beau Chevalier, que de ta mort je n'ai nulle envie, de laquelle échapper tu ne pourras, si tu prends à moi bataille: afin que tu ne penses que je te dis ces paroles par fantaisie ou folle abuson, saches que de nul, tant soit victorieux, je ne ferai vaincu, si non d'un homme qui sera fils de Roi, & aura été nourri sans être de nulle femme allaité; parquoi tu peux connoître si tu es tel ou non. De ces nouvelles ouïes, Valentin fut fort dolent, & au cœur bien déplaçant & pensif. Hélas! dit-il, Sire Dieu tout-puissant, trop mal va de mon cas, si de votre bénigne grace n'ai secours & confort, car bien je sais que ne suis pas tel que celui payen dit; mais puisque j'ai tant fait qu'ici je suis venu pour cette entreprise faire, jamais je ne retournerai que je n'essaye mon corps à celui, qui de si vaillans Champions a fait mourir. Lors Valentin appella le verd Chevalier & lui dit: Beau Sire, je vois & connois bien que je ne suis pas celui par qui vous devez être conquis & vaincu; mais non pourtant quoique je sois, jamais d'ici ne me départirai, que contre votre corps je me

serai combattu. Par Mahon, dit le Payen, trop grande folie te mene, & semble que par trahison tu veuille vaincre & conquérir; mais tôt je te montrerai que ton outre-cuidance te tournera à domage hon-teux & vilain. Lors il prit son cheval & subitement il monta dessus, puis il appella un sien valet, qui avoit nom Gober, & lui com-manda qu'il lui apportât une boîte, dedans laquelle il y avoit du baume de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que l'oignement, ainsi que nous trouvons par écrit, est de grande vertu, qu'il n'est plaie mortelle ni si dangereuse, quand elle en est ointe qu'incontinent ne guérisse. Icelui oignement avoit le Payen longuement gardé, & de plusieurs dangers l'avoit défendu.

Après qu'il eut ce fait, il frappa des éperons, la lance sur la cuisse, & sont venus l'un contre l'autre, & si fièrement sont l'un l'autre rencontré de leurs lances, que les pieces de toutes parts sont volées. Les chevaux passerent outre & quand vint au retour, ils tirèrent leurs épées reluisantes pour l'un & l'autre saisir. Valentin fut preux, hardi & diligent des armes; tant que de son épée au verd Cheva-lier donna si grand coup que le harnois tailla & rompit, tant qu'il fit au corps le sang faillir à grand randon. Et quand le verd Cheva-lier se sentit frappé & navré, il leva haut son bras, & de son épée frappa Valentin sur la cuisse, si grand coup que de sa chair lui jetta bas un grand morceau, puis lui dit: Vous pourrez connoître si je sais jouer de l'épée; car je vous avois assez dit devant, que de mes mains vous conviendrait finir vos jours, si vous entrepreniez con-tre moi le champ; trop à tems vintes vers moi & à tard vous en retourneriez; car j'ai espérance que tautôt je vous perdrai & atta-cherai à la plus haute branche de cet arbre pour le lieu préparer, & pour tenir compagnie aux autres malheureux, qui par orgueil & folie ont souffert la mort.

Payen, dit Valentin, de ce il ne te faut ja tant vanter; car en-core ne m'as-tu. Penses de toi défendre, car à moi affaire auras. En disant ces paroles, les deux Chevaliers commencèrent de rechef la bataille, & Valentin frappa un si grand coup que de son écu lui abbatit un grand quartier, & le verd Chevalier frappa sur Valentin par si grande force & puissance, que dessus son heaume son épée rompit, & du grand coup qu'il donna à Valentin il fut étourdi, en telle maniere, que de son cheval il tomba; mais tant fut de courage vaillant, qu'incontinent il se releva.

Et quand le Payen vit qu'il se relevoit, il tira un grand couteau pointu & le jetta contre lui; mais Valentin vit le couteau venir & du coup se garda. Lors le verd Chevalier qui se trouva sans glaive, tourna son cheval pour en recouvrer aussitôt. Valentin fut auprès qu'il de son épée coupa un des pieds du cheval, tellement que le Payen & le cheval tomberent à terre. Et quand il fut à terre aussitôt il se releva, & vint sur Valentin, & à force de bras, se ferre-rent l'un l'autre, qu'il ne faut pas demander si chacun d'eux montra & employa sa puissance. Et pour briefves paroles dire, adonc tant fut la guerre des deux Chevaliers fiere & merveilleuse, que l'un & l'autre furent moult navrés; mais tant y a que Valentin, par sa puissance d'armes, donna plusieurs coups au Payen, que rien ne lui profita, car du baume qu'il portoit, tantôt il étoit sain & guéri comme devant. Et en ce point se combattirent si longuement que

le jour leur faillit, & se sentirent fort travaillés & non sans cause. Dolent & déplaisant fut le Chevalier Payen, qui n'avoit pu dé-confire Valentin, & jacoit qu'il fut las, si n'en montrait-il pas le semblant; mais il dit à Valentin: Chevalier, dorénavant il convient la bataille cesser; car je vois que vous êtes travaillé & moult las, & d'autre part la nuit s'approche & décline le jour, ce me seroit petit honneur, quand en ce point je vous conquêteroisi; retournez en Aquitaine cette nuit vous reposer, car vous pouvez bien vous vanter devant toutes gens, que jamais plus vaillant que vous à mon corps ne joita; mais demain matin vous pourrez bien dire adieu à vos amis, car jamais échapper vous ne pourrez. Valentin fut joyeux de laisser le Payen; car las étoit & fort navré. Si alla vers son cheval, lequel en un pré étoit entré, & le prit par le frein, & monta dessus pour s'en retourner. Le Duc d'Aquitaine & les Barons sortirent à la porte de la cité, lesquels reçurent Valentin moult ho-norablement, entre lesquels fut Orson, qui en faisant grande chere entre ses bras le prit. Et quand il fut au Palais le Duc lui demanda des nouvelles du verd Chevalier. Sire, dit Valentin, il est en son repaire dedans son verd Pavillon, où il se repose, & est tant puis-sant & fort, que je ne cuide que nul, tant soit fort & vaillant le puisse conquérir, si Dieu par sa grace ne montre un évident mi-racle. Valentin, dit le Duc, bien avez ouvré, car onques n'en ré-tourna un qui ne mourût à grande honte par les mains du verd Che-valier; bien vous avez montré que sur tous autres vous êtes Cheva-lier plein de prouesse. Franc Duc, lui dit Valentin, de ma prouesse contre lui je ne me peux encore vanter, car demain au matin doit être encore lui & moi nouvelle bataille. Or, me soit Dieu en aide & reconfort, sans lui nul ne peut contre le verd Chevalier, par force corporelle avoir victoire. Après cela Valentin fut désarmé, puis s'en alla en la chambre de la belle Dame Fezonne; il ne faut pas de-mander si elle fut joyeuse de sa venue, & qu'il étoit retourné. Chacun tenoit grand compte de lui pour sa prouesse & vaillance, des grands & des petits fut prisé. Et quand il vint à souper, le Duc lui voulut faire tant d'honneur, qu'à sa table plus auprès de lui le fit mettre comme il lui appartenoit. Le souper se passa en devisant de plusieurs choses; après Valentin se retira en prenant congé du Duc & des Barons, & entra en une chambre secreete, pour ses plaies médeciner; car il étoit bien blessé. Et quand il fut médeciné, il se coucha pour prendre son repos; & le verd Chevalier est en son Pavillon qui frotte les plaies de son heaume. Je vous laisserai à parler de lui, & parlerai de Valentin, lequel est dedans sa cham-bre faisant de grandes plaintes et lamentations.

CHAPITRE XX.

Comme Valentin, par la grace de Dieu, s'avisa d'en voyer le lendemain son frere Orson, pour combattre le verd Chevalier.

VALENTIN étoit dedans son lit, en soupirant tendrement, & di-sant: Hélas! vrai Dieu tout-puissant, je vois bien que je ne vien-drai pas à bout de mon entreprise, si par votre bonté n'avez pitié de moi, en me donnant secours & aide contre ce Payen qui a juré ma perte. Or, étoit mon intention, que jamais de ma vie mon cœur n'auroit repos jusqu'à ce que je pusse savoir de quel pere je

suis engendré, & de quelle mere j'ai été enfanté sur la terre; mais maintenant je connois bien tout ce que l'homme propose n'est pas chose faite ni achevée, je le puis bien dire; car quand j'entrepris le champ de bataille contre le verd Chevalier, trop me fut contraire la fortune, puisqu'il est tel que jamais ne sera vaincu, sinon d'un Chevalier qui soit fils de Roi, & qui n'eut été nourri au tems de sa jeunesse, ni allaité d'autre femme. Or, je ne suis pas si digne que je pense être fils de Roi, & qu'en telle maniere aie été nourri dans ma jeunesse. Si ne vois-je confort en mon fait qui de mort me préserve, sinon d'invoquer & requérir la grace de mon Créateur Jésus, qui de ce danger me veuille préserver & mettre hors; faut finir mes jours pitoyablement. Et en cette contemplation fut Valentin toute la nuit sans prendre repos, & ne cessa de pleurer sa fortune & douter son aventure: quand il eut à part soi pensé, par divine inspiration il s'avisa d'Orson le sauvage, lequel il avoit en la forêt conquis, il pensa que par icelui pourroit être secouru, car je crois bien que de femme il n'avoit jamais été allaité, & que par aventure pourroit être venu qu'une Reine dedans la forêt l'auroit enfanté; & ces choses considérant, la nuit prit fin, & le jour éclaircit: ainsi se leva Valentin chargé de pensées angoisseuses & plein de mélancolie, s'en vint devers Orson, & par évidens signes lui montra qu'il vêtir ses armes & prit son cheval pour aller combattre le verd Chevalier. Ami, dit Valentin, vous ne ferez pas cela; mais je veux que de mes armes vous soyez armé, en portant le Blason, qui par le Roi Pepin m'a été donné, & si chevaucherez le dérier que j'ai amené de France: au vouloir de Valentin se consentit Orson; car sur toutes choses il voulut obéir à Valentin & à ses commandemens, comme son sujet & serviteur. Lors Valentin commanda qu'on lui apportât son harnois, & qu'Orson fut armé en telle maniere que son propre corps, quand il alla pour combattre contre le verd Chevalier, laquelle fut faite & accomplie; car le duc d'Aquitaine, qui fut présent, de sa propre main aida à armer à Orson des armes de Valentin, avec plusieurs Barons qui y étoient. Orson fut armé, & il fut fort regardé des Seigneurs & des Barons qui y étoient présens, car il ressembloit bien être homme preux & hardi Chevalier, plein de grande beauté, haut & bien formé de tous ses membres par droite mesure compassés. Il regardoit le harnois qui reluisoit autour de lui, puis il faisoit signe des bras, que devant qu'il fut midi, entre ses mains il étrangleroit le verd Chevalier devant toute la Cour, sans avoir pitié de lui: des mines & gestes que faisoit Orson, tous ceux de la compagnie commencerent à rire. Et quand Orson eut pris congé du Duc, il embrassa Valentin, & prit congé de lui, en faisant signe que de rien il n'eût doute, & devant son retour mort ou vif le verd Chevalier amenera; & Valentin en pleurant à Dieu le recommanda en priant dévotement, que contre le Payen il put avoir victoire, & ainsi se partit Orson; mais devant qu'il montât à cheval, il s'avisa de la belle Fezonne, de laquelle il n'avoit pas pris congé; il monta au palais & entra dedans la salle où elle étoit accompagnée de plusieurs autres Dames & Demoiselles. Il courut devers elle & la voulut baiser, de quoi la Dame, & plusieurs autres des Demoiselles se prirent à rire très-fort; car il faisoit signe que pour son amour il s'en alloit combattre contre le

verd Chevalier. Et la belle Fezonne, qui de toute grâce fut remplie, en souriant lui a fait signe qu'il se portât vaillamment, & qu'au retour de la bataille elle lui donneroit son amour.

Ainsi se partit Orson & monta à cheval, lequel fut noblement convoyé par le Duc d'Aquitaine, avec plusieurs autres grands Seigneurs, Barons & Chevaliers, jusques dehors la porte. Et quand il fut dehors la ville, chacun s'en retourna en priant Dieu qu'il lui voulût donner victoire. Le bruit fut grand parmi la cité, qu'Orson le sauvage alloit combattre le verd Chevalier, de laquelle chose chacun fut fort émerveillé pour la bataille des Champions. Or, s'en va Orson chevauchant vêtu & armé des propres armes de Valentin, parquoi le verd Chevalier jamais ne le connoitra: Il ne demeura pas long-tems sans aborder le pavillon du verd Chevalier, & sans mot dire, du fer de sa lance vint frapper, en signifiant qu'il lui baille défiante, de laquelle chose le verd Chevalier eut en son courage grand dépit, & jura par son Dieu, que son grand orgueil lui fera hamilier devant le jour passé. Il fut tantôt armé, puis monta à cheval & prit sa lance qui étoit droite, & entra au champ pour combattre Orson; semblablement Orson s'éloigna de lui, si commencerent à baisser leurs lances, & tellement se rencontrerent l'un l'autre, que les hommes & chevaux des deux parts sont tombés. Et quand ils furent bas, tous deux se releverent & tirerent leurs épées pour assaillir l'un l'autre vigoureusement; le verd Chevalier, qui fut orgueilleux & plein d'ire, frappa le premier Orson un si grand coup, qu'il fendit le cercle d'Orson, le heaume, & abbatit un grand quartier de son écu, & en telle maniere que l'épée qui étoit pesante tomba à terre, & tout outre le harnois passa, tellement que du coup Orson fut fort navré, & quand il vit son sang courir avec son harnois, il fut plus fier qu'un Léopard, & orgueilleux comme un Lion. Il retourna les yeux, & branlant la tête de son épée, donna si grand coup sur la tête du verd Chevalier, tant qu'a peu il ne lui fendit des cheveux & de la peau jeta une grande partie à terre, & du coup qui outre le heaume passa, fut le verd Chevalier navré au bras tant que le sang à grande puissance & randoa commença à courir; mais de cette blessure n'en tint compte, car il prit du baume, de quoi je vous ai fait mention, & aussitôt qu'il en eut touché sa plaie, elle fut guérie & aussi saine comme devant; dequoi Orson fut émerveillé, & se pensa que de glaive ne pourroit avoir son corps, quand si tôt étoit guérie une plaie qui étoit tant grande & profonde.

Sur cette maniere fut Orson subtil & avisé, il jeta son couteau, son épée & son harnois par terre, puis courut contre le verd Chevalier, & à force de bras l'a tenu & serré tant que dessous lui l'a jetté, & quand il le tint dessous lui, il jeta son heaume qu'il portoit afin de lui couper la tête. Là fut le verd Chevalier en telle subjection, tant qu'il fut contraint par force de se rendre à Orson & lui crier merci; mais Orson qui n'entendoit son crier n'en fit compte en nul maniere, & si fort le tenoit que sans nul rémission à cette heure l'eut mis à mort si n'eût été Valentin qui vit & & connut les gestes & mines d'Orson, & à courir de cheval courut vers eux, & quand il fut arrivé, il fit signe à Orson qu'il ne le tuât point.

Lors Orson voyant Valentin se retira en arriere, mais il tenoit toujours le verd Chevalier en respect, auquel Valentin dit: Chevalier, vous pouvez maintenant connoître que vous n'aurez puissance de vous revancher contre cet homme, parquoi vous faut souffrir & endurer la mort, & de finir vos jours honteusement, car ainsi que les autres Chevaliers ont été par vous déconfits & en icelui haut arbre pendus, tout ainsi vous serez vitupérablement occis & au plus haut de tous les autres attaché. Hélas! dit le verd Chevalier, vous me semblez bien être homme qui êtes de grande courtoisie, de noblesse garnie & semble à vous voir que de franche & loyal gentillesse vous soyez extrait & descendu, pour laquelle chose je vous prie qu'il vous plaise avoir pitié de moi & ma vie sauver. Payen, dit Valentin, ce ne ferai-je pas, fors par tel convenant que vous renoncerez la Loi Payenne & les faux Dieux que vous adorez, en prenant la foi & créance de Jésus-Christ le Dieu tout-puissant, & recevant le Saint-Esprit, sans lequel nul ne peut avoir gloire perdurable. Et quand vous aurez fait cela, vous irez en France au noble Roi Pepin, & lui direz que Valentin & Orson vous envoient par devers lui comme Chevalier vaincu & par eux conquis, j'attends votre avis sur ce fait en me donnant réponse de votre intention, qui soit certaine. Ami, dit le verd Chevalier, je vous donne telle réponse: dès cette heure renie, renonce du tout, & délaisse les faux Dieux, & prends pour le demeurant de ma vie pour maître & Seigneur, le vrai Dieu, auquel vous avez certaine foi, & en icelle foi veux vivre & mourir; & si vous promets que devers le Roi Pepin, comme votre pauvre sujet & prisonnier, au plus brief que je pourrai, & de par vous je me rendrai, devant Sa Majesté me présenterai. Quand le verd Chevalier eut fait le serment & promis les choses des susdites accomplir, Valentin fit signe à Orson qu'il le laissât lever. Et Orson qui fut sage & bien avisé lui ôta ses armes, afin qu'il ne pût faire dommage. Et quand le verd Chevalier fut sur ses pieds, il parla à Valentin, en disant: Sire Chevalier, il me semble que le jour passé avez bataillé avec moi, que deviez aujourd'hui retourner, & celui qui m'a conquis est celui qui au Palais du Duc Savary contre le mur me jeta. Il est vrai, dit Valentin, c'est bien connu à vous, la chose est véritable, mentir ne vous faut; je vous dirai, dit le verd Chevalier, une chose de laquelle je vous prie, qu'envoyez le Chevalier qui m'a conquis par devers ce haut arbre, & s'il peut ôter l'écu & le Blason, lequel est pendu, je pourrai bien connoître que c'est celui par qui je dois être conquis & vaincu, car de nul autre je ne puis en nul champ de bataille être gagné ni conquis. Adonc Valentin fit signe à Orson qu'il allât devers l'arbre pour apporter l'écu qui pendu étoit. Orson tira cette part, & quand il approcha de l'écu, il érendit son bras, & l'écu lui saillit en la main, lequel il apporta au verd Chevalier, & quand il vit qu'Orson avoit apporté l'écu, & que de l'arbre l'avoit détaché sans avoir fait force ni violence, il connut que c'étoit celui qui étoit prédestiné pour le combattre & conquérir, il se jeta à terre, & lui voulut baiser les pieds; mais Orson fut sage & bien appris par les signes de Valentin, & souffrir ne le voulut, mais le prit par le bras & le leva sus. Hélas! dit le verd Chevalier, bien appartient vous porter honneur & révérence plus qu'à nul homme qui soit vivant au monde, car je fais clairement que de tous preux

& vaillans Chevaliers vous devez avoir & emporter le bruit & renom entre les autres. Je vous affirme & fais savoir que celui qui m'a conquis est le plus preux, vaillant & hardi Chevalier qu'il y ait en tout le monde, & si devez-vous croire qu'il est fils de Roi & de Reine, & si est tel, que jamais de femme ne fut nourri ni allaité, & qu'il soit vérité, par ma sœur Esclarmonde je le veux prouver, car elle a une tête d'airain, laquelle lui dit les aventures & fortunes qui a elle & à tous ceux de sa génération peuvent avenir, dont cette tête aura duré jusqu'à ce que le plus preux du monde entre en la chambre où elle demeure & repose, & quand il fera entré, à cette heure perdra sa force, & icelui doit avoir ma sœur Esclarmonde, qui tant est belle & plaisante, pour femme & épouse; noble Chevalier, allez-y, j'ai grand désir que vous l'ayez pour épouse, comme le plus preux & hardi Chevalier de tout le monde; car tel vous peut-on bien nommer, & afin de meilleure connoissance avoir par devers elle, portez-lui cette anneau, lequel au départir d'elle m'a donné, & je m'en irai en France vers le Roi Pepin me rendre prisonnier, comme je vous l'ai promis, ma foi acquitter, & au retour de lui au Château de ma sœur vers vous je viendrai. Dorénavant qu'il vous plaise que nous soyons bons amis; car de votre compagnie je ne me veux séparer. Et quand Valentin entendit que le verd Chevalier avoit une sœur qui étoit très-belle, par le vouloir de Dieu tout-puissant, & par l'inclination d'un naturel amour, il fut d'elle frappé au cœur & épris de sa beauté, & très-ardemment amoureux; si dit adieu, & jamais n'arrêtera tant qu'il ne puisse voir la belle, de qui la beauté elle est de renommée si excellente. Et après ces choses le verd Chevalier, qui de la verte Montagne étoit le Roi couronné, & sous lui tenoit grand pays, fit crier parmi son ost, que tout payens qui étoient venus en son mandement, pour le servir devant Aquitaine, s'en retournaissent en leur pays sans endommager en aucune maniere la terre du Duc Savary. Ainsi partirent tous Payens & Sarrazins, qui pour la prise du verd Chevalier demerent grand deuil. Et Valentin & Orson comme prisonniers le prirent & le menerent en la cité d'Aquitaine. Il ne faut pas demander le grand bruit & soulas que parmi la cité fut demené des grands & petits. Et le Duc Savary, avec sa Baronie, saillirent dehors les portes en grand honneur à l'encontre d'Orson, qui le verd Chevalier avoit conquis & vaincu. Et quand le verd Chevalier fut devant le Duc d'Aquitaine, & devant toute la Chevalerie, il leur dit: Seigneurs, vous devez bien porter honneur & révérence à ce Chevalier, lequel par force d'armes m'a conquis & vaincu: & sachez certainement qu'il est fils de Roi & de Reine, & jamais de sa vie de femme n'a été allaité; car s'il n'étoit ainsi, jamais il ne m'aurait conquis & vaincu, car il étoit dit ainsi par la tête d'airain, que ma sœur Esclarmonde a en sa chambre: assez bien vous peut-on croire, dit le Duc, car il a bien montré à l'encontre de vous la grande prouesse & vaillance qui sont en lui, & puisqu'ainsi est qu'en lui je connois la noble hardiesse & vaillant courage qui sont en lui, je lui veux porter honneur & révérence de toute ma puissance. En disant ces paroles, le Duc d'Aquitaine avec toute la Cour & le verd Chevalier, lequel Orson menoit prisonnier, entrerent en la ville, & monterent au Palais, & quand ils furent dedans, le Duc manda sa fille Pezonne,

& lui dit: Ma fille, voici le verd Chevalier, lequel pour votre amour conquérir & avoir votre amour, a longuement tenu la plus part de ma terre en sa subjection, & combien qu'il ne soit pas de notre créance, toutefois fortune m'étoit contraire, & dessus mon vouloir maître, en telle manière que forte & longue attente d'autrui avoit secours, avoient mon cœur contraint à telle chose accorder: mais Dieu qui est vrai juge sur ce fait, a voulu rémédier en telle manière que de mon ennemi je suis vengé & venu au-dessus par ce Chevalier, lequel par Valentin pour votre corps secourir au congé du noble Roi Pepin déjà vous a envoyé. Or, pouvez-vous connoître que dessus tous les autres il est preux, hardi & vaillant. Et si crois que pour vous conquérir Dieu vous l'a transmis; pourtant ma fille en vous seule git mon espérance, espoir & confort de ma vie, & avisez & prenez considération dessus ce cas; car ce seroit ma volonté que celui-ci eussiez pour mari & époux si votre consentement & volonté étoient au mien accordant, car nul outre sa volonté ne doit craindre d'entrer en mariage & prendre parti qui ne lui soit agréable. Mon Seigneur, dit la noble Pucelle, qui bien fut endoctrinée & pourvue de réponse, vous savez que vous êtes mon Père & suis votre fille, ce n'est pas raison ni droit, que moi qui suis selon Dieu & nature à vous sujette, fasse ma volonté en quelque chose, mais suis appareillée à faire en tout à votre volonté & délibération, & si autrement je voulois faire, je ne montrerois pas que je fusse votre fille naturelle, car vous savez bien que vous m'avez promis de me donner en mariage à celui qui pourroit par force d'armes conquérir le verd Chevalier: Or, est venu celui par qui la chose est accomplie de tout en tout, & lequel a accompli, & parfait le contenu de votre cri & mandement que vous avez fait faire & publier; il est bien raison que icelui je doive prendre, & que je lui sois donnée, & si je ne le voulois prendre, je serois annihilier votre intention, qui à jamais seroit contre mon honneur. Fille, dit le duc d'Aquitaine, honnêtement avez parlé, & bien me plaît de votre réponse. Or, il faut savoir du Chevalier s'il vous voudroit prendre pour femme, & s'il en est content, je donnerai pour mariage de vous la moitié d'Aquitaine.

Là fut présent Valentin, qui par signe demanda à Orson sa volonté & intention, lequel lui fit signe que jamais ne vouloit avoir autre que la belle Fezonne, & ainsi furent les deux parties d'accord, de laquelle chose ceux qui là furent en furent joyeux: le Duc fit aussitôt venir un Evêque pour Orson & la belle Fezonne fiancer, & leur fit promettre de s'épouser l'un l'autre pour le tems à venir, autrement ne s'épouser l'un l'autre pour le tems présent, que par promesse.

Il ne faut pas demander de la fête & du grand triomphe ni excellente joie qui furent faits dans Aquitaine, car de le raconter seroit trop long; mais combien qu'Orson eut promis & juré de prendre la belle Fezonne, si ne l'épousa-t-il pas, ni à son côté ne couchera jusqu'à ce que par le vouloir de Dieu il saura parler bon langage, & que Valentin aura conquis la belle Esclarmonde, desquelles choses je veux faire mention ci-après.

CHAPITRE XXI.

Comme la nuit qu'Orson fut juré & promis à la belle Fezonne, l'Ange s'apparut à Valentin & du commandement qu'il lui fit.

APRÈS qu'Orson eut fiancé la belle Fezonne, il y eut grande joie dans toute l'Aquitaine, ceux de l'Assemblée furent joyeux, tous les Seigneurs & Barons en joie passèrent la journée & la nuit vint, il fut tems de se reposer. Le Duc d'Aquitaine se retira en sa chambre pour se reposer, & s'en allerent chacun en leur chambre comme il étoit ordonné. Valentin & Orson s'en allerent dedans une belle chambre qui leur étoit apprêtée, en un beau lit paré se reposerent eux deux cette nuit. Et quand il fut minuit, par le vouloir de Dieu tout-puissant, un Ange s'apparut à Valentin, lequel lui dit, Valentin, sache que par moi Dieu te mande que demain au matin tu partes de cette terre, & mene avec toi Orson, par lequel le verd Chevalier a été conquis, & sans faire séjour va au Château de Ferragus, tu trouveras la belle Esclarmonde, par laquelle tu sauras de quelle lignée tu es issu, de quel pere tu es engendré, & de quelle mere tu fus porté & enfanté, si te commande au nom de Dieu que devant que ton compagnon époux la belle Fezonne tu accomplisses & parlasses ce voyage, de cette vision Valentin fut en grande pensée & mélancolie & en grand souci passa la nuit, & tant que le jour fut clair sans prendre nul repos, & quand le jour fut venu, il fit lever Orson, & allerent au palais, en la salle, où le verd Chevalier étoit avec les autres Barons & Chevaliers en attendant le Duc Savary. Il ne demeura pas long-tems que le Duc entra dans la salle, & quand il y fut, le verd Chevalier prit la parole, en le saluant en tout honneur & révérence à lui due, dit en cette manière. Franc Duc, il est vrai & certain que dedans le tems entre vous & moi assigné, j'ai été conquis & vaincu, par laquelle chose je n'ai occasion ni droit de ne rien demander à votre fille, mais dès cette heure je la quitte & votre pays veux délaïsser en paix, ainsi comme j'ai promis: & pour mon serment acquitter, je prie & requiers que me fassiez donner le Sacrement de Baptême, afin que je puisse être à Dieu le tout-puissant plus agréable. Chevalier, dit le Duc Savary, bien avez parlé, & à votre requête veux du tout obéir, car à cette heure présente vous serez baptisé. Le Duc Savary commanda qu'on fit venir un prêtre pour baptiser le verd Chevalier.

Quand il fut sur les Fonds, le Baptême recevoir, Valentin qui étoit présent, parla devant tous, disant en cette manière, Seigneurs, qui êtes ici présents, s'il plaît au vaillant Duc lui donner un nom, c'est que je le prie que ce Chevalier soit nommé Pepin, car c'est le propre nom du noble & vaillant Roi de France, qui doucement m'a nourri, & qui dessus tous Princes est le plus vaillant & preux parquoi je désire que ce Chevalier en porte le nom. A la demande de Valentin consentirent tous ceux qui en la présence étoient: à la requête de Valentin fut le verd Chevalier appelé Pepin, lequel nom porta dès cette heure jusqu'à la fin de ses jours; & après qu'il fut baptisé, le Duc d'Aquitaine fit venir Orson pour épouser sa fille, la belle Fezonne; mais Valentin dit en cette manière d'excusation, comme ils avoient promis & voué, lui & Orson, d'aller en Jérusalem, premierement, & devant que nulle autre chose fissent

après que le Chevalier auroient conquis : & sur l'ombre de cette excusation leur donna congé, pourvu qu'Orson jurât & promît de retourner en Aquitaine, après qu'il auroit accompli & parfait son voyage, & aussi tôt qu'il retourneroit, il prendroit pour femme & épouse la belle Fezonne. Et quand le vaillant & puissant Duc Savary entendit le vœu & la promesse que Valentin & Orson disoient avoir d'aller en Jérusalem, il leur octroya volontiers. Et le verd Chevalier à cette heure prit congé du Duc d'Aquitaine pour aller en France vers le Roi Pepin se rendre & sa foi tenir. Et Valentin, devant son département, lui demanda l'anneau qu'il lui avoit promis, lequel il devoit porter à sa sœur Esclarmonde. Et alors le verd Chevalier lui bailla, en disant : Franc Chevalier, voyez ceci, & sachez que cette pierre, qui est enchassée dedans, est de telle vertu que celui qui dessus lui la porte ne peut être noyé, ou par faux jugement condamné. Valentin prit l'anneau & le mit en son doigt, & à tems prirent congé, lui & Orson, pour faire leur voyage, & le verd Chevalier prit congé pour aller en France. Ainsi se départirent de la cité les Chevaliers & prirent leur chemin chacun vers sa patrie. Valentin & Orson monterent sur mer, à force de voiles, tantôt ils eurent fait grand chemin, car la mer fut douce & eurent vent à gré. Ils demanderent aux Mariniers le chemin pour aller vers le Château de Ferragus le Géant, & les Mariniers leur enseignèrent, car ils connoissoient bien le lieu, pource qu'à passer le passage, étoit coutume que tous les marchands payassent le tribut. Et Valentin & Orson, lesquels dessus toutes choses désiroient fort de trouver le Château de Ferragus. Le verd Chevalier parmi les champs à sa voie dressée de vers le pays de France, pour se rendre au Roi Pepin; mais premier qu'il arrivât devant le Roi Pepin, Blandimain, l'Ecuyer de la Reine Bellissant, duquel j'ai ci-devant parlé, qui par Valentin en habit de Pèlerin fut rencontré, salua le Roi Pepin en grand honneur & révérence. Et quand le Roi Pepin le vit en tel habit, & la barbe ainsi fleurie il lui demanda s'il venoit du Saint-Sépulchre, ou de quel voyage il étoit Pèlerin. Franc Roi, dit Blandimain, je ne suis point Pèlerin, mais pour mon entreprise plus sûrement parfaire, je me suis mis en habit de Pèlerin, sachez que je suis messager d'une haute & puissante Dame, qui par trahison a été de son pays jetée en exil & piteusement mise. Hélas ! Sire, cette Dame, dont je vous parle, est votre sœur, c'est à savoir, Bellissant la franche Dame, laquelle à tort par Alexandre, l'Empereur de Grece, a été vitupérablement déchassée, & qui en pauvreté & misere piteusement languit; bien avez le cœur dur, quand pour sa délivrance vous ne vous voulez autrement employer, car vous êtes le plus puissant Roi qui soit en toute Chrétienté, & pourtant si veuillez de besoin montrer de votre vaillance contre ce faux & maudit Empereur, qui sans nulle cause à la noble Dame Bellissant votre sœur fait tel deshonneur ou autrement on ne vous devoit pas tenir pour loyal frere. Quand le Roi Pepin ouït parler de sa sœur Bellissant; il se prit de deuil à soupirer & fort le regarda, car il y avoit bien vingt-ans passés que d'elle n'avoit eu nouvelle. Ami, dit le Roi Pepin, dites-moi où est ma sœur, car j'ai grand désir de savoir de son fait, & comme elle se porte. Sire, dit Blandimain, je fais bien la vérité, mais je ne puis vous le dire,

car je lui ai promis que le lieu où elle est ne le déclarerai; mais si de son fait vous êtes douteux, si vous pensez qu'elle soit coupable du fait pour lequel elle est déchassée, je vous amenerai devant votre présence tel homme, qui pour la querelle contre vous se veut combattre, & s'il est vaincu, veut être pendu honteusement, & la dame s'oblige de souffrir mort piteuse. Hélas ! dit le Roi, de la loyauté de ma sœur je suis informé, ni ne requiers jamais avoir autre expérience que celle du faux Archevêque, qui par le bon Marchand a été vaincu & devant tous la trahison a confessé: je fais bien que ma sœur à tort est en exil, je l'ai long-tems fait chercher, mais en nulle maniere d'elle je n'ai pu avoir nouvelle ni connoissance & qui plus est au cœur me porte déplaisance; c'est que ma sœur que tant j'aimois, au tems de sa douloureuse fortune, qu'elle fut déchassée par l'Empereur de Grece, à qui je l'avois donnée, étoit grosse & enceinte d'enfans; or, je ne sais de quel enfant elle a pu enfanter, ni ainsi en quelle maniere d'icelui d'nger elle a pu échapper, je sais & connois qu'elle n'a pas eu en son besoin tel aide ni confort comme elle appartenoit.

Sire, dit Blandimain, pour parler de cette matière, sachez que Madame Bellissant votre sœur sentit le mal d'enfant en la forêt d'Orléans. Et quand le mal la prit, elle m'envoya en un village qui près de-là étoit pour quérir une femme qui secours & aide lui pût faire. Lors je fis la plus grande diligence qu'il me fut possible; mais je ne me puis assez-tôt retourner, que la noble Dame avoit enfanté deux enfans, desquels une Ourse sauvage furieusement & outrageusement, comme une bête enragée, un des enfans emporta parai le bois, de telle maniere que la Reine Bellissant, de son pouvoir le cuida sauver & secourir, mais elle ne fut ce qu'il devint; elle, qui tant de peine & douleur avoit souffert pour son enfant, je la trouvai parmi la forêt, dessus l'herbe couchée piteusement ornée, qui mieux sembloit plus morte que vive. Je la levai entre mes bras de toute ma puissance, je la confortai, & quand elle fut revenue & qu'elle put parler en soupirant tendrement, me commença à raconter la maniere comme elle avoit perdu son enfant par la bête sauvage, & comme elle avoit laissé l'autre dessous un arbre, & quand j'entendis ces paroles, je l'amenaï dessous l'arbre où je l'avois laissée; & en cet endroit-là sa douleur & double & de la douloureuse détresse reçue, car elle ne trouva point l'enfant qu'elle avoit laissé, & ainsi furent les deux enfans de votre bonne sœur perdus en la forêt, & si vous doutez de cette chose, pour plus grande connoissance en avoir, Sire, sachez que je suis Blandimain, & suis celui qui tout seul fut donné pour accompagner Madame Bellissant, quand par l'Empereur elle fut envoyée en exil.

Hélas ! Blandimain, dit le Roi, votre parler me donne tristesse & déplaisance, quand de ma sœur ne puis savoir le lieu où elle demeure, ni de ses deux enfans avoir certaine connoissance, mais puisque autre chose je ne puis savoir, dites-moi, s'il y a long-tems que ma sœur enfanta ces deux enfans en la forêt, & en quel tems. Sire, dit Blandimain, celui jour propre que vous me trouvâtes dedans la forêt d'Orléans, que je vous dis ces piteuses nouvelles de l'exil & vitupérable blâme de ma souveraine Dame Bellissant votre sœur. Quand le Roi Pepin entendit les paroles de Blandimain, il fut

fort pensif en lui-même. Ainsi qu'il pensoit, il se souvint de Valentin, lequel en celui jour il avoit trouvé en la forêt & pareillement du sauvage Orson, qui par lui en ce bois avoit été conquis, pour cette cause fut en mélancolie. Et quand il eut bien considéré; il connut par le récit de Blandimain qu'ils étoient fils de sa sœur Bellissant, & manda la Reine Berthe sa femme & plusieurs autres Dames de la Cour, pour leur dire & déclarer les nouvelles que Blandimain lui avoit apportées. Hélas! dit-il, mes Dames, j'ai tenu & nourri longuement en ma maison, ainsi que pauvres enfans étrangers & inconnus, ceux qui sont fils de Roi & Reine & mes propres neveux: c'est Valentin lequel j'ai trouvé en la forêt d'Orléans, qui par ma sœur Bellissant au tems de sa fortune & adversité, en ce - lit tems fut enfané. Et vous fais savoir qu'Orson le sauvage, qui par Valentin a été conquis, comme je puis entendre est son propre frere naturel, & sont tous deux enfans de l'Empereur de Grece; de ces nouvelles fut la Reine Berthe joyeuse & tous les Seigneurs: Barons & Chevaliers de la Cour. La furent présens les ennemis mortels de Valentin, c'étoit Hauffroy & Henri qui en semblant monroient joyeuses chere, mais au cœur étoient tristes & dolens; car sur toute chose déshoient la mort de Valentin, pour afin que de Charles, leur petit frere, ils pussent faire à leur volonté désordonnée, auquel ils furent contraire, comme vous oüirez ci-après raconter. Or, fut Blandimain, l'Ecuyer de Bellissant, fort émerveillé, quand il ouit parler le Roi Pepin, du fait des deux enfans, & lui demanda: Sire, savez-vous en quelle terre les deux enfans, dont est fait mention, pourroient être trouvés. Ami, dit le Roi, j'en ai nourri un en ma maison longuement, en telle maniere qu'il est devenu hardi & puissant, & a conquis l'autre en la forêt d'Orléans, où il vivoit comme bête sauvage, & faisoit au pays d'environ grand dommage. Et quand il eut conquis & qu'ils eurent été long-tems en ma Cour, ils ont pris congé de moi, & se font départis pour aller en Aquitaine combattre contre un Chevalier, qui le verd Chevalier se fait appeller, & depuis leur département aucune nouvelle je n'en ai pu avoir. Sire, dit Blandimain, de ce que vous me dites, crois qu'après de la Cité d'Aquitaine, ai trouvé les deux enfans que vous me dites, dont je suis déplaçant qu'il ne plût à Dieu que je les puisse connoître, car de toutes mes douleurs j'eusse eu allégement; de cette matiere déviserent longuement. Et après ces choses le Roi commanda que Blandimain fut fétoyé & servi honorablement en toutes choses, dont il avoit besoin. Lors Blandimain fut mené entre les Barons & Chevaliers de la Cour, qui en grand honneur & révérence le reçurent & fétoyerent. Or, advint que ce-dit jour, le verd Chevalier, dont j'ai fait mention, arriva à la Cour du Roi Pepin, qui étoit à Paris. Et quand il fut descendue il alla en la Salle Royale, en laquelle étoit le Roi Pepin avec ses Barons & Chevaliers, noblement il salua le Roi, grande révérence lui fit. Et quand le Roi, le vit vêtu d'armes vertes, fut émerveillé, lui demanda devant tous ses Barons & Chevaliers, dites-nous qui vous êtes, & aussi quelles choses devant nous vous amene, pourquoi vous portez telles armes vertes? Noble & honoré Roi, dit le verd Chevalier, sachez que je suis extrait & natif de Pere Sarrasin suis engendré, de mere Payenne ait été enianté.

Il est vrai que pour avoir à femme & épouse la fille du Duc d'Aquitaine, nommée Fezonne la belle, j'ai tenu un an entier le pays & la terre du Duc en ma subjection, & fait qu'à la fin à icelui ai donné six mois de treves, par tel convenant, que si un bon Chevalier, qui par armes me pût conquérir & vaincre, le tems durant, je serois partir & vuider mon ost dehors de son pays & terre; ou cas que je ne fusse vaincu, il étoit tenu de me donner sa fille, la belle Fezonne, pour femme & épouse. Or, ai-jé été devant la cité d'Aquitaine longuement en attendant tous les jours que je me fusse combattu, si sont venus à moi plusieurs vaillans Chevaliers de plusieurs pays, contrées & régions, lesquels j'ai mis à mort, & pendu à un arbre, hors seulement deux vaillans Chevaliers, dont l'un a nom Valentin & l'autre Orson, de son propre harnois vêtu, & ses armes portant entra dedans le champ, pour moi combattre, je croyois bien que ce fût Valentin. Et quand Orson fut dans le champ entré, fièrement il me fit signe de défiace. Lors je saillis dehors contre lui, mais peu me valut ma force, car je ne demeurai pas long-tems que par lui je fus conquis & vaincu, & m'eût ôté la vie, si ce n'eût été Valentin, lequel à nous accourut, qui me fit promettre de Baptême recevoir & croire en Jésus-Christ: si me fit jurer que je m'en viendrois rendre vers vous comme vaincu, & de vous soumettre ma vie à votre commandement, & pourtant en acquittant ma foi & ma serment de par le Chevalier Valentin, à vous me viens rendre comme à celui de qui vous pouvez faire votre volonté, qui après Dieu appartient de ma mort reprocher, ou de ma vie prolonger. Donc je me rends devant votre Majesté Royale, en demandant & espérant votre miséricorde en l'honneur d'icelui Dieu de qui j'ai pris la créance; car sachez que je suis Chrétien, & que je crois en Jésus-Christ, & dorénavant veux croire de bonne & ferme foi. Et quand je fus sur les Fonds de Baptême en l'honneur de votre très-haute & puissante renommée je sois appelé Pepin, & Pepin suis maintenant nommé. Quand le Roi entendit les paroles du verd Chevalier, il lui répondit doucement devant tous les Barons & Chevaliers. Bien soyez venu devers nous, car de votre venue sommes joyeux plus que de nulle autre chose, faites bonne chere pour l'amour de celui qui vers nous vous envoie, je vous donne assurance: si vous dis devant tous qu'en bref tems je vous donnerai en mon Royaume de grandes terres & possessions, quand à mon service vous plaira demeurer; mais dites-moi, où sont les Chevaliers qui vous ont conquis? Sire, dit le verd Chevalier, ils sont en Aquitaine avec le Duc Savary, lesquels par-dessus tous les autres les aime, & tient chers; par les nouvelles de Blandimain & par le verd Chevalier, le Roi Pepin eut nouvelle de sa sœur & de ses deux neveux qu'elle enfança en la forêt d'Orléans. Si a promis à Dieu qu'il ira en Grece pour dire des nouvelles à l'Empereur, & pour faire quérir sa sœur Bellissant en telle maniere qu'elle puisse être trouvée, car sur toute créature il désire fort de la voir.

CHAPITRE XXII.

Comme le Roi Pepin partit de France pour aller vers l'Empereur de Grece, porter nouvelles de sa sœur Bellissant, & comme devant son retour il fit guerre au Soudan, qui avoit assiégé la Cité de Constantinople.

En ce tems que le Roi Pepin eut nouvelles de sa sœur Bellissant, incontinent il mit son ost sur les champs en grande puissance, il partit de Paris pour aller à Constantinople, devers l'Empereur de Grece, porter nouvelles de sa sœur Bellissant, comme devant avez oui. Le Roi Pepin fit si grande diligence, qu'en brief il arriva à Rome, là fut reçu du Pape en grand honneur & révérence, car de la foi Chrétienne sur tous Princes étoit défendeur. Au Palais Apostolique fut celui jour devisant avec le Pape, lequel lui conta des nouvelles du Soudan, qui avoit assiégé la cité de Constantinople. Et ainsi que de cette matiere ensemble dévoient, arriva un Chevalier de Grece, lequel, après qu'il eut salué le Pape, le Roi Pepin & tous les assistans en grande révérence, il lui dit: Saint Pere, sachez que Sarrasins à grande force & puissance d'armes ont assiégé & mis en leur subjection tout le pays de Constantinople. Si vous mande l'Empereur de Grece, par moi, que pour sa foi Chrétienne garder & observer, vous lui envoyez secours, autrement vous feriez cause de laisser le pays perdre & la foi Chrétienne beaucoup diminuer, car sans votre aide & secours en ce grand besoin n'y peut remédier. Quand le Pape ouit les nouvelles, il fut fort déplaisant & déconforté; mais le Roi Pepin, qui la étoit présent, le reconforta grandement, en lui disant: Saint Pere, prenez en vous courage & reconfort, si me voulez vos gens livrer jusqu'au nombre suffisant, je les conduirai & menerai devant Constantinople avec moi, tant ferai avec l'aide de Dieu, que le Soudan & son armée je mettrai à vitupérable confusion, d'autre désir je n'ai que la foi de Dieu. soutenir contre les payens. Quand le Pape ouit parler ainsi le Roi Pepin & qu'il connut son courage, le remercia fort, & lui dit: Franc Roi très-Christien, de Dieu sois-tu béni, car de tous autres Rois tu es le plus puissant en faits & courage, puisque telle chose tu veux entreprendre, du pays Romain ferai venir gens à si grand nombre, pour toi accompagner, que sûrement tu pourras arriver en Grece contre les infideles ennemis de la Foi. Lors le Pape fit assembler grand nombre de peuple de tout le pays Romain, & fit crier à la croisée, c'est à sçavoir que tous hommes qui voudroient aller en cette bataille, en l'honneur de la passion de Jésus-Christ, porteroient une Croix, prendroient la bénédiction du Pape, & auroient pardon de tous leurs péchés. En peu de tems s'assembla en la cité de Rome grande multitude de peuple, pour passer outre-mer avec le Roi Pepin, & au départir le Pape leur donna la bénédiction, & absolution de tous leur péchés, ainsi prit le Roi Pepin congé du Pape, en se recommandant aux prières de la sainte Eglise, & avec trente mille Romains & tous ceux de son ost monte dessus la mer. Et tant leur fut le vent agréable, que dans peu de tems vinrent arriver à Constantinople, & là virent que Soudan Moradin l'avoit de toutes parts environnée & assiégée. Et le Soudan avoit amené avec lui vingt Rois, pour détruire la Chrétieneté, avec eux deux cents mille payens,

tant étoit le Soudan pour sa force craint & redouté, que l'Empereur de Grece accompagné de plusieurs Chrétiens qui étoient dedans Constantinople, prit en icelle sa retraite & si bien garda la Cité que des payens ne put être prise. Toujours en son courage regrettoit sa femme Bellissant & lui souvenoit en vituperaire auquel il l'avoit livrée à tort & sans raison, à toutes pleurs & lamentations piteusement sa faute connoissoit & pensoit qu'elle fût du monde trépassée, car bien y avoit vingt ans qu'il n'en avoit ouï nouvelles; mais tantôt ouïra parler par le Roi Pepin, qui tant a nagé par mer, qu'à deux lieux de Constantinople est arrivé & descendu & y a fait tendre ses tentes & pavillons parmi les champs, & mettre ses gens en belle ordonnance. Alors les coureurs & chevaucheurs de l'ost du Soudan Moradin épouvantés, & à grande diligence retournerent vers son pavillon, & lui dirent, comme gens effrayés: Sire, Soudan, soyez certain qu'aujourd'hui sur cette terre sont arrivés Romains, plus de deux cents mille bons combattans, pour nous chasser de ce pays à honte & confusion. Si avisez sur ce fait, car la chose est douteuse, & si y a péril très-grand. Taisez-vous, dit le Soudan, de ce n'avez doute, car il n'est pas possible que du pays de Rome soient tant descendus de gens; assez sommes puissans pour les attendre en bataille rangée; car j'ai encore espérance que dedans brief tems je mettrai en ma subjection & obéissance tous les pays de Romanie & celui de France: commanda par ses Hérauts que tout son ost fût assemblé, en telle maniere qu'à toute heure fussent prêts de recevoir bataille. A ce commandement furent Payens & Sarrasins obéissans, de toutes parts s'assemblerent & arrêterent en un champ grand & large pour les Chrétiens attendre. Et advint que le lendemain au matin que le jour fut clair, le Roi & toute son armée furent prêts & en point des Payens & Sarrasins assaillir. Adonc le Roi Pepin manda secrettement par une lettre en la cité, à l'Empereur de Grece, comme il étoit venu là pour le secours, qu'à toute diligence il fesse mettre en point ses gens parmi la cité, & qu'ils saillent sur le champ contre les Payens & Sarrasins, car à ce jour des François & Romains ils seront secours. L'Empereur fut joyeux de la venue du Roi Pepin, & selon le mandement de la lettre, fit son ost mettre en point & ses gens d'armes, puis saillirent hors de Constantinople pour aller contre les Payens & Sarrasins, qui bataille attendoient, & quand ils furent sur le champ, ils appercurent les étendars, bannieres, enseignes & l'ost du Roi Pepin, qui celle part venoient à grand nombre de clairons & trompettes, & qui menoient grand bruit. Bien virent les Payens que contre eux venoit grande puissance de gens; le Soudan appella deux Sarrasins des plus vaillans; leur commanda qu'ils allaient secrettement regarder le nombre de l'ost des Chrétiens qui le venoient assaillir, & quand ils auroient ce fait, ils retournaient devers lui en rendre nouvelles; les deux Sarrasins qui avoient nom l'un Clairon, l'autre Vandre, monterent à cheval & chevauchèrent vers le Roi Pepin, mais ils n'eurent pas longuement chevauché, que le verd Chevalier les vit sur une petite montagne, & incontinent qu'il les appercut, il connut bien qu'ils étoient Sarrasins. Lors il frappa son cheval & tout seul alla droit à eux la lance sur la cuisse comme preux Chevalier. Et quand les deux Sarrasins le virent approcher, pourtant qu'il étoit seul, ils

eurent honte de fuir pour lui, & dirent par Mahon, ce seroit honte si ce Chrétien nous échappoit. Si ont couché leur lance & contre le verd Chevalier sont venus à puissance en telle maniere que les harinois & le cheval de l'un des Sarrasins chut à terre, & si n'eut été Vandu qui secourut son compagnon, le verd Chevalier l'eut occis, mais il se prit au verd Chevalier; alors Clairon se leva qui fut navré & monta à cheval & prit la fuite, laissant Vandu qui l'avoit secouru. Clairon est demeuré, qui au verd Chevalier s'est fierement combattu, mais peu lui valut sa force, car le verd Chevalier lui a donné tel coup, qu'il lui a rompu la cuisse & lui a ôté la vie, & demeura mort sur la terre, & son compagnon s'en retourna, qui étoit fort navré. Bien vit le Roi Pepin la vaillance du verd Chevalier, & aussi firent les autres Barons, de quoi le priferent: à cette heure, le Roi Pepin fit dresser ses étendars & bannieres, puis fit sonner trompettes & clairons, & à grande puissance d'honneur hardis & vaillans de courage, ont assailli l'armée du Soudan Moradin. Adonc fut de toutes parts le cri si grand, que nul ne le sauroit réciter. Chrétiens & Sarrasins s'assillirent l'un sur l'autre, maintes lances brisèrent, tant que d'une part & d'autres sont plusieurs à mort livrés.

Là étoit Milon d'Angler, lequel entr'autre vit le Roi d'Aquilée qui faisoit grande destruction des Chrétiens & grande occision, aussitôt qu'il arriva devers lui, d'une hache d'armes jusqu'au menton la tête lui fendit, & à deux ou trois à cette heure la vie tollit, & tant fit de vaillantes armes, que le Soudan Moradin, qui tantôt l'aperçut, s'écria hautement à ses gens qu'ils assaillissent Milon d'Angler, qui desdits Sarrasins si grand meurtre faisoit: au commandement du Soudan fut Milon d'Angler de toutes parts assailli par Payens & Sarrasins en telle subjection mis, qu'à son cheval ils couperent une cuisse, parquoi il fut contraint de tomber à terre, & en cet endroit fût mort & occis, si n'eut été le verd Chevalier, qui malgré Sarrasins, se mit en la presse, tant en abattit & tua par terre, qu'il approcha de Milon d'Angler, & lui fit tel aide qu'il lui bailla un cheval, & le monta dessus. A cette heure firent le verd Chevalier & Milon d'Angler si grande vaillance d'armes contre les Payens, que trop forte chose seroit de leurs grandes prouesses raconter; car nul qui devant eux se trouvoit jamais ne s'en retournoit; grande fut la bataille & dure, Pepin & ses gens firent ce jour des payens fort grande destruction: nonobstant leur vaillance, le champ eussent perdu si n'eut été l'Empereur de Grece, qui à tout son ost vaillamment accompagné de l'autre part, les payens tant fierement assaillit que grand nombre à cette fois moururent. Bien le Roi connut que l'Empereur faisoit d'armes fort grand devoir. Il prit force & courage, & ses gens rallia, puis entra en la bataille plus ardemment que devant, & ainsi furent les payens des deux parts assaillis fort vigoureusement, & tantôt que le Roi Pepin approcha de l'Empereur, il lui dit: franc Prince, or, vous montrez vaillant, car aujourd'hui de votre femme Bellissant auez nouvelles. A ces paroles fut l'Empereur joyeux, & doubla son courage & augmenta sa force, trop plus fort que jamais il cria Constantinople, & à ses gens promit grands dons & grandes richesses, mais qu'ils soient fort vaillans.

A ces mots est entré dedans la bataille d'un courage si merveilleux, que trop hardi étoit celui qui l'attendoit. Et Pepin d'autre part & le verd Chevalier, qui entrerent parmi les payens, en frappant dessus eux coups si merveilleux que par-tout où ils passoient, il faisoient le chemin large par la grande prouesse du verd Chevalier; Bien le crut connoître le Soudan Moradin, qui les armes regarda, car il étoit frere de Ferragus, mais pourtant qu'il savoit que le verd Chevalier étoit payen, il ne se fût douté qu'il fut venu cette part. Or, furent Payens & Sarrasins de cette heure mis en telles nécessités que jamais ils n'espéroient avoir de mort repit, mais prirent tous la fuite; lors le Roi d'Esclavonie, qui faisoit l'arrière-garde du Soudan, accompagné de cinquante mille hommes d'armes, saillit dessus les Chrétiens, en menant un si grand cri qu'il sembloit que tout dût fondre, & quand l'Empereur & le Roi Pepin apperurent leur venue, ils virent bien que leurs gens étoient travaillés, & les gens du Roi d'Esclavonie étoient frais, parquoi il fut délibéré entr'eux de ne les attendre pour cette heure. Et après le conseil pris, l'Empereur & le Roi Pepin firent sonner trompettes & clairons pour eux jeter dedans Constantinople & leur armée.

Et quand le Soudan vit que les Chrétiens étoient entrés & recués dedans Constantinople, il fit assiéger la cité de fort près, & tant y eut de payens par toute la terre que l'Empereur & le Roi Pepin dedans Constantinople étoient en telle maniere, que sortir hors ne leur étoit possible. Ainsi demeurèrent long-tems en grande subjection de leurs ennemis, qui de près les retenoient en désirant leur mort, & pourchassant la destruction de la foi Chrétienne. Si vous laisserai à parler de cette maniere, & vous parlerai des deux freres Valentin, & Orson, qui pour l'amour d'Esclarmonde sont entrés en la mer; ainsi qui devant avez oui.

CHAPITRE XXIII.

Comme Valentin & Orson arriverent au Château où étoit la belle Esclarmonde, & comme par la tête d'airain ils eurent connoissance de leur génération.

APRÈS que Valentin & Orson eurent long-tems demeuré dessus la mer, ils ayèrent une Isle en laquelle il y avoit un château fort & plein de grande beauté. Icelui château étoit couvert de laiton clair & reluisant, pour sa grande beauté bien se pensoit Valentin, que c'étoit le château où le verd Chevalier l'avoit envoyé pour la sœur Esclarmonde trouver, il alla cette part & descendit à terre à une des portes de l'Isle, & quand il fut descendu, il demanda à qui étoit ce Château, qui tant étoit beau, & entre les autres poli & bien orné, & si lui fut répondu qu'icelui Château étoit en la garde d'Esclarmonde, sœur de Ferragus, & que par un Sarrasin fort riche avoit été édifié, lequel Sarrasin entre les autres nobles excellences qui sont en ce Château, fit faire & composer une belle chambre, & sur-tout riche, de laquelle chambre les richesses vous seront ci-après déclarées. Et outre plus, fut dit à Valentin que dedans cette Chambre y avoit un riche pilier, sur lequel il y avoit une tête d'airain, laquelle jadis avoit été par une Fée fort subtilement par art de Nécromancie composée, laquelle tête étoit de telle nature, qu'elle rendoit la réponse de toutes choses quelconques qu'on lui demandoit

Et quand Valentin entendit la déclaration du Château, en son cœur fut joyeux, car bien se pensa que c'étoit le lieu où le verd Chevalier lui avoit dit qu'il trouveroit sa sœur Esclarmonde, qui sur toutes surpassoit en beauté, et étoit de grande vertu & renommée; plus outre n'en demanda pour l'heure présent: mais se mit en chemin lui & Orson pour aller audit Château: tant cheminerent qu'ils vinrent devant la porte pour entrer dedans, mais ils trouverent dix hommes, forts & hardis, qui de jour & de nuit avoient coutume de garder la porte. Et quand ils virent Valentin & Orson, qui dedans vouloient entrer, il leur dirent, Seigneurs, reculez-vous arrière, car dedans ce Château nul n'y entre tant soit de haut lieu venu sans le congé d'une pucelle à qui la garde en appartient, qui sur toutes celles du monde est de beauté garnie. Ami, dit Valentin, allez vers la pucelle & lui demandez si c'est son bon plaisir de me donner entrée en son Château. Lors le Portier monta au Donjon du Château & entra en la chambre où étoit la belle Esclarmonde, puis mit le genou à terre, & lui dit: Madame, devant la porte de votre Château il y a deux hommes qui dedans veulent entrer, & semblent gens de fier courage & grand orgueil pleins, & semblent à leur manière qu'ils soient gens de mauvais courage & affaire contraire à notre loi. Or, dites-moi votre volonté, & je répondrai aux gardes de la porte qui devets vous m'envoient, s'il vous plaît de les laisser entrer dedans ou non: Ami, dit la pucelle, descendez en bas & j'irai aux carreaux pour voir quels gens ce sont, & faites bien garder les portes, car je veux à eux parler. Le Portier descendit, & dit à ses compagnons que la porte fut bien gardée, tant que la Dame fut aux fenêtres pour la réponse donner. Lors Esclarmonde qui fut sage, leur apparut sur un drap de fin or battu, mit les bras sur une fenêtre, sa face & son beau visage reluisoit; puis dit à Valentin, qui êtes-vous? qui par si grande hardiesse voulez entrer dedans mon Château sans licence. demander Dame, dit Valentin, qui hardiment parla; je suis un Chevalier qui passe mon chemin, je voudrais bien s'il vous plaisoit, parler à la tête d'airain, qui à chacun donne réponse. Chevalier, dit la Dame, ainsi n'y pouvez-vous pas parler, si de l'un de mes freres ne m'apportez certaines enseignes, c'est du Roi Ferragus ou du verd Chevalier, qui de Tartarie a la Seigneurie ou domination, & si de l'un des deux m'apportez enseignes ou certification, je vous laisserai entrer au Château à votre volonté & par nulle autre manière ne pouvez entrer que par un pont que je vous dirai, c'est que vous preniez congé du Châtelain de cette place, lequel je vous donnerai par tel convenant que devant que vous y entriez, vous jouterez à lui cinq coups de lances. Si vous avisez, lequel vous aimez le mieux, ou d'aller quérir certaines enseignes de l'un de mes freres comme je vous l'ai dit: Dame, dit Valentin, faites armer votre Châtelain, car j'aime plus cher contre lui combattre, par champ de bataille gagner & deslervir d'entrer en votre Château, que je ne fais prieres, requêtes ou flateries. Ainsi parla Valentin à la belle Esclarmonde, qui tant fut de courage vaillant & hardi, nonobstant qu'il portât du verd Chevalier enseignes certaines par l'anneau d'or, il aimait mieux la joute pour son corps éprouver, que montrer l'anneau, lequel il devoit présenter à la belle Esclarmonde. Et quand la Dame vit la volonté & hardi courage dont il étoit plein, dès cette heure fut de

son amour éprise par un ardent désir, qui au cœur la toucha, elle monta en la chambre où étoit la tête d'airain, & lui demanda qui est ce Chevalier, & de son état; par moi rien ne saurez, jusqu'à ce que devant moi l'aurez amené.

De cette réponse fut la belle Esclarmonde pour l'amour de Valentin en grand souci, & quand elle eut considéré à part le maintien, beau parler & hardiesse de Valentin, elle fut embrasée de son amour, plus de nul que jamais elle eût vu; vrai Dieu qui peut être ce-dit Chevalier, car dessus tous vivans, il est digne d'être aimé, fort plaisant droit, & de beauté corporelle: tous les autres passant, si la tête d'airain fait à mon vouloir, jamais autre que lui ne prendrois. Quand la belle Esclarmonde eut toutes ces choses dites, & pensé en soi courage, elle manda au Châtelain, lui dit des nouvelles du Chevalier, qui dedans le Château veut entrer. De grande folie s'entremet, oit le Châtelain, car il n'entrera jamais sans son corps éprouver contre le mien, & s'il est si hardi de prendre à moi bataille, je lui montrerai devant tous clairement que pour votre amour est trop tard arrivé. Châtelain, dit la Dame, puisque d'entrer au Château, congé ne lui donnez, allez-vous armer, car je vous fais savoir que de lui aurez bataille, & ai grand doute que trop tard vous en repentiez, si vous conseillerai votre noble corps ne veuillez mettre en danger. Dame, dit le Châtelain, qui fut fier & orgueilleux, laissez en paix telles paroles, car devant que jamais il entre, son corps pa-chatera. A ces mots ce départit le Châtelain, & s'en alla armer, monta à cheval, & quand il fut monté, il saillit hors de la porte une lance en son poing grosse & bien ferrée; la Dame étoit aux fenêtres pour regarder la bataille des deux champions, qui dedans le champ sont entrés pour s'affaillir l'un l'autre. Et quand Valentin a vu le Châtelain, qui de fier courage est venu contre lui, il a baissé sa lance & frappé des éperons. Lors se sont rencontrés l'un contre l'autre, & bien à droit: ce les deux lances sont volées, ont repris nouvelles lances, & si-rement ont l'un sur l'autre arrivés, que chevaux sont tombés, puis après champions sont par terre tombés; mais le cheval de Valentin qui fut fort & puissant sous son maître de se rendre sur les pieds se releva. Quand Valentin fut relevé, il dit doucement au Châtelain: Or, vous relevez & montez à cheval à votre aise, car peu ce me seroit de vaillance, si en ce point vous combattois. Le Châtelain fut fort joyeux & prit la gracieuseté de Valentin. Si monta de rechef dessus son cheval, puis prit une lance & vint contre Valentin dépitoyablement; mais Valentin qui fut à cette heure bien jouer de la lance, si grand coup lui donna qu'il lui ôta le heaume de la tête & le jeta à terre. Et quand il se vit abattu, & en si grand danger, il dit à Valentin: Chevalier, je ne sais d'où vous êtes né & de quel pays, mais oncques en jour de ma vie plus vaillant je ne trouvai, je me veux rendre à vous & vous laisserai entrer à votre gré parmi le Château, qui tant est beau & somptueux, par tel convenant que sans mon congé vous ne parlerez à la Dame Esclarmonde. De grande folie vous êtes plein, dit Valentin, de dire telles paroles; car tout pour l'amour d'elle j'ai passé la mer, & suis venu de cette part, combien que jamais je ne la vis, je suis d'elle amoureux plus que de nulle autre Dame, je vous fais à savoir que jamais d'ici ne partirai tant que j'aie parlé à elle & à la tête d'airain à mon plaisir. Ainsi que Va-

lentin & le Châtelain dévotoient ensemble, la belle Esclarmonde, qui étoit aux fenêtres, fut fort émerveillée de sa curiosité. Hélas ! dit-elle à ses pucelles, qui avec elle étoient, regardez comme celui Châtelain est foi & malheureux, de foi batailler contre un si vaillant Chevalier, qui piéça l'eut occis, si par sa franchise il ne l'eut supporté. Filles, je m'émerveille fort qui peut-être celui qui a tant de desir d'entrer en mon Château, & en grande pensée fut la noble Esclarmonde; en son courage disoit qu'un tems viendroit qu'elle auroit ce-dit Chevalier pour ami, car tant plus le voyoit, tant plus étoit son amour en lui enraciné. Quand Valentin ouit le grand orgueil du Châtelain & grande outrecuidance, il frappa des éperons & il grand coup lui donna parmi le corps que tout outre le foie & poulmon la lance lui passa, & l'abatit par terre mort, dont la belle Dame Esclarmonde fut joyeuse. Adonc elle commanda aux Portiers qu'ils ouvrirent les portes, & que Valentin fut amené en la salle parée. Les Portiers ont fait le commandement de la Dame Esclarmonde & vers elle ont amené Valentin & Orson son frere : & quand la belle Esclarmonde vit Valentin, elle alla à l'encontre de lui, & plus lui dit: Chevalier, bien soyez venu, car onc plus vaillant & hardi Chevalier en mon Château ne vis entrer, bien montrez par vos faits que de grande gentillesse soyez extrait & descendu, Dame, dit Valentin, sachez que mon propre nom est Valentin, & on m'a ainsi nommé & suis un pauvre aventurier, qui de ma pauvre génération ni de mon lignage je n'ai nulle connoissance, ni ne vis onc le pere par qui je fus engendré ni la mere qui m'a porté, & aussi ne fit mon noble compagnon que vous voyez ici, car en un bois fut nourri comme une bête sauvage, là où je l'ai conquis à l'épée vaillamment, & sachez que jamais jour de ma vie n'a parlé non plus que vous voyez. Or ai-je tant de chemin fait à mon avantage, en désirant de bon cœur que des mes parens je puisse avoir aucune connoissance, que votre grande beauté m'a fait la mer passer & venir en cette part. En disant ces paroles Valentin tira l'anneau que lui avoit baillé le verd Chevalier, en souvant doucement, le donna à la belle Esclarmonde, laquelle incontinent le connut bien. Et adonc elle dit: Valentin, Chevalier beau Sire, si vous m'eussiez montré cet anneau, quand devant mes portes arrivâtes sans la jouite attendre, & votre corps mettre en danger, dès cette heure fussiez entré en mon Château sans contredit; mais vous avez montré la grande noblesse qui est en vous, quand vous avez misux aimé par votre hardiesse au château entrer & devers moi venir, que de nul autre querir. Après que Valentin & la belle Esclarmonde eurent ainsi parlés, les tables furent dressées, & fut la pucelle assise. Et Valentin fut devant, qui ne prit soulas ni plaisir, fors seulement à celle qui devant lui fut assise.

Hélas ! vrai Dieu, dit-il, en son courage veuillez ôter & délivrer brièvement mon cœur de cette douloureuse détresse, pour l'amour de cette Dame, je suis au cœur si profondément atteint que jamais en nul jour de mon vivant, en telle mélancolie ne fut. Hé ! Dieu, elle est tant de beauté pleine, garnie, & de grande bonté remplie, les yeux verts, rians & brillans, le front clair, poli, la face vermeille, & tous les autres membres de son corps par droite mesure naturellement composés :

Or, suis-je pour son amour ardemment épris, que mieux me seroit

agréable la mort que de faillir à cette chose accomplir & parfaire. En cette maniere se complaignoit Valentin pour l'amour de la belle Esclarmonde & d'autre part regardant le Chevalier, souvente fois pour sa beauté, en changeant & muant sa-couleur perdoit maniere & contenance. En cette grande mélancolie & le plus honnêtement qu'ils purent leur contenance entretenir, passèrent le Chevalier & la Dame durant le diner. Et quand les tables furent ôtées, Esclarmonde prit Valentin par la main & lui dit: Ami, tant avez fait que vous avez desservi entrer en ma chambre secrete, en laquelle vous verrez la tête d'airain, laquelle de votre lignage vous dira bonnes nouvelles & certaines.

Or, venez-vous-en avec moi, & amenez votre compagnon, car j'ai grande joie d'ouir la réponse laquelle par la tête d'airain vous sera donnée. Le noble Chevalier Valentin fut moult joyeux, quand il ouit la belle Dame Esclarmonde ainsi parler.

Si sortirent hors de la table, & s'en allerent devers la chambre où étoit la tête d'airain, moult richement ornée. Et quand ils furent à la porte pour vouloir entrer dedans, ils trouverent l'une des parts un merveilleux & effort horrible vilain, moult grand & bossu, qui sur le col portoit une massue de fer, qui étoit forte & pesante, lequel vilain sembloit avoir été rebelle & plein de grand courage. Et de l'autre part de la porte, il y avoit un Lion moult grand, fier & orgueilleux, ces deux étoient en tout tems ordonnés pour défendre & garder que nul n'entrât en la chambre sans le congé de la Dame, & sans combatre au vilain & au Lion. Et quand Valentin aperçut le Lion & le vilain, si se dresserent contre eux pour la porte défendre. Il demanda à la belle Esclarmonde, ce que telle chose vouloit dire & signifier. Seigneur, dit la belle Esclarmonde, ces deux que vous voyez ici, sont pour garder la porte & ne peut nul entrer qui contre eux ne se combattent, parquoi plusieurs sont morts sans passer plus outre. Et au regard du Lion, il est de telle nature que jamais à fils de Roi il ne fera outrage: belle dit Valentin, je ne fais ce qu'il en aviendra: mais d'aventure je me mettrai en la garde de Dieu, moi confiant je combattrai le Lion. Lors s'approcha de la bête orgueilleuse & à force de bras l'embrassa parmi le corps; mais aussi-tôt que le Lion le sentit, il adora le corps de Valentin, le laissa aller, & fut courtois & doux sans lui faire outrage. Et Orson fut de l'autre part qui assaillit le vilain, & devant qu'il eût levé la massue de fer, il le saisit par le corps si rudement que contre le mur le jeta, puis lui ôta la massue de fer & si grand coup lui en donna qu'il l'abatit à terre par telle façon que si n'eût été la belle Esclarmonde eût été tué & occis le vilain en la place, & ainsi fut le vilain vaincu & le Lion conquis par les deux Chevaliers, puis fut la porte ouverte, & entrèrent dans la chambre, qui de toutes richesses mondaines furent parée, car elle étoit peinte de fin or, & azur par dedans; semée & ornée de rubis & saphirs sans les autres ornemens, par-tout la tapisserie de drap de fin or fut tendue & couverte de toutes parts d'émeraudes & diamans, grosses perles, de toutes sortes de pierres précieuses; en cette chambre avoit quatre pilliers de jaspe fort riches & de subtil ouvrage édifiés desquels les deux étoient jaunes plus que fin or, le tiers plus verd que l'herbe en Mai. Le quart plus rouge que charbon enflammé: entre les pilliers avoit une armoire plus riche

que dire ne pourrois, en laquelle étoit la tête d'airain sur un riche pilier richement enclose: Valentin ouvrit l'armoire & regarda la tête en la cogitant de son fait & état lui fut la vérité dire. Adonc par la tête hautement que chacun l'ouit & l'entendit, en lui disant, Chevalier de grande renommée, je te dis que tu as nom Valentin, le plus preux & vaillant qui onc en nul jour du monde étant entré, & si est celui à qui la belle Esclarmonde a été donnée & doit être; jamais autres que toi n'aura. Tu es fils de l'Empereur de Grece, & de la belle Bellissant, sœur du Roi Pepin, qui par lui de sa terre à tort fut dechassée, ta mere est en Portugal au Château de Ferragus, lequel par l'espace de vingt ans l'a gardée. Le Roi est ton oncle, & ce compagnon que tu menes avec toi est ton propre frere naturel, & vous deux fûtes enfantés de la gracieuse Reine Bellissant en la forêt d'Orléans, en pitié & détresse douloureuse. Et quand la Reine vous eut sur la terre mis, ton compagnon lui fut emporté par un ourse sauvage. Et par elle a été nourri au bois sans aide ni confort de femme naturelle, & toi fus icelui jour en la forêt par le Roi Pepin trouvé & emporté, lequel sans avoir de toi connoissance, doucement t'a fait nourrir, & si je te dis, que ton propre frere qui est ici présent ne parlera jamais jusques à tant que tu lui auras fait couper le filet lequel il a dessous la langue. Et quand tu lui auras fait couper, il parlera aussi clairement que de tous pourra être oui: or, pense de bien faire comme tu as commencé, & tout bien viendra: car puisquetu es entré en cette chambre, mon tems est achevé, & ni jamais à nulle créature ne donnerai réponse. Quand la tête d'airain eut dit ces paroles elle s'inclina bas, & perdit le parler, & onc depuis par elle ne fut parole proposée. Adonc Valentin, qui de joie fut ravi, vint à son frere Orson, & en pleurant tendrement le baisa de sa bouche. Et Orson d'autre part l'embrassa, & accola en jettant grand soupir & gémissement. Hélas! dit Esclarmonde à Valentin, franc Chevalier courtois, dois-je être joyeuse de votre venue; car par vous je suis hors de souci & de fort brief martyr, auxquels par plus dix ans j'ai passé mon tems languissant en attendant à qui je dois être donnée.

Or, êtes-vous celui que je vois clairement par nul autre la tête d'airain devoit perdre son parler, & puisqu'il est ainsi que par votre venue à la raison & éloquence finie, je me donne & m'abandonne à vous comme mon parfait & loyal ami & celui à qui je dois par droite raison être ostroyée & donnée. Et dorénavant je vous promets de cœur, de corps, de bien de ma pauvre puissance vous loyalement & de bon courage servir & votre plaisir faire. Belle, dit Valentin, de votre bon vouloir humblement je vous remercie, c'est bon droit & raison, que sur toutes choses je vous sèrve & honore, car devant Aquitaine vous me fûtes donnée par le verd Chevalier, votre frere, lequel à l'aide de moi & de mon frere Orson, fut conquis & vaincu, & quand il sera de votre plaisir de prendre la foi & la créance que le verd Chevalier a prise, c'est à sçavoir, la loi de Jésus-Christ, sans laquelle nul ne peut avoir perdurable salvation. Sire, dit la pucelle, telle chose je veux bien, car de tout mon courage je suis prête & appareillée de toujours vous complaire, & à vos commandemens obéir plus qu'à nul vivant. Et celui jour des gens fut demené grande joie, & disoient l'un à l'autre

que le Chevalier étoit venu à qui la belle Esclarmonde doit être donnée, & par qui la tête d'airain avoit la parole perdue.

Si grande fut la renommée de Valentin, que par tout le pays d'environ le peuple en fut réjoui; mais la grande joie de Valentin & la belle Esclarmonde, par trahison maudite de Ferragus le géant, fut tantôt muée en pleurs & tristesses, ainsi que je vous dirai ci-après.

CHAPITRE XXIV.

Comme par un Enchanteur, qui avoit nom Pacolet, le géant Ferragus fut les nouvelles de sa sœur Esclarmonde & de Valentin, & de la trahison d'icelui Ferragus.

En ce Château de plaisance Esclarmonde avoit un Nain, qu'elle avoit nourri dès son enfance, gardé & mis à l'école: icelui avoit nom Pacolet de grand sens & subtil engin étoit plein, lequel à l'école de loye de tant avoit appris de l'art de Nécromancie que par desloustous les autres c'étoit le plus parfait en cette maniere, que par son enchantement il fit & composa un petit cheval fait de bois, & en la tête avoit artificiellement une cheville, qui étoit tellement assise que toutefois qu'il montoit sur son cheval pour aller en quelque part, il tournoit ladite cheville au lieu où il devoit aller, & tant il se trouvoit en la place & sans dinger, car le cheval étoit de telle façon; qu'il s'en alloit par l'air aussi soudainement, & plus légèrement que nul oiseau ne sauroit voler; icelui Pacolet, qui au Château d'Esclarmonde avoit été nourri, tout le jour regarda & considéra les manieres & façons du noble chevalier Valentin. Adonc se pensa qu'il iroit en Portugal, & conta au Roi Ferragus l'entreprise de Valentin & la maniere de sa venue. Si alla à son cheval de bois & monta dessus, puis tourna ladite cheville devers le Portugal, aussi-tôt le cheval de bois monta en l'air, & tant alla que cette même nuit il arriva en Portugal, & conta les nouvelles au Roi Ferragus; quand il entendit parler Pacolet l'Enchanteur, au cœur fut triste & dolent de Valentin le noble Chevalier, qui devoit avoir sa sœur Esclarmonde, & de ce qu'elle devoit donner son amour à un Chevalier Chrétien. Il jura son grand Dieu Mahon qu'il en prendroit vengeance; mais devant Pacolet il ne montra pas la volenté de son courage, car homme qui trahison pense, tient toujours sa bouche secrète pour mieux parvenir à son intention. Ainsi fit Ferragus, qui dit à Pacolet, l'enchanteur: Ami, retournes devers ma sœur Esclarmonde, & dit au Chevalier, qui en mariage la doit prendre, que je suis de sa venue joyeux, & que dans brief tems j'irai voir ma sœur pour faire ses Noçes, accompagné de plusieurs nobles Barons, leur donnerai de ma terre & Seigneurerie si largement qu'elle en fera bien contente. Sire, dit Pacolet, je ferai volontiers le message tel que vous m'avez dit: alors vint à son cheval & monta dessus, puis tourna la cheville, s'éleva en l'air & chevaucha si légèrement, qu'il arriva au Château d'Esclarmonde, & quand il fut venu il salua courtoisement la Dame, puis lui dit: Madame, je viens de Portugal, où j'ai vu votre frere Ferragus, lequel sur toutes choses est fort joyeux de vaillant Chevalier Valentin, que vous devez avoir pour mari; sachez qu'en brief il vous viendra voir avec belle compagnie pour faire en grand triomphe vos noces & mariages avec le Chevalier Valentin. Ah! Pacolet, je ne sais ce qu'il en viendra, mais je doute en moi

cœur que mon frere Ferragus ne pense quelque trahison, car je fais que jamais il n'aimera Chevalier de France, horame qui la créance de Jésus-Christ tiennne; d'autre part je suis déplaillante de n'avoir su ton départ, tu ne fusses enquis d'une Chrétienne, qui de long-tems a demeuré avec la femme de mon frere Ferragus. Dame, dit Pacolet, tantôt y serai retourné, & demain devant midi en saurez des nouvelles. Lors Valentin dit, ce ne pouvez faire que part de l'ennemi: Esclarmonde dit à Valentin laissez-le, faire son métier; car tant est bien appris de son art, qu'il fait plus de cent bien par jour. Quand il entendit que Pacolet devoit de tel art jouer, il en fut émerveillé, & pensa long-tems en lui-même d'où celui pouvoit venir; après il appella Orson & le fit venir devant Esclarmonde, & à cette heure lui couperent le filet qu'il avoit sous la langue. Après cette opération, il se prit à parler fort distinctement. Alors il leur dit comme il avoit été long-tems en la forêt nourri par l'Ourse sauvage. Ils connurent bien que la tête d'airain leur avoit déclaré de leur fait & de nation la vérité certaine. En paroles furent longuement: Esclarmonde écoutoit volontiers parler Orson, qui plusieurs nouvelles racontoit. Et quand vint le lendemain matin, Pacolet l'enchanteur se trouva dans la salle devant le Chevalier Valentin, & lui dit: Sire, je viens de Portugal, & ai vu votre mere, laquelle est Chrétienne, & croit en J.-C. Ami, dit Valentin, tu fois le bien venu, car c'est la chose que plus je désire que d'elle ouir parler, si n'ai rien de si grand désir que de la connoître; car tout le tems de ma vie en grandes peines & doubleus je l'ai long-tems cherchée. Ami, dit Esclarmonde, prenez réconfort, & si mon frere vient en icelle part, vous & moi nous irons en Portugal; là verrez votre mere que tant avez désirée. Dame dit Pacolet, sachez de certain que votre frere le Roi Ferragus, en peu de tems viendra devers vous, car je lui ai oui dire. Hélas! dit la Dame Esclarmonde, trop suis-je en mon cœur douloureuse que mon frere Ferragus fasse chose parquoi notre joyeuse entreptise soit tournée en dur réconfort; car j'ai songé fort merveilleux, lequel me donne du souci & de la crainte. La nuit quand je devois reposer, j'ai songé que j'étois en une grande eau profonde, en laquelle j'eusse été noyée, si ce n'eût été une fée qui hors de l'eau me retira, puis me fut avis que je vis un Griffon sortir d'une nuée, lequel de ses ongles aigus & poignans, me prit & m'emporta si loin que je ne savois qu'elle part j'étois arrivée. Ah! ma mie, dit Valentin, pour ce songe ne prenez mélancolie, qui voudroit en son songe croire trop auroit à souffrir: Il est vrai, dit la Dame Esclarmonde, mais garder ne m'en puis. A ces mots la belle Esclarmonde & Valentin entrerent en un beau Verger, lequel de toutes les herbes & de toutes fleurs étoit bien garni. En icelui verger furent longuement à parler de leurs amours secretes & honnêtes. Il arriva que ce même jour le fort Géant Ferragus plein de trahison, étoit arrivé au Château de la belle Esclarmonde. Quand la Dame fut qu'il étoit arrivé, elle s'en alla devers lui pour lui faire la révérence, il lui dit doucement: Ma sœur, sur toutes créatures vivantes, j'avois désir de vous voir: or, dites moi, je vous prie, quel est le Chevalier qui vous doit épouser: Beau-frere, ici le pouvez voir. Alors s'approcha Valentin, se saluerent l'un & l'autre, courtoisement. Chevalier, dit Ferragus, bien venu soyez par deça, pour ma sœur prendre en mariage, car ainsi que mon frere le ver-

Chevalier, par deça vous a envoyé; après que par vous a été conquis, & qu'il a pris la créance de Jésus-Christ, aussi ai-je la volonté & singulier désir de recevoir le Baptême, & prendre votre créance. Sire, dit Valentin, de votre vouloir soit Jésus remercié, car pour le sauvement de votre ame faire, & gloire éternelle acquérir, c'est le droit & principal chemin. Hélas! Valentin pensoit que le traître Ferragus disoit vrai, & que sous telles paroles il avoit quelques sainteté & loyauté pour la foi Chrétienne; mais au contraire, trahison mortelle lui pourchassoit.

Quand le Géant Ferragus eut ainsi parlé, Valentin lui dit, Sire, on m'a raconté que dans votre maison depuis l'espace de vingt ans ou environ, vous tenez une Chrétienne, qu'elle de tout mon cœur désire voir; c'est ma mere, & est nommée Bellissant, sœur du Roi Pepin & femme de l'Empereur de Grece.

Vous dites vrai, dit Ferragus, mais afin que soyez mieux informé d'elle, vous viendrez en Portugal pour voir la Dame; & quand vous aurez parlé à elle, vous pourrez savoir & connoître si c'est elle que vous demandez. Grand merci, dit Valentin; car si telle plaisir me faites, de ma pauvre puissance je ne vous desservirai. Alors Ferragus cessa de parler, & pour sa trahison accomplir, alla en la chambre de la sœur Esclarmonde, & par maniere de bon amour lui dit: Ma sœur & ma seule espérance, je désire sur toutes chose votre honneur & avancement, je suis en mon cœur fort joyeux de ce que vous avez trouvé si puissant Chevalier pour mari & époux; & pour la grande vaillance, je veux que vous & lui veniez avec moi en Portugal, afin que de toute ma puissance je puisse en triomphe & réjouissance faire le jour de vos Noces, ainsi qu'il appartient. Et quand Ferragus eut ainsi parlé à la sœur Esclarmonde, il fit appareiller ses vaisseaux & navires, & ses gens monter sur mer; puis il manda Valentin, lequel fut bien joyeux d'aller en Portugal avec sa mie la belle Esclarmonde, car bien pensoient que le Géant Ferragus les menât tous par-delà pour leur faire honneur; car il avoit promis de se faire Chrétien & tous ceux de sa Cour, parquoi Valentin & Orson ion frere furent trahis; car aussi-tôt que le maudit Sarrasin fut en pleine mer, & qu'il eut Valentin en sa subjection, il se pensa que jamais il ne lui échapperoient sans la mort recevoir; mais à l'entrée de la mer beau semblant leur montra, & par fausses paroles & promesses décevables & il les fit venir avec lui. Mais quand vint vers la nuit que ceux Chevaliers devoient aller se reposer, le traître Ferragus fit secretement & par trahison, prendre dans leurs lits & lier étroitement, & leur fit bander les yeux, ainsi comme gens qui par faute criminelle publiquement sont à mort condamnés. Et quand la belle Esclarmonde vit son mari Valentin pris & lié, elle mena grand deuil, & se prit à pleurer, disant: Hélas! Chevalier Valentin, notre joie & soulas est en peu de tems tournée en deuil & tristesse; trop avez mon amour cherement acheté, quand il faut que pour moi deviez la mort souffrir, mieux aimasse que pour vous je n'eusse été née, car en peines & en travail vous m'avez conquétée, & en deuil & tristesse vous serai ôtée, si est l'amour trop cher acheté, quand il faut que pour aimer loyalement, vous enduriez la mort sans l'avoir desservie. Hélas! je dois du cœur soupirer & des yeux tendrement pleurer, quand il faut que pour mon amour, le plus vaillant, le plus

hardi & le plus noble du monde soit honteusement livré. Ha! Ferragus, mon beau-frere, trop mal vous ouvrez; car vous avez le plus vaillant chevalier trahi & déçu; s'il faut que pour moi à mort il soit livré, jamais jour de ma vie ne soit, & mes jours abrégés & mérités à fin; si vous fais savoir, que si les deux Chevaliers vous faites mourir une fois en aurez un vilain reproche, pourtant laissez-les à tant car à leur mort pourchasser ne pouvez avoir profit; si la mort leur voulez délivrer, faites-moi premier jeter dedans la mer, car tant ne pourrois vivre que je visse devant mes yeux tant vaillans & preux Chevaliers, sans avoir fait offense, être mortellement punis. Tant fut la Dame Esclarmonde au cœur profondément atteinte & navrée, qu'à l'heure elle se fit de ses mains donné la mort & en la mer jetée pour le noyer. Adonc Ferragus son frere la fit garder par ses Barons, & commanda qu'on la gardât en telle maniere, qu'un seul mot elle ne pût parler aux prisonniers; & ainsi demeura Esclarmonde en pleurs & soupirs piteux. Valentin & Orson furent des Sarrasins tenus étroitement liés, ils réclamèrent Dieu dévotement, que de ce danger ils pussent échapper. Hélas! dit Valentin, or, fortune m'est bien contraire, & à mon besoin perverse & déloyale; or, ai-je toute ma vie peines & travail usé ma jeunesse pour trouver & enquerir la connoissance dont je suis extrait, & des pere & mere lesquels m'ont mis au monde, & maintenant quand je suis prêt de la douleur sortir & convertir en joie, que de ma chere mere que j'ai tant désirée, espérois avoir nouvelles & certaines connoissance en pensant être assuré de mon entreprise parfaite; mais aux lieux déloyaux je suis malheureusement, & chut entre les mains de mes ennemis, qui de ma vie sont envieux, & ma mort désirent. Hélas! beau-frere Orson, bien est notre pensée & intention en peu de tems changée & renversée, car jamais ne verrons parens ni amis; ainsi se complaignoient Valentin & Orson. Les Sarrasins demenoient fête & joie, tant naviguerent sur la mer qu'ils arriverent en Portugal au Château de Ferragus. Et quand la Reine Bellissant ouï dire que Ferragus avoit amené deux Chrétiens prisonniers, elle saillit hors de la chambre pour aller voir. Quand elle vit Valentin & Orson, lesquels ne connoissoit pas, elle leur demanda, enfans, de quels pays êtes-vous, & en quelle terre fûtes-vous nés? Dame, dit Valentin, nous sommes du pays de France, près de Paris. Quand Ferragus vit la Reine Bellissant qui parloit aux enfans, lui dit fierement: Dame, délaissez ce langage, & vous en allez en votre chambre, car jamais ils ne verront homme de leur langage: je les ferai mourir dans ma prison obscure de mort vilaine, s'ils ne croyent en Mahomet mort Dieu tout-puissant: il appella le geolier, lui commanda que les deux prisonniers fussent mis au plus profond de la prison, qu'on ne leur donnât à boire ni à manger fors du pain & l'eau: là furent Sarrasins qui de gros bâtons & des poings frapperent les deux enfans, sans en avoir pitié non plus que des chiens, & en une fosse pleine d'ordures les descendirent. Quand il furent en prison, ils se mirent à genoux criant Dieu merci, en le priant que de leurs péchés il leur voulût faire pardon, car jamais ne pensoient de ce lieu sortir. Et après que Ferragus eut ainsi fait emprisonner Valentin & Orson, il monta en son Palais, & fit amener devant lui la belle Esclarmonde, qui tendement pleuroit & que des larmes qui tomboient de ses yeux, sa face en

étoit

étoit toute arrosée. Ma sœur, dit Ferragus, laissez vos pleurs, changez votre courage; car par mon Dieu Mahon, trop longuement avez cru la tête d'airain, quand voulez épouser & prendre en mariage un étranger hors de notre créance: vous avez le cœur trop variable, quand icelui voulez aimer, qui de votre frere le verd Chevalier s'est montré ennemi mortel, bien vous appartient d'avoir homme plus digne & de plus haut lignage; si croire me voulez & ma volonté faire, je vous donnerai pour mari le puissant Roi Trompart, par lequel vous pourrez être tout le tems de votre vie chèrement honorée, & pourtant oublier les deux Chevaliers François, n'y ayez plus de fiance, car je les ferai pendre & étrangler. Fiere, dit Esclarmonde, il me convient obéir à votre commandement, car il se faut déporter de la chose qu'on ne peut avoir. La forme conviendrait au point de vertu, car nécessité fait souvent mauvais marché prendre. Après ces paroles dites, Ferragus s'en alla; la Reine sa femme entra dans la Salle, laquelle à grand honneur & révérence reçut la belle Esclarmonde, en lui disant: Ma sœur, bien soyez venue sœur, car de vous voir j'avois grand désir. Dame, dit Esclarmonde, cent fois vous remercie, mais sachez que je suis dolente des deux Chevaliers Chrétiens, lesquels mon frere Ferragus, sous l'ombre d'assurance & loyauté a fait passer la mer, puis les a mis dans une prison obscure, par grand dépit leur a la mort juré, s'ils ne veulent leur Loi renoncer. Hélas! ma chere sœur, il est vrai que des deux Chevaliers j'en devois avoir un en mariage, qui dessus tous les hommes vivans est le plus beau, le plus vaillant & le plus hardi, qui par force d'armes mon amour conquit: si me veuillez conseiller, Dame, je vous en prie, car j'en ai bon besoin, & vous plaist me montrer la Chrétienne, laquelle vous avez en cette maison si longuement gardée: Belle sœur dit la Reine, ici la pouvez voir. Lors parla la Reine Bellissant, & dit: Dame que vous plaît-il? dites votre volonté; car j'ai grand désir de vous voir parler. Hélas! amie, je vous apporte nouvelles desquelles serez fort joyeuse, & tantôt après dolente & déplaisante; sachez que votre état & de votre vie je connois la vérité certaine, car vous êtes sœur du Roi Pepin, & femme de l'Empereur de Grece, lequel à tort & sans raison de son Royaume vous a bannie & chassée, tôt après en une forêt vous enfantâtes deux fils, dont l'un vous fut ôté par une Ourse sauvage, & l'autre vous ne savez comment ni par quelle maniere il fut perdu. Or, vos enfans sont encore en vie, je sais où trouver les pourrez. A ces mots la Reine Bellissant tomba à terre pâmée de joie & de pitié qu'elle eut. Esclarmonde la leva doucement entre ses bras. Et quand elle fut relevée, elle demanda à la pucelle comme elle pouvoit sçavoir ce renouvelle. Adonc lui conta Esclarmonde le fait de la maniere comme Ferragus son frere par maudite trahison, les avoit mis en prison. Quand Bellissant lui entendit dire que ses deux enfans étoient détenus en prison, il ne faut pas demander si elle demora grand deuil; car piteusement se prit à pleurer. La femme de Ferragus étant entrée dans la Salle; lui demanda pourquoi elle demenoit si grand deuil; la belle Esclarmonde lui conta de point en point la cause. Or, appelez-vous, dit la Femme de Ferragus, & ne faites de telle chose nul semblant, car si le Roi Ferragus le sçavoit, plutôt pourroit la chose empirer qu'amender. Ainsi que les trois Dames parloient &

F

cette matiere, l'Enchanteur Pacolet entra dans la Salle, lequel n'étoit pas venu par mer avec Ferragus; mais étoit venu par l'air sur son cheval de bois. Et quand la belle Esclarmonde le vit dedans la Salle s'écria piteusement, hélas! Pacolet, qu'as-tu en pensée? quel mal t'ai-je fait? que si honteusement m'as voulu ôter & tollir mon soulas & ma joie. Hélas! je t'ai si doucement nourri & tenu à Pécole, je t'ai fait apprendre tout le bien & la science que j'ai pu, parquoi tu m'as bien guerdonnée, quand de mon frere Ferragus tu ne m'as pas voulu déclarer sa cruelle entreprise; bien me avoit le cœur, que dolente en seroit, car bien caute y avoit & bien penser y devois, quand sans mon congé & licence tu fus en Portugal porter les nouvelles: Dame, dit Pacolet, contre moi ne soyez courroucée; car par le Dieu en qui je crois, de votre frere Ferragus, je ne savois point la trahison, ni son dessein, sinon qu'il me dit que pour votre bien & honneur, il vous seroit épouser au noble Chevalier Valentin, & qu'il devoit venir avec belle compagnie, mais puisqu'il est ainsi que par fausse & maudite trahison veut agir, je vous promets pour certain que j'y mettrai remede si bon, qu'en peu de tems vous serez satisfaite & je vous jure à cette heure, que vous & Valentin fidelement servirai toute ma vie.

Ami, dit la Dame Bellissant, si tu pouvois tant faire que tu pusses mettre hors mes deux enfans, jamais jour de ma vie je ne te voudrois faillir, & je te promets qu'ils sont assez puissans pour te bien payer & guerdonner ta peine & labeur. Dame, dit Pacolet, soyez joyeuse & prenez en vous bon confort, car en peu de tems j'userai si bien de mon art, que de ma personne vous serez bien contente.

CHAPITRE XXV.

Comme Pacolet, par son art, délivra Valentin & Orson des prisons de Ferragus & les mit hors de sa Terre avec leur mere, Bellissant & la belle Esclarmonde.

PAR Pacolet l'Enchanteur, la belle Esclarmonde & la Reine Bellissant furent de leur grand deuil réconfortées. Adonc quand Pacolet vit que par Ferragus il avoit été trahi, il prit ses tablettes, & fit grande diligence. Quand le Roi & ceux de la Cour, qui de danser & jouer furent bien las, s'en turent dormir & reposer, Pacolet ne s'endormit pas, mais fut moult éveillé. Si appliqua son sort pour jouer son métier, & puis vint en une autre grosse Tour, dont les portes étoient d'un fin acier, & étoient merveilleusement grosses & épaisses, si étoient fortement fermées; mais tout aussitôt qu'il eut jetté son sort, les portes se sont ouvertes & toutes les serrures rompues, puis entra dedans jusqu'à l'huïs de la fosse où étoient les deux freres Valentin & Orson, & incontinent qu'il toucha l'huïs, il s'ouvrit & rompit comme l'autre porte. Quand les enfans, qui en la fosse obscure étoient en grande détresse, ouïrent ouvrir les portes, à jointes mains & à deux genoux à terre se mirent dévotement à crier: merci à Dieu, car ils pensoient que le géant Ferragus les envoyait quérir à cette heure pour les faire mourir; Valentin se mit à pleurer très-tendrement; & Orson lui dit: prenez en vous courage & patience, il nous convient mourir & finir nos jours, ainsi que je vois clairement, & je n'y vois aucun remede, mais je pense me venger avant que je meure, du premier qui mettra la main

sur moi. Lors prit une grosse barbe qui étoit auprès de lui. Et quand Pacolet les avisa, il leur dit: Seigneurs, n'ayez pour moi doute, car pour votre délivrance je suis venu, venez si-tôt après moi; car devant que le jour soit clair, je vous montrerai la mere qui vous a porté. Valentin fut bien joyeux quand il ouï ainsi parler Pacolet, mais Orson qui fierement le regardoit, il se retira de lui de la grande peur qu'il eut; mais Valentin le rassura & lui donna assurance de son frere Orson. Alors Pacolet le conduisit jusqu'à la chambre où étoient les Dames tristes & épouvantées. Les portes étoient closes, mais bien les fut ouvrir, puis sont entrés dedans la maison où Pacolet jeta son sort, que tous ceux de la maison a fait endormir si fort que nul ne fut nouvelle de leur venue. Et quand ils furent entrés dans la Salle, les Dames qui là étoient, coururent devers la Reine Bellissant, qui ses enfans regardoit, sans quelle fût un seul mot dire, & tomba à terre pâmée, & la belle Esclarmonde dit au noble Valentin fort piteusement: Hélas! noble Chevalier, c'est votre mere, qui pour l'amour de vous à terre est pâmée. Alors Valentin la releva & l'embrassa. Orson humblement entre ses bras l'acolla, en disant; Douce mere, hélas! parlez à moi; puis la baïsa que mot ne fut dire, & de pitié furent tellement les trois au cœur frappés, qu'à terre tomberent pâmés; pour leur pitié pleurant tendrement la belle Esclarmonde; puis quand la Dame Bellissant & ses enfans furent relevés, elle leur dit en pleurant: Hélas! enfans; pour l'amour de vous j'ai enduré plus de peines & de douleurs, que jamais pauvre femme pourroit soutenir, & de tous mes regrets vous êtes le seul souvenir.

Et puisque Dieu vous a par sa divine grace & puissance en telle maniere sauvés, qu'une fois en ma vie vous vois entre mes bras, de toutes mes douleurs je suis soulagée; mais dites-moi, & me déclerez comment & par quelle maniere, depuis le tems que je vous ai enfantés vous avez été nourris & gouvernés, & de quel pays, & de quels gens vous avez été entretenus; car d'en savoir la vérité j'en ai grand désir en mon cœur. Alors Valentin regarda sa mere, la Reine Bellissant, & en piteuses paroles lui a dit & conté de leurs faits gouvernement, la vérité, comme en une forêt ils furent trouvés, & lui fit le recit des fortunes & périlleuses aventures auxquelles ils avoient été tout le tems de leur vie jusqu'à l'heure présente. Quand Valentin eut achevé son discours, la Reine Bellissant, qui connut clairement qu'ils étoient ses propres enfans, fut d'amour naturel profondément éprise, & versant abondance de larmes, tant qu'elle tomba à terre pâmée. Lors Pacolet, qui dans la chambre étoit, lui dit: Dame, cessez de pleurer, & pensez à partir de ce lieu, car il est tems de nous en aller de Portugal, si du géant Ferragus & de sa subjection voulez être délivrés. Hélas! dit Esclarmonde, mon ami Valentin, bien vous doit souvenir maintenant du serment & de la promesse que vous m'avez faite, tenez votre parole, & me prenez à femme, ainsi que vous m'avez promis. Dame, dit Valentin, de ma loyauté n'ayez doute, car ce que de bon cœur je vous ai promis, je le veux fidelement tenir; mais pour le présent plus me touche au cœur l'amour naturel de ma mere, que j'ai tant cherchée, que tous les autres plaisirs du monde. Non pourtant, ma mie, ne vous doutez, car jamais n'espère d'avoir autre que vous pour femme & épouse. Sur

ces entrefaites, vint Orson, qu'il dit à Pacolet, qu'il allât ouvrir la chambre à Ferragus & que de ses mains il l'occiroit, & prendroit de lui vengeance. Orson, dit Pacolet, à cela ne vous veuX faillir. Or, venez avec moi, & vous portez vaillamment; car tout à votre volonté en la chambre vous teni entrer. Seigneur, dit Esclarmonde; laissez votre sottise entreprise, car jamais jour de ma vie, à la mort de mon frere je ne consentirai, & si vous dis assurément, que quand vous l'aurez fait mourir, vous auriez perdu l'amitié de mon frere le verd Chevalier, lequel en plusieurs choses vous peut bien aider & secourir. Vous dites vérité, dit Valentin, & plus sagement que nous vous parlez; car de la mort de votre frere ne devez pas être coupable. Alors ils partirent de la Cité. Pacolet alla devant, qui leur ouvrit les portes si doucement que nul n'en fut nouvelles, puis les mena hors ladite Cité, & tour droit les conduisit, & les pressa tant qu'ils arrivèrent sur le bord de la mer, & monterent sur un Galere qui étoit prête pour les recevoir. Ils eurent vent à gré & la mer si calme, qu'incontinent ils arrivèrent au Château d'Esclarmonde. Alors prirent terre pour se rafraichir, mais le Chevalier Valentin, comme sage, & aussi que de Ferragus il se doutoit toujours; dedans le Château ne voulut longuement demeurer; mais est retourné devers le port, & dit aux Mariniers que les Galeres fussent prêtes, que de ce lieu vouloit partir, puis est retourné au Château sans faire semblant de rien, & dit à Bellissant & à Esclarmonde, qu'il vouloit aller en Grece, devers Constantinople, pour voir son pere Alexandre, qui à tort & sans cause avoit sa mere d'avec lui bannie. A sa volonté furent, les deux Dames, & aussi furent Orson & Pacolet. Adonc monterent sur la mer obéissantes pour leur voyage accomplir. Le jour clair s'approcha & l'heure que le Châtelain du Roi Ferragus avoit coutume d'aller voir les prisonniers, il alla vers la grosse Tour, & porta pain & eau pour leur donner à boire & à manger. Quand il fut aux portes de la prison, qui toutes couvertes étoient, il vit que les prisonniers s'en étoient allés. Il s'en retourna hâtivement devers le Roi Ferragus, & lui dit en grand effroi: Sire, merci je vous demande, car en cette nuit j'ai perdu les deux Chevaliers Chrétiens que vous m'avez donné en garde. En disant ces paroles, il vint un autre Messager, qui devant tous dit hautement; puissant Roi, trop grand méchef en cette nuit est advenu cêans; car vous avez perdu votre chrétienne, que si longuement avez gardée & nourrie en votre maison; & la chose qui doit vous déplaire le plus est, qu'elle a emmené avec elle votre sœur la belle Esclarmonde, que chèrement teniez. Quand Ferragus entendit ces nouvelles, comme enragé se prit à crier, & ses habits rompre, puis tout furieux & en grande hâte fit ses gens armer, & saillit hors des portes. Lors il prit une grosse masse, & devant tous les autres est sailli hors des portes sans cheval; car tant étoit grand & pesant, qu'à peine pouvoit-il trouver cheval qui le pût porter; il avoit la tête grosse & les cheveux noirs & roides, ainsi que portent les sauvages, les bras gros, & les épaules larges de six empan, par le corps portoit stature de treize pieds de long. Quand il fut hors de la Ville, il appella ses gens pour l'accompagner, & se mit en chemin, pour trouver qui emmene sa sœur, à ceux qu'il rencontroit par le chemin, en demandoit nouvelle, mais nul ne lui en favoit rien dire, car Pacolet favoit si bien jouer de son art, que quand il vouloit, par-tout où il passoit, il faisoit dormir

les gens. Et quand Ferragus vit qu'il n'en pouvoit avoir nouvelles, il jura par Mahon que le Château de sa sœur Esclarmonde il assiégeroit; car il pensoit bien de les trouver dedans. Lors fit telle diligence que le lendemain à l'aube du jour il arriva au Château d'Esclarmonde, pensant y trouver Valentin & Orson avec les Dames, outre son courage de son Château étoient échappés; mais quand il ouit qu'ils étoient partis du lieu, & montés sur mer, il fut enragé & plein d'ire, il jura par ses Dieux qu'il trouveroit Esclarmonde & toute sa compagnie, ou toute la Chrétienneré en souffriroit.

CHAPITRE XXVI.

Comme le Géant Ferragus, pour avoir vengeance de Valentin & de sa sœur Esclarmonde fit assembler tous ses Sujets, & comme il fut en Aquitaine.

QUAND Ferragus le Géant vit qu'il ne pouvoit trouver Valentin ni Orson, lesquels sa sœur & leur mere lui avoient enlevés hors de sa Terre, il jura & promit à ses Dieux qu'il en prendroit vengeance dessus les Chrétiens; & pour cette cause manda par toute la terre, que tous ceux qui étoient tenus de lui obéir, fussent incontinent prêts & appareillés en armes devant lui, pour monter sur la mer & aller contre les Chrétiens. Le cri fut fait par toute la Terre de Ferragus par ses Hérauts & Messagers, & furent grand nombre de gens d'armes assemblés.

Ils monterent sur la mer, & mirent les voiles au vent; lorsqu'ils furent embarqués, le Géant Ferragus commanda aux Gouverneurs des Navires qu'ils tirassent vers la Cité d'Aquitaine, car il pensoit en ce lieu trouver ceux qu'il cherchoit; ainsi firent les Patrons, & tant firent de chemin qu'ils arrivèrent sur la Terre d'Aquitaine.

Valentin & Orson qui sur mer étoient, comme devant avec eux, entrèrent en la Cité d'Aquitaine, & sans faire mention de leur état à nul homme vivant, ainsi que des gens puissans se logerent en l'Hôtel d'un riche bourgeois, Valentin vouloit bien aller au Palais du Duc Savary; mais Orson qui étoit fin & subtil, pensa un peu, puis dit à Valentin: Frere, je me suis avisé & réfléchi à une chose, qu'une femme est légère & variable; & pour cette cause je suis délibéré que nulle mention ne soit faite de notre venue, jusqu'à ce que je puisse connoître par signe évident de la belle Fezonne, qui tant me réclamoit son ami, si elle aura changé de sentiment. Frere, dit Valentin, vous dites bien, & si faire se peut, se fera subtilement œuvré. Alors Orson s'habilla en Chevalier qui cherche aventure, & mena avec lui le petit Pacolet comme son Ecuyer, puis alla vers le Palais & entra en la salle du Duc d'Aquitaine, par la licence des gardes.

Quand il fut devant lui, il se leva & lui fit la révérence telle qui lui appartenoit; car pour telle chose faire, il étoit bien appris. Et quand il eut salué, le Duc le regarda fort & lui sembla Orson; mais parce qu'il parloit il ne le reconut pas, & plus n'y pensa; mais lui dit: Chevalier, dites-moi qui vous amene: Franc Duc, dit Orson, je suis un Chevalier aventurier, qui valentiers trouverois maniere de moi aventurer pour bon service de moi faire.

Chevalier, dit le Duc, vous êtes grand, & me semble que vous devez être en armes vaillant & hardi, & si me voulez servir, je vous donnerai tels gages que vous ferez content, & si pouvez tant faire

à mon gré devant que de moi partiez, sur tout votre lignage je vous ferai riche & en grand honneur. Grand merci, dit Orson, je l'accepte, & tant ferai que vous pourrez connoître ma loyauté. Chevalier, dit le Duc, en ma cour je vous retiens; & pour la grande confiance que j'ai en vous, cent livres parisis vous ferai délivrer avant que vous me serviez. Tant fut Orson sage & bien appris en maniere & contenance, que le Duc le retint à dîner avec les Barons & Chevaliers. Et quand il fut à table, tant fut sa maniere plaisante & agréable à tous, qu'il en fut admiré, & principalement des Dames & Demoiselles. Là fut la noble Fezonne, qui étoit sa femme jurée, qui pour la grande beauté de lui fut en grande mélancolie; mais jamais ne pensa que ce fut Orson, car il étoit changé d'habit & de langage. En cette maniere dina Orson en la Cour du Duc Savari. Après le dîner, le Duc appella son Trésorier, & lui fit délivrer cent livres parisis, comme il avoit promis. Ensuite Orson prit congé de lui pour cette heure, en le remerciant de ses largesses, & lui promit de le servir fidelement, & puis s'en retourna où les nobles Dames étoient qui l'attendoient. Quand il fut venu, il leur raconta comme le Duc d'Aquitaine l'avoit reçu en grand honneur & retenu à ses gages, dont se prirent à rire & demenerent grande joie. Or, advint en cette semaine que le Duc d'Aquitaine eut nouvelle du Géant Ferragus, qui, pour lui faire la guerre, étoit descendu. Il manda ses Barons & Chevaliers, qui pour le secourir furent bientôt prêts & appareillés pour donner bataille, si besoin en étoit; puis de chair & de blé fit garnir la Cité en grande abondance, & fit les gens d'armes de tout les pays assembler pour défendre son pays & la Cité d'Aquitaine, contre Ferragus, lequel en cette semaine mit son siège devant ladite Cité, au même champ où le verd Chevalier son frere avoit son pavillon assis, quand par Orson fut vaincu. Grand & large à merveille fut le siège des Payens & Sarrasins, & grands dommages firent en la terre d'Aquitaine à leur arrivée, & tirrent le pays en grande subjection, & longuement par tout où ils purent, avoient domination, & bien pensoient de conquérir tout le pays & les Chrétiens détruire; mais le Duc d'Aquitaine, lequel fut très-hardi & vaillant fit armer ses gens en grand nombre, puis sortit d'Aquitaine pour combattre les Payens & le siège faire lever. Et entre autres Valentin & Orson avec le petit Pacolet, qui sans bruit faire ni nulle connoissance, entrèrent en l'ost d'Aquitaine. Or, furent celui jour de ladite Cité plusieurs nobles Chevaliers Chrétiens sur les champs en armes pour combattre le Géant Ferragus. Et quand le Duc d'Aquitaine vit l'ost des Payens, qui fort grand & large étoit, à Dieu il se recommanda de tout son cœur, qu'à cette journée il lui voulût aider; puis fit ordonner ses batailles, & sonner trompettes & clairons, & sur les Sarrasins est allé fondre, lesquels fierement marcherent contre eux. En ce jour fut devant Aquitaine bataille piteuse, & y mourut de vaillans Chevaliers, & gens de tous états, tant que le sang couloit parmi le champ comme une riviere. Le Géant Ferragus entra en bataille au plus près de son neveu Dromadin, qui sa bannière portoit, & autour de lui étoient Sarrasins à grande puissance pour le Géant défendre, lesquels frapperent sur les Chrétiens si grands assauts, qu'à telle heure ils tuerent & mirent à mort six vaillans Chevaliers; à savoir, Bandiani, Brandi, Gauthier,

Galleran, Antoine le Maréchal, & le hardi Gloriam, qui étoit près du Duc d'Aquitaine.

Tant furent Chrétiens de si merveilleux assauts durement assaillis, qu'ils furent obligés de reculer, & le Duc d'Aquitaine fut enclos d'ennemis, qui tout seul demeura sans secours ni aide avoir; lequel de telle vaillance d'armes que nul n'osoit arrêter devant lui, & cria Aquitaine contre les Sarrasins, mais rien ne lui valut sa prouesse; car incontinent que Ferragus le connut, il alla vers lui, puis le prit & l'emmena. Et quand il l'eut en sa subjection, il le fit lier bien étroitement & mener en son pavillon, qui étoit fort riche, & le fit bien garder; puis Ferragus retourna en la bataille contre les Chrétiens; mais tant fut la journée fineffe pour les Chrétiens, que pour la perte de leur bon maître, ils voulurent tous prendre la fuite. Alors Valentin & Orson vinrent au-devant, en criant hautement: vaillans Chevaliers, dites Aquitaine, & montrez votre chevalerie, car de faillir à ce besoin vous seroit reproché, avez cœur & courage, & Dieu vous aidera. Ainsi les deux Chevaliers reconforterent le peuple d'Aquitaine, qui de peur étoit prêt de fuir, en telle maniere que les Chrétiens sont retournés contre les Sarrasins, & recommencerent la bataille plus fort que devant. Les nouvelles furent dans Aquitaine que le Duc étoit prisonnier, grands & petits pleurerent pour la prise du Duc; mais sur toutes autres douleurs étoit incomparable la complainte de la belle Fezonne; qui en tordant ses mains & tirant ses cheveux disoit en soupirant: Hélas! qu'est-il devenu? or, je suis la plus infortunée qui soit sur la terre: Hélas! mon très-cher pere, or, vous faut mourir, car des mains des faux Sarrasins vous n'en pourrez échapper. Adieu vous dis, mon doux pere, car jamais ne vous verrai; mais je demeurerai ici seule & dépourvue comme pauvre orpheline, & loin de toute joie, pleine de tristesse & douleurs.

Hélas! Orson, mon fidele ami, votre longue demeure me doit bien ennuyer au cœur; car si vous fussiez ici présent, par vous fut délivré mon pere, qui tant est dolent. En cette maniere pleuroit la belle Fezonne; & les Chrétiens & Sarrasins sur les champs le combattoient outrageusement. Tant dura la bataille, que la terre étoit couverte de corps morts. Or, là fut le vaillant Valentin, qui des Sarrasins faisoit si grande occision, que nul, tant fut-il hardi, n'osoit devant lui demeurer. Orson fut de l'autre part lequel jura que parmi la bataille il finiroit ses jours, ou il rameneroit le Duc d'Aquitaine en sa terre. Pacolet étoit auprès de lui, qui bon secours lui promit, & lui jura qu'à son besoin il ne faudra pas. Alors Orson frappa des éperons & est entré parmi les Sarrasins par grande fureur, tant que la bataille il rompit & passa outre. Après que lui & Pacolet eurent outre-passé la bataille, ils jetterent leurs armes à terre, & pendirent en leurs cols écus de Sarrasins où l'image de Mahon étoit empreinte, puis allerent au pavillon du Géant Ferragus, sans que nul leur contredit; car Pacolet savoit bien parler leur langage. Ils entrèrent aux tentes pour le Duc savoir; mais Pacolet voyant qu'il y avoit trop de Payens qui le gardoient, il alla jouer de son sort si bien & si habilement que tous les a fait dormir pour cette heure. Quand ils furent tous endormis, Orson vint au Duc d'Aquitaine, & lui dit: Grand Duc, venez avec moi, & montez sur ce cheval

sans tarder, car je vous délivrerai des mains de Ferragus; je suis un Chevalier, qui dedans votre salle, vous demandai gage le jour que vous me donnâtes cent livres, n'ayez nul doute des payens, car sans danger en votre ost vous menerai. Chevalier, dit le Duc, soyez le bien venu, qui hors de servitude me délivrez & de mes ennemis mortels; & pour le bon service que vous me faites aujourd'hui, pour récompense je vous donnerai ma fille la belle Fezonne en mariage: je l'avois donnée il n'y a pas long-tems à un Chevalier, qui étoit sauvage, lequel ne savoit parler nul langage; mais puisqu'il n'est devers moi revenu, sa langue demeure lui portera dommage. Je vous la donnerai, car vous l'avez bien gagnée, & si aurez avec elle pour mariage la moitié de ma terre d'Aquitaine. Je vous remercie, dit le Chevalier, tel don n'est pas à refuser; mais faisons diligence pour échapper de ce lieu, & retournons en notre ost. Les trois champions, le Duc d'Aquitaine, Orson & Pacolet ont pris armes des Sarrasins, & parmi l'ost ont passés sans qu'ils aient été aperçus d'aucun d'eux,

Pendant le tems qu'Orson alla vers le Duc d'Aquitaine, Valentin qui étoit parmi la bataille demanda à plusieurs où étoit son frere Orson; mais nul ne lui en savoit dire des nouvelles, dont Valentin fut fort dolent, car il craignoit qu'il ne fut demeuré parmi la bataille, de quoi il jeta maints piteux cris, en disant: Hélas! je ne suis point surpris de mes infortunes, quand mes joies se changent en tristesses, puisque j'ai perdu mon principal ami, la fleur de tout mon confort, l'espoir de toute ma vie: Hélas! beau-frere Orson, or, vous ai-je perdu par les faux Sarrasins, car je sais bien que votre vaillance & hardiesse a été cause de votre mort abrégée; car tant que je vous connois, qu'avez plutôt aimé mourir par vaillance que de vivre en vergogne. Ah! vaillant frere Orson, avec beaucoup de peine je vous conquis dans le bois, & depuis vous ai gardé de péril & danger, lorsque de vous je pensois avoir liesse & foulas, vous êtes séparé de moi; mais puisqu'il est ainsi que de vous je ne puis avoir nulle nouvelle, je promets à Dieu qu'en bref je saurai où vous êtes, & vous trouverai mort ou vif, où je mourrai dans la peine. Après ces douloureuses paroles, Valentin entra en bataille comme un homme déconforté & chargé de mélancolie, & en sa main tint l'épée de fin acier, & de son corps montra telle chevalerie, que sans arrêter cinq ou six Sarrasins jetta par terre morts, & faisant cette prouesse, le Géant Ferragus le connut & alla auprès de Valentin, & le ferra de si près que devant tous il l'emporta, car son cheval fut tué sous lui. Alors le Géant Ferragus fit étroitement lier Valentin & jura sur tous ses Dieux qu'il en prendroit vengeance; mais il ne fut pas du tout à sa volonté, car ainsi qu'il emportoit Valentin par les champs, Orson, Pacolet & le Duc Savary le rencontrèrent: Lors dit le Duc, voyez le faux payen, qui, notre Loi & nos gens veut mettre à mort, il emporte avec lui un de nos chevaliers bien étroitement lié. Si nous sommes vaillans, dit Orson, il ne nous peut échapper. Lors il frappa des éperons & alla devers le faux Géant; auquel il donna tel coup de lance que lui & Valentin a jetté par terre; mais le Géant qui étoit fort & puissant se releva sur ses pieds, & laissa-là Valentin, qui de grande peur commença de fuir, & Orson lui cria: Frere, retournez en arriere,

& n'ayez doute: alors Valentin retourna vers lui, & lui conquêta un cheval & dessus le monta, & Pacolet qui fut parmi l'ost en langage Sarrasin cria hautement: Portugal, le meilleur: Et ce faisant, passa la bataille, & vint à l'ost des Chrétiens, & ainsi furent tous mis hors des mains de leurs ennemis. Quand les Chrétiens virent que le Duc étoit délivré, leur courage redoubla & leur force augmenta. Tant furent joyeux, que tous d'une même voix crièrent Aquitaine. Et en menant ce bruit coururent sur les payens, & de si grande force & vigueur les assaillirent, que le Géant Ferragus, après qu'il eut perdu grand nombre de ses gens par force d'armes, fut contraint de lever le siège & se retirer. Or, fit sonner trompettes & clairons, puis les gens d'armes retournerent en Aputaine pour se rafraichir. A celui jour, que les Chrétiens & Sarrasins se combattirent, il y eut si grand meurtre que de nombrer les corps ce feroit chote piteuse. Au retour de la bataille, Valentin & Pacolet retournerent en leur logis, & Orson s'en alla au Palais avec le Duc Savary & autres Barons & Chevaliers. Quand le Duc d'Aquitaine fut de retour en son Palais, il manda tous les Princes & Seigneurs de la Cour, & sa fille la belle Fezonne; puis appella Orson & lui demanda comme il avoit nom; mais Orson fut très-subtil, & lui dit: Sire, j'ai non Richard. Lors le Duc dit en présence des Seigneurs: sachez de vrai, que sur tous Chevaliers je suis tenu & je veux que l'honneur soit fait à celui que vous voyez ici, car par lui suis retourné en Aquitaine, & ainsi ai été délivré de mon adversaire & mortel ennemi; & vous ma fille, c'est ma volonté qu'ayez en mariage ce vaillant Chevalier, car sur tous autres je le tiens le plus brave qui soit au monde, & pour la grande prouesse qu'il a montré envers moi, je lui ai en récompense promis votre gentil corps, & que par foi de mariage à lui serez épousée; bien le devez aimer préféablement aux autres, car il a sauvé la vie à votre pere. A l'opinion du Duc furent consentans tous les Chevaliers, & disoient de voix unanime, que ce Chevalier étoit bien digne d'avoir la belle en mariage; mais Orson qui étoit là présent, ne voulut sur ce fait déclarer sa pensée, jusqu'à ce qu'il eût essayé le courage & la volonté de la belle Fezonne, ainsi qu'il l'avoit entrepris de faire.

CHAPITRE XXVII.

Comme Orson voulut essayer la volonté de la belle Fezonne avant de l'épouser.

ORSON fut sage, car devant que d'épouser Fezonne, il voulut savoir si elle étoit pour garder sa foi ferme; car bien souvent avoit oui dire, que les femmes, pour peu de choses rompent & faussent leurs promesses; mais quoique plusieurs soient de telle nature, toutefois le vice des mauvaises ne doit point être pris ni allégué pour comprendre la fidélité des bonnes; car parmi un buisson d'épines on trouve bien une rose fleurie; & aussi entre plusieurs femmes mauvaises, on peut bien en trouver une bonne, ainsi que fut Fezonne, laquelle Orson trouva loyale; car pour l'essayer, il dit au Duc en cette maniere: Sire, de l'honneur que vous me faites, je suis tenu de vous rendre grâces; mais à l'égard de votre fille, je voudrois bien savoir sa volonté, car bien lui appartient d'avoir homme de plus haut lieu que moi, & pourtant devant que je la prenne, je

parlerai à elle pour savoir son courage, car mariage fait outre sa volonté, ne vient pas volontiers à sa perfection: Chevalier, dit le Duc, vous avez bonne raison, & je vous l'accorde. Or, allez en sa chambre & parlez à elle, afin que vous soyez mieux de son fait.

Alors Orson entra en la chambre de la belle Fezonne, & alla auprès d'elle, puis la prit par la main & lui dit doucement: Madame, la grande beauté qui est en vous, m'a d'amour si surpris que sans vous je ne puis avoir allègement. Or, soit Dieu loué quand il lui a plu telle grace me faire, que pour femme me soyez donnée, car bien me pourrai vanter que de toutes j'aurai la plus belle amie, & puisqu'il plaît au bon Duc votre Pere que m'avez pour mari, bien devez par raison être contente; car je vous servirai & tiendrai parfaite loyauté durant tout le tems de ma vie.

Je vous prie, ma très-chère aimée Dame, que pour avoir l'un & l'autre plus grand souvenir, qu'à cette heure présente vous m'embrassiez, ne me veuillez refuser l'amoureuse requête, je vous en prie, car puisque le tems avenir de vous être assemblé, de ma volonté faire ne devez refuser.

Chevalier, répondit la Belle, qui bien étoit apprise de telle chose requérir, vous devez vous retirer, car vous perdez votre peine. J'aime tous Chevaliers en bien & honneur. Mais dessus tous autres, j'en aime un, & veux lui tenir foi & loyauté, ainsi que je lui ai juré, quand il plaira à votre pere, c'est bien raison & droit qu'il vous plaise: Sire, dit la Pucelle, c'est bien par droit & raison que j'obéisse à Monseigneur mon pere, mais s'il advient qu'à telle chose me contraigne, & qu'il me veuille à autre donner qu'à celui qui conquit le verd Chevalier, plutôt de lui je me départirois sans rien emporter, que fauffer ma foi. Dame, dit Orson, je suis très-émerveillé comme vous êtes tant amoureuse de ce Chevalier, car vous savez qu'il est sauvage de nature & ne fait parler, parquoi il vous puisse réjouir de la volonté. Sire, dit la Dame, vrai amour m'appartient à l'aimer naturellement; car on dit souvent, que chose qui plaît est à demi vendue; pour cette cause, noble Chevalier, n'avez point d'espérance en moi, car jamais je ne changerai l'amour que j'ai pour ledit Chevalier.

Bien joyeux fut Orson de la sagesse de Fezonne, qui lui fit cette réponse, cependant il seignit d'en être fâché, & s'en fut de la chambre sans prendre congé d'elle, & alla vers le Duc, & lui dit franc Duc, sachez que je viens de voir votre fille, mais elle m'a donné pour réponse, que jamais de sa vie autre ne prendra point pour ami, que celui qui conquit le verd Chevalier. Chevalier, dit le Duc, que sa réponse ne vous étonne, car elle n'est libre de ses volontés, ayez un peu de patience; car plus avant je parlerai à ma fille. Grand merci, dit Orson, j'en suis à vous tenu. Alors il sortit du Palais & alla au logis de son frere, auquel il raconta la réponse que lui avoit faite la belle Fezonne. Frere, dit Valentin, vous avez bien fait, & cela vous doit suffire; car bien pouvez connoître le grand amour qu'elle vous porte; mais je veux que nous allions ensemble vers le Palais, car incontinent que le Duc me verra, je suis assuré que nous serons bien reçus. Frere, dit Orson, votre vouloir soit fait. Lors Valentin se para richement, Orson prit le jaceran duquel il étoit vêtu, quand premier vint en

Aquitaine, & allerent au Palais, & avec eux Pacolet, qui par-tout les suivoit. Ils entrerent dans la salle où étoit le Duc, parlant à la fille devant plusieurs Barons & Chevaliers: Fille, dit le Duc, d'où vous vient ce courage, que ma volonté ne voulez accomplir & prendre ce noble Chevalier en mariage, qui, par ses vaillances à tant de renommée; par lui j'ai été délivré & m'a sauvé la vie. Hélas! mon pere, dit la pucelle, pourquoi m'en parlez-vous? car vous savez bien que j'ai donné ma foi à celui qui vous délivra du verd Chevalier.

Or, est-il plus vilain reproche à créature vivante que de rompre sa foi ou briser son serment: Et s'il advient que par vous je sois contrainte, vous serez cause de mettre mon ame en danger, qui vous seroit reproché devant le monde. Et ainsi que le Duc d'Aquitaine parloit à la fille, Valentin & Orson entrerent, lesquels en grande humilité, comme Chevaliers courtois, saluerent le Duc, qui les reçut à grande joie; puis Orson alla vers Fezonne, qui de grande joie se sourit. Hélas! dit-elle, soyez le bien venu, car votre retard m'a causé trop d'ennuis, & si ne fussiez venu, mon pere me vouloit donner à un autre Chevalier, qui pour mon amour a pris grande peine, lequel bien vous ressembloit de nez & de bouche. Madame, dit Orson, depuis que je ne vous vis j'ai appris à parler, & c'est moi qui aujourd'hui en votre chambre d'amour vous priaï. Lors la Dame fut si joyeuse qu'on ne peut le dire. Et Orson entra en une chambre & changea d'habit, il prit robes & vêtement très-précieux qu'il avoit fait apporter par Pacolet, puis entra en la salle, & quand le Duc le reconnut, il l'alla embrasser & lui dit: Beau-fils, veuillez-moi pardonner de ce que je voulois donner ma fille à un autre qu'à vous; car je pensois que vous ne fussiez jamais retourner. Sire, dit Orson, de bon cœur je vous pardonne; & lors demanda le Duc, comme ils s'étoient portés depuis leur départ; & Orson a conté devant tous les fortunes & aventures où ils ont été, & comme ils sont fils de l'Empereur de Grece, nommé Alexandre, & de la sœur du Roi Pepin nommée Bellissant, laquelle ils trouverent en Portugal. Quand le Duc entendit que les deux vaillans Chevaliers étoient de si haute maison extraits & de si noble génération venus, il eut au cœur une telle joie que dire on ne sauroit, & dit: Chevaliers, très-dignes d'avoir grand honneur & révérence, quand de tous Chrétiens vous êtes des plus nobles extraits & descendus, mais d'une chose suis dolent, c'est de votre pere l'Empereur de Grece, & votre oncle le Roi Pepin, que les Payens & Sarrafins assiègerent dans Constantinople, & tant a duré leur guerre, que si de brief Dieu ne leur donne secours, par famine se conviendra eux rendre aux ennemis, qui est chose fort piteuse. Quand Valentin ouït que son pere & son oncle étoient en danger, il mena si grand deuil que nul ne le put appaiser, & sur toutes choses plaingnoit le Roi Pepin, lequel l'avoit nourri; plus fort que l'Empereur. Lors Pacolet, lui dit: Sire, laissez ce deuil, car si me voulez croire, devant qu'il soit demain Vêpres, je vous mettrai dans la Cité de Constantinople. Je crois qu'il est tel, dit Valentin, où il faudroit que le Diable l'y portât. Sire, dit Pacolet, si vous voulez monter dessus mon cheval & faire ce que je vous dirai, nous serons en Grece devant le jour failant. Pacolet, dit Valentin, à ces mots je m'accorde, car de nul autre chose mon

cœur ne désire, tant que de voir mon pere que jamais n'ai vu. A cette heure Valentin fut délibéré de partir dès le lendemain pour aller à Constantinople. Le Duc d'Aquitaine fit premier épouser Orson à sa fille Pezonne, & fit faire les noces, qui furent richement servies, il y eut des divertissemens de toutes sortes d'instrumens, tant que le bruit qu'ils menoient retentissoit jusqu'en l'ost des Sarrasins, dont ils furent déplaissans. Le Duc d'Aquitaine fit en grand honneur amener au Palais les deux Dames Bellissant & Esclarmonde. Lors il y eut un Espion qui vit l'assemblée & alla devers Ferragus, & lui dit, Sire, je viens de la Cité d'Aquitaine, où j'ai vu la Reine Bellissant que vous avez gardée, & votre sœur la belle Esclarmonde & les Chevaliers, qui de vos prisons sont saillis, & le petit Pacolet, lequel vous a trahi. Par Mahon, dit Ferragus, je dois bien être dolent du traître garnement Pacolet, qu'ainsi m'a faussement trompé, & ma sœur Esclarmonde, laquelle tant j'aimois, que les Chrétiens emmenerent, mais je jure Mahon que j'en prendrai vengeance, car je les ferai tous mourir en peu de tems.

CHAPITRE XXVIII.

Comme Ferragus, pour avoir du secours, manda le Roi Trompart & l'Enchanteur Adramain. Et comme Valentin partit d'Aquitaine pour aller à Constantinople voir son Pere, l'Empereur de Grece.

FERRAGUS fut fort courroucé, quand il vit que de sa sœur & des Chevaliers il ne put prendre vengeance. Il appella un Hérault, à qui il donna une lettre par laquelle il mandoit au Roi Trompart, qu'incontinent & sans arrêter, ses lettres vues, il voulut venir pardevant lui bien accompagné, & en grande puissance armé le mieux qu'il pourroit, s'il étoit ainsi qu'il lui voulut donner secours, il lui donneroit pour femme la belle Esclarmonde sa sœur, & avec lui manda de rechef qu'il amenât l'Enchanteur Adramain, qui avoit appris à bien jouer de l'art de Nécromancie dans Tolède, & étoit maître passé en cet art. Les lettres furent ainsi faites & données audit Messager, lequel se mit en chemin pour faire sa commission. Je laisserai à parler de Valentin, qui est en Aquitaine, où il prit congé des Seigneurs, des Dames & de la belle Esclarmonde, laquelle de son départ fut fort triste; elle demanda: Ami, quand m'épouserez-vous? Tenez-moi loyalement votre parole, car en vous j'ai mis ma seule fiance. Belle, dit Valentin, de moi ne vous doutez, car je vous serai loyal, & vous promets ma foi que tout au plutôt qu'il plaira à Dieu le Tout-Puissant que je retourne de Constantinople, sans nul délai je vous épouserai.

Lors dit au Duc d'Aquitaine & à son frere Orson: Seigneurs, je vous laisse ma mie Esclarmonde en garde, comme à mes principaux amis, auxquels je me confie, en vous suppliant que le plutôt que possible sera, vous qui lui fassiez administrer le Sacrement de Baptême, & ne changez pas son nom pour lui en donner un autre; car c'est ma volonté que tel nom porte. Valentin, dit le Duc, n'avez nul souci, car aussi chere sera gardée Esclarmonde que ma propre fille naturelle.

Valentin prit congé du Duc d'Aquitaine, qui de son départ avoit le cœur dolent, puis embrassa la belle Esclarmonde, & en prenant congé la baisa tendrement; mais la Dame étoit si dolente, que parole

ne lui put dire. Valentin la laissa & se prit à pleurer, & Orson prit congé de lui, & dit: frere, je prie notre Seigneur qu'il vous veuille garder & conduire; mais sur toutes choses je vous prie humblement que me recommandiez à mon pere l'Empereur de Grece, & mon oncle le Roi Pepin, car s'il plaît à Dieu, dans peu de tems je les irai voir. Frere, dit Valentin, je ferai le message pour vous ainsi que pour moi. A ces mots se départirent les deux freres, qui, pour se séparer l'un de l'autre, avoient le cœur dolent: Orson demeura au Palais, & Valentin retourna en son logis vers la Reine Bellissant, qui étoit pour son département au cœur sensible. Et quand elle vit qu'il étoit prêt de partir elle l'embrassa, croyant prendre congé de lui, mais elle avoit le cœur si dolent qu'elle ne lut dire un seul mot: Valentin la prit entre ses bras en la réconfortant; car quoiqu'il en fût fort dolent, il se faisoit une grande violence, pour réconforter sa mere, à laquelle il dit avec douceur: ma mere n'avez peur ni souci de moi, car s'il plaît à Dieu mon Créateur, dans peu me verrez. Pensez & ayez toujours votre cœur en Dieu & priez pour moi, car en toutes mes prieres & faits je m'en souviendrai, & sur-tout je vous recommande tant que je puis ma mie la belle Esclarmonde, laquelle en moi se confie, loyauté me vent garder.

Hélas! mon fils, dit la Reine Bellissant, je dois bien en mon cœur soupirer & avoir douleur; mais par ta prouesse & hardiesse tu as tant fait que le jour viendra, au plaisir de Dieu, que de mon occasion & vitupere je serai trouvée innocente & pure. Et quand vous serez en la Cité de Constantinople, saluez de ma part votre pere l'Empereur Alexandre, & votre oncle le Roi Pepin mon frere, & lui dites de par moi que je prends sur la damnation de mon ame que jamais en nul jour de ma vie, du grand blâme & vitupere dont j'ai été accusée, coupable je ne fus oncques. Et si à ce nul tant soit vaillant ou hardi, veut entreprendre le champ de bataille & dit la contraire; combattez-vous pour moi & prenez la querelle, car si vous êtes vaincu, je veux offrir mon corps à être brûlé devant tout le monde. Ma mere, dit Valentin, ne vous déconfortez point, car s'il plaît à Dieu, en qui j'ai confiance, je ferai tant pour vous qu'en bref vous serez rendue & accordée à l'Empereur Alexandre, mon pere, & que du tort qu'il vous a fait pardon vous demandera. A ces paroles partirent sa d'ensemble & menerent grand deuil: au départ la Dame Bellissant requis à Valentin, son fils, que le plutôt qu'il pourroit, il lui renvoyât Pacolet pour savoir des nouvelles, & Valentin lui promit qu'ainsi le feroit, puis il entra en la chambre où il trouva Pacolet, lequel en attendant avoit appareillé son cheval de bois. Or sus, dit Pacolet, montez derriere moi fermement. Ami, dit Valentin, cela ferai-je bien. Lors monterent sur le cheval, & Pacolet tourna la cheville si bien que le cheval par l'air se leva, en cette nuit fit tant de chemin qu'il passa outre la mer par-dessus plusieurs bois, rochers, villes, Châteaux & grandes Cités, & si bien exploiterent que le lendemain devant midi ils apperçurent Constantinople. Alors Valentin demanda à Pacolet qu'elle place c'étoit, il lui répondit que c'étoit la Cité de Constantinople, en laquelle il avoit un si grand désir d'être. Bien fut joyeux Valentin quand il se vit si près, car tant bien l'avoit conduit Pacolet, que devant l'heure des vêpres fut en la Cité, & à l'heure que l'Empereur & le Roi Pepin étoient

dans la salle impériale assis pour souper : Valentin fut émerveillé, quand il se vit devant telle compagnie. Lors le verd Chevalier, qui en la salle étoit, connut bien Valentin & lui fit grande fête. Le Roi Pepin qui avisa Valentin, dit à l'Empereur Alexandre : Sire, encore n'est pas failli votre lignage, car pouvez ici voir un vaillant Chevalier, lequel est votre propre fils. Quand l'Empereur ouit ces paroles, la couleur lui nua, & perdit contenance, il se leva de table pour venir embrasser son fils, mais le verd Chevalier fut si joyeux de la venue de Valentin que ce fut le premier qui l'accolla. Après vint le Roi Pepin son oncle, qui Valentin embrassa, ensuite vint l'Empereur son pere, qui de joie & de pitié pour sa vue réjouit, & pour souvenance de sa femme, piteux & déconforté prit son enfant entre ses bras & tendrement le baïsa. Puis le vieillard Blandimain à la barbe fleurie reconnut Pacolet, car il l'avoit vu en Portugal, il vint auprès de lui & lui demanda des nouvelles de la bonne Dame Bellissant, & lui raconta la maniere comme tout avoit été fait, & comme en plusieurs dangers Valentin avoit été fait pour avoir connoissance de l'Empereur & de sa Mere. Grandes joies & fêtes furent par tout le pays pour la venue de Valentin, fils de l'Empereur Alexandre.

Chevaliers & Barons arriverent de toutes parts pour voir Valentin & lui faire révérence. Et ainsi que dans la salle de l'Empereur arriverent plusieurs grands Seigneurs, Barons & Chevaliers, Valentin, qui de grande hardiesse fut plein, parla en cette maniere devant toute la compagnie : Seigneurs & Chevaliers qui êtes ici présens, & de l'honneur qu'il vous plaît me faire je vous en remercie humblement, & dessus tous autres je rends grâces à mon oncle le Roi Pepin, qui jusqu'à cette heure m'a nourri, car je lui ai plus d'obligations qu'à nul homme qui soit sur terre : nonobstant que souvent on dit que jamais on ne peut être tant sujet tenu comme à pere & mere ; mais l'honneur de mon pere, qui est ici présent, je dois par raison être & renommé de mon pere bien orphelin, & de tout bien d'autrui par charité nourri & élevé, des biens & grâces à mon oncle le bon Roi Pepin, qui comme son enfant, sans avoir de moi nulle connoissance, a tellement été inspiré de Dieu, qu'il m'a doucement nourri, & si ce n'eut été lui, je devois bien par droit & raison misérablement mourir, sans jamais avoir connoissance de nul de mes parents & amis, & sans recevoir le Sacrement de Baptême, le jour que de ma mere je naquis dessus la terre, car de mon pere n'avois confort ni aide, & étoit chose difficile, quand par un faux rapport, avoit à grande honte déboutée & bannie celle qui en ses flancs très doucement neuf mois me porta ; c'est la noble Reine Bellissant, qui, par le faux traître Archevêque, a été fausement & malicieusement trahie, tant que par douloureuse fortune, durant l'espace de vingt ans, en pleurs & gemissemens a été contrainte de passer ses jours, pour montrer qu'elle est tout-à-fait innocente & de loyauté plénier, moi, comme son fils naturel & légitimement engendré, veux contre le maudit Archevêque, qui l'a fausement accusée, en champ de bataille mon corps offrir jusqu'à la mort, aussi contre tous autres, qui pour ma mere accuser, se voudroient présenter en quelconque maniere.

Quand l'Empereur Alexandre ouit son fils le Chevalier Valentin, qui de si grand courage, pour le deshonneur de sa mere se vouloit

combattre, il se prit à pleurer, & dit à son fils Valentin : Hélas ! mon cher enfant ! je fais & connois clairement que tu es mon fils légitime, & qu'à bon droit tu veux pour ta mere combattre, laquelle par un faux rapport & légère crédulité j'ai mise & envoyée en exil ; mais du champ de bataille pour son fait prendre il n'est nul besoin, car le traître & maudit Archevêque qui l'avoit accusée a été combattu & honteusement vaincu, & mis à mort par un vaillant Marchand, lequel en présence du Roi Pepin ton oncle, & devant toute la Noblesse a dit & confessé, comme à tort & mauvaise cause, par envie & diabolique tentation, il avoit la bonne Dame accusée. Quand j'entendis sa confession, je fus au cœur si amerement navré, que de ma douleur trop forte chose feroit à raconter.

Depuis ce tems j'ai employé plusieurs Messagers en grande diligence, en divers contrées & régions, en espérance d'avoir quelques nouvelles certaines de ma femme ; mais je n'ai eu à ce sujet aucune satisfaction, & pour ce, mon fils, ma seule espérance, si tu fais rien de ta mere ne me veuille céder, sur tous mes desirs j'ai volenté singuliere d'en savoir des nouvelles.

Sire, dit Valentin, pour parler de ma mere sachez qu'au soir, vers minuit, je la vis & ai parlé à elle dans la Cité d'Aquitaine. Beau-fils, dit l'Empereur, comment est-il possible qu'en si peu de tems ayez fait tant de chemin ? Alors Valentin lui conta comme Pacolet, par science & art subtil, l'avoit en si peu de tems amené, de laquelle chose l'Empereur Alexandre son pere fut émerveillé.

De la venue de Valentin fut grande joie démenée par la Cité de Constantinople, & tant en fut réjoui l'Empereur qu'il en fit sonner toutes les cloches de la Cité. Quand les Sarrasins ouirent la grande joie que ceux de la Cité faisoient, ils coururent aux armes, & en grande diligence furent en bon point.

Lorsqu'ils furent tous prêts, le Soudan Moradin, accompagné de cent Rois forts & puissans, fit assaillir la Cité de Constantinople, laquelle étoit si pleine de peuple, que faute de vivres moururent quantité de personnes de tous âges, & bestiaux de toutes especes, tellement que c'étoit pitié à voir. Quand le Noble Valentin vit la grande multitude des Payens & la nécessité de Constantinople, il parla devant tous les Seigneurs & Capitaines, disant : Seigneurs & Chevaliers, vous savez que dans cette ville vous êtes en grande nécessité de provisions, & n'en pouvez avoir sinon que par votre vaillance les alliez conquérir sur vos ennemis. Je serois d'avis qu'on fit sortir grand nombre de gens pour avoir des vivres, & moi tout le premier suis prêt de conduire de mon petit pouvoir & au mieux que je pourrais, tous ceux qui voudront sortir de la Cité avec moi. A ce propos furent consentans tous les Capitaines & Gouverneurs de toute l'armée, & partirent hors de la Cité avec Valentin mille combattans, & y avoit grande multitude de menu peuple, que la grande nécessité où ils étoient volontiers le suivoient. Quand ils furent hors des portes, ils coururent sur les Sarrasins si vaillamment, qu'en peu de tems gagnerent trois cents charriots de vivres ; mais ainsi qu'ils les amenoient devers la Cité de Constantinople, le Soudan, qui de cette perte fut dolent, avec grande multitude de Payens & Sarrasins, à grande puissance d'armes entre les Chrétiens & la Cité, pour les vivres recouvrer, s'en vint mettre en bataille. Et quand le

Roi Pepin vit qu'ils avoient serré le passage, il frappa des éperons & la lance en arrêt, & si vaillamment fit que devant le Soudan il abbatit à terre le fier Miragnon, qui étoit Roi de Capharnaüm, puis tira l'épée & en ferrit Aquillon, qui étoit fort & puissant, tellement que de l'arçon de la selle le jeta à terre. Lorsque Valentin & le verd Chevalier virent les armes & vaillances que le Roi Pepin faisoit; ils entrèrent en la bataille, & tant firent à forces d'armes, que devant le Soudan ils abbatirent par terre l'étendart des Payens, & quand l'étendart fut bas, Valentin passa outre contre le Soudan, & si grand coup de sa lance lui donna, que dessus l'Elephant où il étoit monté à terre l'abattit vaillamment.

A cette heure furent de vaillances faites par Valentin & le verd Chevalier, que Marados fut tué & l'Amiral pris par le verd Chevalier: Valentin, malgré tous les Payens & Sarrasins abattit par terre quatre Rois Sarrasins & ôta les deux bras à l'Amiral d'Ombrie, mais les deux vaillans Chevaliers, ce jour pour conquérir l'honneur furent trop ardens, & trop avant se mirent en l'ost des Payens, car quand ils voulurent retourner, ils furent enclos & pris par les Sarrasins si étroitement, qu'ils furent menés prisonniers devant le Soudan, lequel aussi-tôt qu'il les vit, il jura son Dieu que jamais vers les Chrétiens ils ne retourneroient, mais fera bien un gibet devant la Cité de Constantinople, & si haut les fera pendre & étrangler que de tous les parens & amis pourront être vus.

Ainsi font Valentin & le verd Chevalier, que jamais n'ont espérance de leur vie sauver. Et les Chrétiens s'en sont retournés malgré les Payens & Sarrasins, & emmenerent des vivres en grande abondance, tant que tout le peuple de la Cité fut repu & conforté, mais avant qu'ils arrivassent dedans, ils eurent contre les Sarrasins de si grande bataille, que bien crurent les Chrétiens ne jamais retourner à Constantinople. Lors ceux de la Cité qui bien virent la nécessité de leurs gens, firent crier parmi la ville, sous peine de perdre la vie, que tous hommes, femmes & enfans, Prêtres, Clercs, Chanoines, Moines, Réguliers & irréguliers portassent la Croix devant eux en l'honneur de la Passion de Jésus-Christ pour saillir hors sur les Payens. Lors fut si grand nombre de peuple qui saillit de la Cité, qu'estimation étoit à quarante mille. Quand les Payens & Sarrasins virent le grand nombre de gens qui étoient sortis de la Cité, à l'encontre d'eux ils se retirèrent promptement en leur ost, & laissèrent aux Chrétiens prendre & emporter les vivres: mais devant que les Payens retournaient en leur tentes la bataille fut si grande de part & d'autre, que quatre mille Chrétiens finirent leur vie, qui fut chose dommageable à ceux de la Cité, l'Empereur de Grece fut fort dolent pour la perte de plusieurs vaillans Barons & Chevaliers qui étoient demeurés sur le champ de bataille; mais sur tous autres en son cœur regrettoit son fils Valentin & le verd Chevalier, qui tant de prouesses avoient faites. Grand deuil demencrent entr'eux, faisant grandes lamentations pour Valentin, que si-tôt avoient perdu: mais Pacolet les reconforta, disant: Seigneurs, cessez de pleurer, car de Valentin vous serez joyeux, & de lui aurez bonne nouvelle plutôt que ne pensez. Ami, dit l'Empereur, Dieu te veuille oûir & donner la puissance, car si tu peux l'amener devers moi, & l'ôter des mains du Soudan, qui a sa mort juré, tu peux sûrement dire que dessus

les autres à l'honneur te mettrai Sire, dit Pacolet, soyez sûr de moi, car de rechef vous connoîtrez de quel amour je vous aime, & votre fils Valentin. Lors Pacolet prit son cheval de bois, & sans rien dire partit pour aller devers l'ost des Payens; le Soudan étoit dans son tref, lequel pour Valentin & le verd Chevalier faire juger à mort, avoit fait venir tous les plus grands Seigneurs de son ost, mais son entreprise fut faite toute au contraire, comme vous oûtrez ci-après.

CHAPITRE XXIX.

Comme Pacolet délivra Valentin & le verd Chevalier de la prison du Soudan Moradin, & comme il dégot ledit Soudan.

QUAND le Soudan Moradin fut dans son pavillon, il fit venir devant lui Valentin & le verd Chevalier en présence des Barons & Chevaliers de la Cour, & leur dit:

Seigneurs, à cette heure vous pouvez bien voir les deux du monde qui nous portent outrage ainsi qu'au Roi Ferragus, & entr'autres celui Chevalier qui a renoncé notre Loi pour se faire Chrétien afin de nous porter plus dommage; il me semble qu'il seroit bon de les envoyer au Roi Ferragus, car je fais bien qu'il prendra d'eux vengeance, & qu'il les fera mourir honteusement, ainsi qu'ils l'ont mérités. Sire, dirent les Payens & Sarrasins, qui de la mort des Chrétiens avoient grande envie, il n'est besoin de tant sermoner, mais faites faire une fourche sur les champs pour demain matin faire pendre & étrangler les deux faux garnemens, qui tant vous ont porté dommage. Seigneurs, dit le Soudan Moradin, votre conseil est bon, & tel je veux en user, car à mon Dieu Mahon je jure & promets que demain dès le matin si haut les ferai pendre que tous ceux de la Cité de Constantinople les pourroient bien voir, & qu'ils leur servent d'exemple. A ces paroles dites, ainsi que le Soudan entra dedans la tente pour souper, le petit Pacolet se trouva devant lui, lequel de par Mahon le salua fort honnêtement: Pacolet, dit le Payen, bien sois venu. Or, dis moi comme se porte le Roi Ferragus, qui est par-dessus tous autres mon parfait ami. Sire, dit Pacolet, il se porte très-bien, & sur-tout de par moi à vous se recommande, & vous envoie des nouvelles qui sont secretes, lesquels je vous dirai, s'il vous plaît les entendre. Ami, dit le Soudan, très-volentiers j'écouterai votre message.

Lors se retira à part pour lui dire son secret. Pacolet lui dit tout bas; Sire, sachez que je viens de Portugal, & suis envoyé de par ma redoutée Dame, la femme de Ferragus, qui de tout son cœur à vous se recommande, & vous fait savoir que de tous les hommes du monde elle est de vous si amoureuse, que pour avoir votre amour, elle ne peut reposer ni nuit ni jour, tant elle est éprise pour vous.

Or, rien de si vrai, que ladite Dame, qui du tout en moi se confie, m'a devers vous envoyé & vous mande expressément sur l'amour que peuvent avoir deux loyaux amans, que dans ce jour ne différez de la venir voir, car le Roi Ferragus est pour le présent allé devers Aquitaine, si pouvez à votre plaisir de la belle Dame faire à votre volonté, que dessus toutes les autres de beauté ne vit. Et partant, Sire, venez-vous-en avec moi dessus mon cheval, je vous conduirai de telle manière, que demain la noble Dame je vous rendrai au plaisir de mon Dieu Mahon. Ah! Pacolet, dit le Soudan

Moradin, tu donnes à mon cœur joie & liesse; car de toutes les femmes du monde, il n'y en a pas de qui je sois plus amoureux que de la femme de Ferragus; mais tant y a que jamais nul jour vers elle ne me peut trouver accomplir ma volonté ni dire ma pensée; mais je profiterai de cette occasion pour accomplir le désir de mon cœur que si longuement j'ai aspiré, car je te promets que demain matin avec toi n'en irai, & accomplirai mon désir. Pour cette heure le Soudan Moradin s'assit à table, fit servir le petit Pacolet le plus honnêtement qu'il put; car il étoit si joyeux des nouvelles que l'Enchanteur Pacolet lui avoit apportées, que son cœur trébuchoit de joie. Mais Pacolet, qui vit bien que le Soudan étoit en grande joie, dit tout bas: je suis bien féloxyé aujourd'hui; mais devant qu'il soit demain vèpres, tel me donne de son pain à manger qui maudira l'heure que je suis né. Or, étoient Valentin & le verd Chevalier en la tente du Soudan, bien étroitement liés. Bien connurent Pacolet, dont ils furent fort joyeux, & pensant en eux-mêmes que pour leur délivrance il étoit là arrivé, mais nul semblant n'en firent. Mais Pacolet en feignant & regardant les prisonniers, dit hautement au Soudan: Sire, comment êtes-vous si courtois de tenir & garder le verd Chevalier en vos prisons sans le faire mourir, car sur tous les vivans il a porté dommage à son frere Ferragus, & pour lui plus nuire a renoncé Mahon, & trouve moyen de lui tollir sa sœur la belle Esclarmonde, pour la donner à un Chrétien; si me semble que trop êtes indulgent, quand lui & tous les autres de la sorte vous ne faites mourir sans en avoir pitié.

Ami, dit le Soudan Moradin, c'est bien ma volonté & intention, car je suis du tout délibéré de les faire demain au matin pendre & étrangler à une haute fourche; Pacolet fut prudent, qui jusqu'à l'heure de dormir en bouades & fallaces entretenit le Soudan, & quand l'heure fut venue qu'on dut aller reposer, le Soudan commanda que les prisonniers fussent bien gardés & si étroitement tenus, sur peine de la vie on lui en fut rendre compte. Et ainsi se retira en la chambre & laissa en garde Valentin & le verd Chevalier pour cette nuit à grand nombre de Sarrasins, qui sur tous les autres étoient de leur mort convoiteux. Or, l'heure venue que chacun fut retiré; excepté le petit Pacolet qui ne dormoit pas, mais en telle manière jeta son sort parmi le pavillon, que tous ceux qui étoient dedans pour lesdits prisonniers garder furent tous endormis, si bien que si les tentes eussent été abattues pas un ne se fut éveillé. Alors Pacolet vint à Valentin & au verd Chevalier, & leur dit: Seigneurs, à cette heure je vous délivrerai des mains du Soudan Moradin. Il ne faut pas demander s'ils furent joyeux, car de tous maux étoient consolés.

Ils sortirent de la salle sans faire aucun bruit, car Pacolet les hâta je plutôt qu'il pût, car il voyoit que l'heure s'approchoit & du Soudan fort se doutoit, & en grande diligence les fit sortir, & si bien les enseigna, que sans avoir nul empêchement des Sarrasins ils passèrent tentes & pavillons, & vinrent à leur ost. Et Pacolet, qui nul semblant ne fit, quand ce vint l'aube du jour il entra en la tente du Soudan, s'écria: Ah! Sire, très-mal va notre fait, & mal vous montrez de la femme de Ferragus, que tant vous désirez avoir, quand vous demeurez tant à faire diligence de sa volonté accomplir. Levez-vous promptement, car un cœur qui aime passionnément, ne doit point rester au lit si long tems.

Quand le Soudan ouit que si fort s'écria, il s'éveilla en sursaut comme tout émerveillé; puis dit: Ami Pacolet, par Mahon le tout-puissant, tu as bien fait de m'éveiller, car tu m'as été de grande peine, je songeais un songe merveilleux, il m'étoit avis qu'une corneille m'emportoit & faisoit voler parmi l'air bien loin, & en volant parmi l'air venoit à moi un si grand oiseau, qui de son bec me frappoit si fort, que le sang en faisoit couler dessus la terre à grande abondance, je ne fais ce que veux dire ce songe, & suis en grand doute que le Roi Ferragus ne sache cette entreprise. Sire, dit Pacolet, vous avez trop lâche courage, quand pour un songe vous voulez laisser l'amoureuse entreprise pour laquelle vous avez tant langué & soupiré d'amour; par Mahon, dit le Soudan, tu dis vérité. Il appella son Chambellan pour le faire mettre en point, puis lui dit:

Ami, garde que tu sois secret & loyal, & si mon oncle Brutaut me demande, tu lui diras que je m'en suis allé un peu m'ébattre avec Pacolet. Sire, dit le Chambellan, allez où vous voudrez, car de votre fait ne me veux enquérir, mais je le veux céler. Lors monta Pacolet à cheval & fit monter le Soudan derrière lui & l'embrassa par le corps; puis quand ils furent montés Pacolet tourna la cheville & le cheval s'éleva en l'air si haut, qu'aussi-tôt furent en Constantinople au Palais de l'Empereur Alexandre. Quand Moradin vit que Pacolet étoit arrêté, il lui dit: Ami, devons-nous loger ici? Oui, dit Pacolet, n'ayez doute, car nous sommes en Portugal, au Palais du Roi Ferragus; mais par Mahon, dit le Soudan, je suis fort émerveillé, comme le diable n'y a aussi tôt apporté. Or, vous avancez, dit Pacolet, d'entrer en cette salle, & vais en la chambre de la belle Dame, la femme de Ferragus, & tout à l'heure vous ferai ouvrir sa chambre & vers elle coucher. Ami, dit le Soudan, tu me fais rire de joie. Or, va de par Mahon qui te veuille conduire. Alors Pacolet laissa le Soudan dans la salle, laquelle de toutes parts fut bien fermée, de sorte qu'il ne pouvoit aucunement sortir dehors, puis il alla vers la chambre de l'Empereur, & donna un si grand coup de pied contre la porte, que le Chambellan Ponit, & cetui qui tenoit en mandant, qui étoient en cette heure, à la chambre Impériale, venez frapper & n'ont-ils grand bruit? Ami, dit Pacolet, de rien ne vous doutez, je suis Pacolet, qui vient de l'ost du Soudan, pour Valentin & le verd Chevalier, délivrer des mains des Sarrasins, qui à mort les avoient jugés & condamnés; outre plus, dites à l'Empereur que j'ai avec moi amené en ce Palais le Soudan Moradin, lequel croit fermement être en Portugal, or, le faut-il prendre & écorcher tout vif, car il le mérite bien. Quand le Chambellan ouit les nouvelles, il alla vers l'Empereur & le Roi Pepin, lesquels pour voir le Soudan avec grand nombre de Barons & Chevaliers s'habillerent, & le Soudan étoit en la salle, lequel en criant hideusement commença à dire: Ah! traître Pacolet, Mahon te punisse, je t'ai entendu parler, tu m'as faussement trahi; mais par ma foi que tiens, je t'en ferai repentir.

Lors tira son épée, & comme enragé se prit à courir parmi la salle, en frappant les murs & les pierres si rudement qu'il en faisoit sortir le feu, & ainsi par la salle se combattoit, tant que l'Empereur & le Roi Pepin de torches & fallots & de plusieurs accompa-

gnés sont venus devers lui; lorsqu'il les apperçut il se mit en telle maniere devant le Roi Pepin, qu'il tua un Ecuyer qui le vouloit prendre; le Roi qui en fut fort courroucé, s'avança à l'encontre du Soudan & si grand coup qui lui donna qu'à terre l'abbattit, puis fut pris & lié. Quand le jour fut venu, Valentin & le verd Chevalier, qui de l'ost du Soudan venoient par l'aide de Pacolet, furent au Palais où ils trouverent le Soudan, dont ils furent joyeux. Lors l'Empereur & le Roi Pepin, pour la délivrance de Valentin, menerent fête & joie, & aussi furent-ils pour le verd Chevalier, car ils étoient prisés & aimés.

L'Empereur remercia grandement Pacolet, pour son fils Valentin, qu'il avoit délivré, & le Roi Pepin lui dit: Pacolet, il faut que tu me monte un jour sur ton cheval.

Sire, dit-il, montez derrière & je vous porterai sans arrêter jusques dans l'Enfer.

Ami, dit le Roi, Dieu m'en veuille garder. Lors Pacolet dit: Seigneur; faites diligence de faire mourir le Soudan, car si vous le laissez échapper pensez que mal en deviendra. A cette heure furent dans le Palais assemblés plusieurs grands Seigneurs pour voir le Soudan, & par conseil & délibération desquels il fut jugé & condamné à être pendu & étranglé aux carreaux du Palais, afin que des Payens & Sarrafins, il pût être vu; ainsi fut le jugement rendu & exécuté.

Et quand les Payens & Sarrafins virent le Soudan qui étoit là pendu, ils furent fort émerveillés de la maniere dont il avoit été menés en la Cité: Brutaut leur raconta comme il avoit été déçu par Pacolet. Alors grands cris & doléance fut parmi l'ost des Payens & Sarrafins pour l'amour de leur Soudan qu'ils avoient perdus, & ne savoient par quelle maniere, car il étoit vaillant, & des Chrétiens grand persécuteur: Après leurs lamentations faites, ils assemblèrent leur conseil, & élurent pour leur Soudan, Brutaut, qui étoit oncle de Meradin. Ce jour là furent dolens les Payens & Sarrafins, & les Chrétiens demenerent grande joie parmi la Cité, pour la mort du Soudan, aussi pour les vivres qu'ils avoient gagné; puis après toutes les choses ainsi faites; Pacolet prit congé de l'Empereur & de toute la Cour, pour retourner en Aquitaine vers la belle Esclarmonde, comme il lui avoit promis. Alors Valentin vint qui lui dit: Ami Pacolet, puisque vous allez en Aquitaine, saluez de ma part ma mere la Reine Bellissant & ma mie Esclarmonde, mon frere Orson, & le Duc d'Aquitaine, ainsi que tous les autres Barons & Chevaliers, & donnez cette lettre a Madame ma mere, par laquelle elle pourra savoir clairement des nouvelles de par deça. Sire, dit Pacolet, je ferai votre message avec plaisir. Alors il prit son cheval, & monta dessus une fenêtre, puis tourna la cheville, & s'en alla par l'air comme il avoit fait ci-devant. L'Empereur & le Roi Pepin étoient aux fenêtres qui le regardoient. Pour tout l'or du monde, dit le Roi Pepin, je ne voudrois être là. Or, s'en va Pacolet en si grande diligence, que le lendemain matin il arriva en Aquitaine, il trouva le bon Duc qui en la Cité gardoit Bellissant, Orson & la belle Esclarmonde; il les salua tous de la part du noble Valentin, fort honorablement. Ami, dit Orson, comment se porte mon pere? Sire dit Pacolet, il se porte bien; mais pour savoir des nouvelles voici une lettre pour Madame

Bellissant, de par votre frere Valentin. La Dame reçut la lettre bien joyusement, puis appella un secrétaire pour la faire lire; Dame, dit le secrétaire, qui la Dame regarda, sachez que le vaillant Chevalier votre fils Valentin, vous mande par cette lettre que le puissant Empereur, lequel vous verroit volontiers humblement de tout son cœur vous salue, qui depuis le tems de votre département en grande peine & travail longuement vous a fait chercher, & vous mande qu'incontinent après que de lui fût déchaissée, il eut claire connoissance de votre loyauté, & aussi de la trahison du faux Archevêque, lequel par un marchand a été combattu & mis en telle subjection que devant sa mort, publiquement a confessé sa faute & damnable déception. Pour lesquelles choses le bon Empereur votre mari de jour en jour délire à vous voir & avoir avec lui, & jusques à ce qu'il vous revoie jamais au cœur n'aura joie. Et sachez qu'au plutôt qu'il sera dépêché des faux ennemis de la foi Chrétienne, lesquels par grande puissance d'armes ont assiégé la Cité de Constantinople, il viendra vers vous & amenera le verd Chevalier, lequel par Orson votre fils a été vaincu devant Aquitaine. Ainsi vous le mande & écrit votre loyal fils Valentin par la terre de cette lettre. Quand la Dame ouit les nouvelles elle eut au cœur si grande joie qu'elle se pâma, & Orson la prit très-doucement entre ses bras. Mon cher enfant, dit la Reine Bellissant, bien dois remercier Dieu, & être joyeuse, quand l'Empereur de Grece a nouvelles certaines de mon innocence, & que par fausse trahison ce crime abominable m'avoit été imputé. Or, je dois bien rendre grace à Dieu, puisque en bref je me dois trouver devant l'Empereur, car si une fois en ma vie le puis voir, plus ne demande à Dieu au monde demeurer quand telle grace me fût qu'à l'honneur de moi & de tout le sang de France il a fait connoître la trahison de l'Archevêque, lequel a déclaré son maléfice.

CHAPITRE XXX.

Comme le Roi Trompart vint devant Aquitaine pour secourir Ferragus, & amena lui l'Enchanteur Adramin, par qui Pacolet fut trahi & déçu.

Le même jour que Pacolet arriva dans Aquitaine, le Roi Trompart vint dedans l'ost du Roi Ferragus à grande puissance de combattans, pour lui donner secours contre les Chrétiens, & en grand honneur le reçut Ferragus, & pour l'amour de sa venue fit faire grande fête par tout son ost: Franc Roi, dit le Géant Ferragus, de votre venue je dois être joyeux, car j'ai espérance que par vous aurai vengeance de ceux que ma cœur Esclarmonde ont déçue. Je fais qu'elle est dans Aquitaine, dont je prise peu ma puissance, si je ne la puis avoir, & s'il est ainsi que par votre aide puisse être conquise, dès cette heure vous la donne pour femme.

Ferragus, dit le Roi Trompart, de ce ne vous doutez, car j'ai amené avec moi l'Enchanteur Adramin, lequel aura tantôt déçu plusieurs, il fait l'art de Nécromancie plus que tous vivans. Par Mahon, dit Ferragus, je suis joyeux de sa venue, & s'il peut me rendre Pacolet, je le ferai de tous le plus riche & le plus puissant: Sire, dit Adramin, ayez fiance en moi, car si bien vous servirai que de bref le

connoîtrez. Lors se partit Adramin & habilla son fort pour jouer de son métier, puis s'en alla vers Aquitaine, & afin de plus sûrement entrer dedans, il fit charger de vivres, & tant a fait par son engin & art qu'il est venu devant les portes, & demanda congé pour vendre ses vivres. Il fut subtil, & a ceux de la Cité fut bien parler. On lui ouvrit les portes pour l'amour des vivres qu'il portoit. Il entra en la Cité & y vendit ses vivres, puis trouva moyen d'aller vers le Palais, là trouva Pacolet, qui bien le connut, car autrefois l'avoit vu. Adramain, dit Pacolet, bien soyez venu. Dites-moi, je vous prie, de quel lieu vous venez, & qui à cette heure par deça vous amene. Pacolet, dit Adramain, vous savez que j'ai servi & longuement le Roi Trompart, il advint un jour, que par ceux de la Cour fut outragé vilainement pour cause que je ne voulais leur apprendre le secret de mon métier; quand je me vis opprimé, j'eus dépit en mon cœur, & d'un couteau en frappai un tant qu'il fut mort. Quand j'eus fait le coup, pour le doute de mourir j'ai quitté la Cour & le service du Roi Trompart, & suis venu par devers vous pour la fiance que je pense y trouver.

Et dorénavant je veux être & demeurer avec vous comme loyal compagnon, s'il vous plaît. Adramain, dit Pacolet, j'en suis content, faites bonne chere & de rien ne vous doutez. Lors Pacolet fit honnêtement servir ce compagnon, qui de sa venue fut joyeux. Et en faisant chere ensemble, Adramain vit passer la belle Esclarmonde par le Palais, il demanda à Pacolet, qui étoit cette Dame tant belle. Ami, dit Pacolet, c'est la belle Esclarmonde, sœur du Roi Ferragus, laquelle doit être mariée à un vaillant Chevalier.

Alors arriva Orfon devers les deux compagnons, qui leur dit: Seigneur, joutz un peu entre vous deux de votre métier, afin de réjouir la compagnie. Adramain leva une chape par-dessus un pilier, en telle sorte qu'il sembla à ceux qui étoient présens, que par la salle couloit une riviere fort rapide, & en icelle sembloit voir poissons en abondance; & quand ceux du Palais virent l'eau si grande ils leverent tous leurs robes, comme s'ils eussent eu peur d'être noyés. Et Pacolet, qui l'enchantement regarda, se prit à chanter, & fit un fort si subtil en son chant, qu'il sembloit à ceux du lieu, que parmi la riviere courroit un grand Cerf, qui jettoit & abattoit à terre tout ce qui devant lui racontroit, ainsi leur sembloit voir des chasseurs courir après ce Cerf avec grand nombre de chiens. Lors y eut plusieurs de la compagnie qui coururent audevant, croyant attraper ledit Cerf; mais si-tôt le Cerf faillit. Bien avez joué, dit Orfon, & bien savez de votre art user: A ces mots se leverent les deux Enchanteurs, & Pacolet, qui tout bien y pensoit, mena Adramain en sa chambre, pour cette nuit reposer, dont depuis fut dolent; car quand vint à minuit, Adramain jeta un sort parmi le Palais, que tous furent si fort endormis, que pour cri ni bruit ils ne purent s'éveiller, & jusqu'au Soleil levant fit dormir Pacolet comme les autres; puis alla vers le chevalier, lequel il avoit bien vu en sa chambre, mais semblant n'en avoir fait, & quand il eut le chevalier, il alla en la chambre de la belle Esclarmonde, & par son subtil art la fit habiller: puis l'amena avec lui sur le chevalier, & vint à une fenêtre & tourna la cheville, car il en savoit bien le tour, & a tant fait que sans séjourner est arrivé au pavillon du Roi Trompart avec la belle Esclarmonde. Lors

s'écria Adramain: Sire, Roi Trompart, éveillez-vous & vous levez, car ici pouvez voir la belle Dame Esclarmonde, laquelle j'ai dérobée dans Aquitaine, & si si bien fait, que j'ai aussi dérobé le cheval de Pacolet.

Adramain, dit Trompart, à cette heure je connois que tu es ami loyal, & que dessus tous autres je tuis à toi tenu. N'est-ce pas la fille au grand Roi Justemont, qui est sœur du Roi Ferragus? Oui, dit-il, j'ai bien su subtilement l'avoit, l'Enchanteur trahit, car de son cheval jamais n'aura gouvernement.

Adramain, dit le Roi Trompart, en fais-tu aussi bien jouer que lui? Oui, dit Adramain, de long-tems je l'ai appris. Adonc il lui apprit la façon de tourner la cheville; le Roi Trompart vit la subtilité, il pensa en lui-même, que sur le chevalier la belle Esclarmonde, en son pays emportera & épousera.

Lors embrassa la belle Esclarmonde, qui encore dormoit, pour le fort d'Adramain, & avec lui sur le chevalier de bois la mit, & Adramain le regarda en lui disant: Monseigneur, si vous faillez à jouer du chevalier, vous metrez en danger vous & la Dame. Nenni, dit Trompart, de ce n'avez doute, alors tourna la cheville adroitement en son jour, & parmi une nuée s'en alla si loin, qu'il fit plus de cent lieues devant le jour: pour lors s'éveilla la belle Esclarmonde, qui fut bien dolente de se voir en cet état, de douleur se pâma, dont le Roi Trompart fut au cœur effrayé, car il croyoit qu'elle fut morte; il tourna la cheville & arrêta le cheval dans un pré bien herbu, auprès d'une belle fontaine. Et quand il eut descendu la Dame sur l'herbe, il prit de l'eau & lui en jeta sur le visage pour la faire revenir, & à la froideur de l'eau la fit un peu remuer, elle ouvrit les yeux en jettant un cri si pitoyable, que le Roi Trompart crut qu'à cette heure le cœur lui dû partir, dont grand pitié lui en prit, & ne trouva moyen de lui donner secours, fors un pasteur, qui étoit auprès d'eux, auquel il demanda du pain, & le pasteur lui en donna un quartier qu'il porta à la belle Esclarmonde & lui mit en la bouche; la pucelle en mangea un petit morceau, & de l'eau de la fontaine sa gorge arrota. Et quand le cœur lui fut un peu revenu & la parole renforcée, elle se prit à pleurer, en disant: Hélas! pauvre infortunée, que m'est-il advenu! j'ai perdu toute ma joie par fraude & maudite trahison: hélas! mon ami Valentin, or, vous ai-je du tout perdu; de Dieu soit maudit qu'ainsi nous séparé.

Quand le Roi Trompart ouit les regrets que la belle Esclarmonde faisoit pour son ami Valentin, il lui dit fort rudement: Dame, laissez telles paroles, & du garçon Chrétien, jamais n'en parlez devant moi, car par mon Dieu Mahon du corps vous ôterai la vie; bien est raison que plutôt je vous épouse, & soyez à moi donnée, qui ai mon Royaume sous ma domination, que de prendre ce malheureux, qui n'a ni rentes ni Seigneuries, en disant ces paroles, il s'inclina vers la Dame & la voulut baiser, mais elle, qui son amour étoit peu curieuse, lui donna du point sur les dents, tant que le sang en sortit, dont le Roi Trompart fut dolent, tellement que par grande colere la mit sur le chevalier pour partir de la place & aller en son pays; mais on dit communément qu'il fait mal cuider d'être maître d'un métier dont on ne fait rien; ainsi en prit-il au Roi Trompart, qui d'adès

chevalier de Pacolet croyoit bien savoir jouer ; mais si mal à point tourna la cheville, qui de son droit chemin s'éloigna de plus de cent lieues, & ainsi qu'il pensoit sur la terre arriver, il arriva en Inde-la-Majeur, où est une grande place, en laquelle icelui jour on y tenoit marché, & voyant tous ces gens, de dessus son cheval, avec la belle Esclarmonde, à terre descendit, de laquelle chose furent émerveillés tous ceux qui étoient présens. A cette heure la belle Esclarmonde reconnut le Chevalier, car pour la douleur qu'elle avoit eue la nuit de devant, elle ne s'en étoit donnée de garde. Hélas ! Pacolet, dit la belle Esclarmonde, or, suis-je fausement trahi, vous premièrement dérobé. Hélas ! or, je puis bien à cette heure recommander à Dieu mon ami Valentin, dessus tous autres le plus courtois. Par Mahon, dit le Roi Trompart, qui dedans son Palais croyoit bien être, si jamais vous me parlez de ce garçon Chrétien, de bref connoître de quel amour je l'aime ; car de mon épée je vous ferai voler la tête dessus les épaules. Or, est bien dessus Trompart, qui croyoit être en son Palais, & qui pour la belle Esclarmonde avoit voulu jouer de l'art de Négromancie, il est arrivé au lieu où il lui faudra finir ses jours ; car après que de plusieurs ait été regardé, aucuns disoient entr'eux, que c'étoit le grand Dieu Mahon, qui en chair & sang pour visiter son peuple, étoit descendu du Ciel. Les nouvelles de cette vision vinrent au Roi de l'Inde, lequel commanda que devant lui fussent amenés ; or, fut mal arrivé le Roi Trompart, car aussitôt que le Roi de l'Inde le vit, il le connut bien, & lui dit : Trompart, soyez le bien venu, car maintenant je peux prendre vengeance de la mort de mon frere, auquel par votre fiera courage avez par l'espace de sept ans, contre lui mené guerre, & puis à la fin en tourmens l'avez honteusement fait mourir : si je veux montrer à mon frere, qu'en ma vie j'ai longuement aimé, qu'après sa mort l'ai vengé de ses ennemis. Alors le Roi d'Inde, sans autre délibération, à cette heure fit trancher la tête au Roi Trompart, & après justice faite, il fit prendre la belle Esclarmonde avec le chevalier de bois, qui pour la beauté de la Dame la fit mener dans son Palais, & honorablement servir, puis entra en son Palais, & devant lui la fit amener, & quand elle fut devant lui il la regarda attentivement, car en beauté elle surpassoit toutes les autres.

Dame, je ne sais qui vous êtes, ni de quel lieu vous venez, mais la beauté qui est en vous m'a de votre amour si fort épris & embrasé que jamais Dame je fus, pour ce je suis délibéré de vous prendre pour femme, & vous ferai Reine & maitresse de toute ma Terre d'Inde-la-Majeure. Sire, dit la belle Esclarmonde, qui bien fut répondre, vous parlez gracieusement, & me promettez des biens plus que je ne suis digée d'avoir ; mais quand à l'égard de vous prendre pour mari, pour l'heure présente je vous prie, s'il vous plaît, de m'en dispenser ; car depuis peu de tems j'ai fait serment devant l'Image du Dieu Mahon, pour certaines nécessités auxquels je me suis trouvée, que d'ici à un an entier nul homme ne prendrai pour mari & époux ; cependant, Sire, s'il vous plaît, ma promesse me laisserez tenir jusqu'au terme d'un an, & lorsque ce terme sera fini, vous me prendrez pour femme & épouse, pour faire de moi, à votre volonté. Par Mahon, dit le Roi, vous ne ditez que bien, & puisque vous l'avez ainsi entrepris & voué à notre Dieu Mahon ; je suis d'accord d'attendre jusqu'aux tems que la fin de votre serment

sera venu. Ainsi demeura la noble Dame du Palais du Roi d'Inde, lequel pensoit bien qu'au bout de l'an il accompliroit sa volonté & commanda que la belle Dame Esclarmonde fut sur toutes les autres bien servie & chèrement tenue. Il lui fit donner une chambre richement ornée, en laquelle la Dame fit apporter le chevalier de bois, & au lieu le plus sûr & secret le mit sous la garde-robe. Et quand la Dame Esclarmonde vit le chevalier, en regrettant Pacolet, le prit à pleurer tendrement, priant Dieu que de ce danger la voulut délivrer. Hélas ! dit la noble Dame, vrai Dieu tout-puissant, en qui est mon espérance, veuillez votre bénigne grace étendre sur cette pauvre femme ; autrement je demeurerai dolente & égarée, de tous mes amis séparée, & entre les autres la plus dolente, & de mes ennemis mortels me faudra-t-il user le reste de ma vie.

Hélas ! vrai Rédempteur, qui pour tous a souffert mort & passion, veuillez-moi délivrer de cette tribulation en laquelle je suis, & faites par votre puissance que devant la fin de mes jours je puisse voir mon ami Valentin, ou me faudra mourir honteusement plutôt que de m'abandonner à autre qu'à lui.

La Dame est en l'Inde-la-Majeure, laquelle nuit & jour en gémissemens prie Dieu qu'il la voulut mettre hors de ce danger, & la rendre saine au noble Chevalier Valentin, auquel avoit promis foi & loyauté. Or, laisserai à parler d'elle & du Roi d'Inde, & reviendront à Pacolet, & du grand deuil qui fut demené en Aquitaine pour Esclarmonde.

CHAPITRE XXXI.

Comme Pacolet se vengea de l'Enchanteur Adramin, lequel l'avoit trahi, & enlevé la belle Esclarmonde.

APRÈS que la nuit fut passée, en laquelle Adramain avoit trahi & emmené Esclarmonde, parmi la Cité d'Aquitaine fut grand cri demené pour la perte de la Dame ; car les gardes du Palais, lesquels au matin se trouverent endormis, jetterent grands cris & lamentations, & firent si grand bruit que parmi la Cité en furent les nouvelles. Quand Pacolet connut qu'il étoit parti, & se douta de trahison : lors regarda par la chambre vit que son chevalier étoit perdu, il se tordit les bras en criant : ah ! faux Adramain, par toi je suis déçu, & mon chevalier as dérobé pour enlever Madame Esclarmonde ; bien doit haïr ma vie, quand par toi je suis ainsi trahi & dépourvu de la chose que j'aimois le plus. Or, viens-moi, mort, pour me jeter hors de ce monde, car plus n'ai espoir de consolation avoir. Tant fut dolent Pacolet de la belle Esclarmonde, que si n'eût été Orson que vers lui arriva, d'un couteau se fut tué ; de toutes parts du Palais furent ouït cris & soupirs douloureux. La Reine Bellissant cria & pleura, & la belle Fezonne demena tel deuil qu'elle déchira ses habits pour l'amour d'Esclarmonde, qui frauduleusement fut enlevée ; & tous ceux de la Cité d'Aquitaine menerent grand deuil, & entre tous les autres fut piteuse à ouïr la complainte du Duc d'Aquitaine. Et quand Pacolet vit le grand deuil que chacun demenoit, il leur dit : Seigneurs, je jure à Dieu, qui tout le monde a fait, que jamais jour de ma vie n'aurai joie jusqu'à ce que j'aie prié vengeance du traître Adramin, par lequel nous sommes trahis. Adonc se partir dolent & courroucé, il ôta sa robe, prit un habillement de

femme, & comme une jeune pucelle joliment se para & ainsi parti de la Cité d'Aquitaine, & s'en alla en l'ost du Roi Ferragus, & incontinent qu'il y fut arrivé, un des payens vint devers lui, qui fort le pria d'amour, & bien lui sembla belle pucelle, parce que Pacolet par son sort avoit sa face lavée d'un eau très-subtile, tellement que ceux qui le regardoient disoient entr'eux que jamais n'avoient vu plus belle fille, ni plus gracieuse. De plusieurs payens & Sarrafins fut regardé, mais de tous s'excusa, en disant: Seigneurs, pardonnez-moi; car pour cette fois je suis promise à l'Enchanteur Adramin, lequel m'a retenue. Belle, dirent-ils, allez votre voie, & ainsi Pacolet prit le chemin pour aller vers l'Enchanteur Adramin, qui étoit en sa tente. Quand Adramain la vit il fut si enchanté, que Pacolet lui sembla être la plus belle femme que jamais Dieu créa, & en fut tant amoureux, que cette nuit le retint avec lui, & Pacolet s'y accorda, & lui dit; Monseigneur, sachez que de plusieurs j'ai été requise; mais sur tous les autres me semblez être le plus digne d'être servi. Fille, dit Adramin, de rien ne vous doutez; mais faites bonne chere, car j'ai volonté de vous payer largement. Lors Adramain commanda à un sien serviteur, de bien garder la fille, & qu'elle fût au souper servie de toutes les viandes, & du vin à sa puissance.

Or, est Pacolet au logis d'Adramain bien servi, & Adramain parmi l'ost de Ferragus à servir. Ami, dit Pacolet au valet d'Adramain, où est le Roi Trompart, qui tant est renommé, Madame, lui dit-il, je crois qu'il a retourné en son pays & emmené avec lui la belle Esclarmonde dessus son cheval de bois que mon maître lui a donné: quand Pacolet ouit ceci il fut dolent; mais nul semblant n'en montra. Adonc Adramain entra en sa tente, & épices préenta à Pacolet: puis lui dit: Ma fille, il est tems d'aller reposer, voici le lieu où vous & moi nous dormirons & ferons notre volonté. Seigneur, dit Pacolet, votre volonté soit faite. Lors se dévêtit Adramain, qui entra en la couche, pensant que la fille se couchât auprès de lui; mais aussitôt qu'il fut dedans le lit, Pacolet tellement l'encharma & si fort le fit dormir, que tel bruit qu'on pût faire, jusqu'au lendemain n'eût pu éveiller. Quand il fut endormi il jeta son sort parmi la tente, tant que tous ceux de l'environ dormirent, ainsi qu'Adramain avoit fait. Lorsqu'ils furent tous endormis, Pacolet dévêtit les habits de femme, & des plus riches habillemens d'Adramain se vêtit, puis prit une épée, qui en la chambre pendoit, & la tête d'Adramain trancha, & l'emporta sur la pointe de l'épée. Et quand il eut ce fait, il vint au tref de Ferragus, qui de rien ne se doutoit, & n'avoit garde de nul Sarrafin, & tant bien sus jouer de son art, que tous à terre les fit choir, puis entra en la tente de Ferragus, qui dormoit, lequel a tant enchanté que de son lit l'a fait faillir en la place. Alors Pacolet prit sa ceinture & au col lui attacha, en telle maniere que comme une bête il le mena & fit courir après lui jusqu'aux portes d'Aquitaine, où il trouva le Duc Savary, accompagné de plusieurs grands Seigneurs & Barons, qui avoient grand désir d'avoir nouvelle de cette entreprise.

Aussitôt qu'ils virent Pacolet, ils lui demanderent: Ami, où est Esclarmonde, que vous ne la ramenez pas? Seigneurs, dit Pacolet, ayez un peu de patience, car au premier coup de hache n'est l'arbre abattu; sachez que d'Adramain suis vengé, car voyez-en ici la tête;

& ai fait par mon art, que j'ai amené avec moi le Roi Ferragus, lequel tout en dormant ait fait courir après moi parmi les prés. Bien avez travaillé, dit Orson. Seigneur, dit Pacolet, encore ai-je fait plus, car en tout l'ost de Ferragus n'y a plus de Sarrafins qui ne soient sous les tentes endormis, & pour ce, si vous voulez avoir victoire à cette heure nous les pouvons tous mettre à mort. Messieurs, dit Orson, Pacolet, bonnes nouvelles, il me semble qu'il seroit bon de les aller mettre mort. Ainsi fut le conseil ordonné & la chose exécutée. Lors firent mettre Ferragus en une chambre obscure jusqu'à leur retour, puis quinze ou seize mille combattans sortirent de la Cité d'Aquitaine, & si secrettement en l'ost des Sarrafins, que devant le Soeil levant les ont tous mis à mort. A cette heure fut telle occision des payens, que de leur corps la terre fut toute couverte, & après leur déroute, les Chrétiens coururent parmi leurs tentes & prirent tous les joyaux de l'ost des Sarrafins, puis retournerent vers Aquitaine, & quand le Duc fut en son palais avec les Barons, il fit amener devant lui le Géant Ferragus. Lors Ferragus, qui étoit si éveillé fut si dolent que des cris qu'il faisoit sembloit enrager.

Lors le Duc d'Aquitaine lui dit: Le désespoir ne vous sert de rien; mais si vous voulez être baptisé & prendre la Loi de Jésus-Christ, je vous sauverai la vie, & vous ferai honneur en mon Palais. Par Mahon, dit Ferragus, j'aime mieux mourir que de renoncer mon Dieu Mahon, lequel j'ai long-tems servi.

Lors le Duc commanda qu'on lui tranchât la tête; ainsi mourut Ferragus, dont furent joyeux tous ceux de la Cité. Bien pensa Orson à par lui comme Pacolet pouvoit avoir tant de science, & lui dit: je connois que tu es un serviteur loyal, & que pour moi tu n'est mis en plusieurs dangers, cependant, si d'est ton vouloir, toute ma vie avec moi seras, & de toute ma puissance bon guerdon je te tiendrai.

Sire, dit Pacolet, je vous remercie, & vous promets qu'en tous lieux où je serai vous me trouverez toujours loyal. Après ces choses, Orson voulut prendre congé du Duc d'Aquitaine pour aller en Constantinople & secourir l'Empereur son pere & le Roi Pepin son oncle, il vint devant le Duc, & lui dit: Sire, puis que Dieu vous a fait la grace que de vos ennemis êtes vengé, & que votre Terre est délivrée; s'il vous plaît me donner congé pour aller à Constantinople, car j'ai volonté de voir mon pere, & de lui remener la Reine Bellissant ma mere, qui par envie a été si long-tems de lui séparée, & avec ce autre chose; vous savez qu'en la Cité de Constantinople, les Chrétiens qui sont dedans souffrent trop de douleurs à l'occasion des Indes, lesquels l'ont assiégés il y a long-tems. Orson, dit le Duc, vous parlez sagement; & puisque vous êtes délibéré d'y aller, je veux vous y accompagner, & entrer sur la mer à force & puissance d'armes, pour aller secourir votre pere l'Empereur de Grece & votre oncle le Roi Pepin. Bien joyeux fut Orson, & remercia le Duc: alors le Duc fit assembler ses gens. Et après qu'il eut donné sa Cité en garde à un noble Chevalier, ils monterent sur mer pour accompagner Orson, lequel y mena sa femme.

Bien furent garnis d'argent & de vivre, & tant nagerent, qu'en bref virent Constantinople, dont ils furent bien réjouis; mais la Reine Bellissant commença à pleurer piteusement, pour le souvenir de son mari & de sa fortune.

Mere, dit Orson, prenez en votre réconfort, car s'il plaît à Dieu, en bref vous verrez celui que désirez, & de la trahison par laquelle vous fûtes accusée aurez nouvelles à votre honneur; mais je suis pensif comme nous pourrons entrer dans Constantinople. Sire, dit Pacolet, de ce n'avez doute car en bref je trouverai moyen de vous y faire entrer; car j'irai dedans la ville & leur conterai votre venue. Ami, dit Orson, de ce je vous en prie, & direz à Valentin la piteuse fortune d'Esclarmonde. De ce me dispenserez, dit Pacolet, car trop tôt vient qui mauvaises nouvelles apporte. Après ces mots Pacolet sortit de la Nef pour aller à Constantinople. Mais devant qu'il y arrivât il entra en l'ost des payens pour délivrer des prisons du Soudan, Valentin & le verd Chevalier, qui en ce jour avoient été pris des Sarrasins.

CHAPITRE XXXII.

Comme les Chrétiens sortirent de Constantinople pour avoir des vivres, & comme Valentin & le verd Chevalier furent pris par les Sarrasins.

L'EMPEREUR de Grece & le Roi Pepin, lesquels dans la Cité de Constantinople étoient par les ennemis de la foi assiégés, & ne favoient rien de la venue du Duc d'Aquitaine avec Orson, qui pour les secourir étoient sur la mer avec grand nombre de gens & de navires; & ceux de la ville étoient plusieurs Chrétiens & gens de tous états, en tous états, en grande indigence de vivres. Lors Valentin connut leur grande nécessité, pour laquelle chose lui de grande hardiesse, accompagné du verd Chevalier & de 20 mille combattans, pour avoir des vivres sortirent de Constantinople, & des des vivres des Sarrasins chargerent trois cens charrettes, & mirent à mort tous ceux qui les conduisoient; mais ainsi que devers la ville cuiderent retourner pour les vivres emmener, à l'encontre des Chrétiens vinrent d'une part le Soudan, & d'autre le Roi Offisiant. Là fut grande destruction de payens & Sarrasins, & piteuse occision des Chrétiens; de la prouesse de Valentin il n'en faut pas parler, car à cet assaut il occis le Roi Dragmans, avec le Chevalier Charion, plusieurs autres, desquels les noms sont inconnus; le verd Chevalier abattit le bras & l'écu au Roi de Marianne, & devant lui tua son frere Arbillon, avec dix Chevaliers forts & puissans; mais nonobstant leur force & puissance, ils furent mal secourus, & eurent mauvaise aventure, dont fut grande pitié, car de leurs ennemis mortels furent pris prisonniers, & au Soudan menés, lequel en fut joyeux, & pour les faire mourir honteusement; il fit assembler quinze Rois payens qui étoient venus le secourir. Mout en fut grand le courroux parmi la Cité de Constantinople, de l'Empereur & du Roi Pepin, pour la perte de Valentin & du verd Chevalier; car ceux qui en la Cité retournerent fuyans, rapporterent les nouvelles qu'ils étoient morts en la bataille.

Or, furent Valentin & le verd Chevalier dedans les tentes du Soudan, étroitement liés & tenus; dont Valentin se lamentoit en disant: Hélas! belle Esclarmonde, jamais je ne vous verrai, dont j'ai le cœur dolent; fort long-tems m'avez attendu, & avec travail de mon corps vous ai acquise, comme celle, qui du vouloir de Dieu, pour m'épouser étoit déterminé, quand le tems étoit venu que de vous ~~maux~~ je devois avoir allégeance, je suis de mon plaisir déçu,

& séparé de mes amis, & suis es mains de mes ennemis. Adieu mon cher pere noble Empereur de Grece, car en moi vous n'aurez plus d'enfant. Adieu noble Bellissant ma mere, car oncques de moi vous n'eûtes aucun déplaisir ni déconfort, & jamais plus vous n'aurez que douleurs & tristesse. Adieu mon vaillant frere Orson, qui tant de bon cœur m'avez aimé, car l'espérance que j'avois de passer & finir mes jours avec pere & mere, le demeurant de ma vie est par un cas infortuné soudainement tourné. Quand le verd Chevalier vit que Valentin se complaignoit en regrettant ses amis, il lui dit: Sire, pour Dieu oublions pere & mere, parens & amis; faisons prieres à Dieu, que de nous il veuille avoir merci, & nos ames recevoir en Paradis, & prenons en gré la mort pour la foi soutenir & ayons confiance en Dieu, qui pour nous voulut souffrir mort. Or, le Soudan fut assis dans une chaise parée en grand orgueil richement vêtue, dit Seigneur, j'ai fait serment au Dieu Mahon que ces deux Chevaliers Chrétiens, lesquels de présent & autrefois se sont efforcés de nous porter dommag, mourront vilainement; si veuillez aviserent vous de quelle mort je les ferai mourir; en disant ces paroles, Pacolet se mit à la presse, lequel jeta un fort que j'avois ce qu'autrefois l'eusse vu, lorsque par lui le Soudan Moradin fut pris, pourtant à cette heure il ne fut d'eux connu; entra en la tente où se faisoit le jugement des deux Chevaliers Chrétiens, & si-tôt qu'il apperçut Valentin & le verd Chevalier, il se mit à genoux, & en langage de Sarrasin, de par Mahon salua le Soudan, & puis lui dit: Très-puissant Sire, entendez mon message. Sachez que je suis Messager de votre frere Groart, le Roi d'Angler, lequel pour votre secours, & pour les Chrétiens confondre, vient par devers vous accompagné de quatre Rois fort puissans, lesquels ont quantité de Chevaliers qui vous feront aide, & par moi vous mande que lui fassiez savoir la place où vous voulez que le siège soit mis. Et si avez aucuns prisonniers Chrétiens, que les lui envoyez, & il les fera mener dans son pays pour tirer la charrue: il me semble que j'en vois ici deux qui y seront propres, desquels votre frere sera joyeux.

En disant ces paroles, Pacolet souffla contre le Soudan, & fit un sort si subtil, que de tout ce qu'il disoit il étoit cru. Bien joyeux fut le Soudan des nouvelles de Pacolet, car il pensoit qu'il dit la vérité. Il le fit richement servir au dîner, & commanda qu'il fut retenu pour cette nuit, & que de sa peine il fût guerdonné. Grande joie eurent Valentin & le verd Chevalier, quand ils virent Pacolet, mais nul semblant n'en firent.

Or, la nuit venue chacun fut retiré, fors que deux cens Sarrasins, qui furent laissés à garder les prisonniers cette nuit; mais mauvaise garde en firent, car quand vint vers le minuit Pacolet vint vers eux & parlant aux Sarrasins les salua de par Mahon, puis il jeta un sort par si habile maniere, que tous à terre s'endormirent, ainsi que les autres desquels est fait mention: puis il prit deux bons chevaux & vint aux prisonniers, lesquels étoient liés contre un gros pilier, & après qu'il les eut détachés, il les fit promptement monter à cheval, & de point en point il les delivra & mis hors des mains de leurs cruels ennemis, sans que de nuls ils pussent avoir été connus. Et quand ils furent aux champs, Pacolet leur dit: Seigneurs, menez cher bien joyeuse, & prenez en vous réconfort; car vous saurez

que sur cette terre font venus le Duc d'Aquitaine & le Chevalier Orson pour vous secourir, avec grand nombre de combattans; & vint en leur compagnie la noble Reine Bellissant & la belle Fezonne. Aoi, dit Valentin, pourquoi ne vient la belle Eclairmonde? Volontiers elle y fût venue, dit Pacolet, & grand désir en avoir; mais incontinent qu'elle fut montée sur mer, pour l'odeur de l'eau, un si grand mal au cœur lui prit qu'il fut forcé de la ramener en Aquitaine. Valentin la reçut, & autre enquête n'en fit pour cette heure, car Valentin croyoit bien qu'il dit la vérité. Lors dit Pacolet, Seigneurs, allez en Constantinople, & faites en sorte que demain matin vous sortiez hors de la ville en grande puissance, comme possible vous sera, pour aller à l'encontre de vos ennemis, & je ferai en telle manière que toute l'armée du Duc d'Aquitaine, qui est venue d'une part les assaillira, & à cette heure le Soudan croira que ce soit secours qui lui vienne, car je lui ai fait entendre que le Roi d'Angler son frere, est arrivé & accompagné de quatre Rois, lesquels demain se doivent trouver en son host. Pacolet, dit Valentin, tu parles sagement, & ainsi sera fait. A ces mots prirent congé les uns des autres. Pacolet retourna devers le Duc d'Aquitaine, lequel étoit sur le bord de la mer avec son armée, il lui conta comme il avoit été en l'ost du Soudan, & avoit délivré Valentin & le verd Chevalier, puis leur dit la manière comme il avoit par son sort fait accroire au Soudan que son frere Groart le devoit venir secourir. Pacolet, dit Orson, vous êtes à priser quand telle chose savez faire: Sire, dit Pacolet, autre chose y a, c'est que demain de grand matin nous allons contre les payens frapper dessus leur ost; car ceux de Constantinople à grande puissance d'armes de leur part doivent les assaillir, & par ainsi feront tous déconfits, car l'armée du Soudan, par subtil langage, croire que nous soyons payens, de quoi je l'ai enchanté. De cette entreprense fut joyeux le Duc, & vint appointer ses gens pour la chose parfaire, & toute la nuit autour de lui fit mettre bonne garde.

Parmi la Cité de Constantinople furent les nouvelles du délivrement de Valentin & du verd Chevalier, qui le même jour arriverent en ladite Cité, Valentin vint devers les deux Princes, qui l'embrasserent tendrement, puis Valentin leur conta comme la chose s'étoit passée, & comme ils avoient été délivrés par Pacolet des mains du Soudan, ensuite la venue du Duc d'Aquitaine & de son frere Orson, qui pour les venir secourir avoient passé la mer, & enfin leur dit tout l'entreprene qui étoit faite d'assaillir l'ost des payens, ainsi que Pacolet avoit délibéré. Quand l'Empereur & le Roi Pepin ouïrent ces nouvelles, diligemment toute la nuit firent armer leurs gens & mettre en point & diviserent leur armée en cinq batailles. La premiere fut donnée à Valentin: la seconde, au verd Chevalier; la troisieme, au Roi Pepin; la quatrieme, à Milon d'Angler; la cinquieme fut donnée à Samson d'Orléans, qui portoit en sa banniere un Ours d'Argent. Ainsi ordonna ses batailles l'Empereur de Grece. Et quand vint l'aube du jour sortirent de la Cité pour aller assaillir les Sarraïns; puis quand ils furent aux champs chacun fit sonner ses Trompettes, dont le bruit fut si grand que les Sarraïns crierent allarme, & sortirent de leur tentes. Alors les payens furent assaillis par l'Empereur & le Roi Pepin; piteuse fut la bataille pour les Chrétiens icelui jour, & pour les payens & Sarraïns cruelle déconfiture, & cette assault moururent plus de cinquante mille Sar-

raïns. Là furent le Roi Pepin, lequel en donnant courage à ses gens à haute voix, crioit Mont-joie Saint-Denis. Lors il y eut un Sarraïsin, qui à haute voix cria au Soudan: Ah! Sire, reculons & pensons de sauver nos vies, car on cette nuit avez perdu les deux prisonniers qui étoient si étroitement liés.

De l'autre part nous avons vu une banniere, sous laquelle il y a grande multitude de gens, qui contre nous fierement courent. Par Mahon, dit le Soudan, je connois clairement que nous sommes trahis; mais non pourtant ayons bonne fiance aux Dieux, & pensons de nous défendre. A cette heure les payens prirent si grand courage, que par force contraignirent les Chrétiens à reculer; mais peu leur valut leur orgueil, car furieusement vinrent frapper le Duc d'Aquitaine & Orson, qui de près les suivirent & assaillirent de toutes parts, tant qu'ils furent de si court tenus, que sans nulle remission un grand nombre finirent leurs jours, & n'en échappa que trente-deux; & ainsi par le vouloir de Jésus-Christ & par la vaillance des Princes, en celui jour furent les payens & Sarraïns déconfits. Lorsque la bataille eut pris fin, que les Chrétiens furent ralliés, Valentin & Orson son frere, lesquels s'étoient connus l'un l'autre, vinrent devant l'Empereur, & Valentin dit: Pere, vous pouvez ici voir mon frere Orson lequel jamais n'avez vu & par lequel cette journée avons été secourus. Lors l'Empereur embrassa Orson son fils, & aussi fit le Roi Pepin. Beau fils, dit l'Empereur, soyez le bien venu car ma joie est doublée pour vous, & espoir fortifié.

Orson, dit le Roi Pepin, ne vous souvient-il pas quand vous m'abattîtes de dessus mon cheval au bois où je vous chassois? Bel oncle, de ce me dois bien souvenir, & d'autres choses aussi par moi faites; mais pour le présent nous ne devons autres choses penser qu'à remercier Dieu de la victoire, laquelle par lui nous a été donnée contre les ennemis de la Foi; car de toutes notre puissance nous devons nos cœurs appliquer pour venger la Loi de Notre-Seigneur Jésus-Christ; de ce discours furent joyeux tous ceux qui étoient présens, & priferent fort Orson, qui avoit si bien parlé.

Alors s'assemblerent l'Empereur & le Roi Pepin, Valentin, Orson & le verd Chevalier, Blandimain & Guidard, marchand, par lequel le faux Archevêque avoit été combattu, & en grand triomphe sont allés voir les tentes de la noble Reine Bellissant & de la belle Fezonne, lesquelles en attendant la défaite des Sarraïns, étoient en un pavillon bien accompagnées, & là prioient Dieu dévotement qu'il lui plût préserver l'Empereur & tous ses gens des payens. Quand Bellissant fut que la bataille étoit gagnée, elle dit: Fezonne ma mie, faites bonne chere, car vous verrez tantôt l'Empereur mon ami, lequel est pere d'Orson, qui pour femme vous a prise. Dame, dit Fezonne, Dieu en soit remercié, car j'ai grand desir de le voir. En disant ces paroles l'Empereur & sa compagnie arriva devant le pavillon. Et quand l'Empereur apperçut Bellissant il descendit de son cheval en pleurant & gémissant, & sans pouvoir paroles dire vint embrasser la Dame, laquelle se jeta à genoux. En cet endroit s'assemblerent l'Empereur & la belle Dame, qui par l'espace de vingt ans ou plus d'ensemble avoient été séparés. Il ne faut pas demander si vne pareille rencontre leur fut gracieuse, & de joie eurent le cœur si ferrés, qu'ils tomberent pâmés entre les bras l'un de l'autre: & quand Va-

lentin & Orson virent la grande pitié de leur mere, fort tendrement se mirent à pleurer, & près d'eux tomberent évanouis; le Roi Pepin, & plusieurs Barons & Chevaliers, qui cette chose regardèrent se prirent à pleurer. Après que l'Empereur & sa femme Bellissant eurent leurs conjoins modérées, l'Empereur parla à la Reine en cette maniere: Hélas! ma mie, bien me doit au cœur déplaire de la douleur & peine où votre corps a été par longue espace livré à cause de l'exil auquel je vous ai mis par envie mauvaise & ma légère crédulité; je fais de certain qu'à tort vous fûtes déshabillée de moi, dont depuis j'ai été en peine & soucis, de votre beau corps regrettant & pleurant ma douloureuse fault, la peine & grieve maniere dont je presumois que vous fussiez. Mais sur toutes choses, s'il vous plaît me pardonner; car nul ne se peut garder de la trahison en laquelle j'ai été. Plus ne vous souciez lui dire la Reine, car dès l'heure que je vous ai vu, toutes mes douleurs se sont dissipées; mais d'une chose je vous prie, c'est qu'il vous plaise me montrer le bon marchand, par lequel la trahison a été connue, & qui a l'Archevêque combattu. Ma mie, dit l'Empereur, ici le pouvez voir, car c'est le brave Guidard, par lequel la chose a été connue & votre honneur rétablir. Ami, dit la Dame au Marchand, vous êtes digne d'être aimé; car pour le grand profit qu'avez fait à l'Empereur de la Grece & au noble sang de France; d'ici en avant je vous tiens mon Chambellan, & avec je veux qu'ayez pour vos peines mille marcs d'or fin. Dame, dit le Marchand, je vous remercie, & toute ma vie vous servirai fidelement. Lors parla Valentin à sa mere, & dit: Madame, qu'il vous plaise parler à moi, & me dites de ma bonne mie Esclarmonde de nouvelles. Ah! beau fils, dit la Dame, prenez en vous confort, car Esclarmonde a été par trahison, enlevée d'Aquitaine & livrée au Roi Trompart, à qui les payens secourir étoit devant la Cité venu. Quand Valentin ouit ces paroles il regarda Pacolet, croyant que par lui il avoit été déçu, & par colere le voulut frapper d'un glaive. Alors Pacolet à deux genoux se jeta, lui dit pour Dieu, il ne veuille être contre lui courroucé, car de ma faute n'y a cause, parquoi moins me devez haïr, car moi-même ai été trahi, qui ne soit vrai celui Enchanteur déroba mon chevalet; mais nonobstant la tête lui a coupée. Quand Valentin entendit que par trahison il avoit perdu la belle Esclarmonde & que Pacolet & les autres étoient innocens, jeta un cri piteux & si grand, que tous ceux qui le regardoient étoient contraints de pleurer. A cette heure prirent le chemin, les Princes & Barons, pour aller à Constantinople, & les prêtres & clercs en grande dévotion firent en procession générale, en laquelle firent aller femmes & enfans à l'encontre des vaillans Princes, lesquels avoient les payens & Sarrafins détruits, chantans hymnes & louanges à Dieu, jusqu'à la grande Eglise les accompagnerent, & de la grande joie pleuroient, & après que dedans ladite Eglise eurent faits leurs prieres & dévotion, & rendu graces à Dieu, l'Empereur & le Roi Pepin allerent au palais, lesquels menerent si grande fête que six jours entiers firent tenir table ronde. Ne faut pas demander les pompes & triomphes qui furent faits; car tous furent joyeux & menerent liesse, pour la grande grace que Dieu leur avoit ainsi donnée contre leurs ennemis; & après plusieurs jours, les Princes & Chevaliers prirent congé de l'Empereur pour retourner en leurs

pays,

pays, desquels je ne ferai plus mention, hors seulement de notre Roi Pepin.

CHAPITRE XXXIII.

Comme le Roi Pepin prit congé de l'Empereur de Grece, pour retourner en France, & de la trahison de Hauffroy & Henry, à l'encontre d'Orson.

APRÈS la destruction des ennemis de la foi Chrétienne, lesquels pour la détruire ainsi que les Chrétiens, avoient assiégé Constantinople, le Roi Pepin prit congé de l'Empereur pour retourner en France. Quand Orson vit que le Roi s'en retournoit, il lui dit: Sire, j'ai grand désir d'aller avec vous en France, & de passer mes jours à votre service. Orson, dit le Roi, de ce je suis bien content, & puisqu'avez si bonne volonté de me servir, je veux bien vous emmener en France, & vous ferai Gouverneur de mon Royaume, de plus, je vous ferai mon Connétable, & s'il arrivoit que du vouloir de Dieu, mon petit fils Charlot venoit à décéder devant moi, je vous ferai Roi de France. Sire, dit Orson, mille merci je vous rends; car puisqu'avez votre volonté est de me recevoir, j'amenerai ma femme Fezonne, & en tout vous veux être loyal, & l'épée tranchante votre bon droit défendrai.

Alors le Roi Pepin & Orson, son neveu, partirent de Constantinople, avec grande chevalerie, & pour le départ du Roi Pepin pleuroient tendrement l'Empereur & la bonne Dame Bellissant & les autres, Orson baïsa son frere Valentin & le recommanda à Dieu, si plein de pleurs & de soupirs, que de sa mere Bellissant ne put prendre congé pour le grand deuil qu'il avoit de la laisser, fors seulement qu'il l'embrassa tendrement. Après pris congé des grands & des petits. Le Roi monta sur la mer avec sa compagnie, l'Empereur & ceux de la Cour qui les avoient conduits au port, s'en retournerent en Constantinople tous pleurans; mais la douleur du département du bon Roi Pepin, plus qu'à nul des autres, fut au cœur déplaisant à l'enfant Valentin, pour l'amour d'Esclarmonde, laquelle il avoit perdue, il dit à l'Empereur en pleurant: Cher & redouté pere; veuillez-moi pardonner le congé que je prends de vous, car jamais je n'aurai joie ni repos tant que je sache ce que ma mie est devenue, car je l'ai conquise au péril de ma vie, parquoi je la dois bien désirer & regretter. Quand la Reine sa mere entendit que son enfant s'en vouloit aller, elle tomba pâmée. Mere, dit Valentin, laissez vos pleurs, car jusqu'à la mort je veux chercher celle que je chéris le plus, & s'il arrive que je ne la puisse trouver, jour de ma vie n'aurai liesse; mais désirerai la mort pour abrégier mes jours: Lors appella Pacolet, & lui dit: Pami, s'il te plaît de me servir en cette nécessité, viens avec moi, jamais pis que moi n'auras. Sire, dit Pacolet, je suis tout prêt à vous rendre service, & vous suivre par-tout. Ainsi fut Pacolet délibéré d'aller avec Valentin, & Valentin faisoit ce pour l'amour d'Esclarmonde, & délaisa pere & mere; & sans nul séjour ni retardement Pacolet fit appareiller, & le quatrieme de Constantinople parti pour trouver celle dont son cœur étoit triste & dolent. Du deuil de l'Empereur de Grece & de la Reine Bellissant, ne pourroit-on raconter; en telle peine étoient que sans parole dire, entrerent en leur chambre déconfortés, & Valentin,

H

qui de courage avoit formé son entreprise, monta à cheval pour s'en aller vers le port, & entra en mer avec sa compagnie. Or, me rairai de lui, & parlerai du Roi Pepin, lequel arriva à Paris, & fut reçu fort honorablement, car de toutes les Eglises saillirent processions, & de prêtres, de clercs & de gens de tous états qui allerent au-devant de lui hors de la ville, entre les autres y fut la Reine Berthe, laquelle doucement baïsa Charlot son petit fils, qui fut sage & bien appris, & fit à son pere la révérence, lequel entre ses bras le prit & le baïsa, puis rentra au Palais en grand honneur, & pour l'amour de la venue fut si grande fête demencée, & plusieurs grandes assises départies & données; mais sur les autres fut en honneur monté & élevé le vaillant Chevalier Orson, tant & en telle maniere que tout ce qu'il ordonnoit étoit exécuté. Tant fut de sens & de savoir remplir que par lui toute la Cour étoit gouvernée, les malfaiteurs punis, & les bons élevés en honneur: nul que devers le Roi eut affaire autre moyen qu'Orson ne demandoit, pour laquelle chose Hauffroy & Henri, desquels j'ai ci-devant fait mention, eurent envie contre le bon Orson, si grand qu'à l'encontre de lui machinerent trahison mortelle de toute leur puissance, & dirent l'un à l'autre que trop leur étoit chose vitupérable & dommageable quand Orson étoit prisé par dessus eux. Certes, dit Hauffroy à son frere Henri, bien peu devons priser notre puissance que d'Orson ne saurions prendre vengeance; car s'il regne plus longuement nous verrons le tems que par lui nous serons déjettés hors du Royaume de France. Frere, dit Henri, vous dites vérité, nous ne sommes que deux freres germains, & devons nous aider l'un l'autre contre nos ennemis; mais sur cette matiere je ne fais que penser. Henri, dit Hauffroy, entendez ma raison, nous avons deux fils de notre seur aînée savoir, Florent & Guernier, lesquels sont très-hardis, & me semble que par eux pourra être de léger une trahison faite plutôt que par nous: car bien savaient de vrai que le Roi ne les aimoit point, & plutôt croiroit & auroit fiance au parler d'autrui qu'au leur, & d'autre part l'un est bouteiller du Roi, l'autre est Huissier de sa chambre, en laquelle il dort, & par leur moyen pourront entrer en la chambre du Roi Pepin notre pere, & en son lit le tuer: & on dira que ça sera Orson, car il est Garde du Corps du Roi, & par ainsi seroit ledit Orson condamné à mourir, & le Royaume demeureroit à notre délibération, car Charlot notre frere n'est pas encore assez puissant pour nous contredire. Hauffroy, dit Henri, vous avez bien pensé; mais pour cette chose parfaite, il convient faire diligence: en cette maniere machinerent les deux mauvais traîtres la mort du noble Roi Pepin, lequel étoit le pere naturel, & à malheur les avoit engendrés, que du salut de leurs ames guere ne leur chaloit. Ils manderent les deux autres maudits traîtres, c'est-à-savoir, Florent & Guernier, qui étoient vaillans & hardis. Lors étant venus devant eux, Hauffroy prit la parole, & dit: Seigneurs, entendez notre intention, car nous sommes délibérés mon frere & moi de faire chose par laquelle nous aurons profit, & vous eleverons en honneur plus que ne fûtes, laquelle chose je désire comme étant mes propres neveux, & dois plus désirer votre bien que nul autre, & pour venir enfin je vous dirai mon intention.

Vous savez que le Roi Pepin encore qu'il soit notre pere, jamais

de sa vie ne nous a aimés. Toujours de sa puissance des étrangers a élevés & mis à honneur, & en toutes dignités les a avancés préféablement à nous; parquoi toutes ces choses considérées, mon frere Henri & moi, qui sont vos oncles légitimes, voulons, consentons & sommes délibérés de faire mourir le Roi Pepin, puis après la mort nous quatre gouvernerons le Royaume à notre volonté; mais il convient que la chose soit accomplie par l'un de vous d'eux: il me semble que vous Guernier, êtes le plus propre à cette chose entreprendre; car vous avez l'Office à ce fait convenable plus que nul autre, vu que vous êtes maître Huissier & Garde de la chambre du roi, & pouvez connoître le jour & la nuit qui entre en la dite chambre ou en quelque lieu secret, & quand le Roi sera dans son lit endormi, subtilement sans mener bruit viendrez en la chambre & l'occirez; & le lendemain matin quand les nouvelles seront que le Roi sera mort, la charge & la coulpe en sera donnée à Orson, à cause qu'il repoit toute la nuit au plus près de son corps, & sera jugé & condamné à mort; & après cela nous ôterons la vie au petit Charlot, & par ainsi nous demeurerons les Royaumes & la succession à départir à notre volonté. Oncle, dit Guernier, de tout ce faire ne vous souciez, car votre pere le Roi Pepin perdra la vie. Or, fut la trahison ordonnée contre le bon Roi Pepin, qui en nul mal ne pensoit que les deux mauvais enfans, lesquels n'avoient point de pitié de faire mourir leur pere. Mais malheur à l'enfant; qui à l'encontre de son pere voulut pourchasser telle mort, & de malheur furent oncques engendrés Hauffroy & Henry, quand par eux fut la trahison faite, & maints pays gâtés par eux: fut leur neveu Guernier plein de si mauvaise volonté, que tantôt après la trahison dévisée, il épia une nuit que le Roi soupait, il prit un couteau bien pointu, adroitement entra en la chambre Royal, & derrière une tente se cacha si secrettement que de nul ne put être apperçu: & quand l'heure fut venue que le Roi devoit reposer, par les Gardes fut mené en son lit, lequel à Dieu se recommanda dévotement, puis tous sortirent de la chambre, excepté Orson, qui pour lui faire passer le tems, de plusieurs choses il parla jusqu'au dormir. Et quand Orson vit que le Roi vouloit reposer, sans faire bruit le laissa, & au plus près de lui en une couchette se coucha. Quand vint autour de minuit, le traître Guernier sortit de sa cachette en portant le couteau en sa main, alla au lit du Roi pour exécuter son entreprise; mais quand il fut auprès de lui, & qu'il leva le bras pour lui livrer la mort, il lui sembla que le Roi vouloit s'éveiller, & lui prit une si grande peur qu'il tomba de côté, où il fut long-tems sans oser se remuer puis de réchef le voulut frapper, mais il eut une si grande peur que le corps lui faillit & commença à trembler si fort qu'il ne put achever son entreprise, il mit le couteau dans le lit, puis s'en retourna coucher en son lit tout tremblant en attendant le jour, il étoit si fort effrayé qu'il eût voulu être à cent lieues de-là la mer. Orson étoit en son lit, qui de rien ne se doutoit, & fit un songe merveilleux, car il lui étoit avis qu'on lui vouloit ôter l'honneur de sa femme Fedonne, & qu'auprès d'elle étoient deux larons, qui machinoient une trahison à l'encontre de lui; puis il lui sembla que dessus un étang il voyoit deux grands Hérons qui se combattoient contre un Epervier, & de toute leur puissance s'efforçoient à l'occir; mais si vaillamment se défendoit l'Epervier, que lesdits deux Hérons se travaillèrent

tant, que tous deux fussent morts si ce n'eût été une grande multitude de petits oiseaux qui descendirent sur l'Epervier, & tantôt l'eussent tué, si ce ne fût été un Aigle, qui l'Epervier vint secourir: en ce songe s'éveilla Orson, qui de ce songe fut émerveillé & commença à dire: Vrai Dieu, veuillez moi garder de trahison, & conforter mon frere Valentin, en telle maniere que d'Elclarmonde il puisse en avoir bonnes nouvelles. Alors le jour apparut, & Orson se leva, qui secrettement sortit de la chambre de peur d'éveiller le Roi. Quand Guernier vit qu'Orson étoit sorti de la chambre, au platôt qu'il put il fortit & s'en alla en son Hôtel très-promptement, & là trouva les deux freres Hauffroy, Henri & Florent avec eux, qui avoit grand désir de savoir des nouvelles de leur maudite trahison, & dirent: Guernier, de rien ne vous défiez, comment va notre malheureuse entreprise? Seigneurs, dit Guernier, par le Dieu tout puissant, qui tout le monde a créé, pour tout l'avoir de France je n'en ferai pas encore autant que j'ai fait, & à l'égard du Roi sachez qu'il est encore en vie; car ainsi que je voulois frapper, je fus si effrayé que le cœur me faillit, & n'eut le courage de son corps endommager; mais d'un autre trahison je me suis avisé, car le couteau que j'avois je l'ai mis dans le lit du Roi, si me suis pensé que nous pourrions accuser Orson de ma trahison, & dirons au Roi qu'ils sont quatre d'un commun accord, qui ont délibéré de le faire mourir, desquels Orson est le principal, & disons aussi qu'ils veulent faire mourir Charlot, pour avoir entr'eux quatre le Royaume de France, & pour mieux prouver le fait, nous dirons comme Orson a fait son apprêt & mis son couteau en état, lequel a caché dans son lit, & il demandera comment nous le savons, nous dirons qu'étant dans une chambre, dans le tems qu'il en parloit, que l'un de nous étoit auprès de la porte, & a entendu le secret.

Guernier, dit Hauffroy, vous êtes très-subtil, & parlez sagement; car s'il arrivoit qu'Orson voulut dire le contraire, vous & votre frere perdez contre lui champ de bataille, & fais de certain que de vous déconfire il n'aura puissance, & si d'aventure il arrivoit que dessus il tournât le pire, nous serons mon frere Henri & moi bien pourvus de gens pour vous secourir: Seigneurs, dirent Guernier & Florent, votre délibération est très-bonne & avons bon courage pour la chose parfaite. Ainsi fut de rechef la trahison faite à l'encontre du noble Chevalier Orson, lequel étoit de tout ce fait bien innocent. Le jour fut clair & l'heure venue, le Roi, après qu'il eut oui la Messe, entra en la salle Royale & au diner fut assis: la furent Hauffroy & Henri, qui devant lui serviteur, lesquels à Orson montroient bon semblant, mais de cœur lui tramoièrent trahison mortelle de toute leur puissance. Lorsque Guernier vit qu'il étoit tems de parler, il entra en la salle & vint devers le Roi, lequel en grande révérence le salua, puis lui dit: Très-redouté Sire, c'est vrai que de votre benigne grace vous m'avez fait Chevalier & donné office en votre Palais plus qu'à moi n'appartient, & pour cause que tant d'honneur m'avez fait de m'entretenir en votre service, je dois par raison être en nul lieu ni nulle place où votre dommage soit pourchassé: Si suis-je par devers vous venu dire une trahison laquelle contre vous a été faite, afin que du danger puissiez-vous garder & vos ennemis punir.

Guernier, dit le Roi, dites-moi ce que vous savez, car très-volontiers je vous écouterai. Sire, dit Guernier, faites tenir Orson afin qu'il ne s'enfuit, car dessus lui tournera la perte & dommage: c'est le maître par qui la chose est commencée, & doit être la fin menée: Et si vous voulez savoir la maniere la voici; sachez qu'ils sont quatre des plus grands de votre Cour, desquels Orson est le principal, qui dans votre lit vous doit faire mourir, & d'un couteau au cœur vous frapper, quand vous ferez endormi, & afin que mieux vous croyez, ainsi qu'ils faisoient leur complot, j'étois en certain lieu que pas ne savois, & ai entendu comment Orson disoit aux autres, que le couteau d lequel vous devez être occis, est dedans votre lit caché, s'il vous plaît d'y aller ou y envoyer quelqu'un, vous trouverez la chose véritable. Sire, dit Florent, qui étoit de l'autre part, mon frere dit vérité, dont je suis fort triste & dolent, que ceux à qui vous avez fait tant de bien veulent pourchasser votre mort: le Roi fut bien surpris de ce rapport, & regarda Orson en lui disant:

Faux & déloyal homme, avez-vous en telle pensée ma mort désirée, à moi, qui tout le tems de ma vie vous ai tenu si cher & plus que les enfans que j'ai engendré, & prisé & honoré? Ah! Sire, ne veuillez contre moi croire si légèrement, car onc jour de ma vie trahison ne pensai; mais suis accusé de ce fait par leur fausse envie. Or, n'en parlons plus, dit le Roi; car si le couteau est trouvé au lit je vous tiens pour coupable & autre preuve n'en demande. Lors appella ses Barons, & leur dit: Seigneurs, par Jésus-Christ, je ne fus jamais plus surpris de cette trahison. Sire, dit Milon d'Angler, je ne fais comme il en va, mais à peine pourrois-je croire qu'Orson eût voulu telle chose entreprendre contre votre Majesté. Voir, mais dit le Roi, si nous trouvons un couteau dans le lit; bien est évident que la chose doit être crue. Or, pour Dieu, dit Milon, allons voir cette expérience. Lors le Roi alla en sa chambre avec plusieurs Barons & Chevaliers, & ainsi qu'ils furent audit lit ont trouvé le couteau, ainsi que Guernier le traître leur avoit dit. Hélas! dit le Roi, en qui peut-on avoir fiance, quand mon propre neveu, que j'ai tant cher tenu, est de ma mort convoiteux, & de ma vie envieux? mais puisque le fait est tel, je jure & promets à Dieu que jamais n'aura jour de répit que je ne le fasse pendre. Lors un Chevalier, lequel avoit nom Simon, courut devers Orson, car il l'aimoit, & lui dit: Hélas! ami, fuyez d'ici, & penser d'échapper, car le Roi a trouvé le couteau dans le lit, ainsi que Guernier lui avoit dit, dont le Roi a juré de vous faire pendre dès qu'il sera venu. Ne vous chaille, dit Orson, car j'ai bonne fiance en Dieu, qui mon droit gardera. Alors le Roi entra en la salle où Orson étoit de quinze hommes gardé, puis il fit appeler plusieurs Chevaliers & Avocats de son Palais pour juger & condamner Orson; mais Dieu, qui n'oublie point ses serviteurs, contre les maudits traîtres le garda & défendit tellement, que leur vies honteusement finirent; & fera leur maudite trahison découverte.

CHAPITRE XXXIV.

Comme Orson, lorsqu'on le vouloit juger, mit opposition, & demanda champ de bataille contre ses accusateurs, ce qui lui fut accordé par les douze Pairs.

QUAND Orson fut devant le Roi & les juges de son Palais, qui pour le condamner étoient assemblés, il dit devant tous, très-redouté Sire, & tous Seigneurs, Docteurs, Barons & Chevaliers, vous savez qu'il n'est homme qui de trahison se puisse garder ou fuir de la fortune quand elle vient; puisque ainsi est que je suis accusé de crime contre la Majesté Royale, c'est de la mort du Roi, & êtes tous assemblés pour faire mon jugement, & que de ma parole je ne puis être entre mes ennemis, je demande devant tous le droit de la loi de notre Palais, qui est telle, que quand Chevalier est accusé de meurtre ou de trahison contre la maison Royale, & veut se défendre en champ de bataille, il doit être reçu; or, je suis Chevalier qui me tiens sans reproche & du cas innocent, veux par ordonnance des susdits être reçu en mes défenses, si par l'assistance de votre Cour m'est adjugé & ordonné, & afin que nul ne pense que cette chose je ne veuille poursuivre & mon corps offrir en bataille, voyez ici le gage, lequel devant votre toute-puissance je baille & délivre, & si je suis vaincu, faites de mon corps justice comme le droit le requiert. Orson, dit Guernier, de telle chose pouvez bien vous taire, car je ne plaie à Dieu que de telle chose prouver comme vous je prouve bataille. Ah! traître, dit Orson, point n'est chose prouvée si n'est homme qui doute son damnement & aime son honneur, qui pour tel cas ne peut à mort juger, quand je veux champ avoir, en déniaut le cas sans le confesser, condamné je dois être. Sur ces paroles dites, firent les douze Pairs de France sortir de ce lieu Orson & ses deux adversaires pour consulter la chose & les raisons des parties, si fut la chose adjugée, car la demande d'Orson étoit raisonnable, & qu'il devoit être reçu à offrir ses raisons: lors firent venir Guernier & son frere en présence du Roi, & le Duc Milon d'Angler, lequel étoit commis, il demanda à Guernier, qui étoient les quatre qui de la mort du Roi étoient consentans: Seigneurs, dit Guernier, de ce ne m'enquêtes plus, car pour tout l'or de France, je ne vous le dirois pas. Guernier, dit le juge, partant je vous condamne à recevoir le gage qu'Orson vous livre & à votre frere, & contre lui combattre; car puisque ne voulez déclarer qui sont ceux de son parti coupables, il est à croire qu'en votre fait y a malice. Orson fut joyeux de cet appointement, & aux deux traîtres jetta son gage, disant: Seigneurs, voilà mon gage que je vous livre, par tel convenant que si je ne puis vaincre les traîtres Guernier & Florent, j'abandonne mon corps à être pendu honteusement devant tous. Orson dit le Roi, la chose est accordée & le jugement fait; mais pour l'entreprise mettre à fin il vous convient gage & fiancé fournir pour vous & pour aucuns, pour votre corps présenter à la journée, laquelle vous sera assignée. Alors Hauffroy & Henry demeurèrent, & offrirent leurs corps pour Florent & Guernier; Milon d'Angler, Samson, Galeran & Gervais offrirent leurs corps, & demeurèrent pour Orson, & promirent le rendre au jour qui fut assigné au mois suivant. Au bout dudit tems, & le jour qu'on devoit

combattre, le Duc Milon, Samson, Galeran & Gervais amenèrent Orson, car il étoit fort aimé d'eux; & étant monté à cheval en son col mit l'écu, qui richement l'armoit, puis chevaucha parmi la ville noblement accompagné, & alla droit au champ qu'on avoit ordonné hors de la ville; & là attendant ses ennemis mit le fer de la lance en terre, & dessus s'appuya. Il ne demeura pas longuement que Hauffroy & Henri n'entrassent au champ, qui leurs deux neveux amenèrent armés, redoutoient Guernier & Florent leur adversaire Orson, mais Henri & Hauffroy toujours les reconfortoient & promettoient les secourir; & quand ils furent entrés dans le champ, l'Evêque de Paris alla vers eux, & leur fit faire le serment accoutumé de faire, puis vinrent les héraults & gardes du champ qui firent sortir tous ceux qui étoient dedans, excepté seulement les trois combattans. Or, avoit appointé Hauffroy trois hommes, qu'il avoit mis der dans une maison au plus près de la place, & leur dit & commanda qu'aussi tôt qu'ils entendoient sonner son Cor qu'ils vinssent devers lui. Bien pensoient les traîtres être secourus & défendus si besoin en étoit; mais leur valut toute leur entreprise, car aussi-tôt que le champ fut vidé & que les gardes commandèrent aux champions de faire leur devoir, Orson baissa sa lance, & à la pointe des éperons s'en vint contre ses ennemis, & par grand courage vint frapper premier Guernier, si grand coup lui donna que l'écu & le harnois tout outre lui passa, & Florent fut de l'autre part, qui fort rudement frappa Orson, mais n'en tint compte non plus que s'il eût frappé sur un mur.

Faux traîtres & déloyaux, à tort & sans cause vous m'avez accusé; mais aujourd'hui je vous montrerai où loyauté repose. A ces mots l'épée flamboyante a tellement fêré Guernier, que de l'arçon de la selle l'abattit à terre, & aussi-tôt subtilement le haume lui ôta de la tête, qu'il lui eût coupé si ce n'eût été son frere Florent, qui vint & frappa Orson rudement. Lors Orson s'en retourna, & tellement fêré Guernier que l'oreille gauche lui abattit à terre, puis lui dit, beau maître, celui qui trahison pourchasse ne doit point gagner à ce marché. Là commença forte bataille entre les trois champions. Guernier reconquit son heaume, & en sa tête le mit, puis vint vers Orson de toute sa force pour le dommager: tôt eût été déconfit sans Florent, qui plusieurs fois le secourut. Bien eut de la peine & travail pour les deux maudits traîtres combattre, car fort étoient armés & prenoient courage pour ce que Hauffroy & Henry leurs avoient promis secours, & tant fit Orson autour de Guernier que durement le navra. Quand il se sentit ainsi blessé il descendit de cheval, puis vint contre Orson, & frappa son cheval de telle façon qu'il lui coupa la jambe & à terre l'abattit; mais Orson fut diligent quand son cheval faillit des deux pieds, il sauta à terre, puis vint à Guernier & fit si étroitement entre les bras le prit, que l'écu & le blason lui ôta & à terre l'abattit. Mais ainsi comme un estoc au ventre lui voulut donner, Florent frappa des éperons pour secourir son frere, & dessus le heaume d'Orson tel coup lui porta qu'il le fit chanceler. Orson alla vers lui, qui avoit grand dépit, & le frappa de si grand courage que le cheval abattit mort, & à Florent ôta son heaume de la tête, dont fut émerveillé & ne trouva remède finon que de fuir & courir parmi le champ en se couvrant la tête de son écu, mais Orson courut après d'un si grand courage, que de le voir on prenoit

plaisir. Ah! Florent, dit Guernier, pourquoi fuyez-vous? retournez arriere & pensez à vous défendre, car si avez courage aujourd'hui par nous sera vaincu. A ces mots les deux traîtres assaillirent Orson très-rudement, & de leurs épées taillantes tant de coups lui donnerent, que parmi son harnois les coups entrèrent & le sang firent saillir abondamment; Orson se sentant ainsi frappé, Dieu & la Vierge Marie, dévotement réclama, puis sur Florent frappa à si grands coups que l'épée & le poing abattit à terre. A cette heure la bataille fut grande: Durant ce tems-là Fezonne étoit en une Eglise, qui tendrement pleuroit, en priant Dieu dévotement qu'il lui plût son bon ami Orson garder & lui donner victoire sur ces ennemis. Le peuple fut émerveillé de la force d'Orson, & des armes qu'il faisoit. Florent fut dolent & comme quand il eut perdu le bras, cependant il ne laissoit pas que d'assaillir Orson de toute sa puissance. Et quand Orson le vit venir fit semblant de férir Guernier, puis soudain tira son coup & frappa Florent en telle maniere que mort à terre l'abattit, puis dit à Guernier: Traître, après vous faut passer, où vous connoîtrez devant tous la trahison que vous avez embrassée. Orson, dit Guernier, autrement en ira, car si mon frere avez occis, aujourd'hui en prendrai vengeance. Hauffroy, dit Henri, notre fait va mal, Orson a tué Florent notre neveu, & nous verrons de bref qu'il vaincra Guernier, & lui fera avouer la trahison, parquoi nous serons à jamais deshonorés, & en grand danger de mort, si ne trouvons moyen de fuir & échapper. Frere, dit Hauffroy, qui de trahison étoit plein, je vous dirai ce que nous ferons, aussi-tôt que nous verrons Guernier vaincu, avant qu'il confesse la trahison nous entrerons dedans le champ, en faisant signe de maintenir Orson, & nous couperons la tête à notre neveu, & par ce moyen la trahison ne pourra être révélée. On ne peut mieux dire ni penser, dit Henri. Ainsi se consultoient les deux maudits traîtres pour leur trahison pouvoir couvrir. Et les deux champions sont dans le champ qui durement saillissent l'un contre l'autre. Guernier, dit Orson, bien voyez que contre moi ne vous fait point défendre, & plutôt pensez de vous rendre & de confesser votre maudite trahison & vous promets de vous sauver la vie, faites votre paix avec le Roi Pepin, & vous enverrai devers l'Empereur de Grece mon pere, qui pour l'amour de moi dans sa Cour vous gardera & grand gage vous donnera. Orson, dit Guernier, de rien ne me fert ta promesse, car puisque j'ai perdu une oreille jamais en nul lieu ne serai prisé, j'aime mieux contre toi vaillamment mourir ou ton corps conquérir & te livrer à mort honteuse que de ternir mon honneur. Ma foi, dit Orson, je vous l'accorde, & puisque de mourir avez envie, en moi avez trouvé bon maître, pensez de vous défendre, car voici votre dernier jour; alors est allé vers Guernier, & à force de bras sur lui se jeta & de la tête le heaume lui ôta. Lorsque Hauffroy vit qu'il n'y avoit plus de remede cria tout haut: Orson ne le veuillez tuer, car bien connoissons qu'à grand tort on vous a accusé, & en voulons faire justice ainsi qu'appartient aux traîtres, & jamais ne voulons le laisser vivre ni connoître pour parent. Il entra dans le champ & dit à Guernier: Beau neveu, confessez votre cas & la maniere de la trahison, & ferons tant auprès du Roi que vous aurez pardon de votre faute. Seigneur, dit le traître Guernier, j'ai fait la trahison, & mis le couteau dans le lit. En disant ces paroles,

Hauffroy tira subtilement son épée, & afin que de cette chose plus avant ne parlât, de son épée le frappa & l'abattit mort, puis lui dit, Seigneurs, que ce traître soit mené au gibet, car il l'a desservi, puis vint à Orson, & lui dit: Cousin, je suis bien joyeux de la victoire que vous avez eu, car Dieu vous montre que vous êtes prud'homme & loyaute voulez garder & maintenir, pour tant si Guernier n'étoit mort je ne voudrois le réclamer pour parent, puisque de trahison faire s'en voulut entremettre. Incontinent vint la belle Fezonne, qui doucement accolla Orson, & lors le Roi Pepin lui demanda: Beau neveu, avez-vous plaise dangereuse sur votre corps? Oncle, dit Orson, non, graces à Dieu: j'ai vaincu les deux mauvais monstres desquels Hauffroy a fait confesser la trahison à Guernier, & comme bon prud'homme devant tous lui a ôté la vie. Ah! beau neveu, ne le crois pas trop de léger, car quelque semblant qu'il te fasse est participant de la trahison; mais à tant m'en veux tenir pour l'heure présente. Le Roi & ses Barons retournerent à Paris, lesquels furent joyeux de la victoire & de l'honneur qu'Orson avoit acquis. Hauffroy & Henri en ce jour bien en disoient de bouche, & de cœur sa mort défirent. Mais tôt après vint le tems que leur fausse & maudite trahison fut apperçue, & que leurs maux furent punis comme bien l'avoient mérités. Je laisserai à parler sur cette matiere, & parlerai de notre Chevalier Valentin, qui par le pays chevauche dolent & déconforté pour sa douce amie la belle Esclarmonde recouvrer, laquelle étoit en Inde-la-majeure, où le Roi d'icelle la fait garder pour l'épouser & prendre pour femme, ainsi qu'avez oûi faire mention.

CHAPITRE XXXV.

Comme Valentin enquérant Esclarmonde arriva à Antioche, & comme il se combattit contre un Serpent.

VALENTIN, qui sur la mer étoit monté pour recouvrer Esclarmonde, fit tant qu'il arriva à Antioche, & quand il fut dedans, Pacolet, qui savoit bien parler, pour lui prit logis dans un riche Hôtel; mais leur hôte fut cauteleux, quand ils furent en leur chambre retirés, il les alla écouter; il entendit Valentin, qui de Dieu & de la Vierge Marie parloit, parquoi bien se douta qu'ils étoient Chrétiens, & à cette heure partit & alla vers le Roi d'Antioche, & lui dit: Cher Sire, sachez qu'en ma maison sont logés quatre Chrétiens, lesquels sans payer nul tribut sont entrés sur vos terres, & ainsi que nul reproche ne m'en puissiez faire, je vous le viens dire. Ami, dit le Roi d'Antioche, ainsi tu dois faire, va-t-en les quérir & me les amene. Alors partirent plusieurs Sergens & Officiers pour aller avec Rhôte quérir Valentin & toute sa compagnie, lesquels furent amenés au Palais devant le Roi. Quand le Chevalier Valentin le vit, hautement le salua, en disant: Sire Roi, Mahomet, auquel vous croyez, de cette puissance qu'il a vous veuille garder & défendre, icelui Dieu, qui pour nous en la Croix souffrit, en mon adversité me veuille donner bon confort de la chose que je quiers. Chrétien, dit le Roi, tu te montres hardi, quand en ma présence tu fais mémoire en ton Jésus, lequel je n'ai jamais aimé. Je t'ai fait savoir que de deux choses l'une te convient faire ou la mort recevoir. Roi, dit Valentin, or, me dites votre volonté, car

plusieurs choses voudrois bien faire, plutôt que la mort endurer, combien que j'avois oui dire que dans votre Royaume il y avoit répit pour les Chrétiens de payer le tribut; ma foi, dit le Roi, cela est vrai; mais puisque sans mon congé vous y êtes entrés, pour éviter la mort il vous faut renier votre Dieu, & ce faire ne voulez il vous faut combattre contre un Serpent hideux & horrible, qui depuis sept ans vient devant cette ville, tant de gens a dévorés que le nombre est inestimable & inconnu. Voyez des deux choses laquelle vous voulez accepter, ou autrement vous ne pouvez votre vie sauver; Valentin lui dit: Quand par force il me le faut faire, le lien est mauvais pour moi à départir, non pourtant dites-moi, s'il vous plaît, si avez vu la bête & de quelle forme elle est, quelles sont ses manieres & façons. Chrézien, dit le Roi, je te dis que la tête ai vu & confidés, & sache qu'elle est hideuse & plus grande de corps qu'un cheval, les ailes sont grandes empennés, comme celles d'un Griffon, porte la tête d'un serpent, le regard très-ardent, la peau couverte d'écaillés fort dures & épaisses, ainsi comme un poisson qui nage en la mer, portant pieds de Lion très-poignans & aigus, plus que couteau d'acier. Par mon Dieu, dit Valentin, à ce que vous contez elle bien hideuse & horrible, mais nonobstant toute la force si vous voulez croire en Jésus-Christ, & me promettre de recevoir le Baptême au cas que je puisse mettre la bête à mort, je m'en irai essayer contre elle en la garde de Dieu, & mettrai mon corps en danger sans nul homme vivant mener avec moi. Chrézien, dit le Roi, je te jure sur ma foi, que si tu peux la détruire, moi & tous mes gens renoncerons à Mahomet, & toute ta volonté ferons; mais tu peux dire que de toi n'a garde de danger, car jamais nul n'y alla, qui par elle ne fût dévoré. Sire, dit Valentin, laissez-moi faire, car tant me fie au doux Sauveur Jésus; qu'il me sera écu & garde contre la mauvaise bête; par telle condition que promesse me tiendrez. Oui, dit le Roi, pensez de bien œuvrer, car si de la bête nous peut délivrer, je te jure mon Dieu Mahon, que ta loi prendrons & laisserons la nôtre. Hé bien, dit Valentin, j'y mettrai peine. Alors il demanda à ses ouvriers, fit un écu artuellement composé, & y fit attacher plusieurs broches de fin acier, plus poignantes qu'aiguillons, fortes, solidement assises, & étoient d'un pied de long; & quand l'écu fut ainsi fait, Valentin vérit son harnois & son haume à pris & mis en sa tête, puis prit son épée & en l'honneur de Dieu la baissa, puis prit congé & monta à cheval pour la bête aller combattre; grands & petits monterent sur les murs & regardoient Valentin. Et après qu'il fut hors de la ville ils fermerent les portes après lui, car bien pensoient de vrai que jamais il ne dût retourner. Or, étoit la bête de telle condition que tous les jours il lui falloit délivrer pour sa proie quelques bêtes ou personnes, & qui manquoit à lui donner, il n'étoit homme qui osât de la Cité sortir; mais si tôt qu'on lui avoit donné sa proie, elle s'en retournoit en son lieu & s'y tenoit, & ne faisoit nul mal à personne, cependant il étoit de coutume par toute la Cité & environs que larcens, meurtriers & autres mauvaises gens, qui par sentences & jugemens étoient condamnés à mourir, on les menoit & livroient en proie au maudit & venimeux Serpent; de plus, il y avoit des gens qui parmi les ports de mer alloient chercher les Chrétiens & les menotent en la Cité d'An-

noche pour les faire dévorer au serpent: Quand ledit serpent aperçut Valentin venir devers lui, il commença à batfler ses ailes très-fierement en jettant fumée & feu par la gueule. Ah! Dieu, dit Valentin, veuillez-moi secourir & préserver d'entrer en ce lieu fors passage, & me donner force & puissance pour que je puisse votre loi accroître: lors descendit de cheval & à l'arçon de sa selle laissa sa hache tranchante & alla vers le serpent, qui fut fort orgueilleux, & ainsi qu'il approcha de lui pour le croire frapper, le serpent leva sa patte grosse & large à merveille, pour frapper Valentin, mais il jetta son écu au-devant, tellement que la bête frappa dessus les broches, qui étoient pointues, & se fit grand mal, il jeta un cri effroyable en se retirant en arriere, & Valentin armé de courage le suivit, mais quand la bête le vit approcher elle se leva toute droite dessus les pieds de derriere & les pieds de devant, crut abattre Valentin à terre, lequel de l'écu se couvrit, & pour le doute des broches se retira la bête. Par Mahon, dit le Roi, qui en une haute Tour étoit, voyez-là un Chevalier très-vaillant, qui bien doit être prisé, d'autre part fut la Reine, laquelle avoit nom Rosemonde, qui pour la beauté de Valentin & de sa hardiesse, fut au cœur touchée de son amour.

Si merveilleuse & si grande fut la bataille de Valentin & du serpent; que si ce n'eût été l'écu poignant que la bête craignoit, bientôt eût jetté Valentin à terre, mais il tenoit l'écu dont bien lui valut, & en l'autre bras tenoit l'épée dont il frappa le serpent prêt de l'oreille un si grand coup; mais la peau étoit si dure que l'épée rompit. Vrai Dieu, dit Valentin, veuillez-moi aider & secourir contre cet ennemi, qui tant est horrible & fier; en grand danger fut Valentin, qui son épée avoit perdue, car le serpent se prit à échauffer, & d'une de ses pattes le frappa tellement que d'un de ses ongles le harnois lui rompit & la chair lui entama; Valentin se retira en arriere, & tira un glaive bien pointu qu'il jeta à la bête si droit qu'en la gueule bien un demi pied lui entra, dont le serpent n'en tint compte. Lors Valentin courut vers son cheval, prit la hache, qui à l'arçon de sa selle étoit, & vers la bête retourna, faisant le signe de la Croix, en demandant à Dieu confort, puis s'approcha de la bête, qui bien guettoit, & de ladite hache sur la queue lui frappa tellement, que la peau jusqu'à l'os lui coupa, & fit sortir le sang à grand rondon, dont furent émerveillés les payens & Sarrazins, qui sur les murs étoient, de la vaillance du Chevalier Valentin; & Rosemonde, la Reine, qui volontiers le regarda, dit tout bas: Ah! Chevalier beau Sire, Mahomet te veuille aider & ramener en joie; car par Mahon, en qui je crois, de tous les Chrétiens que j'ai vu jamais mon cœur ne fut d'amour si fort épris. Et Valentin se combattoit avec le serpent, qui de sa queue grosse & pesante plusieurs fois l'a frappé, dont si fort l'a travaillé qu'à terre l'abattit; mais il tenoit sa hache, de laquelle il savoit bien jouer & en donna un tel coup sur la queue du cruel serpent qu'il lui en coupa un quartier. Alors le serpent jeta un si grand cri que toute la ville en retentit, puis il frappa des ailes, & en l'air s'envola par-dessus Valentin, lequel il frappa de ses pattes poignantes si grand coup sur la tête, que le heaume lui arracha & le Chevalier à terre abattit, mais par a grande diligence fut tôt relevé, dolent de ce qu'il avoit la tête

nue, Dieu & la Vierge se prit à réclamer, en regrettant souvent la belle Esclarmonde.

Quand ceux de la Cité virent qu'il avoit perdu son heaume, bien pensoient que jamais il ne dût échapper. Par mon Dieu, dit le Roi, bien peut-on dire maintenant que le Chevalier Chrétien jamais par-deçà ne reviendra. Lors Pacolet fut bien dolent, & piteusement se prit à pleurer pour l'amour de Valentin. Hélas ! dit-il, faites-moi ouvrir les portes & me donnez un harnois, car je veux aujourd'hui avec mon maître vivre & mourir, donnez-moi aussi un heaume pour lui couvrir la tête. Pacolet fut tôt armé & lui fut donné un heaume, puis on lui ouvrit les portes. Il se recommanda à Dieu & alla courant vers le champ. Bien le vit venir Valentin qui point ne le connoissoit, mais Pacolet lui cria ; Sire, je suis votre serviteur, qui par long-tems vous ai servi, & pour vous secourir suis venu par devers vous. Ami, dit Valentin, ici me faut mourir, car de toutes mes aventures j'ai aujourd'hui la plus dangereuse, pour Dieu saluez mon pere & ma mere, ainsi qu'Orfon mon frere que j'ai si chèrement aimé & la belle Esclarmonde, & pour Dieu mon cher ami, allez vous-en d'ici, car quand vous mourriez avec moi je n'y peux avoir profit. Ainsi que Pacolet s'approcha de Valentin pour lui donner le heaume, le serpent s'aperçut bien qu'il ne portoit pas l'écu, si-tôt vint à Pacolet & par sa fenestre jambe le prit & sous lui l'abattit en lui donnant un si grand coup de sa poignante pate qu'il le tua, & l'eût tué si n'eût été Valentin qui de sa hache le fêrit tant que le nez lui coupa. Le serpent cria & bruie comme tout enragé. Lors Valentin vint pour prendre son heaume & le mettre en sa tête ; mais ainsi qu'il le crut prendre il vit venir la bête, lors prit l'écu pour couvrir sa tête, & le serpent s'en retourna. Alors Pacolet mit le heaume en la tête de Valentin. Sire, dit Pacolet, je suis fort blessé, il me faut retourner en la Cité pour guérir ma plaie, car j'ai tant perdu de sang que le cœur me faille. Ainsi prit congé ; mais aussi-tôt que le serpent le vit éloigner, il ouvrit ses grandes ailes & devers lui vola, & Pacolet qui bien l'apperçut venir, retourna à son maître, & le serpent alla assillir Valentin, mais il lui jeta sa hache si à point que de ce coup il lui coupa une aîle, de quoi il fit un si terrible cri, que tous ceux qui l'entendirent en furent épouvantés. Valentin ne pouvoit tourner autour de la bête ni la hache lever tant il étoit fatigué, il fit tant qu'il monta sur un arbre ; & la bête qui ne pouvoit plus voler très-cruellement le regarda en jetant par la gueule feu horrible & puant. Sire, dit Pacolet, donnez-moi votre écu & j'irai vers la bête à l'aventure. Ami, dit Valentin, retournez en la Cité pour vos plaies médeciner, car s'il plaît à Dieu, la bête ne sera déconstruite par nul autre que moi. Après qu'il eut dit ces paroles, il descendit de dessus l'arbre, en faisant le signe de la Croix, & alla vers le serpent, qui contre lui couroit jettant feu & flammes, par grand désir Valentin mit l'écu devant lui, que le serpent doutoit, & sa hache tellement le frappa qu'il lui coupa la cuisse fenestre & l'abattit par terre. Le serpent cria & bruie merveilleusement plus que devant, & Valentin, qui hardiment le poursuivit vint dessus lui tant qu'il lui enfonça la hache si avant dans la gueule qu'il l'abattit mort, & jeta telle fumée que tous ceux qui la regardoient en furent émerveillés. Et à

l'heure que le serpent fut mort, il tomba dedans Antioche une grosse Tour, dont cette aventure se disoient l'un à l'autre, que c'étoit l'am du Diable, qui par-là étoit passée. Franc Chevalier, dit le Roi, de tous les autres êtes la plus vaillant & hardi, & votre Dieu a bien montré qu'il vous aime, & quand par votre prouesse nous avez délivrés de l'ennemi, qui tant avoit notre terre dommagée. Le Roi fit chèrement garder Valentin, & lui portoit grand honneur, laquelle Rozemonde la Reine avoit grande envie de parler à lui, car elle en étoit si amoureuse que dès l'heure que premierement le vit son cœur en lui arrêta, & pour l'ardeur de son amour vouloit pourchasser la mort du Roi son mari ainsi comme vous verrez ci-après.

CHAPITRE XXXVI.

Comme après que Valentin eut vaincu le Serpent, fit Baptiser le Roi d'Antioche & tous ceux de sa Terre, & de la Reine Rozemonde, qui de lui étoit amoureuse.

QUAND le noble Valentin, dedans la Cité d'Antioche, eut un peu pris du repos pour se rafraichir & ses plaies médeciner, il s'en alla devers le Roi, & lui dit : Sire, vous savez que vous m'avez promis de croire en Jésus-Christ, s'il arrivoit que du serpent je vous puisse délivrer. Or, notre Seigneur m'a fait la grace que j'en ai mis à mort, & pour cette cause, Sire, je vous appelle du serment, non par contrainte vous devez vous convertir, mais le miracle est évident que Jésus mon Créateur a devant vous voulu montrer, car bien pouvez savoir que par force corporelle pas ne l'ai conquis ; mais ça été par la vertu de mon Dieu, en qui je crois & en qui j'ai toute ma confiance. Franc Chevalier, dit le Roi, sachez que je vous veux tenir ma promesse, telle est ma volonté de renoncer à Mahon & croire en Jésus-Christ. Lors fit publier par toute sa terre que grands & petits crurent en Jésus-Christ & laissèrent la loi de Mahon, sur peine d'avoir la tête coupée. Lors furent Sarrasins & payens de graces si remplis qu'à la sainte Foi par Valentin furent tous convertis. Aussi-tôt la Reine manda Valentin en sa chambre secretement, lequel devers elle alla ; Dame, dit Valentin, vous m'avez mandé & je viens comme celui qui est prêt de votre volonté accomplir.

Hélas ! dit la Dame, l'honneur, le sang, le savoir, la force & hardiesse qui sont en vous fait votre grande noblesse, sur tous vivans priser & honorer, & pour les vertus qui sont en vous ; la Dame, qui en seroit aimée pourroit bien dire que de tous Chevaliers elle auroit le plus vaillant, le plus noble & le plus beau ; or, prêt à Dieu que je puisse faire ma volonté & qu'à nul ne fusse sujette ; car je prends sur mon ame que jamais autre que vous mon cœur n'aimerait, si tant de grace vous plaisoit me faire que mon amour vous fût agréable. Dame, dit Valentin ; de tant de bien vous remercie, car vous avez épousé un Roi vaillant & redouté, lequel sur tous vous devez aimer & chérir. Chevalier, dit la Dame, je l'ai long-tems aimé, mais depuis le jour que je vous vis mon cœur ne vous départit. Quand Valentin apperçut que la Dame avoit tel courage, au plus doucement que faire se put devers la Reine s'excusa de son amour. Dame, dit Valentin, si le Roi le savoit, jamais nul jour n'arrêteroit tant qu'il vous eût à mort livrée. Il est âgé, vous

êtes belle Dame, il vous faut un peu attendre jusqu'au retour de mon voyage que j'ai entrepris en la sainte Cité de Jérusalem visiter le Sépulchre de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui fut mis en Croix pour nous, & au retour s'il arrivoit que le Roi fut mort, lors je passerai votre volonté. La Reine Rozemonde ne répondit rien, mais fut au cœur de l'amour de Valentin si fort frappée, que de la mort du Roi fut convoiteuse; & il arriva souvent que par folles amours plusieurs hommes se tuent l'un & l'autre, & plusieurs femmes attendent à la mort de leurs maris pour parvenir à leurs volontés, c'est pourquoi il y a grand danger d'aimer follement les choses, par qui tant de maux peuvent arriver, comme fit Rozemonde la Reine, qui, pour avoir Valentin à son plaisir, la nuit, quand le Roi dû se coucher, & que le vin lui fut apporté, la Dame prit la coupe & dedans mit un tel venin que tout homme qui en eût bu, de la mort n'eût pu échapper, puis en montrant signe de grand amour au Roi lui présenta, lequel fut fort sage & plein de dévotion en bénissant le vin au nom de Jésus-Christ, fit le signe de la Croix, & aussitôt apperçut le venin qui devint trouble & vit le poison.

Par ma foi, dit le Roi, Dame, vous avez failli; mais je promets à Dieu, qui tout le monde forma, le venin que vous m'avez préparé à cette heure vous le ferai boire, ou vous me direz la raison pourquoi telle chose avez entreprise. Hélas Sire! dit la Reine, qui à terre se jeta, je vous requiers pardon, sachez que Valentin, pour mon amour avoir, m'a fait cette chose entreprendre: Parbleu, dit le Roi, Dame, bien vous crois, mais par mon sceptre Royal, puisque par mauvais conseil cette chose m'avez faite, je vous en donne pardon, & plus ne vous doutez; cette nuit le Roi coucha avec Rozemonde, laquelle en le baisant & accollant toute la nuit, lui disoit, Sire, je vous requiers que vous fassiez mourir Valentin, celui qui ainsi vous a voulu trahir. Ne vous en doutez, dit le Roi, c'est bien mon intention. Quand la Reine pouit elle fut triste, tant fit cette nuit qu'elle parla à une chambrière, laquelle sur toute autre elle tenoit secreete, elle l'envoya devers Valentin pour lui dire la volonté du Roi contre lui, & comme elle avoit failli à lui faire boire le venin, & par force avoit confessé que Valentin lui avoit fait faire. La chambrière fit promptement le message. Et quand Valentin ouit les nouvelles qu'il étoit accusé de la chose dont il étoit innocent, de grandes merveilles se signa plusieurs fois, disant: Douce Dame, qu'est-ce de courage de femme? Or, me faut-il pour l'amour de la Reine partir d'ici comme traître, je ne veux découvrir à personne sa trahison, ainsi j'aime mieux partir de ce pays, que de faire connoître son deshonneur. Alors fit mettre ses gens en état, puis fit seller les chevaux, & devant le jour fit ouvrir les portes, incontinent il sortit de la ville, & tant chevaucha qu'il arriva en un port de mer; là trouva une Nef d'un marchand voulant passer la mer, il entra dedans & se mit avec lui en priant Dieu dévotement, que de la belle Esclarmonde il pût avoir nouvelle. Le lendemain au matin, dès que le Roi fut levé il entra dans son Palais & fit assembler tous ses Barons & Chevaliers, & leur dit: Seigneurs, je suis fort courroucé, quand par l'homme du monde, en qui plus je me fiais, je me trouve déçu & trahi, c'est le faux Valentin, lequel par sa maudite passion, a la Reine ma

femme de deshonneur requise, & lui a conseillé de me faire mourir par poison, si me veuillez conseiller quel jugement je lui dois faire, & de quelle mort je le dois faire mourir. Sire, dit un sage Baron, qui étoit là, de le condamner à mort en son absence ne seroit pas raison ni justice Royale, que ne doive être oui en ses raisons, qui veut faire bonne justice. Alors le Roi d'Antioche commanda que Valentin lui fût amené; lors vint son hôte au Palais, lequel lui dit que Valentin étoit parti de chez lui devant l'aube du jour, dont le Roi fut dolent, il fit armer ses gens pour le suivre; mais ils perdirent leurs peines, car sur mer étoient montés, comme il est dit.

CHAPITRE XXXVII.

Comme le Roi d'Antioche, pour ce qu'il avoit renoncé sa Loi, fut occis par Brandiffer. Et comme l'Empereur de Grece & le verd Chevalier furent pris par Brandiffer devant Crétophe.

APRÈS que le Roi d'Antioche fut à la Foi Chrétienne converti, le pere de Rozemonde sa femme, lequel entre les autres Princes étoit convoiteux, & hardi aux armes, eut grand dépit de ce que sa Loi avoit laissée, il lui manda qu'il lui renvoyât promptement sa fille, de laquelle chose le Roi d'Antioche l'éconduit. Et pour ce refus, Brandiffer, qui étoit Sire de Palistée, avec cent mille payens vint assiéger le Roi d'Antioche, & tant firent qu'en moins de quatre mois la Cité lui fut livrée par un traître, & le Roi d'Antioche fut pris de ses ennemis, lequel parce qu'il ne vouloit renier la Loi de J.-C. Brandiffer le fit mourir au milieu de la Cité, puis envoya sa fille en sa Terre, & du Royaume d'Antioche se fit couronner Roi. Après ces choses faites se mit sur mer pour retourner en son pays; mais un orage le contraignit de descendre en Grece près d'une Cité nommée Crétophe.

Or, il arriva qu'en cette Cité, pour certaines causes, l'Empereur de Grece, nouvellement arrivé, fortune fut si grande que de la venue des payens, non averti, par un matin à l'heure de Prime, accompagné du verd Chevalier, & de plusieurs puissans Chevaliers de Crétophe, sortirent pour s'ébattre; mais de malheur sans garde ni guet, car par les gens de Brandiffer furent l'Empereur & le verd Chevalier pris, & ceux de la compagnie déconfits, & alors coururent les payens jusqu'aux portes de Crétophe où leurs peines perdirent, car la Cité fut à force de gens garnie, qui leur convint de retourner; ceux de Crétophe furent courroucés pour la perte de l'Empereur & du verd Chevalier, & firent deux lettres par un Héraut, qu'ils transmirent à la Reine Bellissant, lui mandant nouvelle de la prise, & demandant secours contre leurs ennemis, afin que les payens n'emmenassent l'Empereur en leur pays; dolente fut la Dame de la prise de son mari, alors manda ses capitaines, & ses gens fit assembler du pays de Grece à grande diligence; & d'autre part elle manda hérauts vers le pays de France, pour avoir de son frere le Roi Pepin & de son fils Orson secours & aide. En peu de la Cité de Constantinople sortit une grande armée pour aller en la ville de Crétophe secourir l'Empereur contre Brandiffer; mais icelui Brandiffer fut subtil & malicieux, & avoit mis par tout le pays chevaucheurs & gardes, par lesquels il fut l'entreprise des puissances, & de peur de perdre, il mit ses prisonniers & toute son armée entiere sur la mer, &

tant nagerent qu'ils arrivèrent en Liefse, & dans cet endroit prirent terre & allèrent en un fort Château, dans lequel il faisoit garder ses deux filles, c'est à savoir Rozemonde & Galatie, qui en beauté passioient toutes les autres, & pour leur grande beauté avoient naguere été à Brandiffer demandées de vingt-quatre Rois payens, & pour ce qu'il ne les vouloit encore marier, les faisoit garder soigneusement en ce Château, parce que de tous les autres de la terre étoit le plus puissant; ce Château étoit haut, & de tours épaisses & carrées bien fortifié, au milieu du Château avoit un Donjon & une porte double de fer, des fossés larges & remplis d'eau courante entouroient ledit Château, & on ne pouvoit y entrer que par un pont subtilement composé, par lequel il n'y pouvoit passer qu'une personne seule, & à l'entrée de ce pont il y avoit deux Lions terribles qui la gardoient. Au Donjon étoit la pucelle Galatie gardée, & dessous ledit Donjon y avoit une fosse profonde & obscure en laquelle furent mis l'Empereur & le verd Chevalier avec dix autres Chrétiens, lesquels loaguement en peines & en douleurs ont été cécans. Je vous laisserai à parler de cette matiere, & parlerai d'Esclarmonde, de laquelle le Roi d'Inde-la-Majeure tenoit en ses prisons, ainsi que pardevant vous ai fait mention.

CHAPITRE XXXVIII.

Comme la belle Esclarmonde, après que l'an fut accompli contrefit la malade, afin que le Roi d'Inde-la-Majeure ne l'épousât, & du Roi Lucar, qui voulut venger la mort du Roi Trompart, son Pere, à l'encontre du Roi d'Inde-la-Majeure.

OR avez ouï réciter, comme le Roi de l'Inde, après qu'il eut fait mourir le Roi Trompart, lequel sur le cheval à Pacolet avoit emporté Esclarmonde. Celui Roi d'Inde voulut prendre pour femme Esclarmonde, laquelle adroitement lui fit entendre qu'elle avoit fait serment de n'avoir habitation d'homme jusqu'à un an, que celui terme lui donna le Roi, & durant ce tems la fit chèrement garder. Or, la Dame avoit pensé que pour dissimuler & éloigner sa douloureuse fortune, espérant que par quelque maniere elle pourroit avoir aide & secours; mais son espérance fut vaine, car de nul n'eut confort, celui terme fini. Si vous dirai de quoi s'avisa pour mieux garder sa foi, & loyauté tenir à Valentin. Quand la belle Esclarmonde apperçut que le terme étoit passé, & que nul excuse ne pouvoit plus trouver devers le Roi, bien fut au cœur courroucée, & le noble Valentin, lequel la regrettoit en jettant soupirs douloureux. Et quand elle eut pensé & considéré sa piteuse fortune, & pour plus honnêtement maintenir son honneur & éloigner tout blâme, par un matin demeura en son lit sans se lever, & contrefit la malade en plaignant la tête fort piteusement. Lors on fit savoir au Roi que la belle Esclarmonde étoit malade, il en fut fort fâché, & aussi-tôt vint en la chambre pour la visiter, mais ainsi qu'il voulut mettre la main en son chef pour la toucher & conforter, elle lui prit le bras & la tête, faisant maniere de le vouloir mordre, dont il fut fort surpris, puis elle tourna les yeux en la tête en fronçant toute la face, & menant laide vue; tellement que de ses contorsions le Roi en fut émerveillé, & de la grande peur qu'il eut il sortit de la chambre, & fit venir des Dames pour la belle

visiter,

visiter, & leur dit: pour Dieu ayez soin de ma mie Esclarmonde, car par Mahon je doute fort qu'elle ne vienne enragée & toute forcenée: En ce point se tint & maintint la Dame longuement, & si bien joua son rôle, que dans quinze jours sembloit mieux être bête que femme raisonnable, tant de folle maniere, que tous les serviteurs, Dames & Demoiselles l'abandonnerent, & demeura sans compagnie, des ongles se servoit & égratignoit tous ceux qui vouloient s'approcher d'elle, & pour cette cause resta seule en sa chambre enfermée, & par une fenêtre on lui donnoit à boire & à manger comme à une bête; de jour faisoit maniere que sa maladie croissoit & déchiroit ses robes, sa chemise vêtissoit dessus la robe une fois droite, l'autre fois s'en-dessus dessous, à une cheminée frottoit ses mains, & puis en frottoit son visage en telle maniere que sa plaisante face blanche étoit devenue noire & enfumée. En cet état le Roi vint la voir, & au cœur fut touché de son triste & piteux état. Hélas! Dame, dit-il, trop mal m'en va, quand en ce point je vous vois; car le tems est maintenant venu que de vous je devois avoir tout plaisir & liesse, Dame, prenez en vous confort, & ne foyez en votre maladie si dissolue. Quand la Dame ouit le langage du Roi, elle ne fit pas semblant de l'entendre, mais plus que devant contrefit l'enragée en sautant contre la cheminée, des mains elle noircissoit sa face, une fois elle jettoit un cri gracieux & l'autre fois un soupir fort piteux. Ainsi de ris, de pleurs & de soupirs étoit entremêlée sa contenance pour mieux & honnêtement son entreprise couvrir & son honneur garder. Par Mahon, dit le Roi, de toutes les choses que jamais je vis voici la romparcille. Or, veux que la Dame soit menée en la Mahomerie devant nos Dieux, & que pour elle nous fassions tous prieres qu'il veuille lui aider & secourir, & sa maladie guérir. Ainsi que le Roi l'a dit fut la chose faite & la Dame au Temple fut menée, mais plus on la mettoit auprès de l'Image de Mahon & de son autel, plus elle faisoit paroître que sa maladie augmentoit, dont après que le Roi vit que cela étoit inutile, il la fit ramener en la chambre comme devant, où elle continua son entreprise dans l'espérance de revoir Valentin, duquel je veux vous parler. Le Chevalier Valentin, d'ardent désir, querant sa mie la belle Esclarmonde par le pays, chevaucha avec Pacolet, qui jamais ne le voulut abandonner. Or, chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent en Esclardie, qui étoit la terre du Roi Trompart, lequel comme devant l'ai dit avoit sur le cheval de Pacolet la belle Esclarmonde emmenée, car il l'a trompa par ledit cheval de Pacolet; en cette Cité ils demanderent des nouvelles du Roi Trompart, & on leur conta comme il avoit été occis devant Inde-la-Majeure, & comme Lucar son fils vouloit venger sa mort. Et pour ce faire il avoit assemblé quinze Rois avec force soldats pour aller en guerre. Alors Pacolet, qui savoit le langage du pays, demanda à son hôte des nouvelles du Roi Lucar, & l'hôte lui conta comme il avoit fiancé & promis d'épouser la fille de Brandiffer, laquelle auparavant avoit été mariée au Roi d'Antioche, que par ledit Brandiffer avoit été déconfit & mis à mort, parce qu'il a abjuré la loi de Mahomet. Valentin fut émerveillé d'entendre telles nouvelles, & sur les fortunes du monde commença fort à penser en considérant les grands inconveniens qui sont arrivés & arrivent tous les jours. Quand il eut un peu réfléchi, il dit à son

hôte : dites-moi, si vous le savez, qu'est devenue une femme fort belle que le Roi Trompart menoit avec lui. Par Mahon, dit l'hôte, nulles nouvelles n'en avons ouies par-deçà. Or me dites, dit Valentin, où est pour le présent le Roi Lucar ? car j'ai grande envie de l'aller saluer & lui offrir mon service pour le suivre en guerre. Seigneur, dit l'hôte, le Roi Lucar est en Esclardie, accompagné de cent mille Sarrasins, car il attend Brandiffer, qui en ce lieu doit amener sa fille pour épouser. Quand Valentin entendit raconter toutes ces nouvelles il eut grande espérance d'avoir nouvelles de la belle Esclarmonde. Lors partit de la Cité & chevaucha vers Esclardie, feignant avoir désir de servir le Roi Lucar, mais autrement pensoit comment il trouveroit moyen d'avoir sa mie, la belle Esclarmonde, en mariage.

CHAPITRE XXXIX.

Comme le Roi Lucar, en la belle & grande Cité d'Esclardie, épousa Rozeconde.

AINSI que le Roi Lucar, puissamment accompagné, en grand état étoit dedans Esclardie, Brandiffer arriva, qui sa fille amenoit, & quand Lucar fut les nouvelles, il sortit de la ville en belle compagnie pour aller au-devant. Le Roi Lucar fut fort réjoui de voir Rozeconde, mais autant il en étoit joyeux, encore plus la Dame en son cœur étoit triste, car sur tous autres à lui vouloit mal, & ne l'aimoit point, mais toujours regrettoit Valentin ; au Palais Royal la Dame fut menée & convoyée de plusieurs Rois, Barons & Chevaliers, & devant l'Image de Mahomet à Lucar fut donnée & épousée : or, il ne faut pas demander les réjouissances qui furent faites à cette occasion parmi la ville d'Esclardie. Valentin chevaucha sur les champs désirant parvenir à son intention : Il advint qu'à l'entrée d'un bois fort agréable, il entendit la voix gracieuse d'une Dame, laquelle un Sarrasin tenoit par force sous un arbre, qui contre sa volonté vouloit faire d'elle à son plaisir. Valentin, qui l'avoit entendu, dit à Pacolet, ami chevauchons de diligence, car j'ai oui une femme en ce bois, qui hautement crie & se lamente, nous ferons bonne œuvre de la secourir : Sire, dit Pacolet, laissez la Dame & ne vous mettez en peine de son fait, car vous ne savez ce que c'est, peut-être qu'elle le fait exprès, & vous en pourroit plutôt arriver mal que bien. Valentin dit, vous parlez follement, car l'homme n'est pas noble de courage s'il ne maintient les femmes & ne les secoure en leurs nécessités, & vous dis que tous les nobles cœurs doivent pour les Dames exposer leurs corps. Alors piqua les éperons & entra dans le bois, il apperçut la Dame que le Sarrasin tenoit. Sire, dit Valentin, laissez votre entreprise, car si vous voulez avoir la Dame à votre gré, il faut que contre mon corps éprouviez le vôtre, vous pourrez bien connoître que de votre amour elle n'a cure ; si vous convient la laisser ou à moi combattre. Par Mahon, dit le Payen, de combattre je vous l'accorde ; mais je vous dis franchement que vous êtes ici très-mal venu, quand pour m'empêcher de mon bon plaisir parfaire, êtes ici arrivé sans nul cause avoir. A ces mots laissa la Dame, & monta sur son cheval puis se l'écu se couvrit, & prit une lance, ensuite s'éloignerent l'un de l'autre, mais le noble Valentin vint de si grand courage contre le Sarrasin,

que parmi le corps le perça tout outre tant qu'à terre l'abattit mort. Puis quand il l'eut conquis il alla vers la Pucelle & lui dit : Mademoiselle, or, vous êtes à cette heure de votre ennemi vengée, je vous prie que me veuillez dire par quelle maniere ce maudit homme en ce bois a pu vous amener. Ah ! Sire, je vous dirai la vérité : Sachez qu'au soir s'en vint loger en l'hôtel de mon pere, & pour mieux faire de mon corps à sa volonté, cette nuit est allé en la chambre de mon pere, & l'a tué, puis m'a amenée ici pour ravir mon honneur, de laquelle chose votre vaillance m'a aujourd'hui gardée ; si pouvez de mon corps faire à votre bon plaisir. Demoiselle, dit le vaillant Chevalier Valentin, par moi votre beau corps n'aura dommage ni vilainie, retournez en votre maison, & pensez de vous comporter sagement. Lors Valentin laissa la pucelle & prit son chemin vers Esclardie, & les gens du Sarrasin vinrent devers leur maître, mais l'ayant trouvé gisant sur l'herbe mort, ils retournerent en Esclardie & conterent les nouvelles. Ils entrerent en la Cité, & allerent vers le Roi Lucar, bien tristes & dolens, puis lui dirent : Très-rédouté Sire, mal val notre fait, car notre maître, le bon Maréchal que vous avez tant aimé, a été par des larrons tué dans un bois tout présentement : Le Roi fut dolent, & à grande quantité de gens sortit hors des portes. Lorsqu'ils furent dehors ils virent venir Valentin, & dirent au Roi : Sire, voilà celui qui à votre Maréchal mis à mort. Lors Valentin fut pris des Sarrasins, qui le lierent bien étroitement, & en le frappant par ordre du Roi, fut ainsi mené. Or, Rozeconde étoit dans le Château, laquelle incontinent connut Valentin, qui pour lequel fut au cœur éprise, & poue le grand amour dont elle l'aimoit alla vers le Roi, & lui dit : Hélas ! Sire, gardez-vous bien de faire mourir ce vaillant Chevalier, qui pour votre prisonnier a été ici amené, car je vous certifie que de tous les vaillans est le plus hardi, avec cela il est souverain ; ce Chevalier, Sire, se nomme Valentin, & est extrait du Roi de France, qui par sa vaillance, devant Antioche, tua l'horrible serpent, veuillez-le garder chèrement, & à vos gages le retenir, car en ce monde il n'y a homme si brave, & si survenoit quelque grande bataille, par sa puissance vous auriez victoire. Dame, dit le Roi, plusieurs fois j'ai oui parler de sa prouesse, bien ai désiré le voir en ma Cour ; puis appella Valentin, & lui dit : Chevalier, n'ayez crainte de mourir, car sachez que desus tous autres je veux vous aimer & chérir, & à mes gages tenir. Mais tant y a qu'il vous faudra faire un Message pour moi, c'est que vous alliez en Inde la-Majeure & direz au Roi que je le détie, & que je suis tout prêt & disposé d'aller venger la mort du Roi Trompart, mon pere, lequel a cruellement fait mourir, & lui direz que je le somme de venir vers moi dedans mon Palais pardevant toute la Baronnie, la corde au col, prêt à recevoir la mort telle qu'il en sera ordonné par jugement de mon conseil. Et s'il ne le veut venir vous lui direz que dans peu je l'irai visiter avec si grande compagnie qu'il ne lui demeurera ville, Château, ni forteresse, que je ne fasse abatre par terre, & ne laisserai hommes, femmes ni enfans en vie. Sire, dit Valentin, le Message ferai volontiers, quoique vous m'envoyez en un lieu fort dangereux, mais j'ai confiance en Jésus-Christ & en la glorieuse Vierge-Marie, qui de plusieurs dangers m'a toujours préservé.

CHAPITRE XL.

Comme le noble Chevalier Valentin partit d'Esclardie pour aller en la grande Cité d'Inde-la-Majeure, pour faire le Message du puissant Roi Lucar.

ET quand Rozemonde vit que Valentin étoit près d'aller en Inde-la-Majeure, pour défier le Roi, elle rentra en sa chambre, & par une Demoiselle secretement manda Valentin, lequel bien volontiers vint devers elle & en grande révérence la salua: Chevalier, dit la Dame, vous soyez le bien-venu, car dessus tous autres j'avois grand désir de vous voir; Dame, dit Valentin, la grande affectation qu'aviez de me voir, aussi avois-je bien de vous. Je fais que depuis que je vous vis la chose est bien changée, car votre mari, le Roi d'Antioche, est mort depuis mon départ, & que de nouveau êtes mariée à un autre. Or, avant peu connoîtrez que pour l'amour de vous, dedans Antioche je fus chargé de deshonneur, & en danger de perdre la vie. Il est vrai, dit la Dame, de cela je me tiens coupable, car le grand amour que j'avois pour vous m'a fait la chose entreprendre, mais sachez qu'aujourd'hui la chose que je vous fis vous sera bien récompensée. Et quoique mon pere & ma mere m'ayent donnée au Roi Lucar, sachez que mon cœur ne le peut aimer, & non sans cause, nonobstant sa puissance: sachez que de tout autre il est le plus faux traître, & je vous dis que depuis qu'avez été dans son Palais, il est entré en si grande jalousie qu'il ne peut durer ni de bon cœur vous regarder. Et afin que plus honnêtement se dépêche de vous il vous envoie en Inde-la-Majeure, espérant que jamais n'en reviendrez, car jamais n'envoya de Messagers qui soient revenus, car le Roi d'Inde les fait tous mourir; mais de son intention par moi sera fraude & déçue, car de ce danger je vous garderai: sachez, franc Chevalier, qu'il n'y a pas long-tems que ce même Roi d'Inde me fit demander pour femme, & je l'aimois plus que le Roi Lucar, qui est traître, & de laide face, mal gracieux & peu courtois, mais du vouloir de mon pere, qui fut contraire au mien, je fus refusée au Roi d'Inde, & donnée au Roi Lucar.

Or, il est vrai que celui Roi d'Inde, pour preuve de son amour m'envoya un anneau très-riche, lequel j'ai chèrement gardé pour l'amour de lui, & sachez que jamais homme vivant ne le dirois hors à vous. Mais comme je vois la mauvaise intention du Roi Lucar, lequel en Inde vous envoie pour se défaire de vous, je vous donnerai de toute ma puissance confort, & de péril vous garderai, & votre Message passerai & retournerez par-deça comme hardi & vaillant Chevalier, & quoique je sache bien de certain que mon amour n'aura que faire, parce que vous êtes promis à un autre qui est plus belle & plus excellente Dame que je ne suis, néanmoins je ne veux point oublier l'amour duquel pour vous mon cœur fut ravi quand je vous vis devant Antioche, lorsque par vous le cruel & horrible serpent fut vaincu, & pour les choses susdites à votre honneur accomplir, je vous dirai ce que vous ferez, quand vous serez arrivé devant le Roi d'Inde, après la révérence faite par le salut donné de par le Roi Lucar, qui devers lui vous envoie sans longue parole de moi vous le saluerez comme mon loyal ami, que bien que mon pere me donna au Roi Lucar, je n'ai pas mis en oubli

son amour; mais j'espere avant qu'il soit peu que devers lui me retirera, & de moi pourra faire sa volonté, & lui direz que je trouverai moyen d'aller avec le Roi Lucar, quand il menera son ost en Inde, & alors il pourra bien s'il veut, m'emmener à sa volonté, & afin que le Roi d'Inde ne doute que ce soit fausseté, vous lui porterez cet anneau. Dame, dit Valentin, du bon vouloir qu'avez de me secourir je vous remercie, & ne doutez que je m'acquitterai de la commission, car s'il plaît à Dieu, je ferai si bien auprès du Roi d'Inde, qu'en bref en aurez des nouvelles.

A ces mots Valentin prit congé de la Dame Rozemonde & alla vers le Roi Lucar, qui pour le conduire lui donna dix Mariniers, lesquels lui passeront un grand bras de mer, qui est entre Esclardie & Indie, ils eurent le vent si favorable qu'à midi partirent d'Esclardie, & le lendemain arriverent à un port, lequel est en une lieue près de la Cité d'Inde. En ce lieu descendit Valentin, puis dit aux Mariniers: Seigneurs, or, m'attendez ici tant que mon voyage & Message soient faits, s'ils plaît à Dieu ne ferai pas long séjour, & en bref ferai de retour. Par Mahon, dit un Marinier aux autres tout bas; jamais n'en retournerez si le diable ne vous ramene, car de cinquante Messagers que le Roi y a envoyé, pas un seul n'en revint; bien l'ouit Valentin que nul semblant n'en fit, mais en lui-même dit: Tel parle des affaires qui ne fait comme il en va. Ainsi prit le chemin & ne demeura pas long-tems qu'il arriva en Inde, & quand il eut passé un pont, il crut bien être dans la ville; mais premier qu'il y entrât il lui fallut passer cinq portes, dont il fut émerveillé, & disoit en considérant les fortifications de cette place, voilà une ville des plus fortes que jamais j'aie vue, & quand il fut en la place du marché, vit une haute & belle Tour, sur laquelle il y avoit une Croix, Valentin s'émerveilla fort, parce qu'il favoit bien qu'en la Loi Payenne n'y avoit telles enseignes sans grandes causes ni souffrances. En cette place Valentin trouva un Sarrafin, auquel il demanda la cause & raison pour quoi il y avoit une Croix sur cette Tour. Ami, dit le Payen, sachez que cette Tour, que vous voyez, est nommée la Tour Saint-Thomas, en laquelle fut lapidé & mis à mort. Or, est vrai que les Chrétiens, en l'honneur de lui, qu'ils disent être Saint, en ce lieu fut fondé une Eglise, du consentement du Roi, en laquelle il y a un Patriarche & cent Chrétiens, lesquels en maniere de leur Loi tous les jours chantent l'Officé & font célébrer la Messe, en ce point sont soufferts de ces choses faire, moyennant un grand tribut qu'ils payent tous les ans au Roi d'Inde. Quand Valentin entendit qu'à cette Tour il y avoit un Monastere & habitation de Chrétiens, pour l'honneur de Dieu & de Saint-Thomas, fut ému en dévotion d'aller visiter ce lieu. Il descendit de son cheval & entra dans l'Eglise, puis demanda à parler au Patriarche, qui gouvernoit les Chrétiens: Valentin le salua honorablement, & le Patriarche lui rendit un honnête salut, puis lui demanda, mon ami, de quelle nation êtes-vous? quelle créance tenez-vous? Celle de Jésus-Christ, dit-il. Hélas! dit le Patriarche, comment avez-vous osé venir en ce lieu, car si le Roi d'Inde a de vos nouvelles, jamais n'en partirez qu'il ne vous fasse mourir. Pere, dit Valentin, de cela n'avez doute, car je lui porte nouvelles par lesquelles il aura joie; mais d'une chose vous prie, c'est que vous me déclariez comme



& en quelle maniere vous demeurez en ce lieu, & comme vous êtes fondé. C'est, dit-il, en l'honneur de Dieu & de Mr. Saint-Thomas martyr, duquel nous avons le corps en cette Eglise & ne peuvent nuls Chrétiens venir céans s'il ne sont comme pèlerins, mais telles gens y peuvent venir en sûreté pour cause des présens qu'ils donnent au Roi; en outre, il nous convient payer chacun son tribut. Alors Valentin demanda à voir le Saint Corps; on lui montra en grande révérence & solemnité, Valentin mit les genoux à terre & dévotement fit sa prière à Dieu & Mr. Thomas: après toutes ces choses ainsi faites il monta à cheval & alla devers le Palais auquel le Roi faisoit sa résidence pour accomplir son Message; en prenant congé du bon Patriarche il lui demanda si nulle nouvelle n'avoit oui dire depuis peu de tems d'une Chrétienne qui fût venue en cet endroit. Le Patriarche lui dit que non, Valentin partit, & plus ne s'en enquit, car sans faire bruit secrettement vouloit trouver Esclarmonde. Or, il ne demeura pas longuement qu'il arriva devant la porte du Palais, & fit son message de la maniere que vous entendrez ci-après.

CHAPITRE XLI.

Comme Valentin fit son Message au Roi d'Inde, de par le Roi Lucar, & de la réponse qui lui fut faite.

QUAND le noble Valentin fut devant le Palais du Roi d'Inde, & qu'il fut descendu de cheval, de cœur hardi & vaillant sans crainte alla vers le Roi, lequel étoit en une salle richement parée & accompagné de trois Rois, très-puissans, & de plusieurs Barons & Chevaliers; ainsi que Valentin entra en la salle le Roi le regarda fierement, bien se douta qu'il étoit au Roi Lucar, & lui dit tout haut: Par Mahon, le diable vous a bientôt fait venir par-deçà, n'êtes-vous pas au Roi Lucar servant & de ses gens, ne me le celez point: Sire, dit Valentin, je vous dirai la vérité: Sachez que par lui je suis envoyé & vous apporte nouvelles dont vous ferez au cœur déplaissant; d'autre part je vous apporte certaines nouvelles de la belle Rozemonde, dont vous ferez joyeux, & de moi content. Messager, dit le Roi, je vous fais savoir qu'en dépit du Roi Lucar, qui est si orgueilleux & fier, j'étois délibéré de vous faire pendre & étrangler, mais en considération de la Dame, qui m'avez parlé, n'aurez nul mal non plus que moi, s'il est ainsi qu'enseignes d'elle me puissiez donner ou montrer. Sire, dit Valentin, cela ferai-je bien, & vous dirai mon Message en telle maniere que d'un seul mot ne mentirai pour vivre ni mourir. Il est vrai que je suis au Roi Lucar, lequel m'envoie devers vous, & vous mande, que pour vengeance & réparation de la mort de son pere le Roi Trompart, vous alliez en Esclardie vous rendre en son Palais tout nud & la corde au col comme un larron & déloyal meurtrier, & en cet état veut & vous mande que devant sa Royale Majesté en la présence de tous les Barons & Chevaliers de sa Cour, comme homme coupable de telle mort souffrir, ainsi qu'il en sera délibéré & jugé par sa Conseil. Et si de telle chose vous n'êtes content, & me voulez refuser comme messager ennemi & par lui a envoyé, vous délie & fait savoir que dans peu de tems, viendra en votre pays ravager votre terre; telle est son intention.

& l'a voué & juré au Dieu Jupin & Mahon, qu'en toute votre terre ne demeurera Cité, ville, ni Château, qui ne soient tous mis en feu, & hommes, femmes & enfans passés au fil de l'épée, & qu'alors vous pourrez bien connoître que de malheur vous fites mourir le Roi Trompart, lequel étoit son propre pere. Messager, dit le Roi d'Inde, bien je t'ai oui & entendu, sache que je fais peu de cas des menaces du Roi Lucar, & méprise son orgueil, car on dit ordinairement que qui menace à grand peur, & pour faire réponse à ce sujet je ferai faire une Lettre que vous lui porterez, & en icelle sera contenu comme j'ai été délié; & à votre égard, que vous avez accompli votre message, & lui manderai la bonne volonté que j'ai de lui, & toute sa puissance recevoir toutes les fois qu'il voudra sur ma terre courir; mais au surplus celle de son entreprise; n'est à savoir la belle Rozemonde, car entre les autres choses j'ai très-grand désir d'en avoir nouvelles. Sire, dit Valentin, au sujet de la Dame, de sa part je vous salue comme un parfait & loyal ami, & vous demande qu'elle est de nouveau mariée au Roi Lucar, mais sachez que c'est contre sa volonté, car jamais n'aima & n'aimera le Roi Lucar, & tant est la belle Dame au cœur frappée & touchée de votre amour, que jamais n'aura d'autre que vous s'il est ainsi que veuillez la recevoir pour femme. Pour venir à fin de votre entreprise, elle m'a dit qu'elle viendrait avec le Roi Lucar son mari, quand d'Esclardie partira pour venir contre vous. Ainsi vous pouvez facilement trouver le moyen de prendre & emmener la belle Dame à votre volonté & plaisir. Par Mahon, dit le Roi, bien me plaisent ces nouvelles & en suis joyeux. Toutefois s'il est ainsi que vous me le dites. Sire, dit Valentin, si la chose est vraie ou fausse je n'en ferois rien dire, mais pour certain signe & enseigner véritable, voici l'anneau, qui par vous lui fut donné.

Et nonobstant que les femmes soient de léger courage & peu arrêtées en leur propos, il me semble bien que sur tous les autres désirer votre amour, & que son entreprise n'est pas une chose sainte. Ami, dit le Roi, qui ledit anneau connu, de ta venue suis joyeux; or, va boire, manger & prendre ton repos, cependant je vais faire écrire une Lettre, que tu porteras au Roi Lucar, pour répondre à sa défiance. Valentin, par le commandement du Roi d'Inde fut à cette heure de plusieurs Chevaliers noblement fêté. Il s'informa de plusieurs s'ils n'avoient point oui parler en ce pays d'une Chrétienne nommée Esclarmonde: on lui répondit que non, il cessa de parler.

Or, vint le Roi d'Inde qui lui donna les Lettres, Valentin les reçut, qui prit congé de lui & bien joyeux partit de ce lieu. Hélas! il ne savoit pas que sa mie Esclarmonde fut en ce pays si près de lui, laquelle continuellement prioit Notre-Seigneur que de ce lieu lui plût la délivrer & lui donner nouvelles de son ami. Or, approcha le tems qu'elle le trouva, mais avant cela le noble Valentin souffrira diverses & piteuses aventures, lesquelles vous seront racontées ci-après.

CHAPITRE XLII.

Comme le Chevalier Valentin retourna en la Cité d'Esclardie, & de la réponse qu'il eut du Roi d'Inde-la-Majeure.

GRANDE joie eut Valentin de partir de l'Inde-la-Majeure & d'être hors des mains du Roi de ladite Inde, qui tant de messagers avoit fait mourir, il monta à cheval, bientôt arriva au port où les mariniers furent bien surpris de son retour, & pensoient en eux-mêmes qu'il n'avoit pas fait son Message. Seigneurs, dit Valentin, retournons en Esclardie, car j'ai accompli mon entreprise, dont j'en dois bien louer Dieu. Par ma foi, dit l'un des mariniers, nous sommes tous émerveillés, car jamais n'en vîmes revenir un.

Ami, dit Valentin, à qui Dieu aide nul ne peut nuire. A ces mots monta sur mer, tant nagerent qu'en peut de tems ils arriverent en Esclardie, Valentin sans nul séjour descendit de cheval & monta au Palais où il trouva le roi Lucar accompagné du roi Brandiffer & de quatorze puissans Amiraux, qui tous étoient venus en Esclardie pour secourir le roi Lucar contre le roi d'Inde, qui furent tous étonnés du retour de Valentin, & entre les autres le traître roi Lucar; car jamais ne pensoit qu'il retournât en vie, il fit venir Valentin devant tous les Barons & lui dit: Ami, contez-moi les nouvelles, & me dites si le roi d'Inde viendra devers moi ou non, & en l'état que je lui ai mandé. Sire, dit Valentin, ne vous y attendez pas; car il ne prise ni vous ni les vôtres pas un fêtu, il est fier & orgueilleux; sachez que si vous avez volonté d'aller par-delà il a grand moyen de vous recevoir, afin que vous ne doutiez qu'en mon message n'aie fait faute ni déception je vous présente ses Lettres, lesquelles il vous envoie, & pourrez connoître son courage & sa volonté. Le roi Lucar les reçut devant toute l'assistance, & hautement les fit lire, & alors trouverent la chose telle que Valentin lui avoit dit. Quand le roi Brandiffer entendit la réponse du roi d'Inde, pour ce qu'il connut son fier & mauvais courage, il jura par Mahon & Apollon que jamais en son pays ne retourneroit que mort ou vif le roi d'Inde auroit conquis. Lors sans nul séjour fit incontinent armer ses gens. Le lendemain deux cent mille Sarrasins monterent sur mer. Quand la belle Rozemonde entendit qu'il alloit en Inde-la-Majeure, pria fort le roi Lucar, son mari, que sur mer avec lui montât & devant Inde la menât, dont depuis s'en repentit. Or, furent sur la mer maintes barques & galeres de tous vivres garnies. Le vent fut si favorable, qu'en peu arriverent au port, & quand ils furent là descendirent à terre pour leur ost asséoir, lequel fut placé sur une riviere près de la Cité d'Inde: Le bruit fut bientôt répandu par toute la ville que leurs ennemis étoient arrivés, les ponts furent levés & les barrières & portes fermées, & chacun courut aux creneaux pour voir l'armée; le Roi monta dessus une haute Tour pour voir ses ennemis, du grand nombre qu'il vit il en fut émerveillé: Par Jupin, dit-il, ici aurai affaire, mais je m'en console, car je suis pourvu de vivre pour deux ans; il apperçut sur la riviere plusieurs tentes & pavillons, desquels il y en avoit trois entre les autres richement ornés en draps d'or, d'argent & de soie, si environnés d'écussions, bannières & étendards de diverses manieres. Le roi d'Inde, pour avoir plus ample connois-

sance à qui appartenoit telles armes, appella un héraut, lequel en cela se connoissoit bien, puis lui montra les lettres, & lui demanda de qui elles étoient. Sire, dit le héraut, le premier Pavillon que vous voyez si refusant & richement fait, c'est celui de Brandiffer qui est un roi très-puissant; le second que vous voyez est à Lucar votre ennemi mortel, le fils du roi Trompart que vous fîtes mourir; & le tiers que vous voyez plus bas est le tref des dames; bien se pensa que la belle Rozemonde y étoit, & pour lors le cœur lui prit à sourire de joie, il doubla force & hardiesse, en disant à part lui, il n'est pas tems de dormir qui veut belle dame avoir, il se doit mettre à l'aventure de corps & de biens, & celui qui ne veut mettre peine à conquérir la belle dame n'est pas digne de l'avoir. Pour cette chose il fit armer ses gens, & en très-grande puissance faillit de la cité dessus ses ennemis, lesquels à peine eurent-ils le tems de s'armer & de se mettre en ordonnance, car ils ne pensoient pas que le roi d'Inde sortit de si tôt sur eux, mais ses amours le menoient, que sans grande délibération maintes choses font entreprendre. Lors fut l'assaut grand, la bataille dure. Quand le roi d'Inde vit que Brandiffer étoit mêlé parmi la bataille pour commander ses gens, il laissa la compagnie, & en grande diligence chevaucha vers le pavillon des dames; Rozemonde le vit bien venir, car à ses armes le connut, elle sortit de sa tente toute seule, & s'en alla courant devers lui. Lors le roi d'Inde qui son ardent désir apperçut frappa des éperons, & alla vers la dame, qui sans séjourner incontinent sur son cheval monta, & fut la dame tantôt montée comme celle qui légère étoit & bonne volonté avoit de la chose accomplir, & après qu'elle fut montée elle dit au roi d'Inde; mon ami parfait & secret, vous soyez le bien venu, car vous êtes celui que tant je désirois, & que depuis long tems j'ai attendu, & quoique depuis le tems que me fîtes demander, mon pere ma mariée, & toutefois ça été contre ma volonté, car jamais homme du monde ne hais plus que le roi Lucar, mais il peut sûrement dire que de moi il a eu tout le plaisir que jamais n'aura: puisque Dieu m'a fait la grace de vous avoir trouvé, jamais autre ne requiers avoir, & en tout ma volonté est accomplie & parfaite. Dame, dit le roi, de ce ne vous doutez, car jamais ne vous ferai faute, & je vous promets que devant trois jours je vous ferai reine d'Inde-la-Majeure: en disant ces paroles le roi emmena la belle dame, qui en croupe étoit montée. Lors les gardes du pavillon en grand effroi allerent devers le roi Lucar & lui dirent: Sire, mauvaise nouvelle venons vous dire, car aujourd'hui vous faites une grande perte, qui fait que votre ennemi le roi d'Inde emmene sur son cheval la reine Rozemonde, qui tout présentement vient de vous la dérober, pour ce faites aller vos gens après lui pour recouvrer la dame. Or, vous raisez, lui dit le roi Lucar, & plus avant n'en parlez, car qui mauvaise femme tiens & l'a perd, n'en peut être fâché: Ainsi répondit le roi Lucar, qui avoit le cœur bien triste, non sans cause. Puis alla vers le roi Brandiffer, & lui dit en cette maniere: Sire, bien dois-je avoir de votre fille petite joie; quand elle s'est accordée de suivre mon ennemi pour marque du mépris qu'elle fait de moi. Beau fils, dit Brandiffer, ne soyez contre moi fâché, car aujourd'hui je vous vengerai du traître qui a emmené ma fille. Alors il piqua son cheval pour courir après le roi d'Inde, & avec lui grand nombre

de gens pour recouvrer la reine Rozemonde; pour l'amour de Lucar & de tous les autres y fut Valentin, lequel voulut montrer au besoin que tous Chevaliers doivent leur vaillance éprouver, il frappa des éperons & dit à Pacolet, il est tems de jouer de ton art, & de montrer ta science. Alors Pacolet fit un tel fort qu'il fut avis au roi d'Inde que devant lui étoit un bois fort épais, & une grosse riviere; il eut si grande peur d'être pris qu'il fit descendre la dame pour plus légèrement fuir, & quand la reine fut à terre, elle crut trouver moyen de se sauver après ledit roi. Mais Valentin fut après & lui cria: Dame, demeurez, il vous convient venir avec moi, car de long-tems m'avez promis que votre amour j'aurois. Ah! Valentin, bien peu vous dois aimer, quand d'amour je vous réquis, par vous je fus éconduite, il m'a été bien force d'en trouver d'autre que vous; mais puisque fortune m'est si contraire que j'ai failli à mon entreprise, je me rends à votre merci comme votre pauvre sujette & servante, s'il est ainsi que par votre moyen puisse faire ma paix vers le roi Lucar. Dame, dit Valentin, je ferai mon devoir si bien que vous connoîtrez que bien vous ai servie. Lors la mena au roi Lucar, & lui dit: Sire, voyez la noble Rozemonde votre femme, laquelle est accablée de douleurs, qui par force & violence lui a cru faire le déloyal roi d'Inde. Ah! Sire, dit la dame, il dit vérité, car ainsi que la bataille commença, je le vis venir devers moi, & crut que c'étoit de vos Barons qui venoient pour me secourir, j'allai près de lui pour me sauver, & sans m'informer de rien je montai sur son cheval; mais hélas! sire, je connus bientôt sa mauvaise volonté, & j'aperçus bien que j'étois trahie. Lors le pris par les crins, & lui égratignai la face de telle sorte, qu'il fut obligé de me laisser aller & par ainsi avec l'aide de ce Chevalier de lui je me suis échappée: Dame, lui dit Lucar, vous avez bien travaillé, & n'en parions plus pour l'heure présente; car nous avons l'assaut de nos ennemis, qui trop nous donne d'affaires: ainsi laisse la dame sans autre réponse: & s'en retourna en la bataille. A cette heure retournerent ceux de l'Inde en la cité, lesquels plusieurs vaillans champions avoient perdus; mais de toutes ses pertes le roi d'Inde ne regrettoit que celle de Rozemonde. Hélas! disoit-il, j'ai bien mal réussi à mon entreprise: mais m'aide Mahon, je connois que j'ai été enchanté; car il me sembloit que devant moi trouvois bois & rivieres courantes, mais si-tôt que je vous eu mis bas, je ne vis que beau chemin.

Grand honneur eut Valentin, & de tout fut estimé de ce qu'il avoit délivré Rozemonde de mains du roi d'Inde: elle aussi lui montra beau signe que pour cette chose fort l'aimoit, mais en son cœur le haïssoit & vouloit mal; car bien eût désiré que la chose fût autrement faite; cependant elle ne s'en tint pas là; car s'étudia & employa qu'à son intention mit fin, & sa volonté à exécution.

CHAPITRE XLIII.

Comme le Roi Pepin étant avec le Roi d'Inde-la-Majeure, eut connoissance de la belle Esclarmonde.

JE veux vous parler & faire mention de la belle Esclarmonde, laquelle ainsi que devant avez oui raconter, étoit au palais du roi d'Inde, contrefaisant la folle. Or, le roi avoit pour coutume que

des viandes qu'il mangeoit il en envoyoit à la belle Esclarmonde; il arriva qu'un jour il appella le roi Pepin, & lui donna la viande qui devant lui étoit, après lui dit: Allez en la chambre où il y a une fenêtre, là trouverez une folle en pauvre état, portez-lui ceci de ma part: Pepin prit la viande, & à la dame la porta. Mais quand il la vit si pauvrement, il en eut compassion, & lui dit: Amie, Jésus qui pour nous souffrit mort & passion vous veuille aider. Hélas! ayez fiance en lui, & le servez de bon cœur, & si ainsi le faites, croyez que de votre douleur aurez soulagement; mais faut croire fermement en lui, & recevoir le Saint-Baptême. Quand la dame entendit que de Dieu il parloit, elle s'approcha de lui, & lui dit: Ami, de moi ne vous doutez; mais dites-moi si vous êtes Chrétien, ou si par fantaisie dites ces paroles: Dame, dit Pepin, je suis vrai Chrétien, & suis du pays de France venu. Alors la dame dit en soupirant, vous devez donc connoître le bon roi Pepin, & aussi son neveu Valentin. Il est vrai, dit Pepin, si connois son frere Orson & leur pere, l'Empereur de Grece, & Bellissant leur mere, & les douze Pairs de France. Lorsque la dame l'ouit, elle se prit à pleurer, & dit: hélas! ami, pourrois-je avoir fiance en vous? Amie, dit Pepin, autant qu'en votre propre pere, de ce qu'il vous plaira me dire; car par moi ne ferez accusée. Sachez, dit la dame, que je contrefais la folle & la malade; mais autant suis femme sage que fut oncques, car je suis Chrétienne, & le noble Valentin avois pour époux; mais par le faux roi Trompart je fus tollie. Lors la dame lui conta tout le fait, & la maniere de son état, & comme elle avoit été prise, & pourquoi elle faisoit la malade: Et quand Pepin eut oui la triste aventure de la dame, fort piteusement se prit à pleurer; puis considérant les malheurs, qui arrivent aux créatures, en redoublant ses soupirs, dit: Hélas! vrai Dieu, qu'est-ce des ténèbres de ce monde? or, vois-je cette pauvre affligée, qui pour sa loyauté tenir être en triste esclavage & user ses jours. Hélas! Valentin mon neveu, à cette fois ne faut pas demander si pour l'amour de la belle êtes & avez été depuis en impatience languoureuse & en grand souci; plutôt à Dieu qu'à cette heure vous fussiez comme j'ai trouvé celle pour qui votre cœur languit. Et après ces paroles il regarda la dame, en disant: Amie, je fais certainement qui vous êtes, & vous ne savez pas qui je suis, mais puisque vous avez tant de fiance en moi, & que vous m'avez dit votre secret, je veux vous dire qui je suis. Sachez que tel que me voyez, je suis Pepin, le roi de France, à qui fortune a été tant contraire qu'elle m'a fait trébucher en telle servitude & nécessité que me voyez. Or, je fais bien que mon neveu Valentin, en grande inquiétude continuellement vous cherche, mais s'il plaît à Dieu en bref aura de vos nouvelles, & en joie & sous peu vous assemblerez.

A ces mots se pâma la dame, & Pepin la laissa pour aller vers le roi d'Inde, lequel étoit à table. Or, parlerai-je de Brandiffer & de Lucar, qui les douze Pairs de France & Henri emmenoièrent prisonniers.

CHAPITRE XLIV.

Comme Brandiffer emmena au Château fort les douze Pairs de France, puis les mit en ses prisons.

ALORS Brandiffer emmena au Château fort les douze Pairs de France & Haufroy, où il trouva sa fille Galatie, que tant il ai-

moit, & lui conta la maniere de l'entreprise, puis fit mettre ses prisonniers dans une profonde prison, où étoient l'Empereur de Grece & le verd Chevalier; il mit Hauffroy avec eux. Bien fut dolent Henry, qui n'osa rien dire à Brandiffer; mais il fut le premier descendu dans la prison, & après fut jetté Milon d'Angler, qui tomba sur Hauffroy, dont il se complaignoit fort, parce qu'il en fut blessé. Taitez-vous, dit Milon, & vous tirez plus bas, car il y a d'autres à qui il convient de faire place. Hauffroy entendit bien Milon, il lui demanda d'où il venoit, & qu'il l'avoit amené là; mais vous dit Milon, car je vous avois laissé dedans Angorie. Ah! dit le traître, à un détour je fus pris & ici amené & aussi furent les Seigneurs ici en prison mis. Quand Hauffroy fut que Pepin n'y étoit point, il feignit d'en être joyeux, mais il eût voulu qu'il eût été là par le col pendu. Or, sont les douze Pairs de France en obscure prison, là où ils se sont connus les uns aux autres; il ne faut pas demander les gémissements qu'ils firent, car tous s'attendoient de dormir, hors Orson qui les consolait, disant: Seigneurs, prenons en patience, il plaît à Dieu qu'ainsi soit, & qu'en cette façon nous prenions courage, cependant il ne faut pas tant nous déconforter; mais avoir fiance en Dieu, & en nos amis, qui sont Valentin & Pacolet. Ainsi parla Orson, mais il ne savoit pas que le Château fût si fort, & que par enchantement ne pouvoit être pris. Après que Brandiffer eut fait emprisonner les Seigneurs, il appella Galatie, & lui dit: Ma fille, je veux aller en Falisée pour assembler mon ost, là je dois trouver le roi d'Inde & le roi Lucar, lesquels vinrent avec moi en Angorie, que les Français tiennent; pourtant gouvernez-vous bien, & sur-tout vous gardez des prisonniers. Pere, dit la Pucelle, de moi n'avez doute, ni des prisonniers, car n'en aurez que de bonnes nouvelles. Ainsi partit Brandiffer du Château & va à Falisée, où il assembla son armée. Là vint le roi Lucar à grande puissance ainsi qu'il avoit promis; mais le roi d'Inde y envoya seulement ses gens, car sa femme étoit malade tellement qu'elle mourut au bout de neuf jours; le roi en fut si chagrin qu'au lit se coucha, & fut douze jours sans parler, ce qui ne déplut pas à Lucar; car depuis qu'il lui ôta sa femme il ne l'aima; ainsi qu'avez entendu plus au long réciter.

CHAPITRE XLV.

Comme Brandiffer, après qu'il eut assemblé tous ses gens à Falisée, il monta sur la mer pour aller en Angorie contre les Chrétiens.

BRANDIFFER accompagné du roi d'Inde, & Lucar avec leurs gens, monterent en mer pour aller en Angorie, où ils arriverent en peu de temps, & ceux qui les virent venir l'allerent dire à Valentin, qui la cité gardoit, attendant la venue du roi Pepin & des douze Pairs de France. Hélas! il ne savoit pas ce qui se passoit; quand il vit les tentes & pavillons dressés autour d'Angorie, piteusement regretta Pepin, puis fit venir Pacolet, & lui dit: ami, notre fait va mal quand je ne puis savoir nouvelles du roi. Or, me laissez faire, dit Pacolet, car tantôt en aurons; autre chose ne dit. Le lendemain matin il partit d'Angorie, & s'en alla parmi l'ost des Payens jusqu'à la tente du roi Lucar; & quand Lucar le vit, il lui demanda: ami, où est votre maître, qui autrefois me servoit? Ah! sire, dit Pacolet, il est mort & suis demeuré seul, je voudrois bien trouver maître. Valet, dit Lucar, je veux bien vous retenir à mes gages si bien me

servez. Oui, dit Pacolet, le roi le retint à son service; mais mal le servit. Quand il fut nuit il fit un tel enchantement qu'il endormit Lucar, puis le monta sur un cheval & sans l'éveiller le mena en Angorie dedans le palais: Valentin fut joyeux quand il vit Lucar. Orson le mit en une salle devant le feu, & à cette heure le sort faillit, & Lucar s'éveilla, bien effrayé de se trouver là. Pacolet, qui fut mal avisé se mit devant lui, & lui dit: Beau Maître, je suis votre valet, & que vous plaît-il commander? Lors connut qu'il étoit trahi, & prit un couteau pointu & tellement en frappa Pacolet qu'à terre tomba mort.

Il ne faut pas demander le deuil que Valentin mena. Alors il dit, vous êtes mort, je puis bien dire que jamais n'aurai un tel ami: or, suis de tout point dolent, & seul en tristesse demeure, loin de tous mes amis, & auprès de mes ennemis. Hélas! noble roi Pepin, pourquoi ne venez-vous pas? car votre longue demeure portera grand dommage. Ah! faux Lucar, tu as occis celui qui étoit mon espérance, tu l'achetteras cher. Par Mahon, dit Lucar, peu m'importe, puisque de celui qui m'a trahi suis vengé. Alors Valentin fut vers Pacolet, & prit les tablettes qui étoient en son sein, lesquelles étoient tous les secrets de son art, ainsi que Pacolet lui avoit dit qu'après sa mort il les prit, & que la science y étoit écrite par laquelle il sauroit jouer de son sort, & ainsi le fit Valentin, & prit lesdites tablettes, qui depuis lui furent d'un grand secours. A cette heure Valentin voulut que Lucar fût jugé à mort; mais par les Seigneurs fut décidé qu'il seroit mis en une Tour & sûrement gardé, afin que s'il arrivoit que de notre parti aucun noble fût par les Payens, que de Lucar pût être racheté. Le conseil fut approuvé de tous, & quand Lucar fut en prison, Valentin fit enterrer le corps de Pacolet qui fut regretté de tous.

CHAPITRE XLVI.

Comme Brandiffer fut que le Roi Lucar étoit en Angorie, & comme il manda à Valentin pour faire l'apportement de son rachat.

Le lendemain fut grand deuil parmi l'ost des Payens, pour Lucar qu'ils avoient perdu, & particulièrement Brandiffer qui ne pouvoit s'en consoler: & ainsi qu'on le demandoit arriva un exprès qui dit qu'il étoit en Angorie, & qu'il avoit tué Pacolet. Joyeux Brandiffer de la mort de Pacolet, & au cœur dolent du Prince Lucar; il appella un Messager qui savoit parler Français, il lui dit: va de ma part dire à Valentin que s'il veut rendre Lucar, que je lui rendrai le Roi Pepin, ou l'Empereur de Grece, ou Orson son frere, ou Hauffroy, ou Henry, ou le verd Chevalier, lequel il aimera le mieux. Sire, dit le Messager, volontiers ferai votre message. Alors il partit, & alla en Angorie, qui assez près de là étoit. On lui ouvrit les portes parce qu'il étoit messager, & quand il fut entré, il dit qu'il vouloit parler à Valentin, & on lui mena; quand il fut devant lui il le salua, puis fit son message ainsi que Brandiffer lui avoit commandé. Valentin fut émerveillé, & dit au messager: comme se peut-il faire que Brandiffer tient en ses prisons, tant de si vaillans Seigneurs, ni comme les peut-il avoir pris? Sire, dit le Messager, je vais vous dire comment: il est vrai que le roi Pepin naguere accompagné de douze Pairs de France, avec Orson & Henry, allerent en Jérusalem en habits de Pèlerin pour visiter le Saint-Sépulcre. Ces nouvelles

en vinrent à Brandiffer, desquels fut joyeux, & telle puissance y mena qu'en peu de tems dedans Jérusalem furent tous pris, & ont été amenés au Château; qui de toute la terre est le plus fort. S'il vous plaît me donner réponse, si l'échange vous voulez faire de Lucar contre Pun de vos bons amis. Messager, dit Valentin, tantôt aurez la réponse, lors entra en une salle & fit venir tous les Seigneurs, & leur dit: Amis, il est vrai que pour rendre Lucar, je puis des prisons de Brandiffer délivrer mon pere ou mon frere, ou mon oncle le roi Pepin, qui sont mes trois principaux, si me conseillez lequel je dois demander. Sire, dirent les Barons, ici la réflexion ne vaut rien; car vous savez nul ne peut être tant tenu comme à pere & à mere, & par conséquent devez plutôt demander votre pere. Seigneurs, dit Valentin, vous dites bien, mais sauf votre révérence, je suis délibéré de faire autrement, pour parler équitablement de cette chose, vous savez tous que ma mere Bellifant, par mon pere, fut à grand tort & vilainement bannie de son pays, & qu'en grand danger & péril m'enfanta dans la forêt d'Orléans, en laquelle j'eusse été dévoré par les bêtes sauvages, si ce n'eût été mon oncle le Roi Pepin, parquoi je fus trouvé, & lequel sans savoir à qui j'appartenois, m'a fait élever en telle maniere qu'il m'a honoré de la Chevalerie, & tous les biens que je possède, je les tiens de lui, & jamais de mon pere n'eus aucuns secours en mes tribulations; pour ce je veux sur tous autres le roi Pepin, en échange du roi Lucar, & que mon pere demeure jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu que nous allions le délivrer, ainsi que tous les autres. Quand les Barons ouïrent le sens des paroles de Valentin, ils furent émerveillés de sa prudence, & dirent qu'il parloit sagement, & accorderent à sa volonté. Lors Valentin dit au Messager: Ami, retourne vers le roi Brandiffer, & tu lui diras que ma réponse est: Que je lui rendrai le roi Lucar, à condition qu'il me délivrera le roi Pepin, car pour ce charge ne veux autre avoir. Alors partit le Messager, & Brandiffer fit la réponse telle que Valentin lui avoit donnée. Alors le roi Brandiffer dit: Par Mahon, j'ai toujours entendu dire que les plus grands & les plus puissans sont ceux qui sont les premiers honorés & respectés, mais puisque c'est ainsi qu'il me demande le roi Pepin préférablement aux autres Seigneurs, je lui renverrai.

CHAPITRE XLVII.

Comme le Duc Milon d'Angler, qui s'étoit nommé Roi de France, pour sauver Pepin, fut délivré des prisons de Brandiffer en échange de Lucar.

ET quand le roi Brandiffer fut que pour échange de Lucar, Valentin vouloit avoir le noble Roi de France, il manda messagers au Château fort vers sa fille Galatie, qu'elle donnât le Roi de France tout seul. Les Messagers entrèrent en mer, & tant nagerent qu'en peu de tems arriverent au château-fort, puis allerent vers la belle Galatie, & lui ont conté comme pour échange de Lucar que les Chrétiens avoient pris, ils sont venus de par le Roi Brandiffer querir le Roi de France; & quand la dame l'entendit, sans nul délai fit la volonté de son pere. Elle appella le Châtelain & l'envoya aux prisons demander le très-noble Roi de France, il vint à l'huis & s'écria haut: Or, ça vienne le bon Roi de France, car me le faut délivrer. Et

quand Milon d'Angler entendit le châtelain il répondit doucement: Hélas! ami, je suis ici; pourquoi m'appelle-tu? Si c'est pour me faire mourir le premier, je prie Dieu que de moi veuille avoir pitié, car pour la sainte foi soutenir je veux de bon cœur mon corps à mort donner. Sire, dit le Châtelain, n'ayez doute, car c'est pour être délivré en échange d'un Roi Payen, que ceux de votre loi tiennent. Quand Henri entendit ces paroles, il se repentit dont il avoit éconduit le Roi son pere, qu'il ne s'étoit fait Roi de France quand il en fut requis; mais le déloyal enfant qui savoit sa trahison ne pensoit pas que son pere dût échapper; mais bien il connut sa malheureuse volonté, quand il vit que par tel moyen le duc Milon étoit délivré, lequel en pleurant prit congé des autres Barons. Hélas! dit l'Empereur, saluez de ma part mon enfant Valentin, & moi aussi dit Orfon, & à lui me recommandez & lui dites le triste & pitoyable état où nous sommes, & s'il ne nous donne secours nous faudra en bref finir nos jours. Seigneurs dit Milon, prenez en vous confort, car s'il plaît à Dieu jamais en France ne retournerai que ne soyez délivrés. Alors partit de la prison, & tous les autres demeurèrent pleurant tendrement. Puis comme sage & bien appris s'en alla devers la bonne & plaisante Galatie, d'elle prit congé en grande révérence. La dame fut douce & courtoise, & à son Dieu Mahon le recommanda: ainsi partit le Duc Milon, & les Messagers qui l'étoient venus querir le menerent au port, puis monterent sur mer, & en peu de tems arriverent en l'ost de Brandiffer. Et quand Brandiffer le vit, il lui dit: Franc Roi, soyez le bien venu, sachez pourquoi vous ai mandé, allez avec mes gens en la cité d'Angorie, & dites à Valentin, que pour l'échange il vous rende le Roi Lucar, ainsi que nous sommes convenus. Sire, dit le Duc, telle est mon intention, & si pour moi Lucar ne vous est délivré, je viendrai me rendre à vous pour faire de moi comme devant. Par Mahon, dit Brandiffer, vous parlez royalement, & ne vous demande rien plus. Or allez, que Mahon vous veuille conduire. Ainsi partit Milon d'Angler & ceux qui le menaient, ils arriverent en Angorie & entrèrent dedans, puis allerent au palais où ils trouverent Valentin. Lors le Duc d'Angler doucement l'embrassa, puis lui dit en secret toute l'entreprise, & comme ils avoient été pris en Jérusalem, ensuite comme le Roi d'Inde avoit emmené le Roi Pepin sans le connoître, & comme à la requête du Roi Pepin il avoit changé son nom, & lui dit comme les autres étoient en prison au Château fort. Quand Valentin l'eut entendu il lui dit, bien avez ouvert; car je connois que vous avez agi par loyal service, quand pour le Roi Pepin sauver changeâtes votre nom & vous délivrer des ennemis; car aussi bien y pouvoit avoir dommage plus que profit, en ce que les faux Payens désirent la mort du Roi Pepin pour cause que contr'eux il veut soutenir la foi de Jésus-Christ, & celle de Mahon détruire. Après que Valentin eut ainsi parlé, il fit amener Lucar, & lui dit: Pour cette fois vous êtes délivré; mais gardez-vous à l'avenir, & vous souvenez de mon bon ami Pacolet, lequel avez tué; car si jamais en bataille ou autre part vous puisse rencontrer, nous verrons de nous qui fera le plus vaillant. A ces mots partit Lucar qui fut joyeux d'échapper; & les Sarrasins vinrent au-devant de lui demenant grande joie pour sa délivrance.

CHAPITRE XLVIII.

Comme Valentin & Milon d'Angler saillirent d'Angorie sur l'ost des Payens. Et comme les Payens perdirent la bataille, & furent déconfits.

ALORS Valentin mit sa lance en son poing & cria hautement : Chrétiens, prenez courage. Et alors commença dure bataille auprès de l'étendart de Brandiffer, & Lucar étoit auprès de lui puissamment accompagné : Chrétiens assaillirent & Sarrasins se défendirent, tout leur ost étoit composé de cinquante mille hommes, qui devant eux tenoient fermes, tant que les Chrétiens ne les pouvoient grever. Alors l'Amiral, Seigneur de Cassidoine vit un Français, qui plusieurs Sarrasins mettoit à mort, il alla celle part, & d'une hache frappa tellement ce Chrétien, qu'il lui mit la tête en deux ; mais devant retourner, un Ecuyer de Normandie dessus l'Amiral arriva, qui devant Milon d'Angler l'abbattit mort, & pour telle vaillance Milon le fit Chevalier, & dit, or, pensez de bien faire ; car tel se portera vaillant qu'aujourd'hui je ne fasse Chevalier. Tant en fit ce jour, que chacun prenoit courage pour avoir l'acollée, & en ce point dura la bataille si longuement que le Soleil commença à s'obscurcir, mais pourtant que les Chrétiens virent que les Payens se vouloient retraire, le noble Valentin ne voulut faire de même, les Sarrasins pensoient bien retourner en leurs tentes, mais les Chrétiens furent au devant, dont Brandiffer & Lucar furent empêchés ; toute la nuit dura la bataille ; & firent un feu continuel. Quand le jour fut clair, fut grande pitié de voir les corps morts dont la terre étoit couverte. Il ne faut pas demander les prouesses que firent Valentin & Milon, qui au plus fort de la bataille se mirent, car de toutes parts abattoient gens & chevaux. Valentin se mit si avant, qu'il vint près de l'étendart de Brandiffer, & vit l'Amiral, qui devers lui vint prudemment que son cheval tua sous lui, mais Valentin, qui fut léger sur ses pieds se releva & prit son épée, puis de toutes parts abatroit & tuoit Sarrasins en criant : Mont-Joie Saint-Denis. Mais si n'eût été le Duc Milon, jamais ne seroit échappé des Payens, dont ledit Duc fit grande occision, & lui fut d'un grand secours, il prit aussi un cheval qu'il lui donna. Et quand Valentin fut remonté, il se retira hors de la bataille pour prendre l'air, & but une fois, puis retourna en l'estour plus fort que devant. Quand le Maréchal d'Inde vit qu'ils avoient le pire, il fit secrettement entrer ses gens dans un petit valon pour mieux tollir. Bien le vit Valentin, & le dit à Milon. Lors convinrent que Valentin & ses gens iroient sur ledit Maréchal, & ainsi fut fait. Valentin & ses gens furent audit endroit, & frapperent sur les Indoïs en telle sorte qu'à leur arrivée rompirent la bataille. Valentin apperçut le Maréchal qui cherchoit à se sauver, il lui donna si grand coup de lance qu'il tua son cheval sous lui, les Chrétiens frapperent dessus, mais si bien étoit armé qu'il ne purent le tuer, & Valentin le prit qui le donna à garder à quatre chevaliers ; & des Indoïs prirent plusieurs prisonniers que Valentin envoya à Angorie & commanda qu'ils fussent bien gardés. Or, conquirent Brandiffer & Lucar qu'ils avoient le pire : Par Mahon, dit Brandiffer, je ne puis penser comme nous pourrions résister, & me doute que mourir nous conviendra ; je serois d'avis que pour cette fois nous retournions en notre pays, nous pourrions une autre fois revenir

avec plus de gens. Vous dites bien, dit Lucar, car nous avons déjà perdu les meilleurs des nôtres, retournons sans plus attendre. Ainsi fut par le conseil pris, & dirent à leurs gens ; sauve qui pourra.

Lors les Payens prirent la fuite, & les Chrétiens vont après barant ; car gens qui fuyent n'ont nulle défense & sont à demi vaincus, & tant demeura de payens par les champs, qu'avec Brandiffer & Lucar n'en retourna que cent. Après la défaite des Payens les Chrétiens entrèrent dans les tentes, & firent bon butin, puis retournèrent en Angorie pour se reposer. Le lendemain firent ensevelir les morts, & firent prier Dieu pour eux, ainsi qu'ils le devoient.

CHAPITRE XLIX.

Comme le Roi Pepin fut rendu par le Roi d'Inde en échange de son Maréchal.

QUAND les Chrétiens eurent gagné la bataille devant Angorie, & fait enterrer les morts, Valentin monta au Palais & commanda qu'on amenât les prisonniers. Lors on lui amena le Maréchal du Roi d'Inde, auquel il demanda s'il vouloit croire en Jésus-Christ. Par Mahon, dit le Maréchal, j'aime mieux mourir. Milon d'Angler lui demanda de quel pays il étoit : Je suis, dit-il, Maréchal au Roi d'Inde, & suis fort son ami.

Quand Milon l'entendit, il tira à part le Chevalier Valentin, & lui dit : bien avons ouvré, car par ce payen pourrions recouvrer le Roi Pepin, que le Roi d'Inde emmena pour Nain quand fumes pris en Jérusalem ; Milon, dit Valentin, vous dites vrai. Lors demanda au Payen, le Roi d'Inde ne tient-il point en ses prisons un Chrétien de petite stature ; par Mahon, dit le Maréchal en la prison du Roi d'Inde n'y a point de Chrétiens, mais en sa cour y en a un petit qui chevauche avec lui, & n'est point en prison ; il l'amena de Jérusalem quand les douze Pairs de France furent pris. Maréchal, dit Valentin, c'est celui que nous demandons, & si pouvez tant faire qu'il me soit amené, pour lui serez délivré sans rançon ; car il est mon valet, & long-tems m'a servi. Bien dit le Payen, j'en suis d'accord ; & suis joyeux de cela. Il écrivit des lettres au Roi d'Inde & les envoya, & quand le Roi d'Inde eut les lettres vues, il fut content de rendre Pepin pour son Maréchal, car il ne savoit pas qu'il étoit Pepin, il le fit venir & lui dit : Bel ami, il vous convient aller ; car pour vous on délivre mon Maréchal, que je ne voudrois laisser pour cent tels que vous. Sire, dit Pepin, je suis très-content ; & si je vous ai mal servi, plaîse me pardonner. Ami, dit le Roi d'Inde, à Mahon je te recommande. Alors Pepin courut à la fenêtre d'Esclarmonde, & lui dit : Ma mie, consolez-vous ; car je suis délivré, & en bref aurez nouvelles de votre ami Valentin, & ferai en sorte que soyez délivrée. Alors il partit, & de joie la dame se pâma. Pepin s'en vint au Messager, & en peu de tems fut en Angorie. Or, ne faut pas demander la joie que les Français demènèrent, allant au-devant de lui au son des trompettes & clairons : Oncle, dit Valentin, de bonheur fut celui pris par qui êtes délivré ; car dessus tous les biens du monde votre corps desirois. Neveu, dit Pepin, soyez au cœur joyeux ; car je vous apporte nouvelle de chose que plus vous aimez, c'est d'Esclarmonde que tant l'avez cherchée ; or, je l'ai trouvée, & à vous se recommande. Alors

lui conta comme elle avoit été prise, & comme elle s'étoit subtilement gouvernée. Quand Valentin ouit ces nouvelles, il en eut si grande joie qu'à peine pouvoit parler. Ah! dame, dit Valentin, je dois bien vous aimer, quand pour l'amour de moi si bien vous êtes gardée, je promets à Dieu que jamais ne vous fraudrai; car je vous délivrerai ou je perdrai la vie; j'ai encore les tablettes de Pacolet, parquoy je pourrai du subtil art jouer. Alors Valentin fit délivrer le Maréchal, puis entra en sa chambre & ferma la porte, puis examina les tablettes de Pacolet, & trouva des choses merveilleses; entr'autres, les mots pour faire dormir les gens, puis pour ouvrir une porte la plus forte; (en disant ces mots la porte de sa chambre s'ouvrit;) puis comme quand il voudra, semblera être vieille femme, puis jeune homme, & autres choses semblables. Quand Valentin eut tout vu, il mit en écrit le contenu desdites tablettes, & sur lui bien précieusement dans ses habillemens les a cousues; qui depuis lui furent d'un très-grand secours pour sa vie sauver, comme vous verrez ci-après.

CHAPITRE I.

Comme le Roi Pepin partit d'Angorie & retourna en France pour Artus de Bretagne, qui la Reine sa femme vouloit épouser.

EN ce tems le Roi Pepin étoit en Angorie pour les pays combattre; sur ce point il lui vint un messager de la part de la Reine Berthe sa femme, lequel lui dit: Sire, veuillez entendre les nouvelles que je vous apporte de ma redoutée dame la Reine de France; sachez que tous ceux de par de-là croyent fermement que vous & les douze Pairs de France soient morts, pour ce qu'ils ont oui dire qu'en Jérusalem les Payens les ont pris: Artus, Roi de Bretagne, en votre pays est entré, & par force veut être Roi, & la Reine outre son gré veut épouser. Guerre en France est menée tant que Guillaume de Mont-glaive a fait tuer Guerin, & le Roi de Bretagne a entrepris de mettre en exil Charlot votre fils: dolent fut le Roi Pepin de telles paroles ouir, lors fit assembler ses Barons pour tenir conseil. Ils furent d'accord que mieux valoit sa terre défendre que trop se travailler pour l'autrui acquérir. Le conseil tenu, le roi Pepin prit congé pour retourner en France, le duc Milon avec lui. Lors Valentin lui dit: Bel oncle, ici me convient demeurer pour mettre toute ma force pour mon pere, mon frere Orson & les douze pairs délivrer. Valentin, dit Pepin, vous parlez bien, s'il plaît à Dieu que de mes ennemis aye victoire, je vous enverrai aide. Lors le Roi Pepin monta sur mer accompagné de deux mille combattans.

CHAPITRE LI.

Comme Valentin alla en Inde-la-Majeure, & contrefit le médecin pour voir la belle Esclarmonde.

VALENTIN, qui par le Roi Pepin, avoit eu nouvelle d'Esclarmonde, ne la mit en oubli: il partit d'Angorie avec un de ses Ecuyers, & pour mieux se couvrir s'habilla en Médecin & s'en alla vers le port, où il trouva une Nef de Marchand, qui en Inde vouloient aller. Il entra avec eux, & les marchands le reçurent, & tant navigerent qu'ils arrivèrent en Inde; mais avant que Valentin entrât en la ville, il fit faire une robe de Médecin, puis mit un chaperon fourré, & ainsi comme un Docteur entra en la Cité, & en un riche

hôtel alla loger, & quand l'hôte le vit, il lui demanda de quel état il étoit. Hôte, dit Valentin, je suis Médecin, & je possède l'art de guérir toutes sortes de maladies. L'hôte le reçut, & son Ecuyer bien le servoit, comme Clerc de Docteur. Valentin fut deux jours en cet état, puis dit: Hôte, faites moi un plaisir; c'est que me trouviez un homme qui aille parmi la cité publier ma science, que s'il y a nuls malades je me vante de les guérir, car j'ai besoin de gagner pour vous payer les dépens que j'ai fait céans: cependant, si vous avez doute de moi, je vous donnerai gage: je veux l'avoir, dit l'hôte, car à étrangers se fait mal fier. Alors Valentin lui donna un fin manteau fourré, & lui dit: tenez, hôte, de moi ne vous douez; faites-moi venir le valet que je vous ai demandé: l'hôte lui amena un valet qui n'avoit point de souliers, robe ni chaperon, & étoit presque tout nud. Valentin, pour l'amour de Dieu, le fit habiller, puis lui dit: Mon ami, allez publier par la cité qu'il est arrivé un Médecin qui fait guérir toutes maladies, & aussi ceux qui ont perdu le sens, soit homme ou femme, ne seront jamais enrégés que leurs sens ne leur rende. Lors partit le valet bien joyeux d'être revêtu, & par la ville cria toute la journée, ainsi que Valentin lui avoit dit. Or, vinrent les nouvelles au roi d'Inde de celui maître. Et pour ce qu'il se vançoit de s'occuper & enrégés guérir, pour l'amour d'Esclarmonde le Roi d'Inde le fit venir, & nonobstant qu'il avoit à sa porte grand nombre de manchots, contrefaits & boiteux, il les laissa tous pour aller devers le roi; car il savoit bien où son cœur riroit: Il salua le Roi de par Jupiter, & le Roi lui dit: Maître, soyez le bien-venu, vous dinerez en mon palais, & vous dirai pourquoi je vous ai mandé. Le Roi se mit à table, & fit bien servir Valentin; après le dîner il lui dit: Maître, j'ai en ce palais une dame qui en beauté surpasse toutes les autres, il est vrai que quand je la pris, dès l'heure je la voulois prendre en mariage & l'épouser; mais elle me fit entendre qu'elle avoit voué à Mahon, que nul ne l'épouserait jusques à un an. Or, je lui octroyai le terme qu'elle me demanda; mais à la fin de l'an piteuse maladie la prit, telle que personne auprès d'elle ne peut rester. Après que le Roi eut dîné, il fit introduire le Médecin en la chambre d'Esclarmonde, qui, si tôt qu'elle le vit se mit à rouler des yeux & faire mille contorsions, comme à son ordinaire: Valentin sous l'habit de Docteur la reconnut, mais nul semblant n'en fit pour cette heure: il s'approcha de plus près en jettant un soupir, & lui demanda le sujet de sa maladie; mais elle ne lui répondit que par grimaces & paroles ambiguës: Valentin la considéroit & ne pouvoit mot dire, puis de rechef poussa un soupir, & dit: Hélas! ma mie Esclarmonde, en grande peine & travail j'ai été depuis votre absence pour vous trouver, j'y suis enfin parvenu; mais quelle déolente affliction pour moi de vous voir en cet état? Alors Esclarmonde le regarda plus attentivement, & lui dit doucement: Seigneur, qui êtes-vous, & d'où me connoissez-vous? Ma mie, dit-il, de rien ne vous doutez, je suis Valentin, qui ai appris par le Roi Pepin mon oncle, que vous étiez en ce palais, contrefaisant la malade, pour ce que le Roi vouloit vous épouser; & pour pouvoir mieux parvenir à vous parler, je me suis travesti & fait annoncer pour Médecin, ainsi que vous voyez. Quand Esclarmonde connut que c'étoit son ami Valentin, elle l'embrassa tendrement, puis lui

conta comme le tout s'étoit passé depuis son enlèvement, & comme elle avoit conservé le cheval de Pacolet. Valentin lui dit de se tenir prête à partir la nuit suivante, & qu'il la viendroit prendre. Alors il la laissa, & alla faire son rapport au Roi, à qui il fit espérer la parfaite guérison de la dame; le Roi en fut bien content, & le retint en son palais; il lui fit donner un appartement à proximité de la malade, pour qu'au cas de besoin il lui donnât plus promptement secours. Quand la nuit fut venue que chacun eut soupé & se fut retiré, Valentin alla sans faire bruit à la chambre d'Esclarmonde qu'il trouva toute préparée, il lui fit prendre ce qu'elle avoit de plus précieux, & n'oublia pas le cheval sur lequel elle avoit été transportée en ce pays par le Roi Trompart, comme ci-devant est dit. Ils vinrent donc secretement aux portes du palais, où ils trouverent les Gardes endormis; mais ils ne purent sortir, parce que les dites portes étoient fermées; ce fut la première fois que Valentin fut obligé de se servir des tablettes de Pacolet, car ayant prononcé les paroles, les portes s'ouvrirent, & sortirent sans être vus de personne, puis prirent le chemin qui conduisoit au port: là trouverent une Nef qui alloit faire voile pour Angorie, ils entrèrent dedans, & eurent le vent si à propos, qu'en peu d'heures arrivèrent en la cité d'Angorie, où le noble Valentin & la belle Esclarmonde furent bien reçus de tous les Princes & Seigneurs de la Cour, & grandes réjouissances furent faites par le Peuple pour leur arrivée, mais cette félicité ne dura pas long-temps pour Valentin; car il n'étoit pas encore quitte de ses infortunes, comme vous verrez par la suite.

CHAPITRE LII.

Comme Rozemonde trouva maniere de se faire prendre & fut amenée au Roi d'Inde.

BIEN souvent on dit que si une femme d'elle-même ne se châtie qu'à peine la peut-on châtier; car elle aime mieux mourir que de faillir à ses entreprises, comme bien montra la belle Rozemonde, femme de Lucar, car elle ne demeura pas quatre jours qu'elle sortit de son pavillon, & dans la plus petite compagnie qu'elle put elle monta sur une haquenée, & dit qu'elle s'en vouloit aller ébattre aux champs, & prendre un peu l'air; en ce point s'en alla Rozemonde vers la cité d'Inde-la-Majeure. Or, vous saurez qu'elle avoit fait avertir le Roi d'Inde, que ce jour il fut prêt pour la venir prendre & emmener, & il n'y manqua pas; car ainsi qu'il la vit sortir par une fausse porte, il courut promptement à la dame & prit la haquenée par le frein, & lui dit: Dame, je puis à présent faire de vous à ma volonté, puis il la prit par la main & la mena dans la cité d'Inde en grande joie. Or, fut le cri parmi l'ost du Roi Lucar que le Roi d'Inde emmenoit la dame Rozemonde, plusieurs monterent à cheval pour la secourir: mais ils étoient déjà entrés dans la cité d'Inde. Par Mahon, dit Lucar, qui la dame me pourra amener je le ferai mon grand Sénéchal, & dessus tous ceux de ma Cour, Maître & Gouverneur. Valentin, qui étoit là présent, dit en lui-même, je pourrois bien par le moyen des tablettes de Pacolet, que j'ai, me servir de l'enchantement pour recouvrer encore une fois la dame, mais Lucar son mari lui a déjà pardonné la première fois en espoir qu'elle se châtiât de sa faute, & puisque faire ne le veux autre

ment, seroit bien fol celui qui remede y voudroit apporter, car femme qui a volonté de se mal gouverner ne peut jamais être de si près retenue que la fin n'en soit mauvaise.

Ce jour que le Roi d'Inde mena Rozemonde, il l'épousa, coucha avec elle & engendra un fils qui fut nommé Rabastre, lequel en son vivant posséda Jérusalem, mais depuis il fut conquis par Regnier son maître, qui son frere à notre Loi fit convertir avec la fille dudit Rabastre, laquelle avoit nom Attribart. Trop dolent fut le Roi, car quand sa femme eut ainsi perdue, Brandiffer le reconforta, en disant: Beau fils, prenez en vous courage, car je jure tous mes Dieux que devant mon départ je vous en vengerai. Ainsi projeta Brandiffer, mais autrement fut, car en ce jour vint un messager, qui lui dit: Sire, entendez des nouvelles qui feront pour vous déplaissantes. Sachez que le Roi Pepin, avec le fils de l'Empereur de Grece, qui étoit en votre prison, sont descendus sur votre terre, ont détruit plusieurs villes, châteaux, forteresses, & grand nombre de vos gens mis à mort, & ont assiégé votre cité d'Angorie en laquelle votre femme est accouchée d'un fils, & suis venu ici pour vous demander secours. Quand Brandiffer eut oui ces nouvelles il fut dolent. Il alla vers Lucar, & lui dit: beau fils, voici un messager qui de ma terre apporte mauvaises nouvelles, car les Français y sont entrés à grande puissance, parquoi il n'est force d'y aller, je vous dirai ce que vous ferez, envoyez un Chevalier vers le roi d'Inde & lui mandez qu'il vous envoie Rozemonde votre femme & que vous lui pardonniez la mort de votre pere, & ferez votre paix avec lui. Le Roi Lucar dit, vous me donnez bon conseil. Il appella Valentin & lui dit: Chevalier, il vous faut aller vers le Roi d'Inde & lui direz de ma part qu'il me renvoie Rozemonde laquelle m'a enlevée, par telle condition je lui pardonnerai la mort de mon pere, & ferai lever mon ost de sa terre sans lui porter nul dommage. Sire, dit Valentin, pour vous je veux bien mon corps, aventurer, & ferai si bien votre message, qu'en bref en aurez nouvelles.

Alors Valentin alla en la cité d'Inde, & entra au palais, où il trouva le Roi, & la dame Rozemonde auprès de lui, qui bien connut Valentin, & dit au Roi; Sire, voilà celui par qui je vous fus ôtée la première fois. Dame, dit le Roi, à cette heure je me vengerai, car jamais en sa vie n'échappera.

Si fera, dit la dame, car tant le connois qu'encore de lui vous pourrez être servi. Alors Valentin s'approcha, & civilement salua le Roi & la dame, puis dit: Sire, je suis messager du Roi Lucar, qui devers vous m'envoie, & vous mande que vous lui rendiez la belle Rozemonde, qu'ici est, & si le voulez faire, il vous pardonnera la mort de son pere, & fera décamper son armée de dessus votre terre: mais quoique je sois chargé de cette commission, si vous me voulez croire, jamais n'y consentirez, mais gardez la belle dame qui tant vous aime, & sachez que jamais ne souffrirai en tel lieu que ce soit, qu'il vous soit fait aucun blâme pour l'amour de la dame.

Chevalier, dit le Roi d'Inde, vous parlez comme vaillant, & me plaît votre parole, mais pour répondre au Roi Lucar, s'il a femme à faire qu'il en pourchasse d'autre que ma mie Rozemonde, car jamais à son côté ne couchera ni de son corps n'aura plaisir. Chevalier, dit la dame, salua mon pere, & lui dit que de ce fait la faute

est en lui, car bien avois dit que point ne voulois être donnée à Lucar; or, mon pere a fait contre ma volonté & aussi ai-je fait contre la sienne, & dites à Lucar, qu'en moi n'ait plus d'espérance.

Dame, dit Valentin, votre message sera fait. Ainsi prit congé, fort joyeux d'être hors d'Inde & échappé du Roi; étant arrivé en l'ost, dit au Roi Lucar, Sire pourvoyez-vous d'une autre dame, car Roze-monde est mariée au Roi d'Inde, & en fait à son plaisir. Quand Lucar entendit ces paroles, il fut au désespoir, & dit, ha! ma mie! pour vous me faudra mourir, puisque j'ai perdu la plus belle & la plus amoureuse du monde: Hélas! que vous ai je fait que si grand déplaisir m'avez pourchassé? Faux Roi d'Inde jamais n'aurai lieu de t'aimer, car tu as méchamment fait mourir mon pere, & par trahison ma femme ravie. Lors parla Brandiffer, & dit, beau fils; de votre douleur je suis courroucé, mais pour l'heure n'y puis apporter remede, car il faut que j'aille en ma terre pour la défendre contre les Français qui me veulent porter dommage ainsi qu'avez oui par le messager. Sire, dit Lucar, il nous faut assaillir la cité devant que de partir, car si nous nous retirons de cette forte il nous seroit reproché. Par Mahon, dit Brandiffer, l'assaut n'y seroit rien, mais par famine nous le gagnerons, vous demeurerez ici avec votre armée, & ferez garder les passages jusqu'à mon retour à force d'armes.

CHAPITRE LIIII.

Comme le Roi Lucar fit tant que le Roi Brandiffer demeura avec lui, & envoya Valentin en Angorie, contre le Roi Pepin son Oncle.

QUAND le Roi Lucar entendit que le Roi Brandiffer le vouloit laisser il en fut dolent, il lui dit: Sire, vous savez que vous m'avez promis de m'aider à me venger du Roi d'Inde, lequel à vous & à moi a fait si grande injure. Il est vrai, dit le Roi Brandiffer; & suis bien fâché de ne pouvoir tenir ma promesse; car il m'est forcé d'aller défendre ma terre. Or, je vais vous dire ce que vous ferez pour votre honneur & le mien: Pai ici un Chevalier renommé pour sa vaillance, vous lui pourrez donner vos gens, car il est loyal; en outre, vous avez en cet ost le puissant Roi Murgulant votre oncle, qui bien fait l'art de la guerre, & bien me semble qu'il seroit bon que ces deux fissent le voyage, & que vous demeurassiez. A ces paroles consentit Brandiffer, alors il manderent Valentin & Murgulant, pour leur dire leur intention. Seigneurs, dit Brandiffer, vous êtes par nous élus pour aller en Angorie lever le siège que le Roi Pepin y a mis, je vous prie humblement que vous sachiez en forte que ma terre puisse être défendue par vous, car où j'aurai perte, vous n'aurez nul profit. Neveu, dit Murgulant, ne vous souciez pas, car puisque je mene le noble & hardi Valentin, je ne doute ni crains que la chose ne se porte pas bien. Après ces choses dites, furent donnés au noble Valentin & à Murgulant cent mille combattans bien montés, & autant en demeura en l'ost du Roi Lucar. Lors Valentin & Murgulant monterent sur mer, & eurent le vent si agréable qu'en peu d'heures arriverent en la cité d'Angorie, mais un peu avant qu'ils arrivassent, Valentin aperçut une Tour vers les parties d'Orient, laquelle étoit couverte de laiton. Il demanda aux Mariniers quelle place c'étoit, & un lui répondit, Sire, c'est le Château fort, & sachez que cette place est si forte & si subtilement

composée, qu'il n'y peut passer qu'un homme à la fois; dans ce Château est la belle Galatie, fille de Brandiffer, qu'il fait soigneusement garder, & tant l'estime qu'il ne veut la donner à nul homme vivant. Quand Valentin ouit ces paroles, il eut grande envie de voir la belle dame, & résolut de ne jamais partir de-la qu'il ne l'eût vue.

Or, sont arrivés au plus près d'Angorie, & en bref leur ost fut devant assis, bien connurent les tentes & pavillons de l'ost du Roi Pepin, qui faisoient plaisirs à regarder, grande envie avoient les Chrétiens d'assaillir la cité, mais dedans il y avoit un Amiral nommé Brutaut, lequel tous les jours faisoient harceler l'ost du Roi Pepin, & grande prouesse faisoit sur lui & ses gens. Quand Murgulant vit l'ost des Chrétiens être si considérable, il appella Valentin, & lui dit: Chevalier, conseillez-nous sur cette affaire, car je m'apperois qu'ils sont en grand nombre. Murgulant, dit Valentin, je vais vous dire ma façon de penser: Je conseille que nous envoyons un messager devers Angorie & mander à nos gens que nous sommes ici arrivés, & que demain ils ne manquent de faire une sortie sur les Chrétiens, & que du côté de la ville les assaillent fortement, & nous de l'autre, par ce moyen ne pourront fuir ni échapper que tous ne soient morts ou pris. Par Mahon, dit Murgulant, vous avez bien pensé; or faut trouver un messager, qui cette chose entreprenne. Sire, dit l'Espion, qui étoit fort subtil, ne cherchez autre que moi, je ferai votre message le plus adroitement que faire se pourra, lors la chose étant ainsi conclue, en la grande mêlée se mirent tellement, que des Sarrafins furent pris sans avoir aucun secours. Alors leurs banderent les yeux & en leurs navires sans pitié les firent mener: mais Dieu qui n'abandonne point les siens, les délivrera, & mettront Charlot sur le trône de France en grande joie, & au deshonneur des traîtres Henry & Hauffroy. Cette bataille dura longuement, car bien se défendoient de part & d'autres. Valentin ne regardoit pas à sa vie sauver, à frapper sur les Payens mettoit sa force. Il vint vers Brandiffer, & si grands coups se donnerent l'un sur l'autre que tous deux à terre tombèrent, mais Valentin qui fut leste sur ledit Brandiffer, & si rudement que d'un seul coup lui fendit la tête & tomba mort. Quand le Roi Brutaut vit que son frere Brandiffer étoit mort il partit de la bataille avec l'Amiral de Gordes & le Roi Josué, qui la retraite firent sonner, & vers les navires allerent pour se sauver: mais les Chrétiens les suivirent de si près en réclamant Saint-Georges & Saint Jacques, lesquels deux Saints ainsi que par aucuns bons Chevaliers ont depuis témoigné, pour les Chrétiens, monterent en ce jour un miracle contre les Payens. Or, furent les Payens de si près pris, que plusieurs dans la mer se jetterent & se noyerent, & en toutes manieres furent détruits: quand la nuit fut venue les Chevaliers se retirerent dedans Angorie, puis le lendemain sortirent pour faire enterrer les morts. Là furent trouvés plusieurs Chevaliers qui furent bien regretés, mais particulièrement l'Empereur de Grèce fut pleuré. Valentin & Orson en furent si fâchés, qu'on ne pouvoit les consoler: le Duc Milon leur dit: Enfants ne pleurez plus, mais priez Dieu pour son ame; car pour vos larmes jamais en vie ne reviendra. Ils firent porter le corps de l'Empereur dans la cité, puis le firent enterrer comme il lui appartenoit; Valentin fit distribuer quantité d'aumônes; mais ils ne cessoit de pleurer la mort de son pere. K 4

CHAPITRE LIV.

Comme Milon d'Angler retourna en France & comme Valentin & Orson allerent en Grece.

LE Duc Milon d'Angler, après que les payens eurent été la seconde fois détruits devant Angorie prit congé de Valentin pour retourner en France, en lui disant : ami Valentin, je veux m'en retourner, mais je voudrois bien que ce fût aussi promptement que quand vous m'apportâtes. Valentin, dit à Dieu, ne plaise que jamais plus de tel art je joue, car il est damnable. Celui qui me l'apprit est mort misérablement, je crois que pour ce péché j'ai tué mon pere : alors le Duc Milon prit congé pour retourner en France. Valentin & Orson prirent conseil pour aller à Constantinople; mais avant qu'ils partissent ils firent couronner le verd Chevalier Roi d'Angorie, & lui firent rendre hommage par tous les Barons du pays, puis prirent congé de lui & monterent sur mer : Quand vint au départ, Orson appella Galatie, & lui dit, ma Reine, je connois que de mon fait êtes enceinte d'enfans, mais sachez que je ne puis vous épouser, car je suis marié, pour ce je vous ferai assigner rentes tant que vous pourrez vivre honnêtement. Sire, dit Galatie, je veux avec vous passer la mer, puis me mettrai en quelque Religion pour servir & prier Dieu dévotement pour vous & pour moi : Dame, lui dit Orson, je m'y accorde. Lors la mit sur mer, & tant nagerent qu'ils virent les Tours de Constantinople; ils manderent à la Reine leur mere la mort de l'Empereur, mais ne marquerent pas que Valentin l'avoit occis. La dame fut dolente, & d'autre part joyeuse de ses deux enfans qui en santé revenoient; chacun eut joie par la cité pour la venue de Valentin & Orson; tout le clergé & les bourgeois furent en procession au-devant d'eux & furent honorablement reçus, puis monterent au palais, le diner fut servi, & se mirent à table accompagnés des grands de la Cour; la dame commença à parler, & dit : Valentin mon enfant, il convient de savoir lequel tiendra l'Empire de Grece, car je ne sais lequel de vous deux est l'aîné; je m'attends bien d'y travailler sagement. Dame, dit Valentin, je veux que mon frere ce premier an le soit. Par ma foi, dit Orson, il ne m'appartient pas d'aller devant vous, frere je suis tenu à vous & non pas vous à moi, & serez Empereur, car de ma partie je le veux. Alors départirent cette chose, & par les Seigneurs fut décidé que tous deux gouverneroient paisiblement l'Empire : mais Valentin en si haut état ne demeura, car pour l'amour de son pere nuit & jour pleuroit, un matin appella Esclarmonde, & lui dit, entendez ma raison : Vous savez que devant Angorie j'ai malheureusement tué mon pere, dont nulle confession n'ai faite. Je suis délibéré de m'en aller au Pape mes péchés confesser & lui demander pénitence; saluez ma mere & mon frere Orson, lesquels irez voir au bout de quinze jours & leur donnerez ce brevet, & à nul autre ne le montrez. Tendrement pleura la dame pour le départ du noble Valentin.

CHAPITRE LV.

Comme Valentin prit congé de la belle Esclarmonde pour aller à Rome ses péchés confesser.

ALORS Valentin lui dit : Dame, ne pleurez pour moi & me donnez l'anneau duquel je vous épousai. La dame lui donna; &

en fit deux parties, dont il en garda une & donna l'autre à la dame, disant : ma mie, gardez cette partie, & telle chose qu'on vous dise de moi n'en croyez rien, si vous ne voyez l'autre partie que je porte avec moi; gouvernez-vous sagement, servez bien Dieu, & de fausses paroles vous gardez, car le monde est aujourd'hui trop pervers. A ces mots embrassa la dame en pleurant & prit congé l'un de l'autre. Alors Valentin partit accompagné d'un seul Ecuyer, & en bref arriva à Rome & s'y logea. Le lendemain vint en la grande Eglise, où le Pape chanta la Messe, Valentin l'entendit bien pieusement, & après vint s'agenouiller devant le Saint-Pere, lui demandant confession. Lors le Pape qui bien pensa qu'il étoit de haute maison, lui fit signe qu'il l'auroit, puis le Pape entra dans sa chambre, & fit venir Valentin, qui fort pleuroit. Beau-fils, dit le pape, que veux tu avoir que tu pleures? Hélas! dit Valentin, je suis un grand pécheur. Là commença sa confession, & entre les fautes en pleurant déclara qu'il avoit tué son pere, & en demandoit pénitence. Quand le Pape entendit le cas de Valentin & la grande repentance qu'il en avoit, il en eut pitié, il lui dit. Mon enfant, ne vous déconfortez point, car Dieu est puissant pour pardonner chose plus grande, allez en votre logis, & demain matin revenez vers moi, je vous donnerai pénitence au salut de votre ame. Valentin s'en retourna en son logis sans rien dire de son fait à personne, la nuit pleura & soupira; & quand le matin fut venu, il retourna en l'Eglise, & là trouva le Saint-Pere, qui devant lui faisoit célébrer la messe. Après qu'elle fut finie le Pape l'appella & lui dit : mon enfant, entends ce qu'il te faut faire pour avoir pardon de ton péché, Premièrement, tu changeras ton habit en ceux d'un pauvre, & ton corps mortifieras en telle sorte que de nul ne puisse être connu, puis après iras à Constantinople; & sous les degrés de ton palais logeras, & seras sept ans sans parler, si Dieu tant de vie te donne, & ne boiras ni mangeras fors du relief qu'on donne aux pauvres, & si avant le tems tu meurs, tes péchés te sont pardonnés, & si tu vis sept ans & ne fais pénitence, jamais pardon n'auras.

Saint Pere, dit Valentin, tout ce ferai bien de bon cœur; Ainsi le Pape lui donna l'Absolution. Et ainsi que dit l'histoire, Valentin dina avec le Pape, puis partit de la Cité sans parler à son Ecuyer ni à nulle personne. Je vous dirai comme il fit sa pénitence, & qu'elle vie il menoit.

CHAPITRE LVI.

Comme Valentin, en grande douleur de son corps parfit la pénitence pour son Pere qu'il avoit occis.

QUAND Valentin, qui de la grace de Dieu fut inspiré, pour sa pénitence parfaire, entra dedans un bois après qu'il eut fait couper ses cheveux, en ce bois fut si long-tems mangeant pommes, racines, parmi les ronces & épines que d'hommes ne fut connu, & après s'en alla à Constantinople, mais avant qu'il arrivât, pour lui fut grand deuil parmi la cité; car la belle Esclarmonde, qui son message n'oublia pas, alla devers Orson & donna le brevet que Valentin lui avoit laissé. Quand il l'eut lu, il se prit à pleurer amèrement. Frere, dit Esclarmonde, pourquoi larmoyez-vous tant? Hélas! lui dit Orson, ce n'est pas sans cause, car mon frere Valen-

tin s'en va. Et par ces lettres me fait savoir que jamais ne revie-
dra, mais demeurera en exil pour pleurer ses péchés. Quand la dame
entendit que son mari s'en alloit, elle tomba pâmée, quand elle fut
revenue elle s'écria en disant: Hélas! mon ami, pourquoi sans me le
dire êtes vous parti? mal fortunée suis-je, quand vous vous en êtes
allé pour jamais revenir; grand deuil demenoit la dame, & Orson
encore plus: par la Cité furent tantôt les nouvelles que Valentin s'en
étoit allé en espoir de ne jamais retourner. Esclarmonde pleure. Bellif-
sant larmoye; & Orson soupire longuement durant ce deuil parmi
la cité. Il arriva ainsi, comme dit l'histoire, qu'un jour fut dit à
Fezonne qu'Orson avoit une autre dame en amour, qui de lui
étoit grosse, dont tel chagrin prit en son cœur que malade fut au
lit, & en peu de tems mourut. Grand deuil en mena Orson; dont
ci-devant vous ai fait mention. Or, dirai de Valentin lequel arriva à
Constantinople en si pauvre état que de nul ne put être connu, il
fut par les rues & par les maisons demandant l'aumône pour ouir
les nouvelles, & puis s'en vint au Palais, à l'heure que son frere
Orson devoit souper; ceux qui étoient de garde l'ont battu & le vou-
loient mettre dehors, mais il n'en fait semblant: Compagnons, dit
Orson, qui fort regardoit sa contenance, laissez ce pauvre céans, &
ne le battez pas, car pour l'amour de mon frere Valentin je veux
que les pauvres soient reçus, afin que Dieu m'en veuille envoyer
nouvelles. Lors laissèrent Valentin, & par le commandement d'Orson,
lui ont porté à boire & à manger. Mais il regarda une corbeille où
étoient les reliefs de la table pour les pauvres & en mangea; alors
ils en furent étonnés. Et quand vint la nuit que les portiers voulu-
rent fermer les portes sont venus vers Orson, & lui dirent, voulez-
vous que ce malotru, qui contrefait le fol, reste ici? Je veux que
vous souffriez & enduriez de lui & que vous le laissiez faire à sa
volonté, car par aventure c'est vœux ou promesses faits à Dieu, puis-
qu'il ne parle point, nul ne peut savoir qui il est: ainsi demeurera
Valentin sous les degrés, & fit son lit de paille; le lendemain au
matin Orson passa pardevant lui en eut grande pitié, & lui donna
l'aumône. Après passèrent sa mere & sa femme Esclarmonde pour
aller à l'Eglise, qui fort le regarderent & lui donnerent leur au-
mône. Ah! pauvre homme, dit Esclarmonde, comment pouvez-
vous sans couverture la nuit durer ici? Mais s'il plaît à Dieu cette
nuit en aurez. Valentin s'inclina en les remerciant, & elles passe-
rent outre; & aussi-tôt qu'elles furent passées, Valentin vit deux
pauvres à qui il donna tout ce qu'on lui avoit donné; par ma foi,
dirent-ils en se moquant, ce coquin est bien fol, quand il n'a
rien & donne ses aumônes; Valentin dit en son cœur: Sire Dieu,
veuillez pardonner à tous ceux qui de moi font dérision, car il ne
savent pas ma faute pour laquelle je suis obligé de vivre ainsi. Quand
vint au diner suivant, on donna à Valentin toutes bonnes viandes;
mais il fit signe que de rien ne mangeroit sinon des reliefs. Et quand
Orson connut sa condition, il commanda qu'on mit le meilleur de sa
table dans la corbeille, & qu'avant lui le pauvre homme fût servi.
Seigneurs, dit Orson, par Dieu en qui je crois, toujours le cœur
me dit que ce pauvre homme fait quelque pénitence qu'il a pro-
mise à Dieu; en cet état fut long-tems Valentin dedans son Palais
sans être connu, & chacun disoit qu'il étoit mort. Alors le Roi Hu-

gon fit demander Esclarmonde pour femme, & depuis entreprit
grande trahison.

CHAPITRE LVI.

Comme le Roi Hugon fit demander Esclarmonde pour femme, & comme
il trahit Orson & le verd Chevalier.

OR, en ce tems il y avoit un Roi d'Angorie nommé Hugon, &
avoit ouï dire que Valentin avoit laissé l'Empereur de Grece &
le pays des Crétois. Il vint à Constantinople & d'Orson fut bien re-
çut; il arriva qu'un beau matin Hugon appella Esclarmonde, & lui
dit en beau langage: Dame, sachez que je suis d'Angorie, & tiens
sous tous autres grands Seigneurs, mais d'une chose je suis mal
content, qui est que je n'ai point de femme & suis à marier, &
pour cette chose suis venu vers vous; j'ai entendu dire que le Che-
valier Valentin ne reviendroit jamais, je vous requiers que me veuil-
liez accepter pour époux, & vous ferai couronner Reine d'Angorie,
car sur tous autres êtes celle que mon cœur désire. Sire, dit la dame,
du bien & de l'honneur que vous me proposez humblement je vous
en remercie. Mais pour bien vous répondre, vous pouvez chercher
une autre femme, car mon ami Valentin est encore vivant: Je suis
déliée de l'attendre sept ans; & quand ma volonté seroit de pren-
dre mari, je ne voudrois vous donner la main sans le conseil de
l'Empereur Orson & de mon frere le verd Chevalier, car sans cela
je n'y consentirois pour toute chose. Dame, dit Hugon, vous parlez
honnêtement & votre réponse me plaît. Lors s'en vint devers Orson
& lui demanda si de Valentin avoit ouï nouvelles. Franc Roi, dit l'Em-
pereur Orson, qui de lui ne se doutoit pas, autre chose n'en fais,
sinon par une lettre, disant qu'il est allé en exil pour pleurer ses
péchés, & dessus lui porte une partie de l'anneau dont sa femme
épousa, & lui a donné l'autre, & sur toutes choses lui a dit que
rien de lui veuille croire si elle ne voyoit la part de l'anneau. Sire,
dit Hugon, qui bien nota ces paroles, Dieu le veuille conduire,
c'est un vaillant Chevalier; or vous dirai une chose que j'ai en mon
cœur, je suis délibéré en l'honneur de Jésus, qui souffrit mort &
passion en l'arbre de la Croix pour nous, d'aller en Jérusalem voir le
Saint Sépulcre de notre Sauveur Jésus, je voudrois bien pouvoir
trouver compagnie; & s'il vous plaît y venir à tout jamais en armes
serions compagnons & amis: Orson dit, c'est ma volonté de faire
ce voyage, & il y a long-tems que je l'ai promis. Je vais vous dire
ce que nous ferons, au partir de notre terre, nous irons en Ango-
rie, je fais pour vrai que le verd Chevalier, qui en est nouvelle-
ment couronné Roi, volontiers viendra avec nous. Bien me plaît,
dit Hugon, allons où il vous plaira. Lors Orson prit congé de la
belle Galatie & de Bellissant sa mere, puis monterent sur mer, &
en Angorie sont venus; le Roi les reçut honorablement & de la
vue d'Orson fut joyeux. Là firent grande chere, puis le verd Che-
valier s'appreça pour faire le saint voyage, avec eux monta sur mer,
ils sont venus en Jérusalem & prirent logis pour la nuit reposer,
puis au matin s'en sont allés devers le Patriarche, qui devant eux
chanta la Messe, puis parmi la cité les fit conduire pour le Saint Sé-
pulcre & autres saints lieux visiter, en grande dévotion les pardons
gagnerent & firent doucement le voyage; alors le Roi Hugon qui

portoit en son cœur la trahison, par laquelle fit prendre tous les Seigneurs qui se fioient en lui & emprisonner, car ainsi qu'ils viroient dévotement les Eglises, le traître Roi Hugon s'en partit de leur compagnie & fut trouver le Roi de Surie, qui se nommoit Rabastre & icelui Rabastre étoit frere du Roi d'Inde, qui devant la Cité d'Angorie mourut: Hugon le salua de par Mahon, lui dit: Roi, entendez à moi, & je vous dirai chose intéressante; sachez, Sire, que deux Chevaliers sont nouvellement venus, dessus tous autres doivent être de vous mal reçus, car grande partie de votre terre ont prise, pillée, brûlée, mis à mort par grande cruauté le vaillant Brandiffer, & votre frere Lucar le puissant Roi d'Inde. Quand Rabastre entendit que son frere étoit mort, il dit à Hugon; Sire, me pourriez-vous rendre les deux Chevaliers? on dit le traître & perfide Hugon, mais vous me donnerez les deux seaux d'or que portent les deux Chevaliers ou font empreintes leurs armes. Sire, dit le Roi de Surie, je serois un ingrat, si pour si peu de chose je vous désobligeois, vous aurez les seaux & autres choses, si les deux Chevaliers me pouvez livrer. Oui, dit Hugon, écoutez comme: en l'Hôtel du Patriarche envoyez vos messagers qui sauront à dire où ils sont. Ainsi fit le Roi de Surie, il envoya huit cents hommes bien armés de vers le bon Patriarche, qui par le bon commandement leur enseigna le logis, & les Payens y allerent.

Alors Orson & le verd Chevalier étoient à diner, ils furent incontinent pris, liés & menés devant le Roi. Hélas! dit Orson, le Roi Pepin & les douze Pairs de France furent en cette Cité aux Sarrasins vendus, ainsi puis-je connoître que pareillement nous sommes trahis; en cet état furent menés devant le Roi de Surie, & quand il les vit, il leur dit fierement: Faux ennemis de notre Loi, de vous tenir ai grand plaisir; or, me dites vos noms, car je veux les savoir pour raison. Sire, Orson me fait nommer; le Roi d'Angorie dit: je suis nommé le verd Chevalier. Par Mahon, dit Rabastre, assez ai de vous deux oui parler, & je crois que vous êtes ceux par qui grande partie de ma terre ait été exilée, & mes gens mis à mort; mais vous avez un compagnon nommé Valentin, & que si je le tenois, par Mahon, jamais de mes mains en vie n'échapperait. Alors il les fit dépouiller & les seaux ôter, lesquels furent donnés à Hugon. Orson & le verd Chevalier furent mis en une Tour profonde au pain & à l'eau longuement, ils pensoient que le Roi Hugon fût mort parmi les payens: hélas! ils ne pensoient pas comme la chose alloit; car il est avec le Roi de Surie, qui leurs seaux lui donna, dont il fut bien joyeux. Lors appella Galeran, un déloyal traître, qui longuement l'avoit servi; à tel maître tel valet. Sire, dit Hugon, à Galeran, j'ai trouvé la maniere par laquelle je viendrai à bout de mon intention, & pour ce qu'êtes mon neveu & que long-tems m'avez servi, si vous êtes secret, je vous ferai tant de bien que serez content. Oncle, dit-il, de moi ne vous doutez, car je sais où vous prétendez: vous voulez avoir à femme la belle Esclarmonde. Il est vrai, Hugon, car ne vous le faut celer; il faut écrire une lettre cautuleusement au nom d'Orson, car j'ai ses propres seaux dont il les scelle, & que cette lettre soit conçue en ces termes:

« Orson, par la grace de Dieu, Empereur de Grece, à vous ma redoutée dame & mere; à vous ma mie Galatie, & à votre sœur

la belle Esclarmonde, toute humble recommandation promise; sachez que piteuses nouvelles au pays de par deçà nous sont arrivés, lesquelles par la présente je vous écris, & prie Jésus-Christ qu'il vous soit en aide, Mesdames, sachez de certain qu'en Jérusalem j'ai trouvé mon frere Valentin, qui au lit de la mort étoit malade, & Dieu m'a tant fait de grace que devant qu'il finit ses jours l'ai visité & parlé à lui, mais bientôt après il rendit l'esprit à Dieu, & à sa fin me chargea de vous mander ses nouvelles, & salue de ma part la belle Esclarmonde, à laquelle il mande sur tout l'amour duquel elle l'aima, & au plutôt qu'elle se marie à quelque noble Prince, & que pour sa mort elle ne prenne nul chagrin, mais priez Dieu pour son ame, & sachez qu'il n'envoie pas la moitié de l'anneau, comme il avoit promis, car dès qu'il fut couché on lui déroba. »

Quand cette lettre fut ainsi faite, Hugon pour mieux couvrir sa trahison en fit une autre de par le verd Chevalier & Orson ensemble; la voici:

« Très-chere & aimée sœur, assez vous ayons fait savoir de votre loyal époux, & notre bon frere Valentin, par laquelle chose considérant la grande beauté qui est en vous & que trop peu de chose est de si belle dame sans parti & aussi pour accomplir la volonté du trépassé, à qui Dieu fasse pardon; nous voulons, en désirant votre honneur & profit croître, que le puissant Roi Hugon, vous ayez pour mari & époux ainsi veuillez à ce consentir, & notre volonté parfaite, ou autrement encourerez notre indignation, & pour vérification de ce nous avons de nos propres seaux les lettres scellées afin de plus grande preuve de vérité, & sachez que vers vous nous ne pouvons aller pour le présent; car entre les Chrétiens & Sarrasins doit se donner incessamment une bataille pour défendre la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ; qu'il vous ait, chere sœur, en sa sainte garde. »

Quand les Lettres de trahison furent ainsi dites, les ferma & des propres seaux aux Chevaliers les scella, puis les donna à son neveu Galeran, & lui dit qu'à Constantinople lui convenoit aller vers la Reine Bellissant & la belle Esclarmonde présenter ces Lettres, & si-tôt que vous y aurez été, j'irai après comme celui qui rien ne fait pour la belle Esclarmonde requérir. Je ne doute plus qu'elle ne me soit accordée. Oncle, dit Galeran, le message sera bien fait, car je connois votre cas. Alors il se mit en chemin, & en bref arriva au Palais de Constantinople, à l'heure qu'on mettoit les tables. Il salua les dames de la part de l'Empereur Orson & du verd Chevalier, puis leur donna des Lettres. Messager, dit la dame Bellissant, comme se porte mon fils? Dame, dit Galeran, je l'ai laissé en Jérusalem sain & en bon point: ainsi que par les Lettres pourrez savoir plus amplement. Les dames commanderent que le Messager fût bien traité. Or, étoit de coutume que quand on vouloit boire ou manger, on faisoit venir Valentin à table ou en la salle pour mieux penser à lui, cependant on savoit qu'il ne mangeoit que le relief, on lui donnoit si bon que plus n'en vouloit user; mais prenoit souvent ce qu'on jettoit aux chiens. Il ouit bien les nouvelles du messager, il pensa ce qu'il feroit. Les dames se leverent de table, puis Bellissant fit venir un Secrétaire qui leur dit le contenu des Lettres, & bien l'ouit Valentin qui là étoit, mais nul semblant n'en

fit ; il ne faut pas demander le grand deuil & lamentations que firent les dames pour Valentin qu'on disoit être mort ; car elles reconnurent les sceaux des deux bons Chevaliers. La belle Esclarmonde déchira ses habits & tiroit ses cheveux, en disant : pauvre femme, de toutes la plus malheureuse, que ne vient la mort sans me laisser plus vivre ? Ah ! Valentin, pourquoi ne suis-je allée avec vous pour votre corps étuver ? Frere verd Chevalier, & vous Empereur Orson, trop avez dur courage que si-tôt me vouloir marier. Hélas ! comment dois-je prendre jamais mari après avoir perdu l'excellence des meilleurs, des pieux le plus hardi, & la rose d'honneur, la fleur de Chevalerie, des nobles le miroir, & des sages l'éélite. Fauste mort, qu'as-tu en pensée quand par toi je suis privée de ce qu'au monde me faisoit le plus de plaisir, que ne venois-tu exercer ta rage sur moi plutôt que sur celui qui de tous les humains étoit le plus digne d'honneur, jamais autre mari n'aurai ; mais en continuelles douleurs passerai le reste de mes jours. Quand Bellissant vit qu'Esclarmonde se déconfortoit ainsi, du mieux qu'elle put la consola, lui disant : Ma fille, prenez en gré sa mort, & en vous patience ; vous savez qu'il étoit mon fils, ainsi j'en dois être aussi fâchée que vous : mais quand je considère qu'il n'y a point de remède, mieux vaut prier Dieu pour son ame, que tant verser de larmes, pensez à ce que votre frere le verd Chevalier & Orson vous mandent. Lors dit Esclarmonde, de quoi me parlez-vous ! quel mariage peut-on faire de celle qui n'a espoir d'avoir jamais joie ? Dame, pour Dieu ne m'en parlez plus, car jour de ma vie ne veux avoir mari. Fille, dit Bellissant, vous êtes mal-avisée, puisque si haut homme comme le Roi Hugon veut vous avoir, vous en ferez plus honorée, & je vous dis qu'il pourra encore tel venir que je me marierai. A ces paroles la belle Esclarmonde se retira en sa chambre où elle pleura tendrement ; & Valentin est sous les degrés, qui en lui-même pense d'où la trahison pouvoit être provenue. Il arriva qu'au bout de quatre jours le traître Hugon, pour son entreprise parfaire arriva à Constantinople, & là fut en grand honneur reçu ; mais Esclarmonde ne lui montra aucune marque d'amour : Madame, bien avez oui par les lettres que Galeran vous a données comme votre mari Valentin est mort, dont je suis dolent. Mais la chose est ainsi accordée par leur bonne volonté & dé-livération, & pour avoir alliance ensemble que je dois avoir Esclarmonde pour épouse : Sire, dit-elle, je vous jure la foi que nulle envie de vous ni d'autres en avoir. Or, est Valentin en la salle qui toutela trahison écoute & en son cœur la grave. Alors Bellissant dit : Ma fille, ne suivez pas votre idée, ni ce que le cœur vous dit, car bien connoissent le verd Chevalier & Orson ce qui vous est nécessaire, & si vous ne faites leurs volontés ils en feront courroucés. Quand Esclarmonde l'ouit ainsi parler elle fut fort pensive, tant sur la chose menée que par complaisance elle fut d'accord d'épouser le Roi Hugon, dont il fut joyeux ; mais sa joie dura peu.

CHAPITRE LVIII.

Comme Bellissant & Esclarmonde furent la trahison & fausse entreprise du Roi Hugon.

ET quand le saint homme Valentin s'aperçut que sa mie étoit Estrahie, grande pitié lui en prit, il entra en une Chapelle de No-

tre-Dame, où il avoit accoutumé de prier Dieu, il s'agenouilla devant la dévoute Image, & dit : Vierge Marie, entend ma priere, à moi qui suis pauvre & misérable pécheur, c'est qu'il te plaise prier ton cher fils que je puisse ma mie Esclarmonde défendre de la trahison, qui contre elle lui est faite. Quand Valentin eut fini son Oraison, un Ange vint à lui qui lui dit : Valentin, Dieu a oui ta priere, va hors de la Cité & tu trouveras un Pèlerin, prends ses habillemens, son bourdon & son écharpe, & quand tu auras vêtu ses habits retourne en ton Palais, & conte devant la compagnie la trahison telle que tu la connois ; car tu ne seras connu. Vrai Dieu, dit Valentin, je te remercie. Lors partit, & trouva le Pèlerin, prit ses habits, puis retourna en son Palais où les dames étoient & le Roi Hugon, qui disoit plusieurs paroles feintes à Esclarmonde. Toute la compagnie il salua : Dame, je vous prie de me montrer la femme de Valentin : Pèlerin, dit Hugon, à qui la couleur mauve, allez en la cuisine, & vous aurez l'aumône. Alors, dit Valentin, je veux parler à elle, & lui faire un message. Pèlerin, dit-elle, je suis celle que vous demandez. Madame, à la bonne heure, j'ai vu votre ami, qui par devers moi salua & vous fait savoir par moi que dans trois jours il sera césans. Pèlerin, dit la dame, pensez à ce que tu dis, car j'en ai eu des nouvelles certaines qu'il est mort. Dame, dit Valentin, vous ne le devez croire, car je me livre à mourir s'il n'est encore en vie, & si dans trois jours ne le voyez. Et quand Hugon ouit les paroles que Valentin disoit aux dames, du Palais secrettement sortit & sur son cheval monta sans retourner, les dames furent bien émerveillées, & vouloient fétoyer le Pèlerin, mais il n'en voulut rien faire, & leur dit : Mesdames, pardonnez-moi, car mes compagnons sont en ville qui m'attendent. Lors Esclarmonde lui donna de l'argent. Et quand il fut dehors, on demanda où étoit le Roi Hugon, par ma foi, dit une demoiselle, je l'ai vu présentement courir sur son cheval, en disant ces paroles Galeran entra, qui son oncle demanda : Bellissant dit, de bonne heure êtes venu, car jamais n'échapperez tant qu'aurez la trahison contée. Et quand Galeran ouit ces paroles il commença à trembler : Hélas ! pour Dieu, dame ayez merci de moi, & je vous dirai la vérité. Mon oncle Hugon, a cette trahison faite, & a vendu aux Payens dedans Jérusalem Orson & le verd Chevalier, puis il conta au long comme avez oui ci-devant. Là fut le chagrin renouvelé ; & quand Galeran eut tout dit, il partit croyant être échappé, mais le Prévôt le fit pendre & étrangler. Valentin quitta la robe de Pèlerin, & reprit ses habits puis vint au Palais ; pauvre, dit Esclarmonde, où avez-vous été, je crois que vous êtes déplaisant que je me veuille marier ? Valentin inclina la tête & fit sa priere à Dieu. Esclarmonde lui fit apporter une couche, mais il couchoit à terre, & Valentin parfit ainsi sa pénitence.

CHAPITRE LIX.

Comme Orson & le verd Chevalier furent délivrés des prisons du Roi de Surie, par appointment de la guerre qu'ils firent au Roi Hugon.

LE Roi de Surie, qui en ses prisons tenoit Orson & le verd Chevalier, les fit devant lui amener, & dit : Seigneurs, vous voyez que j'ai puissance sur vous, & que vous ne pouvez rien sur moi, & je sais bien que vous êtes ceux qui plus avez notre Loi & notre terre motef-

tée, je jure mon Dieu Mahon, que jamais ne m'échapperez, que je ne vous fasse mourir, sinon que vous me rendiez la Cité d'Angorie avec le Château fort & trente autres des places fortes que vous tenez en vos mains. Sire, dit Orson, nous ne le ferons pas si vous ne nous rendez le Roi Hugon que vous tenez; le Roi de Surie dit, ne me parlez de lui, car il s'en est allé, & par lui vous avez été trahis. Quand Orson entendit cela il fut émerveillé, & jura qu'il s'en vengerait. Par ma foi, dit le verd Chevalier, je vous seconderai. Alors Orson & le verd Chevalier ont accordé au Roi de Surie sa demande pour sauver leur vie, & sont retournés en Constantinople, où le grand deuil fut apaisé, Esclarmonde dit comme elle a la nouvelle de Valentin par un Pèlerin, dont Orson fut joyeux, car sur toutes choses désiroit la venue: cette nuit Orson coucha avec Galatie & engendra un fils qui eût nom Moraat, lequel tint le Royaume d'Angorie, & peu après Orson mit son armée en mer pour aller en Angorie. Et quand Hugon le fut, il lui envoya demander s'il vouloit la cité d'Angorie & pour l'amour de son armée récompenser il lui donneroit quatre chevaux chargés de fin or, & s'il y avoit nul qui de la trahison le voulut accuser, il se combattoit à tous, pourvu que ce ne fût à Orson. Et le message fait, le verd Chevalier jetta son gage contre le Roi Hugon, & qu'il se trouvât hors des murs de la cité d'Angorie. Le Roi Hugon vint au champ bien armé, mais le verd Chevalier y fut le premier. Et quand ils furent prêts, ils frapperent des éperons, & de si grande force sont venus l'un contre l'autre qu'ils rompirent leurs lances, puis mirent l'épée à la main, Dieu fait quels coups ils se donerent! car le verd Chevalier donna tel coup au Roi Hugon sur le heaume qu'une partie de la tête lui coupa jusques aux épaules & tomba pâmé. Lors fut honoré le verd Chevalier, puis Hugon se releva & demanda un Confesseur & là déclara toute la trahison, & en cette place mourut. Orson fit prendre le corps & le fit honorablement enterrer en une Abbaye, qui étoit près de-là, & lui fut tel honneur fait qu'il lui appartenoit, parce qu'il étoit Roi, & démontra la noblesse. Tant bien furent informés de la trahison de Hugon, qui, par conseil des Sages rendirent à l'Empereur Orson les villes & cité d'Angorie, & tout le pays, lequel en prit possession, & en reçut les hommages.

Puis après s'en retourna à Constantinople, Orson & le verd Chevalier furent joyeux de ce qu'ils revinrent en joie & prospérité. Bien s'émerveilloit Esclarmonde, de ce que Valentin ne venoit, & disoit: Ah! mauvais Pèlerin, tu m'as trahi, quand tu me dis que mon ami Valentin viendroit au tiers jour, & je n'en ai aucunes nouvelles. Hélas! elle ne pensoit pas qu'il fût si près d'elle; car il étoit dessous les degrés de son Palais, & du vouloir de Dieu il finit ses jours, & fut connu.

CHAPITRE LX.

Comme au bout de sept ans Valentin dedans le Palais de Constantinople finit ses jours, & écrivit une Lettre par laquelle il fut connu.

AU terme de sept ans, ce saint homme Valentin en peine & grande tribulation sa pénitence acheva, & il plut à Notre-Seigneur l'ôter de ce monde & l'appeller en gloire. Il lui prit une maladie dont il se sentit bien affoibli & en remercia Dieu dévotement. Hélas! dit Valentin,

tin, mon Créateur, qui à votre semblance me créates, ayez pitié de moi, qui suis un pauvre pécheur; & vous plaise me pardonner la mort de mon pere & tous les péchés que j'ai commis depuis que je suis né; vrai Rédempteur de tout le monde, ne considérez pas toute ma jeunesse, laquelle j'ai follement passée en plaisirs mondains, ne me veuillez pas condamner, mais par votre sainte miséricorde en vos mains ma pauvre ame daignez recevoir & défendre du Démon. En disant ces paroles un Ange apparut a lui, & lui dit: Valentin, sache de certain que dans quatre jours de ce monde partiras; car c'est le vouloir de Dieu. Hélas! mon Dieu, dit Valentin, bien te dois remercier, quand par l'Ange la fin de mes jours me fais savoir. Alors le saint homme fit signe qu'on lui apportât de l'encre & du papier. Lors écrivit comme il avoit découvert la trahison en habit de Pèlerin, & tout l'état de sa vie, puis y mit son nom, & la partie de l'anneau enveloppa dedans, & en sa main la tint. Et après ces choses fit venir un Prêtre, auquel dévotement confessa ses péchés & les saints Sacremens reçut, & à cette heure trépassa. Et celui jour commencerent à sonner les cloches de la Cité, dont le peuple fut émerveillé, & l'Empereur Orson les Seigneurs & Barons descendirent, & trouverent le Prêtre près du saint Corps. Ami, dit l'Empereur Orson, pourquoi est-ce qu'ainsi on sonne si fort par la ville? Sire dit le Prêtre, je crois que c'est un miracle que Dieu veut montrer pour ce saint homme; car tout ainsi qu'il a rendu l'esprit les cloches ont commencé à sonner de toutes parts. Et quand Orson vit que le pauvre homme étoit en ce lieu trépassé, il en fut bien pensif & émerveillé. Par ma foi, dit-il, je crois que cet homme est le Corps & que pour lui Dieu fait ce miracle. Lors il aperçut qu'il tenoit une Lettre en sa main & la voulut prendre, mais ne la put avoir hors la noble dame Esclarmonde; car incontinent qu'elle lui toucha la main s'ouvrit & facilement prit la Lettre puis la déploya & en fit la lecture. Alors Esclarmonde vit & connut la moitié de l'anneau. Seigneurs, dit-elle, tantôt aurai-je nouvelle de mon ami le noble Valentin. Elle appella un Secrétaire pour lire la Lettre où étoient tous les faits du saint homme. Si ne demandez pas de grandes douleurs & complaints d'Orson, de Bellissant & d'Esclarmonde, & avoient le cœur si ferré qu'ils ne pouvoient pleurer: la belle Esclarmonde de ainsi presque morte se jeta sur le Corps en faisant tels regrets qu'ils sembloit qu'elle dût mourir. Hélas, disoit la bonne dame, que dois-je faire, quand j'ai perdu ma joie & mon espérance? Hélas! mon ami Valentin, qu'elle étoit votre pensée, quand si près de moi êtes venu mourir en pauvreté & si grande misère, sans me donner aucune connoissance de vous? Hélas! je vous ai souvent vu en grande pauvreté, froidure & travail, sans vous donner aucune consolation; or, suis-je bien sur toutes autres la plus infortunée, quand je n'ai pu connoître celui que tant j'ai aimé comme vraie & loyale épouse; puis baïsa sa face & ses mains en merveilleuse détresse. Et après le grand deuil, le saint Corps fut mis en terre en la grande Eglise de Constantinople, en si grande compagnie, que nul par les rues ne se pouvoit tourner. Peu de tems après le saint Corps fut canonisé & mis en sépulture.

Dieu montra qu'il étoit bien digne d'être appelé Saint, car le jour de son trépassement les malades, de quelque maladie qu'ils

fussent incommodés, qui son Corps visiterent, furent tous sains & guéris. Quelques jours après la mort du noble & vaillant Valentin, Esclarmonde se rendit Nonaine, & dit l'histoire, qu'elle fut Abbessse d'une Abbaye, qui en l'honneur de Saint Valentin fut fondée. Ainsi partit de ce monde le glorieux Corps Saint; & Orson demeura Empereur de Grece, qui ne regna & gouverna l'Empire que sept ans après la mort de Valentin. Il laissa un fils nommé Morant, qu'il eut de Galatie, lequel posséda le Royaume d'Angorie; & dans les sept ans mourut Galatie, dont l'Empereur demena grand deuil. Et depuis cette mort il ne mangea que du pain, racines, & petits fruits sauvages. Une nuit entra autre jour une vision, laquelle lui sembla voir toutes les portes du Paradis ouvertes, & là vit les joies des Bienheureux, les signes des Saints couronnés en gloire, & les Anges qui mélodieusement chantoient devant le Sauveur du monde: Puis après vit entre deux roches, au profond d'une vallée obscure & ténébreuse, le gouffre d'Enfer où étoient les damnés, les uns en feux ardents, les autres en bouillantes chaudières, les autres pendus par la langue, & enfin d'autres assaillis & environnés de serpens, & généralement vit toutes les peines d'Enfer, qui sont horribles & épouvantables à raconter, & après laquelle vision il s'éveilla tout effrayé & émerveillé des choses qu'il avoit vues, & en pleurant piteusement vint au verd Chevalier, & lui dit: Ami, je connois que le monde est de petite valeur & de peu de durée, & que tout n'est que vaine gloire des pompes & états de ce monde, déplaisant à Dieu, & au salut peu profitable, pour laquelle chose je vous prie que mes deux enfans vouliez penser, & en bonnes mœurs les instruire, en telle maniere qu'ils puissent l'Empire de Grece bien gouverner au gré de Dieu & du monde: car je vous en laisse la charge, comme à celui à qui sur tous les hommes du monde ai parfaite confiance, & sachez que demeurant de mes jours je veux mener vie solitaire & le monde abandonner, & dès cette heure je renonce à tous les honneurs mondains, & prends congé de vous. Mais quand le verd Chevalier ouit ces paroles, il se prit à pleurer; & Orson le reconforta, & lui dit doucement: Hélas! pour moi ne pleurez plus: mais priez Dieu pour moi qu'il me donne force & puissance de ma volonté accomplir. Puis partit Orson, en défendant au verd Chevalier que son entreprise ne déclarât à personne. Il s'en alla en un grand bois, où le demeurant de ses jours mena une sainte vie, tant qu'après sa mort fut canonisé Saint, & plusieurs miracles fit: Et le verd Chevalier gouverna les deux enfans de telle façon qu'ils furent sages, vaillans & aimés de tout le peuple: Ils gouvernerent paisiblement l'Empire de Grece & le Royaume d'Hongrie, & plusieurs autres terres Payennes qu'ils conquérèrent, lesquelles choses sont plus amplement détaillées aux Livres héroïques & chroniques qui depuis ont été faits. Je vous prie de me pardonner, si de Valentin & Orson je finis en bref l'histoire: sinon que celui qui souffrit Mort & Passion, veuille donner sa gloire à tous ceux qui écouteront ou liront ce Livre; laquelle nous donne en l'honneur des trois Personnes. le Pere, le Fils, & le Saint-Esprit. Amen.

F I N.

T A B L E

DES CHAPITRES CONTENUS EN CE LIVRE,
Intitulé Valentin & Orson, lesquels étoient Freres, & Enfans du Noble Empereur de Grece, & Neveux du Puissant Pepin, Roi de France.

CHAPITRE PREMIER. Comme le roi Pepin épousa Berthe, dame de grande renommée.	Page 1
Chap. II. Comme l'Empereur fut trahi par l'Archevêque de Constantinople.	2
Chap. III. Comme l'Archevêque, étant éconduit de Bellissant, pour son honneur sauver, machina grande trahison.	4
Chap. IV. Comme l'Archevêque se mit en habit de chevalier & monta à cheval pour poursuivre la dame Bellissant, laquelle étoit bannie.	7
Chap. V. Comme Bellissant enfanta deux enfans dedans la forêt d'Orléans, dont un fut appelé Valentin & l'autre Orson, & comme elle les perdit.	9
Chap. VI. De l'Ourse qui emporta un des enfans de Bellissant.	12
Chap. VII. Comme par le conseil de l'Archevêque furent élevées nouvelles coutumes en la cité de Constantinople, & comme la trahison fut connue.	13
Chap. VIII. Comme l'Empereur Alexandre, par le conseil des sages, envoya quérir le Roi Pepin pour savoir la vérité de la querelle du Marchand & de l'Archevêque.	15
Chap. IX. Comme le Marchand & l'Archevêque se combattirent en champ de bataille.	17
Chap. X. Comme le Roi Pepin prit congé de l'Empereur & partit de Constantinople pour retourner en France, & comme après il alla à Rome contre les Sarrazins, qui la cité avoient prise.	21
Chap. XI. Comme Hauffroy & Henri eurent envie sur Valentin, pour le grand amour de quoi le Roi l'aimoit.	27
Chap. XII. Comme Valentin conquist Orson, son frere, dans la forêt d'Orléans.	30
Chap. XIII. Comme après que Valentin eut conquis Orson, il partit de la forêt pour retourner à Orléans vers le Roi Pepin.	32
Chap. XIV. Comme Hauffroy & Henri, par envie, résolurent de tuer Valentin en la chambre de la belle Esflantine.	32

- Chap. XV. Comme le Duc Savary envoya vers le Roi Pepin, pour avoir aide contre le verd Chevalier, qui vouloit avoir sa fille Fezonne. 37
- Chap. XVI. Comme plusieurs chevaliers vinrent en Aquitaine pour cuider avoir la belle Fezonne. 40
- Chap. XVIII. Comme Hauffroy & Henri firent guetter Valentin & Orson sur le chemin pour les faire mourir. 41
- Chap. XIX. Comme le Roi Pepin commande que devant son Palais fut appareillé le champ pour Orson & Grigard, pour les voir combattre ensemble. 45
- Chap. XX. Comme après que Grigard fut conquis par Orson, il confessa devant le Roi Pepin la trahison à Hauffroy & Henri contre Valentin. 46
- Chap. XX. Comme Valentin, par la grace de Dieu, s'avisa d'envoyer le lendemain son frere Orson, pour combattre le verd Chevalier. 57
- Chap. XXI. Comme la nuit qu'Orson fut juré & promis à la belle Fezonne, l'Ange s'apparut à Valentin, & du commandement qu'il lui fit. 63
- Chap. XXII. Comme le Roi Pepin partit de France pour aller vers l'Empereur de Grece porter nouvelles de sa sœur Bellissant, & comme devant son retour il fit guerre au Soudan, qui avoit assiégé la cité de Constantinople. 68
- Chap. XXIII. Comme Valentin & Orson arriverent au Château où étoit la belle Esclarmonde, & comme par la tête d'airain ils eurent connoissance de leur génération. 71
- Chap. XXIV. Comme par un Enchanteur, qui avoit nom Pacolet, le Géant Ferragus fut les nouvelles de sa sœur Esclarmonde & de Valentin, & de la trahison d'icelui Ferragus. 77
- Chap. XXV. Comme Pacolet, par son art, délivra Valentin & Orson des prisons de Ferragus, & les mit hors de sa terre avec leur mere Bellissant & la belle Esclarmonde. 82
- Chap. XXVI. Comme le Géant Ferragus, pour avoir vengeance de Valentin & de sa sœur la belle Esclarmonde, fit assembler ses sujets, & comme il fut en Aquitaine. 85
- Chap. XXVII. Comme Orson voulut essayer la volonté de la belle Fezonne avant de l'épouser. 89
- Chap. XXVIII. Comme Ferragus, pour avoir du secours, manda le Roi Trompart & l'Enchanteur Adramain. Et comme Valentin partit d'Aquitaine pour aller à Constantinople voir son pere l'Empereur de Grece. 92
- Chap. XXIX. Comme Pacolet délivra Valentin & le verd Chevalier de la prison du Soudan Moradin, & comme il déçut ledit Soudan. 97

- Chap. XXX. Comme le Roi Trompart vint devant Aquitaine pour secourir Ferragus, & amena avec lui l'Enchanteur Adramain, par qui Pacolet fut trahi & déçu. 101
- Chap. XXXI. Comme Pacolet se vengea de l'Enchanteur Adramain, lequel l'avoit trahi, & enleva la belle Esclarmonde. 105
- Chap. XXXII. Comme les Chrétiens sortirent de Constantinople pour avoir des vivres, & comme Valentin & le verd Chevalier furent pris par les Sarrasins. 108
- Chap. XXXIII. Comme le Roi Pepin prit congé de l'Empereur de Grece, pour retourner en France, & de la trahison de Hauffroy & Henri, à l'encontre d'Orson. 113
- Chap. XXXIV. Comme Orson, lorsqu'on le vouloit juger, mis opposition, & demanda champ de bataille contre ses accusateurs, ce qui lui fut accordé par les douze Pairs. 118
- Chap. XXXV. Comme Valentin en quérant Esclarmonde arriva à Antioche, & comme il se combattit contre un Serpent. 121
- Chap. XXXVI. Comme après que Valentin eut vaincu le Serpent, fit baptiser le Roi d'Antioche & tous ceux de sa terre, & de la Reine Rozeconde, qui de lui étoit amoureuse. 125
- Chap. XXXVII. Comme le Roi d'Antioche, pour ce qu'il avoit renoncé sa Loi, fut occis par Brandiffer. Et comme l'Empereur de Grece & le verd Chevalier furent pris par Brandiffer devant Crétophe. 127
- Chap. XXXVIII. Comme la belle Esclarmonde, après que l'an fut accompli contrefit la malade, afin que le Roi d'Inde-la-Majeure ne l'épousât, & du Roi Lucar, qui voulut venger la mort du Roi Trompart, son Pere, à l'encontre du Roi d'Inde-la-Majeure. 128
- Chap. XXXIX. Comme le Roi Lucar, en la belle & grande Cité d'Esclardie, épousa Rozeconde. 130
- Chap. XL. Comme le noble Chevalier Valentin partit d'Esclardie pour aller en la grande cité d'Inde-la-Majeure, pour faire le Message du puissant Roi Lucar. 132
- Chap. XLI. Comme Valentin fit son Message au Roi d'Inde, de par le Roi Lucar, & de la réponse qui lui fut faite. 134
- Chap. XLII. Comme le chevalier Valentin retourna en la cité d'Esclardie, & de la réponse qu'il eut du Roi d'Inde-la-Majeure. 136
- Chap. XLIII. Comme le Roi Pepin étant avec le Roi d'Inde-la-Majeure, eut connoissance de la belle Esclarmonde. 138
- Chap. XLIV. Comme Brandiffer emmena au château fort les douze Pairs de France, puis les mit en ses prisons. 139
- Chap. XLV. Comme Brandiffer, après qu'il eut rassemblé tous ses gens à Falifée, il monta sur la mer pour aller en Angorie contre les chrétiens. 140

T A B L E.

- 166
 Chap. XLVI. comme Brandiffer fut que le Roi Lucar étoit en Angorie, & comme il manda à Valentin pour faire l'apportement de son rachat. 141
- Chap. XLVII. comme le Duc Milon d'Angler, qui s'étoit nommé Roi de France, pour sauver Pepin, fut délivré des prisons de Brandiffer en échange de Lucar. 142
- Chap. XLVIII. comme Valentin & Milon d'Angler saillirent d'Angorie sur l'ost des Payens. Et comme les Payens perdirent la bataille, & furent déconfits. 144
- Chap. XLIX. comme le Roi Pepin fut rendu par le Roi d'Inde en échange de son Maréchal. 145
- Chap. L. comme le Roi Pepin partit d'Angorie & retourna en France pour Artus de Bretagne, qui la Reine sa femme vouloit épouser. 146
- Chap. LXI. comme Valentin alla en Inde-la-Majeure, & contrefit le médecin pour voir la belle Esclarmonde. ibid.
- Chap. LII. comme Rozeconde trouva maniere de se faire prendre & fut amenée au Roi d'Inde. 148
- Chap. LIII. comme le Roi Lucar fit tant que le Roi Brandiffer demeura avec lui, & envoya Valentin en Angorie, contre le Roi Pepin son Oncle. 150
- Chap. LIV. comme Milon d'Angler retourna en France & comme Valentin & Orson allerent en Grece. 152
- Chap. LV. comme Valentin prit congé de la belle Esclarmonde pour aller à Rome ses péchés confesser. ibid.
- Chap. LVI. comme Valentin, en grande douleur de son corps parfit la pénitence pour son Pere qu'il avoit occis. 153
- Chap. LVII. comme le Roi Hugon fit demander Esclarmonde pour femme, & comme il trahit Orson & le verd chevalier. 155
- Chap. LVIII. comme Bellissant & Esclarmonde furent la trahison & fausse entreprise du Roi Hugon. 158
- Chap. LIX. comme Orson & le verd chevalier furent délivrés des prisons du Roi de Surie, par appointment de la guerre qu'ils firent au Roi Hugon. 159
- Chap. LX. comme au bout de sept ans Valentin dedans le Palais de Constantinople finit ses jours, & écrivit une Lettre par laquelle il fut connu. 160

FIN DE LA TABLE.

